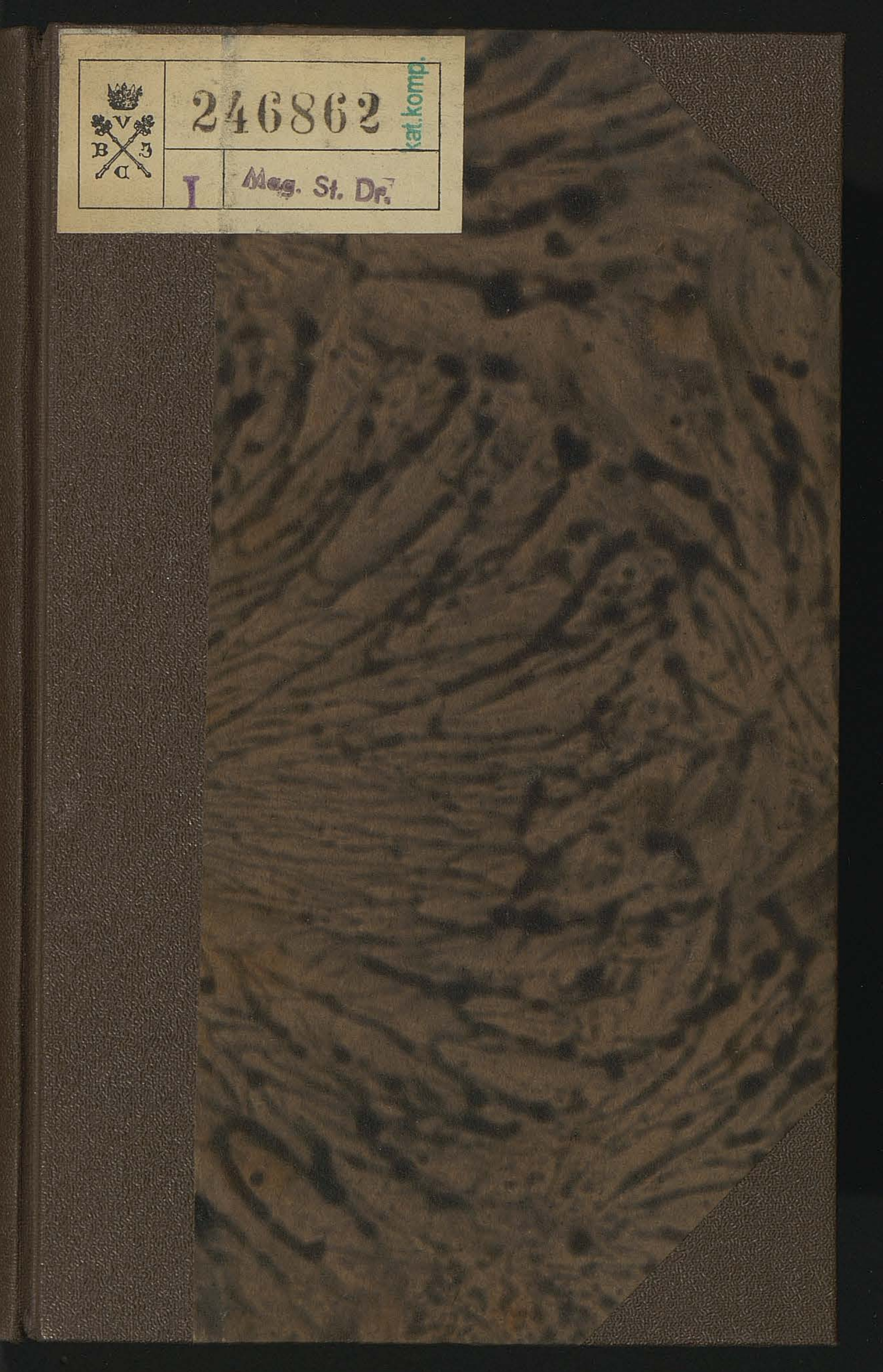
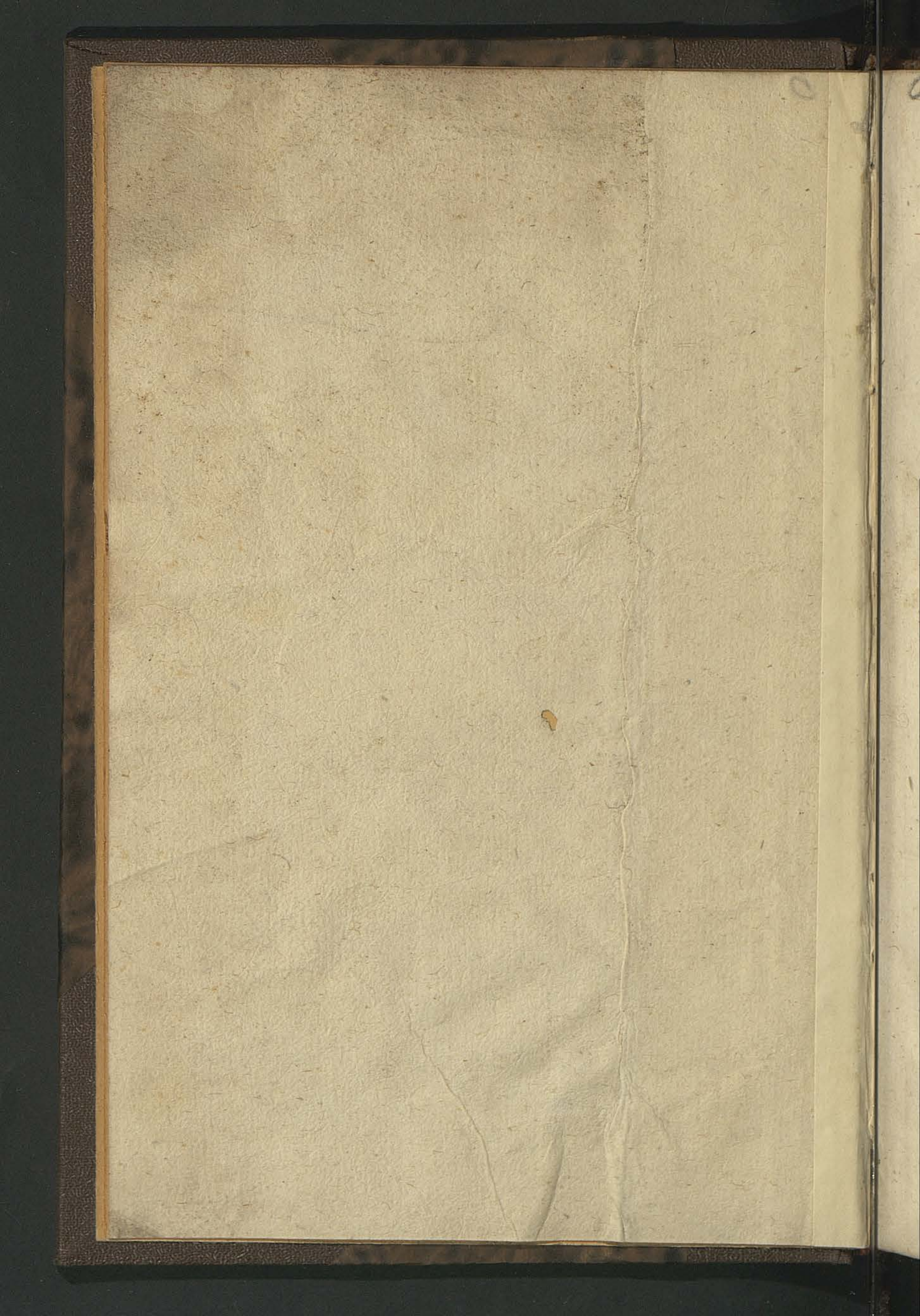


V
B З
C
246862
kat.komp.
I
Mag. St. Dr.







OEUVRES
DE FRANÇOIS
DE LA MOTHE LE VAYER,

CONSEILLER D'ETAT, &c.

Nouvelle Edition revuë & augmentée.

Tome II. Partie I.



avec Privilèges.

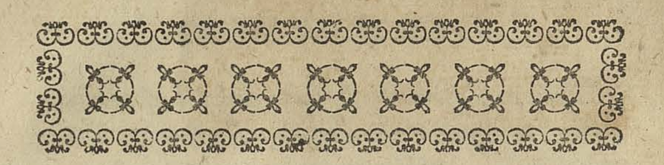
imprimé à Pfœrten,

& ſe trouve à Dresde

chez MICHEL GROELL.

MDCCLVI.





AVERTISSEMENT.

Nous avons commencé ce Volume avec le Traité de la Physique, qui est le dernier de celles, qui traitent des Sciences & que Mr. de la Mothe avoit composé pour le jeune Roi Louis XIV.

Mr. l'Abbé le Vayer a publié ce petit livre en 1657. *que son Pere avoit composé dans un tems de maladie, & quand son indisposition ne lui permettoit pas d'être à la suite de la Cour durant la Campagne, que le Roi fit en personne, afin „ de n'être pas absolument inutile au Prin- „ ce, qu'il ne pouvoit accompagner que de ses „ voeux. „*

Ce sont les paroles de l'Editeur, qui dédia l'ouvrage au Cardinal Mazarin; Son Epitre dédicatoire a quelque chose de si frappant & marqué au bon coin, que nous croions obliger le lecteur en lui copiant ce petit morceau. „ Il y a „ quelque tems, que j'eus l'honneur de présenter „ à Vôtre Eminence le Recueil des Oeuvres de „ mon Pere, & de faire voir dans ce Recueil

„ *l'Europe, l'Asie, l'Afrique & l'Amérique,* „ *sous la protection du nom Illustre de Vôtre* „ *Eminence. Après ces quatre parties du mon-* „ *de voici toute la nature, pour laquelle je prens* „ *la liberté de lui demander la même grace. El-* „ *le en a bien besoin, Monseigneur, dans un* „ *siécle si dénaturé, où l'on voit d'un côté ses* „ *propres enfans se révolter contre elle, & la* „ *diffamer par leurs écrits injurieux, & où l'on* „ *apperçoit d'autre part tant de monstres at-* „ *taquer jusqu'à son Auteur par leurs impietés* „ *horribles.* „

Pour ce qui est de l'ouvrage même, nous n'a-vons qu'à alleguer ce que l'Editeur en dit dans sa Préface: „ *Ceux qui jetteront les yeux sur ce* „ *petit ouvrage y verront sans doute le soin de* „ *l'Auteur à n'y dire que ce dont un grand Prin-* „ *ce peut faire son profit, & à en supprimer tout* „ *ce qui eût eu trop de disproportion aux choses,* „ *dont il doit prendre connoissance. Il y a par-* „ *fois des suppressions instructives; & l'on disoit* „ *des tableaux de Timanthe, que l'on y appre-* „ *noit même des particularités, que son pinceau* „ *n'y avoit pas répresentées. En effet, comme* „ *la Musique a ses Pauses, le silence desquelles* „ *ne fait pas la moindre partie de l'harmonie;* „ *& comme la Reticence n'est pas une des moin-* „ *dres figures de la Rhétorique; le Stile Di-*

„ dactique a auſſi ſes retenuës néceſſaires, ſi l'on „ veut que des perſonnes d'une naiſſance ſouve- „ raine en tirent quelque utilité. C'eſt la con- „ duite que mon Pere a tenuë dans cet ouvrage „ & dans tous les autres de même nature. „

Cela ſuffira ſans doute pour nous donner une idée juſte de ce Traité, qui ne manquera pas de plaire encore aujourd'hui par la préciſion & la retenuë, avec laquelle nôtre Auteur s'eſt exprimé.

Après ce Traité on trouvera les Conſidérations ſur l'éloquence Françoiſe de ſon tems.

Il n'y a point de doute, que les Diſputes, que Mr. de la Mothe avoit alors avec quelques uns de l'Academie Françoiſe, n'aient beaucoup contribué à la compoſition de ce petit Traité. La Dédicace au Cardinal de Richelieu qui eſt à la tête de l'ouvrage, le fait aſſés voir. Mais comme il ne nous appartient pas d'entrer ici dans une ſavante diſcuſſion de cette matiere, nous nous bornons à remarquer, que ces Conſidérations, outre qu'elles ſont remplies d'une profonde érudition, contiennent encore des préceptes ſolides tant de l'Eloquence générale, que de la Françoiſe en particulier & que par cette raiſon on pourra ſe ſervir de ce livre tout auſſibien que d'une

Rhétorique. C'est ce qui nous a engagés à le mettre à la suite des autres Traités Didactiques ainsi que l'ouvrage, qui contient des observations diverses sur la composition & sur la lecture des livres avec lequel nous finissons la I^e Partie du II. Tome.

Il est presque nécessaire de lire ce petit traité, avant que de continuer la lecture des autres ouvrages de nôtre Auteur. Il y a si nettement declaré ses sentimens qu'il faut être extrèmement malicieux, si après cela l'on veut accuser l'Auteur d'irréligion ou de libertinage. Il n'a pû cependant échaper à ce malheur, & il a trouvé des critiques, qui non contens de lui imputer des pensées libres ont poussé la noirceur si loin que de publier qu'il n'avoit point de réligion.

On pourroit croire qu'il prévoioit ces trais des vils critiques, lorsqu'il dit. „ Il n'y a „ guéres de livre, si retenû, ni même si saint, „ dont un esprit mal fait & dépravé ne puisse „ abuser par quelque mauvaise interprétation. „ Le Portrait, qu'il fait de ces sortes de gens dans ce même traité, est trop frappant pour ne pas l'alleguer. „ Leur coutume artificieuse, dit-„ il, est de choisir quelque endroit qui plait le „ moins dans une composition, le mettant mali-„ cieusement au plus mauvais jour qu'ils peu-

„ vent, & le prononçant si malignement qu'ils „ le font passer pour tout autre qu'il n'est. „

Il est vrai, qu'il a cru avoir pris ses précautions sur ces deux points, dont on l'a accusé en déclarant assés clairement ses sentimens, & c'est à cette fin qu'il dit „ qu'on voit parfois des livres si scandaleux, & si pernicieux à l'egard „ des bonnes moeurs, qu'on ne sauroit trop les „ condamner. „ Il étend même ses réflexions sur les bons ouvrages, quand il veut, que leur lecture doive servir à nôtre correction. „ Ne serons nous pas bien plus blamables, dit-il, „ qu'eux, si toute nôtre curiosité se porte à feuilleter beaucoup de livres, & à y admirer soit „ l'éloqueute narration, soit la doctrine profonde, „ pendant que nous menerons une vie négligée & „ & pleine de défauts, sans penser à la reformer „ en lui appliquant tant de beaux préceptes moraux, que ces mêmes livres nous fournissent? „

Voions encore comme il s'exprime sur l'article de la Réligion. „ Ne pensons pas, dit-il, „ franchir les barrieres, que Dieu a voulu mettre au devant de toutes nos connoissances, puis„ que nous l'entreprendrions inutilement, & que „ nôtre plus grande gloire dépend de la soumis„ sion, que nous devons apporter à suivre, ce „ qu'il a ordonné là-dessus. „

Et après avoir cité quelques opinions des nations entieres diamétralement contraires, il ajoute: „ Voilà qui montre clairement la diver-„ sité de nos sentimens & combien il est dangéreux „ de soutenir dogmatiquement des opinions autres „ que celles, que nous tenons du Ciel, & dont „ il n'y a personne, qui se puisse départir sans „ blesser sa conscience. „ On devroit croire, que ces déclarations auroient été suffisantes pour éviter les accusations d'impureté & d'irréligion; cependant l'experience nous a montré, que tout est inutile, quand la malice & l'envie se sont unies pour attaquer la reputation d'un Auteur.

TABLE.

VII.

LA PHYSIQUE DU PRINCE.



LA PHYSIQUE DU PRINCE.

CHAPITRE PREMIER.

De ſon nom.

LE nom de Phyſique eſt paſſé des Grecs aux Latins, & à nous, pour dire la Science des choſes naturelles, ou, de tout ce qui ſe paſſe dans la Nature. C'eſt pourquoi la Theologie Payenne diſoit que Pan, qui veut dire tout, étoit le Dieu de la Nature, parce qu'elle comprend toutes choſes.

Il faut auſſi remarquer que le terme de Nature eſt équivoque, & ſe prend pour pluſieurs choſes differentes. Car parfois l'on s'en ſert pour exprimer le temperament de chacun, quand on dit qu'une perſonne eſt d'une nature delicate, bilieuſe, ou mélancolique.

On l'emploie auſſi en parlant des Elemens: La nature du feu eſt de brûler; celle de l'eau de refraichir & d'humecter.

Il deſigne même dans l'Anatomie la partie qu'on appelle autrement honteuſe, & qui ſert à la generation dans l'un & dans l'autre ſexe: La nature de l'homme: la nature de la femme.

Mais ſon principal uſage va parmi les Philoſophes à ſignifier ou l'Auteur de la Nature, ou le Monde & ce qu'il contient, qui ſervent d'objet à la ſcience naturelle appellée Phyſique. Ainſi les Grecs, & les Romains ont φύσις. reveré cette même Nature ſous le nom d'une Divinité maſculine, puiſque Pan leur étoit ce que nous venons de dire. Et l'Ecole Chrêtienne a inventé pour expliquer cela, les façons de parler barbares de *Natura naturans*, qui eſt Dieu; & de *Natura naturata*, par où ſes Docteurs entendent le Monde conſiderée comme la creature du même Dieu. De ſorte que l'art ne ſuppoſe point plus neceſſairement la Nature, que la Nature ſuppoſe un Dieu dont elle ne ſe peut paſſer.

Or quoique la Phyſique contemplant la Nature remonte jusqu'à Dieu, comme étant le premier Moteur, de qui tous les Etres & les corps naturels reçoivent leur mouvement: Si eſt-ce que cette ſcience a pour principal ob-

jet ces mêmes corps Physiques, comme faisant un composé de la matiere & de la forme, par l'union substantielle de l'une & de l'autre.

CHAPITRE II.

De ses Principes.

SANS s'amuser à distinguer les Principes des Elemens, il suffit de considerer qu'un veritable principe ne se peut resoudre ni diviser en d'autres principes. Sur cela sont fondées des contestations infinies entre les Philosophes. Car il n'y a pas un des quatre Elemens qu'on n'ait voulu établir pour le seul principe de tous les Etres. Aristote les a reçus tous quatre également. Epicure, & devant lui Democrite ont eu leurs Atomes, de l'infinité desquels ils composoient toutes choses. Mais ce Philosophe qui rioit de tout, n'a pû empêcher qu'on n'ait ri de même de ses Atomes, dont le concours fortuit n'a non plus été capable de produire ce Monde dans la grande perfection que nous y admirons, que le jet hazardeux des vingt-deux lettres de l'alphabet les Annales d'Ennius, ou quelque autre ouvrage aussi accompli que celui-là paroissoit à Ciceron, qui s'est servi de cette comparaison. Enfin, dans ces derniers siecles tous les Novateurs ont renouvellé les opinions des

Iulius Firmicus de error. prof. relig.

l. 2. de nat. Deor.

Anciens ſur ce ſujet, ou ont tâché d'en apporter de leur invention. Le Pere Trigault en recite une plaiſante des Chinois, qui mettent cinq Element dont dépend toute la Nature, le Feu, l'Eau, la Terre, les Metaux, & le Bois. Nos Chymiſtes croyent avoir d'autant mieux rencontré avec leur Sel, leur Soufre, & leur Mercure, les établiſſant pour les vrais principes de tout ce que le Monde contient, qu'ils ſe vantent de reduire à ceux-ci les principes de tous les autres Philoſophes, ce qu'ils prennent pour une conviction, que les leurs ſont les premiers de tous, & par conſequent les plus recevables. Tant y a que le Peripatetiſme ſe tient toûjours à ſes trois autres principes de toute generation, la Matiere, la Forme, & la Privation.

CHAPITRE III.

De la Matiere.

PARCE qu'un des plus recens aphoriſmes de toute la Phyſique porte, que de rien l'on ne fait rien; les Philoſophes ont imaginé une matiere premiere, de laquelle toutes choſes étoient faites. Les ſavans du Paganiſme, comme Platon, ont ſuppoſé pour cela cette matiere coéternelle à Dieu, dont il s'étoit ſervi dans la creation du Monde. Et il n'y a que

les Juifs, les Chrêtiens, & les Mahometans, qui ſur le texte de Moyſe croyent que de rien il a produit tout ce grand Univers. C'eſt pourquoi il faut tenir pour conſtant que la matiere premiere, ſi l'on en doit établir une eſt une production de la main du Tout-Puiſſant, n'y aiant que lui ſeul qui puiſſe créer & aneantir ce que bon lui ſemble.

Galien tout Paien qu'il étoit prefere Moyſe à Epicure ſur l'opinion de la creation du Monde, ſe moquant des Atomes, qui ſans eſprit ne peuvent avoir fait des choſes ſi bien ordonnées que nous les voions, & ſelon qu'il les nomme aprés Hippocrate, ſi juſtes. Mais comme Infidelle il prefere à Moyſe Platon & les autres Grecs, qui n'ont pas crû que Dieu peut faire tout de tout, ni un bœuf, ou un cheval, avec de la cendre; parce qu'à leur jugement cela étoit hors des forces de la Nature, & que Dieu ne l'entreprenoit jamais, choiſiſſant toûjours une matiere convenable. Il n'y a rien de plus contraire à la Foi que la derniere partie de ce raiſonnement: Et il faut étre aſſuré que la Nature ne peut être contraire à la puiſſance abſoluë de Dieu, puisque ſuivant la belle penſée de S. Auguſtin, elle n'a rien de plus naturel que d'obeïr à l'Auteur de la Nature.

L. 11. de uſu part. ſ. 14.

Tant y a que la matiere premiere ſelon Ariſtote & toute ſon Ecole n'eſt pas un Etre actuel, mais ſeulement par puiſſance lorſqu'elle le reçoit de quelque forme, dont elle eſt dans une avidité ſi grande, qu'un Ancien l'a comparée pour cela à ces femmes debauchées qui ſe proſtituent à tous venans. Elle s'accommode à tout, & rien ne lui eſt contraire. C'eſt donc le ſujet paiſible de toutes les formes, ſoit qu'elles s'introduiſent par la generation, ſoit qu'elles s'abſentent par la corruption. Car tout retourne à cette matiere premiere, qui ſubſiſte toûjours par puiſſance, n'étant pas ſenſible d'elle-même, mais ſeulement intellectuelle, ou intelligible, encore qu'elle ne ſoit jamais dépourvuë de quelqu'une des formes qu'elle peut ſucceſſivement poſſeder. La comparaiſon de Saint Auguſtin ſe rapporte à cela, lorſqu'il a dit qu'elle étoit comme les tenebres, & qu'on ne la connoiſſoit qu'en l'ignorant; de même qu'en la voulant connoitre l'on tomboit infailliblement dans l'ignorance de ce qu'elle étoit: *Materiam ignorando cognoſci, cognoſcendo ignorari.* C'eſt encore d'elle qu'on veut parler, quand l'on aſſure que rien ne ſe perd dans la Nature, d'où eſt venuë cette celebre diſpute de la cuiſſe d'Arceſilaus, que Plutarque té-

L.12. Confeſſ. 5.

moigne avoir été tant promenée par toutes les Ecoles de ſon tems. L'on y ſoutenoit que cette cuiſſe aiant été jettée dans la Mer, en ſorte qu'elle s'y fut pourrie & fonduë, la flotte du Roi Antigone pouvoit depuis avoir donné une bataille dans cette même cuiſſe. C'eſt porter une matiere Phyſique bien à l'extremité. *L. des comm. conc.*

CHAPITRE IV.

De la Forme.

COMME la matiere premiere eſt toute dans la paſſion, la forme a l'avantage de l'action, & par elle de donner l'Etre à la choſe, *forma dat eſſe rei.* Et cette forme conſiderée de la ſorte, tient bien plus de la nature que la matiere, ou, pour parler avec les Phyſiciens, *eſt magis natura, quam materia.* Auſſi nomme-t-on la forme ſubſtantielle la partie principale du composé naturel; & poſſible eſt-elle ainſi appellée, parce qu'elle en fait toute la beauté; puiſque le mot Latin *forma* ſignifie ſouvent la bonne grace des choſes dont l'on parle. Quoiqu'il en ſoit, elle ſort & eſt tirée de la puiſſance, & comme du ſein de la matiere premiere où elle étoit cachée, lors de la generation de quelque Etre nouveau; de même que les formes artificielles ſont & ſe manifeſtent dans les matieres ſecondes, quand,

Quidditas rei naturalis potiſſimùm in forma.

par exemple, la figure d'Alexandre s'exprime & se tire du marbre, dans lequel le Sculpteur la cherche tant qu'il la rencontre & la rend visible. L'amitié d'entre la forme & la matiere est telle, qu'on ne les voit jamais l'une sans l'autre. Mais la forme peut être comparée à un mari fidele & constant dans son affection; au lieu que la matiere, selon ce que nous avons dit au Chapitre precedent, ressemble à ces femmes sans honneur qui s'abandonnent incessamment à toute sorte de partis.

CHAPITRE V.

De la Privation.

LA Privation comme nous la considerons ici en qualité de principe naturel & necessaire dans la generation, est le point où s'aneantit une forme, au même instant qu'une autre lui succede; ou, le terme de la destruction d'un Etre, lorsqu'un autre s'engendre & se produit. Or quoiqu'on lui attribuë, elle ne peut paroitre qu'une pure negation de forme, & son absence d'un sujet capable d'elle. Mais parce que toute generation naturelle est un passage du non-Etre, à l'Etre; & qu'il est impossible de nous imaginer cette transition, ou ce passage d'une forme qui s'établit, & d'une autre qui se perd, sans concevoir une

privation de toute forme entre deux, c'eſt à dire entre la generation & la corruption, la premiere n'étant jamais ſans la ſeconde; il a été neceſſaire de donner lieu à ce troiſiéme principe de la generation, qui ſemble neceſſaire, & non pas ſimplement accidentel; comme l'on peut dire que la Privation eſt je ne ſai quoi qui ſe trouve entre l'Etre réel, & le Neant.

CHAPITRE VI.

De la Nature.

PUISQUE la Nature eſt nommée par Ariſtote le principe & la cauſe du mouvement & du repos, ce qui paſſe pour ſa definition; il la faut contempler en ſuite des principes de toute generation naturelle, où le mouvement & le repos interviennent ſi eſſentiellement. Nous ne le ſaurions mieux faire pour nôtre deſſein, qu'en rapportant les principaux attributs qu'elle a reçus, & les plus notables axiomes des Philoſophes ſur ſon ſujet. Je ne ferai pas difficulté pour cela, de les repreſenter parfois à un Prince qui s'eſt rendu la langue Latine aſſez familiere, dans les propres termes de l'Ecole qui ont plus d'energie que les nôtres, je veux dire qui impriment plus fortement & plus nettement dans l'eſprit ce

l. 2. Phyſ. cap. 1.

qu'ils veulent faire entendre, que ceux des langues vulgaires, vrai-femblablement à caufe que tous les favans en ont convenu.

3. de Cœlo c. 1. Ariftote a eu fujet de fe railler de quelques Pythagoriciens, qui vouloient, s'il ne leur a rien impofé, que la Nature ne fut rien que des nombres. Elle eft bien mieux confiderée par d'autres Sectes dont nous verrons les decifions, qui ont cela de propre qu'en élevant l'efprit, elles le mettent dans la plus grande fatisfaction, & la plus parfaite tranquillité, Cic. 4. Tufc. qu. dont il eft humainement capable, *continet enim fedationem animi humana in confpectu pofita natura.* Auffi tous les Etres la refpectent, & fuivent doucement fes ordonnances: Dieu même ne la détruit jamais, *gratia perficit naturam, non deftruit:* Il n'y a que l'homme qui fe revolte contre elle par une vraie *gigantomachie*, & qui fait affez fouvent l'enragé, contrôlant fes ouvrages, trouvant mauvais qu'elle ait donné fix pieds à une Puce, l'Elephant n'en aiant que quatre, & exagerant le refte 5. Tufc. qu. auffi déraifonnablement, *dum rerum naturam, quam errorem fuum, damnare mavult.* En effet il reconnoitroit, s'il étoit plus fage, que cette même Nature fait toûjours tout pour le Arift. 2. de Cœlo. c. 5. mieux, & que *Natura femper id facit quod eft optimum eorum quæ fieri poffunt.*

Et certes le Droit de la Nature eſt ſouvent reſpecté mêmes par les plus barbares des hommes, *Naturæ jura ſacra ſunt etiam apud Piratas*, dit Seneque dans une de ſes Controverſes. C'eſt le Code du Tout-puiſſant ſur lequel ſont fondez le Droit des Gens, & celui qu'on nomme Civil, qui doivent toûjours être interpretez par leur Original. Et c'eſt ſur ce fondement que le Chef des Gymnoſophiſtes fit reproche au truchement d'Alexandre, de ce que les Philoſophes Grecs, qu'il eſtimoit d'ailleurs beaucoup, avoient ſouvent preferé leurs loix municipales ou particulieres à celles de la Nature. *Strabo 15. Geogr.*

Cette bonne Mere n'a point de preceptes bien pris, qui ſoient contraires aux commandemens du Pere, c'eſt à dire à ceux de Dieu, puiſque c'eſt ainſi qu'on interprete le texte de Salomon. Et cela préſuppoſé, l'on ne peut pas condanner le mot du Satyrique Latin,

Nunquam aliud natura, aliud ſapientia dicit. *Iuven. ſat. 14.*

Sa parole ainſi priſe pour celle de Dieu, il ne faut pas s'étonner ſi Themiſtius & Averroës ont prononcé cet aphoriſme de tous ſes ouvrages, *Naturæ opus, eſt opus intelligentiæ non errantis.* Mais la Morale Chrêtienne doit être conſultée là-deſſus, afin qu'elle modifie

ce qui pris trop cruëment cauſeroit du ſcandale, & feroit tomber dans l'erreur. Il eſt beſoin d'uſer de la même précaution à l'égard de ces autres communes façons de parler: *Naturam ſi ſequamur ducem, nunquam aberrabimus: Naturalibus neque meremur, neque demeremur: Omnia quæ ſecundum naturam fiunt ſunt habenda in bonis.* Car prenant la Nature pour Dieu même, & la creature pour le Createur, comme nous avons vû que c'eſt une de ſes ſignifications, ces maximes ſe peuvent ſoûtenir: autrement l'on ſeroit bien loin des termes de la pieté, qui enſeigne à reſiſter aux tentations de la Nature corrompuë par le peché.

Une ſi indifferente interpretation du mot de Nature a fait que Hippocrate, & à ſon imitation Galien, l'ont nommée tantôt ſavante, demoniaque, ou divine; & tantot ignorante, comme celle qu'on pouvoit reprendre de beaucoup d'impertinences. Alphonſe Roi de Caſtille & grand Mathematicien trouvoit pluſieurs choſes à redire dans la fabrique du Monde. Et Seneque ne ſait ſi la Nature a été meilleure mere à l'homme en de certaines choſes, que cruelle marâtre en d'autres: *ut non ſit æſtimare parens ne homini, an triſtior noverca fuerit.* En verité, c'eſt la regarder

Procem. l. 7.

d'un trop mauvais biais. Le même Seneque parle bien d'elle autrement dans ses Epitres, en l'une desquelles il prouve que la raison accompagne toûjours la Nature, dont il ne faut pas s'émerveiller, puisque la raison n'est rien autre chose qu'une certaine imitation de la Nature. *Sequitur autem ratio naturam, quid enim ratio ? Naturæ imitatio.* Ep. 67. Et dans une autre il compare les hommes qui resistent à cette même Nature, à ceux qui rament malheuresement contre le cours de l'eau, *contra naturam nitentibus non alia vita est, quam contra aquam remigantibus.* Ep. 123. C'est le fait de la prudence de discerner ces divers raisonnemens pour les accorder en suite.

Non seulement la Nature porte tous les ouvrages dans la derniere excellence, ce que nous avons déja remarqué, n'exécutant rien à demi, ni foiblement, πενιχρῶς qui est le terme dont se sert Aristote dans ses Politiques; elle ne fait même jamais rien en vain selon la doctrine du même Auteur, *Natura nihil facit frustra.* L. 1. c. 2. Regardez avec attention ce qui sort de plus abject en apparence de ses mains, vous y trouverez toûjours quelque sujet d'admiration. Et il n'y a peut-être creature si basse, & si défavorisée d'elle, qui comparée avec la plus haute, & la plus parfaite de toutes, ne

la ſurpaſſe en quelque point, & ne contribuë à la grande ſocieté, & à la perfection de l'Univers, quelque commodité que l'autre n'y ſauroit apporter. C'eſt pourquoi l'on ajôute qu'elle n'a ni ſuperfluitez ni defectuoſitez; *Natura neque abundat ſuperfluis, neque deficit in neceſſariis.* Ce qui paroit monſtrueux parfois à cauſe du trop, ou du trop peu dans le particulier, eſt regulier & achevé dans l'ordre general, & ſert à la perfection du Monde. La Fourmi, & le Ciron ne ſont pas moins conſiderables, que le Bœuf, & l'Elephant; voire même, *Nuſquam magis quam in minimis Natura tota eſt.* Et S. Auguſtin qui reconnoit le doit de Dieu dans toute la Nature, a prononcé la même choſe en ces termes, *Deus ita eſt artifex magnus in magnis, ut minor non ſit in parvis.*

Plin. hiſt. nat. l. 11. c. 2.

L'on dit encore qu'elle eſt ennemie de ce qui paroit infini, dont elle a horreur auſſi bien que du vuide, viſant toujours à un but determiné & certain, *Natura terminata eſt ad unum,* ſans jamais ſe contrarier en rien, *Natura nihil contra naturam agit.* Que s'il ſemble parfois qu'il ſe paſſe des choſes qui vont au delà de ſon cours ordinaire, & de ſon train accoûtumé, il faut dire que la ſeconde Nature dont nous avons parlé, cede aux volontez de la

L. 1. de Cælo. De anim. inceſſu c. 2.

la premiere, de qui elle dépend comme la creature de ſon Createur. Et c'eſt là où je voudrois rapporter le vers de Laberius,

Natura vincit naturam, & Dii Deos.

Enfin ſe conduiſant avec conſtance toûjours par les voies les plus courtes, les plus aſſurées, & les plus faciles, ſur cette regle qu'en vain l'on fait un long chemin quand on le peut abreger, *fruſtra fit per plura, quod fieri poteſt per pauciora;* elle reporte adroitement & heureuſement toutes choſes à leurs principes,

Ortus cuncta ſuos repetunt, *Boëtius.*

où la matiere premiere les reçoit, pour y être dans une égalité exemte de toute diſtinction, *in fundamento quippe naturæ nihil eſt diſtinctum.*

Je finirai ce Chapitre par la conſideration de ce qu'Ariſtote prend ſouvent le mot de Nature pour l'aſſemblage & l'union de toutes les cauſes qui agiſſent naturellement; ce qui nous oblige d'en parler en ſuite.

CHAPITRE VII.

Des Cauſes.

PUISQUE la ſcience n'eſt que des choſes que l'on connoit par leurs cauſes, *Scire eſt per cauſas cognoſcere,* l'on ne peut pas douter que la contemplation des cauſes ne ſoit très impor- *1. Metaph. c. 3.*

tante. Il y en a quatre reconnuës pour principales parmi les Peripateticiens, la materielle, la formelle, l'efficiente, & la finale. Les Stoïciens n'en mettoient que trois: Platon en ajoûtoit une cinquiéme: D'autres plus recens sont allez jusques à huit.

Sen. ep. 66. Conimbr. ad 2. Phys. p. 327.

Il n'y a aucune des quatre premieres qui n'ait quelque consideration qui la peut faire preferer aux autres. L'efficiente semble l'emporter par sa propre signification, puisque les termes de causes, & d'efficient ou de ce qui fait, semblent être synonymes. Aristote pourtant en plus d'un lieu paroit donner l'avantage à la cause finale; parce que la fin est toûjours celle qui nous fait agir, & la raison de l'effet; or la raison le doit emporter par tout; & par consequent la cause finale être la plus estimée de toutes.

1. de part. anim. c. 1.

On les distingue encore avec beaucoup d'autres termes. Les unes sont universelles, les autres particulieres; les unes totales, les autres partiales; les unes internes, les autres externes; les unes propres, les autres non propres; les unes premieres, les autres posterieures; quelques-unes éloignées, d'autres immediates, *remotæ, vel proximæ;* telles sont simples, telles sont conjointes & concauses; quelques-unes univoques, d'autres

équivoques; *aliæ actu*, *aliæ potentia; aliæ per ſe*, *aliæ per accidens;* il y en a de neceſſaires, d'autres contingentes & qui paroiſſent dépendre du hazard, c'eſt pourquoi l'on traite ſouvent ici du Deſtin, & de la Fortune. Ces diſtinctions vuident des plus grands differens de l'Ecole.

Elles ont leurs aphoriſmes particuliers qui meritent d'être peſez. Et premierement la cauſe eſt toûjours reputée plus excellente que ſon effet; *cauſa nobilior eſt effectu*, ce qui eſt vrai en une façon, *prout cauſat*, mais non pas abſolument, ni en tout ſens. Outre qu'aux choſes morales qui ſont mauvaiſes, la cauſe eſt eſtimée pire que l'effet, par cet axiome, *ut in bonis melior eſt cauſa ſuo cauſato, ſic in malis pejor eſt cauſa ſuo cauſato.*

L'on tient auſſi que la cauſe de ſa nature & d'elle même eſt plus connuë que ſon effet; encore qu'à nôtre égard, les effets qui tombent ſous nos ſens ſoient pour cela plus comprehenſibles.

La cauſe otée, il faut de neceſſité que l'effet ceſſe qui dépendoit d'elle, *ſublata cauſa, tollitur effectus.*

Quelque choſe qui arrive de nouveau dans l'effet, préſuppoſe quelque nouveauté dans

ſa cauſe, *novum in effectu ponit novitatem in cauſa.*

La cauſe ne peut donner à ſon effet plus qu'elle n'a, ni beaucoup moins ce qu'elle n'a pas, par la regle, *nemo dat quod non habet.* Si eſt-ce que la Queux ou Pierre affiloire, qui prend ſon nom du mot Latin, *Cos*, fait trencher le couteau bien qu'elle ne trenche point; & la Torpille endort le bras du Pêcheur ſans être endormie. Il faut pour cela diſtinguer le genre des cauſes, ce qui eſt vrai dans la materielle, ne ſe trouvant pas toûjours veritable dans l'efficiente. Joignez à cela que moralement parlant une bonne cauſe peut produire un mauvais effet, comme quand la verité engendre la haine; ce que Xenophon compare à la naiſſance de ces difformes Satyres, qu'on diſoit être fils des Nymphes, toûjours repreſentées pour très belles.

L'effet ſuit toûjours la plus mauvaiſe partie de ſa cauſe, *effectus ſequitur deteriorem partem ſuæ cauſæ;* Ce qui n'eſt pas ſeulement vrai dans la Phyſique, car la copie n'égale jamais l'original dans les Arts, & dans la Logique la concluſion prend toûjours ce qui eſt le plus foible dans ſes *prémiſſes*, qui ſont les propoſitions dont elle depend.

Mais toute cauſe naturelle produit dès ſon

coup d'eſſai le plus noble ou le plus bel effet qu'elle peut, ſi elle n'eſt empêchée d'ailleurs d'executer ſon deſſein : *Omnis cauſa naturalis, ſi nihil deſit, vel obſit, edit primò nobiliſſimum effectum quem poteſt.*

Parce que de mêmes cauſes produiſent de mêmes effets, on en tire cette conſequence, que des effets contraires doivent avoir des cauſes contraires, *contrariorum contrariæ ſunt cauſæ.* Et neanmoins cela n'eſt pas vrai quand les ſujets ſont differens, comme quand l'action ſe paſſe ſur une matiere diverſe. Ainſi un même Soleil noircit l'Ethiopien, & blanchit la cire; un même feu à ſon imitation noircit le charbon, & planchit la chaux; & une même paille meurit les fruits, les empêchant auſſi de geler, bien qu'on ſe ſerve d'elle ailleurs pour tenir la glace dans ſa froideur, & l'empêcher de ſe fondre.

Dans la recherche des cauſes, non plus qu'ailleurs, le progrez ne peut aller juſqu'à l'infini, mais il faut toûjours donner juſqu'à la derniere, qui touche le plus près ſon effet. S'il eſt particulier, ſa cauſe ſera auſſi particuliere; que ſi les effets ſont generaux, l'on peut ſe contenter d'une cauſe univerſelle. Tant y a que ce ſeroit une choſe honteuſe & impertinente à un Medecin, de dire que la

fiévre feroit arrivée à fon malade à caufe du peché originel, qni eft une caufe trop éloignée. Ariftote fe raille pour cela d'Anaxagore au premier livre de fa Metaphyfique, fur ce que manquant de raifon, il fe fervoit pour expliquer de certains effets d'une ame univerfelle, & d'un efprit general, quand il traitoit de la generation du Monde; De même que ceux de fon tems faifoient venir des Dieux fur le theatre avec des machines quand ils ne pouvoient autrement déméler un intrigue, ou rendre vraifemblable quelque incroiable evenement. Ciceron appelle cela *ad caufam primam tanquam ad aram confugere*, lorfqu'on eft reduit à l'extremité. Ariftote fe moque encore en un autre endroit d'Empedocle, qui fouvent ne donnoit point d'autre caufe de beaucoup d'effets phyfiques, finon que la nature des chofes le vouloit ainfi, avec ces termes dont il ufoit toûjours, ὅτος πέφυχεν, *ita natura aptum eft*, ce qui eft trop general, & trop éloigné, pouvant fervir à toute forte de productions naturelles, comme une felle à tous chevaux, fi l'on fe contentoit de femblables folutions.

Cap. 4.

3. de nat. Deor.

Metaph. c. 4.

L'effet eft dans fa caufe par puiffance & par vertu, mais pour être réellement il faut qu'il en forte, parce que la raifon de l'exiftence

d'une chose, consiste à être poussée & avancée hors de ses causes.

Les causes qui sont de divers genres peuvent être cause l'une de l'autre, auquel cas, *causa causæ est causa causati*, par cette autre maxime, que l'on peut attribuer le consequent à ce qui donne lieu à l'antecedent, *quidquid est causa antecedentis, est etiam causa consequentis.*

Ceci sommairement & classiquement representé, suffira pour faire comprendre de quelle importance est la connoissance des causes, où le Poëte a mis la felicité des contemplatifs.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas. *Virg.*

CHAPITRE VIII.

Du Lieu, du Tems, & du Mouvement.

COMME la Physique considere les causes des productions naturelles, elle examine aussi le Lieu, le Tems, & le Mouvement, nulle operation ne se pouvant faire sans leur intervention. Nous laisserons la Quantité, & la Qualité, dont nous avons assez parlé dans la Logique.

Le Lieu est defini ordinairement, le terme, la borne, ou la superficie, qui environne un corps, *Locus est terminus corporis am-*

bientis, ou, *eſt terminus continens rem locatam.* Cette definition travaille bien les interpretes d'Ariſtote; parce que l'air étant le corps qui environne une tour, il ſemble par là qu'elle change de lieu quand il eſt agité, & qu'au contraire un vaiſſeau qui couleroit également avec l'eau d'un fleuve ne changeroit point de lieu. L'on a eu recours, pour ſauver cet inconvenient, à un point immobile & imaginaire du Ciel, qui regle ce lieu; mais cela ſatisfait peu; & en tout cas il vaut mieux definir le lieu, l'eſpace où un corps naturel eſt contenu. Il n'y a que ſix eſpeces ou differences de lieu; le haut, le bas; le droit, le gauche; le devant, & le derriere. Elles ſe reduiſent à ces trois meſures ou dimenſions, la longueur, la largeur, & la profondeur. C'eſt ici qu'on traite du Vuide, ſi fort abhorré par la nature, que l'opinion qui nie qu'il y en ait ſemble la plus ſûre, les experiences qu'on apporte au contraire pouvant être trompeuſes.

Le Tems eſt une choſe ſi peu connuë, que les Stoiciens comparoient l'intelligence que nous tachons d'en prendre, à l'empoignement de l'eau, qui s'écoule, ſe gliſſe, & ſe perd d'autant plus vite, qu'on s'efforce de la ſerrer & de l'étraindre. C'eſt ſelon ce ſen-

timent que S. Auguſtin prononça depuis qu'il penſoit ſavoir ce que c'étoit que le tems, lorsqu'il n'en parloit point ; mais que quand on l'obligeoit à s'en expliquer, il étoit contraint de reconnoitre ſon ignorance: *Si nemo ex me quærat, ſcio: ſi quærenti velim explicare, neſcio.* Tant y a que les Philoſophes en ont diverſement parlé. Pythagore le nommoit l'ame de l'Univers, à ce que nous apprenons de Plutarque, qui l'appelle ailleurs le vaſe des generations & des corruptions. Platon ne le conſideroit que comme la converſion ou le tour circulaire des Cieux. Et le Peripatetiſme n'en dit autre choſe ſi non qu'il eſt la meſure du mouvement, qui diſtingue le paſſé du futur, les choſes prieures des poſterieures ; ou, le nombre & la regle du mouvement des choſes qui ſuccedent les unes aux autres. En reglant le mouvement il eſt auſſi la meſure du repos, qui ne peut être que dans quelque eſpace de tems. Les parties du tems, qui ſont le paſſé & le futur, ſont conjointes par le preſent, qui n'eſt qu'un inſtant ou moment, comme le point qui eſt inſectile, aſſemble les parties de la ligne, compoſée du flux des points, de même que le Tems du flux & de l'écoulement des momens. Le paſſé, le preſent, & le futur, ont

L. 11. Confeſſ. c. 14.

Qu. Plat. & de voce 11.

leur rapport aux trois Parques des Anciens. Il n'y a que l'Eternité qui nous puiſſe ſervir à meſurer la nature divine. L'Ame immortelle & les Anges qui ont eu un commencement ſans devoir finir, ſe meſurent par la demie Eternité que les Latins nomment *Aevum*. Et le Tems dont nous parlons eſt la meſure de tout ce qui eſt ſujet à generation & corruption. Surquoi l'on peut remarquer, qu'encore que ces deux choſes ſoient produites par le tems, ſi eſt-ce que ſelon Ariſtote ce même tems, eſt plus la cauſe de la corruption, que de la generation, qui ne dépend de lui que par accident. Et toutefois un même tems meurit un fruit, & en pourrit un autre. La même heure qui plait & paroit fort courte à celui qui triomphe, eſt très longue & afflige celui qu'on traine pour ſervir d'ornement à la pompe & au triomphe. Mais pour nous divertir un peu des conſiderations phyſiques, qui demandent beaucoup d'abſtraction, faiſons une petite excurſion dans la Morale. Elle eſtime le Tems de telle façon, qu'elle n'a point de precepte plus exprès que de s'accommoder à lui & de le bien ménager, ſous ces termes Latins, *tempori parce*. En effet toutes choſes ont leur tems ſelon le mot ordinaire, & cette εὐκαιρία des Grecs, que Ciceron traduit

L. 4. Phyſ. c. 19.

L. 1. de offic.

l'occaſion, eſt ſi importante dans tout le cours de la vie, qu'au dire de Chilon celui qui la ſait prendre, ne manque jamais d'y trouver toute ſorte d'avantage, *Tempori cuncta inſunt bona.* Une autre ſentence Grecque porte que le tems eſt le meilleur de tous les conſeillers. Et Seneque ne ſe laſſe point de déplorer la miſerable condition de ceux qui perdent le tems mal à propos, la choſe du monde la plus precieuſe, & où l'on peut être honnêtement avare. Ce qui les trompe, dit-il, c'eſt que le tems n'aiant rien qui tombe ſous les ſens, ils n'en reconnoiſſent pas l'importance, *fallit illos quia res incorporalis eſt, quia ſub oculos non venit.*

Diog. Laër. in Thal.

De brev. vitæ.

Le mouvement ne ſe faiſant que d'un lieu à l'autre, & dans quelque eſpace de tems, il eſt peut-être mieux conſideré ici, que s'il avoit precedé ſelon le rang qu'on lui attribuë ſouvent. La definition que donne Ariſtote du mouvement en ces termes, *Motus eſt actus Entis in potentia, quatenus in potentia*, demande, avec les queſtions qui ſe forment deſſus, des oreilles accoûtumées à un ſemblable jargon. Et poſſible que jamais ce Philoſophe cathedrant n'a moins contenté ſon auditoire, que ſur cette matiere. Il ſera plus intelligible de dire que le mouvement eſt l'action d'u-

ne chofe mobile, confiderée dans fon progrès ou paffage d'un terme à un autre. Quoi qu'il en foit, c'eft par le mouvement que Platon & Ariftote font arrivez à la connoiffance du Souverain Etre, qui eft Dieu, remontant des chofes mobiles à un premier moteur immobile, par cette regle fondamentale de toute la Phyfique, que tout ce qui eft mû naturellemment reçoit cette motion de quelque autre, *quidquid movetur ab alio movetur*; ce qui ne peut pas aller à l'infini que leur Philofophie n'admettoit point, & que l'efprit humain abhorre fur toute chofe. Ainfi le plus parfait de tous les Etres eft venu à la connoiffance de l'efprit humain, par le moien d'un Etre imparfait & feulement commencé, puisque le mouvement eft quelque chofe de moien entre le veritable Etre, & ce qui ne l'eft pas, c'eft à dire le Neant. Il y a eu même des Philofophes comme Meliffe & Zenon, qui ont nié qu'il y eut aucun mouvement dans la Nature, aux argumens de qui Diogene dit fort bien qu'il ne falloit répondre qu'en fe promenant. Et certes fi leur fentiment avoit quelque realité, l'on auroit très mal prononcé que la Nature eft le principe tant du mouvement, que du repos; & qu'ignorer le mouvement c'eft ignorer cette même Nature.

L'on diſtingue deux mouvemens, l'un natu- *Ariſt. 3. Phyſ. c. 1.*
rel, & l'autre violent; l'un qui part d'un principe interne, & l'autre d'un principe externe. Où il faut obſerver que celui des choſes peſantes & legeres qui eſt naturel, eſt plus promt dans ſa fin, que dans ſon commencement; au contraire du violent, comme de ce qui eſt jetté avec force, dont la plus grande impetuoſité eſt au commencement. Le mouvement des animaux eſt conſideré comme moien entre les deux precedens, & comme étant plus actif dans ſon milieu, qu'à la fin, ou au commencement. Mais parce que nous avons préſuppoſé qu'il ne peut y avoir de mouvement, qu'il ne ſe faſſe dans quelque longueur de tems, il eſt encore neceſſaire de ſavoir, que l'acte de toute generation qui ſe paſſe en un inſtant, & celui de l'illumination ou de l'épanchement de la lumiere qui eſt ſemblable, ne ſont pas tenus pour de veritables mouvemens, mais ſeulement pour des mutations, comme ils parlent, momentanées. Un petit mot de Morale peut encore *1. Rhet. c. 11. & 3. de anim. c. 3.*
être ajoûté ici, puisque Ariſtote rapporte un proverbe Grec qui rend le changement agreable en toutes choſes; & qu'ailleurs il cite deux vers d'Homere pour prouver que nôtre eſprit eſt dans un perpetuel mouvement, à

cauſe que Jupiter ſe plait à changer tous les jours nôtre temperament: La Sceptique peut oppoſer à ce ſentiment la comparaiſon que fait Salomon d'un homme ſage, au Soleil qui ne change point, & d'un mal-aviſé à la Lune qu'on ne voit jamais avec la même viſage:

Eccleſ. c. 27. & 33. *Homo ſenſatus in ſapientia manet ſicut Sol, nam ſtultus ſicut Luna mutatur.* Il diverſifie cette même penſée ailleurs; égalant le raiſonnement d'un Fou à l'agitation d'une roüe de chariot qui tourne ſans ceſſe; & qu'on voit dans un perpetuel mouvement, *Præcordia fatui quaſi rota carri, & quaſi axis verſatilis cogitatus illius.*

Aprés avoir traité generalement des principes univerſels, la Phyſique contemple les effets qui en dependent, & pour cela examine le Monde en toutes ſes parties.

CHAPITRE IX.

Du Monde en general.

LE Monde a reçu ſon nom, qui marque ſa beauté & ſa perfection, de Pythagore, ſi nous en croions Photius dans l'extrait de ſa vie. Quoiqu'il en ſoit, les premiers Philoſophes, & même S. Auguſtin, l'ont presque tous conſideré comme un animal, avec un

1. Retract. c. 11.

eſprit diffus par tous ſes membres ; ſoûtenant que le tout ne devoit pas être de pire condition que ſes parties ; & que puisque le Monde en avoit d'animées, il n'y avoit point d'apparence de le croire autre qu'animé. Democrite maintenoit qu'il y en avoit une infinité d'autres ſemblables à celui-ci, ne le pouvant concevoir unique dans la vaſte étenduë de l'Univers, non plus qu'un épi de bled ſeul dans une grande campagne, ſelon le mot de Metrodore. Et le diſciple du premier, Epicure, en faiſoit naitre & perir les jours de nouveaux. Mais presque tous l'ont crû éternel ; & Alexandre Aphrodiſée dit que c'eſt l'article de toute la Philoſophie d'Ariſtote qui lui plaiſoit le plus, parce qu'il ne s'en étoit jamais départi, en faiſant comme le fondement de toute ſa doctrine. Si eſt-ce que Platon qui avoit été ſon maitre admettoit une certaine creation du Monde, mais de toute éternité, & faite par le ſeul motif de la bonté de Dieu, de ſorte que l'un n'étant pas moins ancien que l'autre, l'on ne pouvoit pas argumenter de la nouveauté de l'effet quelque nouveauté dans la cauſe, qui eût été un ouvrage à la Divinité ; ni dire non plus que de rien il ſe fut fait quelque choſe, puisque cette eſpece de creation ou formation du

Monde s'étoit faite d'une matiere coéternelle à Dieu, & auſſi ancienne que ſon Createur.

Or parce que c'eſt un axiome dont toutes les Sectes ſont demeurées d'accord, que ce qui n'avoit point eu commencement n'étoit point ſujet à finir, & ne pouvoit être attaqué d'aucune caducité, qui n'eſt inévitable qu'aux choſes que le tems a vû naitre, *omnia orta occidunt :* Le Peripatetisme enſeignoit nettement que le Monde ne finiroit jamais, eu égard à ſon tout, quoique ſes parties reçuſſent de notables changemens. En effet, Cenſorin veut qu'Ariſtote ait reconnu une grande année formée par diverſes revolutions
De die des Cieux, dans laquelle le Monde éprouvoit
nat. c. 8. un *cataclysme* ou inondation, qui étoit ſon hiver; & une *ecpyroſe* ou embraſement, qui faiſoit ſon été: *cùm Mundus exaqueſcebat, vel exigneſcebat*, ce ſont ſes propres mots. Mais Macrobe ſoutient que jamais l'une ou l'autre de ces deux choſes n'alteroit toute la terre, ni n'incommodoit tout le genre humain, *nunquam ſive eluvio, ſive exuſtio, omnes terras, atque omne humanum genus, vel omnino operit, vel penitus exurit.* Les Stoïciens admettoient un changement plus general dans toute la Natu-
Ep. 72. re, dont Seneque s'eſt expliqué en pluſieurs endroits. *Quid enim*, dit-il dans une de ſes Epitres,

Epîtres, *mutationis periculo exceptum, non terra, non cœlum, non totus hic rerum omnium contextus, quamvis Deo agente ducatur: Non ſemper tenebit hunc ordinem, ſed illum ex hoc curſu aliquis dies dejiciet.* Le texte d'Ariſtote du premier livre de ſes Meteores ne préſuppoſe ce changement des parties du Monde, que comme une choſe imperceptible, qui n'arrive que peu à peu dans une longue ſuite d'années. C'eſt pourquoi, dit-il, nous ne la concevons pas, d'autant que nous ne regardons pour le plus qu'à ce qui ſe paſſe pendant mille ou deux mille ans, ce qui n'eſt prèsque rien dans l'Eternité. Mais l'on doit tenir pour indubitable, ſi nous l'en croions, qu'où la Mer eſt aujourd'hui c'étoit autrefois une terre découverte & labourable, comme nos plus belles campagnes & les plus mediterranées ſeront un jour ſubmergées par l'Ocean. Cette doctrine me fait étonner qu'il ait ſi mal traité Democrite dans le même ouvrage, ſur ce qu'il avoit écrit que la Mer diminuoit, & enfin tariroit un jour, ce qui ſe peut expliquer de certains lieux. Cela eût été mieux prononcé, dit Ariſtote, par Eſope en colere contre quelque matelot qu'il eût voulu intimider, que par un Philoſophe qui fait profeſſion de rechercher la verité.

cap. 14.

2. Meteo. c. 3.

On reproche ce defaut au Prince du Lycée, d'avoir toûjours mal pris, & malignement interpreté les paroles des autres Philoſophes. Cependant Horace ajoûte au ſentiment d'Ariſtote, que la Terre ſouffre la même alteration du centre à la circonference, & de celle-ci au premier;

Quicquid ſub terra eſt in apricum proferet ætas,
Defodiet condetque nitentia.

Et l'on peut voir encore dans la ſeconde Muſe d'Herodote, que les Egyptiens ſe vantoient qu'en dix mille ans ils avoient obſervé un changement tel au cours du Soleil, que deux fois il s'étoit levé au même point où il ſe couchoit, & deux fois couché au lieu qu'on marquoit alors pour ſon Orient. Je ſai bien qu'on tâche d'interpreter cela du déreglement des années, qui n'étant que de trois cens ſoixante jours ſans intercalation, faiſoient qu'après un long-tems, les mois de l'Eté ſe trouvoient être ceux de l'Hiver. Mais c'eſt rejetter plûtôt qu'interpreter le texte d'Herodote. D'ailleurs Empedocle qui donnoit un commencement au Monde, aſſuroit qu'à la premiere ſortie des hommes du ſein de la terre qui les avoit engendrez, le Soleil étoit ſi lent à faire ſon tour, qu'une journée de ce tems-là duroit

Voſſius de Theol. Gent. l 1. cap. 28.

autant que dix de nos mois. A la verité, cette pensée paroit fort extravagante pour être d'un ſi grand perſonnage, & pour avoir été rapportée par Plutarque. Quoiqu'il en ſoit, je veux conjoindre le raiſonnement d'Ocellus Lucanus Pythagoricien, qui croïoit l'éternité du Monde, à celui d'Ariſtote touchant les changemens periodiques dont nous parlons. Car il aſſure que comme la Grece avoit été déja pluſieurs fois très barbare, ſon commencement ſous Inachus regardant plus l'Hiſtoire que la Phyſique, elle retourneroit encore dans la même barbarie, par la revolution neceſſaire de toutes choſes, ce qui peut paſſer pour une prophetie de cet ancien Auteur, eu égard à l'état déplorable où cette belle Province eſt à preſent réduite ſous la domination détruiſante & trop *deſpotique* des Turcs.

l. 5. de plac. Phil. cap. 1.

Toutes ces opinions ſont ou condannées, ou reglées par la Philoſophie Chrêtienne, la Foi nous obligeant à croire la creation du Monde telle que Moyſe la décrit dans la Geneſe. Il fait que Dieu employe ſix jours à ce grand ouvrage, au bout deſquels il ſe repoſe le ſeptiéme: ce qu'on a voulu interpreter de ce qu'il avoit enſuite laiſſé aller la Nature, & agir les cauſes ſecondes, ſelon le branle qu'il leur avoit donné. Mais cela n'em-

pêche pas qu'il n'en ſoit le maître, & que ſouvent ſa main n'opere quand il lui plait contre les loix de cette même Nature, qui fait gloire, comme nous l'avons dit, de ſe ſoûmettre à toutes les volontez de ſon Createur.

L'on traite mille queſtions dont je croirois faire ici inutilement la propoſition; comme, ſi Dieu pouvoit former le Monde plus accompli qu'il n'eſt: S'il en pouvoit produire pluſieurs autres ſemblables: Et en quelle ſaiſon il le crea; le Printems qui repreſente la jeuneſſe de l'année aiant ſes ſectateurs, & l'Automne les ſiens à cauſe des fruits qu'il pouvoit fournir à la nourriture de tant d'animaux nouvellement créés. Ce ſont toutes demandes aſſez vaines, & qui, la Toute-puiſſance de Dieu préſuppoſée, attirent des réponſes ſemblables à celle que fit un Gymnoſophiſte au grand Alexandre. Ce Prince lui avoit demandé qui étoit le plus ancien du Jour ou de la Nuit. Il lui repartit qu'à ſon avis la Nuit étoit la plus ancienne d'un jour. Un Juif peut-être lui eût fait une autre réponſe. Car encore à preſent ceux qui ſe diſent Hebreux, commencent au ſoir la journée de vingt-quatre heures, fondez avec ſuperſtition ſur ce paſſage de la Geneſe: *factum*

eſt veſperè & manè dies unus, où le commencement de la Nuit eſt nommé devant le Point du Jour.

CHAPITRE X.

Du Ciel.

L'ON ne ſuit pas la doctrine d'Empedocle qui mettoit les Elemens devant le Ciel, parce qu'il le croioit composé de ces mêmes Elemens. Ariſtote & ſes diſciples prennent une autre voie, le conſiderant comme une *quinte-eſſence*, exemte de toutes les contradictions que ſouffrent les choſes élementaires, & par là corruptibles. Car ne pouvant pas douter que les Cieux n'euſſent de la matiere, puiſqu'ils tomboient ſous nos ſens qui remarquent leur mouvement, & reſſentent leurs qualitez; & conſiderant d'autre part leur invariabilité, & leur incorruptibilité, entierement oppoſées à la matiere élementaire qui eſt le principe de toute corruption, & de tout changement; Ariſtote les a le premier compoſez d'une nature differente de celle des Elemens, appellée par lui cinquiéme ſubſtance, & privilegiée, comme nous venons de le dire. Il les pouvoit aiſément juger invariables & incorruptibles, puiſque de ſon tems les Chal-

2. de gene. c. 6.

1. de Cœlo c. 9.

l. 2. Bibl. déens, ſelon Diodore Sicilien, ou comme les nomme Ciceron les Babyloniens, & les *l. 1. & 2. de Divin.* habitans du Caucaſe, ſe vantoient d'avoir curieuſement obſervé tout ce qui s'étoit paſſé dans les Cieux, ſans y remarquer aucune irregularité, pendant les quatre cent & ſoixante dix mille ans qui avoient precedé l'expedition d'Alexandre le Grand. C'eſt ſur un ſemblable raiſonnement qu'un des Incas ou Empe- *l. 9. c. 10.* reurs du Perou argumente dans Garcilaſſo de la Vega leur allié, que le Soleil ne pouvoit pas être un animal tel que quelques-uns le diſoient, (Origine l'a même tenu, avec les autres Etoiles, capable de vice & de vertu) parce que s'il eût eû vie, il ſe fut ſans doute laſſé dans ſa courſe, & s'il eût eû quelque liberté comme en ont les animaux, il eût parfois viſité de certaines parties du Ciel où il ne va jamais. Ariſtote en avoit dit prèsque autant au premier Chapitre du ſecond livre du Ciel.

Mais l'eſprit humain ne s'eſt pas contenté de ce que les ſens lui ont pû enſeigner là deſſus, il a porté ſon raiſonnement à determiner toute l'Oeconomie des Cieux, & tout ce qu'il ſemble que Dieu avoit voulu ſouſtraire à nôtre connoiſſance, l'éloignant de nous, & ſe le reſervant. Car c'eſt de cette ſcience celeſte

qu'il feroit fans doute jaloux & envieux, fi selon la pensée qu'au sujet de la Metaphysique Aristote a nommée Poëtique, les Dieux étoient susceptibles d'envie & de jalousie. Certes Pline a eu grand sujet d'admirer là dessus l'entreprise temeraire des hommes, *mirum quo procedat improbitas cordis humani*, à mesurer les distances qui peuvent être non seulement entre le Ciel & la terre, mais d'un ciel à l'autre, avec une exactitude qu'on diroit ne pouvoir recevoir de mécomte, *ut protinus mundi quoque ipsius mensura veniat ad digitos*. Jesus Syrach avoit prononcé dans son Ecclesiastique, que la hauteur du Ciel, la largeur de la Terre, & la profondeur de l'abyme ou de la Mer, ne pouvoient être reglées par personne; mais cela n'a pas arrêté le calcul des Astronomes, qui ont dressé leurs comtes sur toutes ces choses, sans s'accorder neanmoins entr'eux, ni même de quelque systeme, chacun aiant dressé le sien à sa fantaisie. Tant y a que la plus commune opinion rend le Soleil plus grand que la Terre, cent soixante-six fois; une étoile de la premiere grandeur, cent sept fois; & celle de la sixiéme, dix-huit; pour ne rien dire des autres qui vont à proportion. Quant à la Lune, ils la font moindre que le glo-

1. Metaph. c. 2.

l. 2. c. 23.

be terreſtre trente-neuf fois; & quelques-uns qui la croient habitée, comme les Pythagoriciens, ont arrêté de combien ſes habitans paſſent en hauteur ceux de la terre, les faiſant plus beaux, & quinze fois plus grands que ceux d'ici bas. La ſupputation des diſtances ſeroit trop longue à faire, & puis ils aſſurent que le Soleil s'eſt approché de la Terre depuis le tems de Ptolomée; outre qu'il en eſt plus voiſin en hiver, logé au Capricorne, ſe trouvant alors dans ſon *perigée*, qu'en été où eſt ſon élevation, de quatre-vingts diametres terreſtres, d'autres diſent de tout l'Eccentrique de ſon cercle, qui eſt de plus de quatre cens mille lieuës. Il n'y a point en tout cela de telle diſtance, ni de ſi grande diſproportion, qu'il s'en trouve entre les opinions rapportées & celle que maintenoit Epicure, que tous les Aſtres, & particulierement le Soleil, n'étoient point en effet plus grands ni plus étendus qu'ils paroiſſent à nos yeux, c'eſt à dire à l'égard de celui-ci qui eſt le principal, qu'un bouclier Grec, ou que la gueule d'un Four.

Plutar. de plac. Phil.

Le nombre des Cieux n'eſt pas plus reglé, ni aſſuré que le reſte, ceux qui en donnent un à chaque Planete, étant contredits par

d'autres, qui les font cheminer dans leur region comme les poiſſons dans l'élement de l'Eau. Cela ne peut pas être penſé du Firmament où ſont les étoiles fixes, parce qu'elles gardent toûjours une même ſituation, & une égale diſtance entre elles. Si vous mettez au deſſus de ce Firmament un Ciel cryſtalin, & par delà un Empyrée pour la demeure des Bien-heureux, vous aurez avec les ſept inferieurs des Planetes, le nombre de dix Cieux. Mais quelle apparence y a-t-il d'arrêter le nombre des Etoiles à mille vingt-deux, comme l'on fait ordinairement, vû la quantité de celles qu'on appelle nebuleuſes, de celles que nos ſupputateurs n'ont jamais vuës vers le Pole Antarctique, & de celles qui compoſent cette Galaxie, ou voie lactée, que la ſimplicité de nos Pelerins a fait nommer le chemin de S. Jacques. Il vaut bien mieux en croire le texte ſacré qui les dit innombrables, & tenir pour ſuſpect tout ce qu'il ne nous a pas revelé des choſes d'en haut, aiant mieux aimé nous apprendre comme l'on va au Ciel, que comme le Ciel va, ou chemine. Je ſai bien que les Puiſſances de la Terre donnent de grands accez auprès d'elles aux perſonnes qui les entretiennent là-deſſus; & j'ai même lû depuis peu dans une Relation, que la char-

ge de Minatzim, ou d'Aſtrologue, eſt une des plus importantes de la Cour de Perſe, où le Roi n'entreprend rien ſans avoir conſulté celui qui la poſſede. Mais je ſuis ſûr auſſi qu'on y eſt ſouvent trompé; que Dieu deffend cette curioſité, *A ſignis cœli nolite metuere, que timent gentes, quoniam leges eorum vanæ ſunt;* & que hors ce que le hazard peut faire reüſſir, il n'y a que de la vanité en la plûpart des choſes que la Judiciaire ſe vante de pouvoir prédire; non plus qu'en ce qu'ont dit beaucoup de Philoſophes ſur cette matiere.

Les Stoïciens vouloient que le Soleil ſe nourrit des vapeurs de la Mer, la Lune de celles des eaux douces, & les autres aſtres des exhalaiſons de la Terre. C'eſt pourquoi ſuivant la maxime qui fait que chaque choſe prend ſes alimens de ce qui a ſervi à ſa production; *iiſdem nutrimur quibus conſtamus;* ils ne conſideroient le Soleil & la Lune que comme des amas & reünions de vapeurs d'eaux douces ou ſalées; non plus que les autres étoiles que comme des corps compoſez de ce que la Terre pouſſoit d'exhalaiſons en haut. Tant y a que ſuivant cette doctrine, Cleanthes aſſuroit que le Soleil ne ſe tenoit entre les deux Tropiques ſans s'écarter davantage, que de crainte de s'éloigner trop de ſa pâture

ordinaire, & neceſſaire à ſa ſubſiſtance, *ne longius diſcederet à cibo*, comme en parle Ciceron au troiſiéme livre de la Nature des Dieux. D'autres ont tenu que ce grand Aſtre, pris par quelques uns pour le Dieu viſible de la Nature, n'avoit de lumiere que par la communication du Ciel Empyrée, n'étant qu'un trou par lequel elle paroiſſoit. Vous voiez le peu d'apparence qu'ont de telles opinions. Et puiſque la Sainte Ecriture même ne nous enſeigne rien de ces choſes non neceſſaires à ſalut, qui ne ſoit ſujet à diverſes interpretations, quand elle fait les Cieux de cuivre ou d'airain, & qu'elle parle ſouvent d'eux, & particulierement du Soleil, comme d'Etres qui doivent enfin perir, ce qu'on explique ordinairement de leurs qualitez plûtôt que de leur ſubſtance: n'eſt-il pas à propos que l'homme reconnoiſſe là-deſſus ſa foibleſſe, & que la pieté nous faſſe dire, que Dieu a voulu que nous admiraſſions les merveilles du Ciel, mais non pas que nous les penetraſſions pour en établir une ſcience, *hæc nos Deus mirari voluit, ſcire noluit?* C'eſt donc aſſez parlé d'eux, paſſons aux Elemens qui leur ſont inferieurs.

CHAPITRE XI.

Des Elemens en general.

NOUS avons déja remarqué en parlant des principes de la Physique, qu'ils se confondoient parfois avec les Elemens, bien que ceux-ci ne soient pas absolument de premiers principes, puisqu'ils sont composez de Forme & de Matiere. Mais le nom de Cause appartient à tous les deux, encore que ce ne soit pas toûjours; la Privation, qui est un principe, n'étant pas tenuë pour une veritable cause. L'Element aussi, qui comme corps simple, nonobstant sa composition de forme & de matiere est un Etre accompli, differe en cela du Principe qui n'est qu'une substance imparfaite. D'ailleurs le mot d'Element se prend parfois spirituellement pour le commencement des Arts & des Sciences; les Elemens de Geometrie, les Elemens de Grammaire.

Ceux dont nous parlons se définissent, des corps simples, dont tous les autres corps qui tombent sous nos sens sont composez, & où ils retournent tous lors de leur corruption ou resolution; aussi sont-ils nommez dans l'Ecole *prima sensibilia*.

Quant à leur nombre, c'est une chose mer-

veilleuſe qu'il y ait ſi peu d'accord entre ceux qui les ont voulu déterminer. Quelques-uns n'en ont mis qu'un, & ſi vous exceptez la Terre qu'Heſiode ſeul a choïſie, les trois autres Elemens communs ont été pris chacun ſéparément par quelques Philoſophes pour le ſeul Principe de toute la Nature. Anaxagore établiſſoit en leur place ſon *homoiomerie:* Democrite & Leucippe leur *Panſpermie:* Epicure ſes Atomes, & les Pythagoriciens leurs nombres dont Ariſtote s'eſt tant moqué, opinions qui rendoient le nombre des Elemens infini. Les Chymiſtes en ont trois, le Sel, le Soufre, & le Mercure, qu'ils croient d'autant plus recevables, qu'il n'y a aucun des quatre communément reçus, qu'ils ne ſe vantent de réduire aux leurs. Or Empedocle eſt tenu pour le premier Auteur de ces quatre Elemens materiels, qu'il nommoit Dieux, le Feu, l'Air, l'Eau, & la Terre: bien que Clement Alexandrin aſſure qu'il *l. 6. ſtrom.* les avoit pris d'un Athamas Pythagoricien. Ils ont leur rapport aux quatre premieres qualitez, le chaud, le froid, le ſec, & l'humide: & même aux quatre humeurs, le ſang, la bile, la mélancolie, & la pituite, qui font les divers temperamens de nos corps. Gaſpar Balby remarque dans ſon Itineraire,

Ind. Orient. par. 7. c. 11. p. 61. & 77. que les peuples de Basora voisins du Golphe Persique après avoir brûlé les morts selon l'usage du païs, & recueilli leurs cendres, en jettent une partie dans le feu, une autre aux vents pour le partage de l'air, la troisiéme portion dans le Tigris qui passe par leur ville, & qu'ils enterrent la derniere, afin de restituer à chaque Element ce qui vient de lui selon leur façon de philosopher. Le chapitre dix-neuviéme qui suit, porte que la même chose se pratique par les habitans de Diu à l'entrée de l'Inde Orientale. Mais Seneque *l. 3. qu. nat. c. 14.* dit que les Egyptiens rendoient chacun des quatre mâle & femelle, voulant que l'Air entant que Vent fût mâle, & comme nebuleux femelle; la Mer leur étoit le male de l'Eau, & toute l'autre qui est douce la femelle; le Feu brûlant faisoit le mâle, la flamme qui éclaire sans brûler, la femelle; & les pierres ou rochers representoient la Terre mâle, comme celle qui est facile à cultiver leur paroissoit être la femelle. Considerons ces quatres Elemens séparément.

CHAPITRE XII.

Du Feu.

Le Feu étant avantagé d'une position superieure, merite comme tenant le haut

bout d'être consideré & servi le premier. Il s'est pourtant trouvé des personnes qui l'ont voulu dégrader, lui disputant une place si honorable, en soûtenant qu'il ne pouvoit y avoir d'Element du Feu au dessus de l'Aïr, où il ne trouveroit point de nourriture. Il est vrai que celui d'ici bas en a besoin pour sa conservation; & c'est pourquoi le Vulcain des anciens étoit toûjours representé boiteux, comme celui qui sans aide & sans bâton demeure court & s'éteint. Mais il n'en est pas de même du Feu élementaire, qui dans sa region où il ne trouve rien d'ennemi, n'est pas réduit pour subsister à chercher du support au dehors, ni à s'entretenir d'un aliment étranger, trouvant chez lui, aussi-bien que les autres Elemens dans leur contrée ou patrie, tout ce qui est necessaire à son Etre.

L'on a aussi voulu reprocher au Feu, qu'il ne donne ni conserve la vie à aucun animal, ce qui le rend beaucoup moins estimable que les autres Elemens; quelque chose qu'on ait voulu dire des Pyraustes, & des Salemandres. En effet toute generation demande un certain accord des quatre premieres qualitez, necessaires à la vie, & qui ne peut être dans le Feu. C'est pour cela que la Déesse Vesta qui gardoit celui des Romains dans leurs Vestibules,

étoit reputée vierge & ennemie de la generation. Mais il eſt aiſé de repondre qu'il ne ſe fait aucune production dans tout le Monde ſans ſon aide, & où la chaleur qu'il y contribuë ne faſſe le principal effet. Outre qu'on peut dire après Pline, que c'eſt un grand témoignage de ſa fecondité, de s'engendrer ſoi-même comme il fait. Sur cette conſideration Heraclite ſoûtenoit que le Feu ſeroit un jour en poſſeſſion de toutes choſes: & Zenon, que la Nature entiere n'étoit rien qu'un feu agiſſant, & qu'il en étoit le ſuperieur de même que de tous les Arts dont il eſt nommé le Maître. Peut-être que dans cette penſée, portée encore plus loin, Saint Paul a parlé du Createur comme ces Philoſophes de la creature, quand il a dit que Dieu étoit un feu d'embraſement: *Deus noſter ignis conſumens eſt.* Auſſi voions-nous qu'on le fait porter devant les plus ſacrez myſteres de nôtre Religion. Enfin tant de peuples l'ont adoré, & l'adorent encore avec les Perſes: Et il eſt en veneration à tant de Rois qui le font cheminer devant eux, & qui le diſtribuent tous les ans à leurs ſujets pour marque de domination, (à quoi le droit de Foüage que voulurent établir en France les Anglois, eût eu quelque rapport) qu'on ne ſauroit douter de ſon excellence

l. 2. c. 107.

ad Hebr. c. 12.

cellence. Cela me fait ſouvenir de ce qu'a obſervé Ramuſio, qu'en l'audience qu'eut Pierre Alvarez du Roi de Calicut, il y avoit une grande quantité de gros cierges allumez, quoiqu'elle ſe donnât en plein midi: Et de ce qui ſe voit dans l'hiſtoire de la viſite dont l'Empereur Sigiſmond voulut honorer le Duc de Bourgogne, où l'on portoit deux flambeaux devant cet Empereur durant qu'il danſoit; ce qui a donné lieu au branle de la torche, autrefois ſi commun parmi nous. Ariſtote a écrit dans ſon livre de la reſpiration, *c. 15.* que les animaux qui avoient le plus de feu & de chaleur meritoient qu'on les eſtimât d'avantage, d'où vient le mépris qu'on fait de ceux qui ſont ſans poumon. Pour marque des hommes ſpirituels, nous diſons qu'ils ont beaucoup de feu, & nous en nommons d'autres folets, du même mot qu'on appelle de certains feux patibulaires, & de cimetieres. S'il s'eſt trouvé des peuples aux Philippines & aux Canaries, qui n'avoient pas l'uſage du Feu, auſſi étoient-ils barbares juſqu'à manger leurs viandes toutes cruës. Nos proverbes ſont paſſer le Feu pour une demie compagnie. Sa force eſt telle, que l'eau même ſa mortelle ennemie, ne ſauroit l'empêcher de brûler dans ſes abymes, depuis l'in-

vention de ce Grec Callinicus, qui l'a fait nommer Feu Grec il y a près de mille ans, ſous l'Empereur Conſtantin Pogonat. Que Promethée donc en ſoit l'inventeur par le moien du fuſil, d'où vint la fable de ſon larcin ſelon Diodore, ou que le genre humain doive ce preſent au Roi Phoronée, comme
l. 2. le veut Pauſanias; ils ont certes beaucoup merité de leur poſterité de lui avoir communiqué l'uſage d'une choſe ſi precieuſe.

CHAPITRE XIII.

De l'Air.

Si l'on doit juger de l'excellence d'une region par le merite de ſes habitans, celle du Feu n'en aiant point, & les hotes de l'Air ſe pouvans vanter d'être les plus voiſins du Ciel de tous les animaux, & de poſſeder de merveilleux avantages ſur les Aquatiques, & ſur les Terreſtres; ce ſecond Element aura droit de conteſter aux autres le point d'honneur & d'eſtime. Ses deux qualitez, la chaleur & l'humidité ont tant de rapport à ce qui entretient notre vie, qu'elle ne conſiſte qu'en elles au rapport d'Ariſtote & de tous les Medecins. L'un d'eux appellé Sanctorius a fait un livret *de Medicina Statica*, où il pretend avoir montré que l'air eſt plus alimenteux de

lui-même par la reſpiration que nous en faiſons, que tout ce que la Terre & les Eaux nous fourniſſent aux repas pour cela. Enfin l'on peut être des journées entieres ſans ſentir le feu, même en hiver, auſſi bien que ſans boire, & ſans manger; là où à peine pouvons-nous ſubſiſter quelques petits momens, ſans reſpirer l'Air, qu'auſſi-tôt nous n'expirions.

La diviſion ordinaire de cet Element eſt en trois regions, dont la plus baſſe s'étend depuis la ſurface de la Terre juſqu'au lieu où arrivent les rayons du Soleil que la Terre reflechit; la ſeconde qui s'appelle auſſi la moyenne, eſt celle où s'engendrent & ſe forment les pluies, les neiges, les grêles, & autres ſemblables meteores; & la troiſiéme ou plus haute ſuit & va juſqu'à la ſuperficie concave de la ſphere du Feu. Cette diviſion qui fit conſacrer le temple de l'Air à trois differentes divinitez, n'empêche pas qu'il n'y ait des montagnes qui s'élevent par de là cette ſeconde region des Meteores. On l'a dit de pluſieurs, & entre autres d'une du Peloponeſe qui s'appelle Cylene, & qui n'eſt pas des plus hautes de la Terre. La preuve de leur exaltation ſe prend de ce que ceux qui ſacrifioient deſſus, retrouvoient au bout d'un an les cendres ſur l'autel au même

Athen. l. 6. de l'Amour.

Geminus de app. cœl. c. 14.

état qu'ils les avoient laiſſées, les vents & les nuës qui les euſſent pû diſſiper étant au deſſous, & ne montant jamais ſi haut. Ceux qui en ont paſſé d'autres encore plus hautes, comme les Andes du Perou, écrivent auſſi que l'Air n'y eſt pas vital ni propre à reſpirer, ce qui oblige à ne s'y arrêter que le moins qu'on peut.

Pour bien paranympher l'Air, il faudroit remarquer comme c'eſt lui qui nous communique la lumiere, & nous fait voir les couleurs. L'on pourroit auſſi s'étendre ſur l'utilité des vents ſi neceſſaires au commerce, & qui ne ſont rien qu'un air agité & porté d'un lieu à l'autre, à quoi les vapeurs & les exhalaiſons contribuent beaucoup.

CHAPITRE XIV.

De l'Eau.

Si les ſentimens de Thales avoient été ſuivis, l'Eau ſeroit reconnuë pour le premier Principe de la Nature. Il ſe fondoit ſur ce que les ſemences de toutes choſes ſont toûjours accompagnées d'humidité. Et il ajoûtoit à cela une conſideration qui ne faiſoit pas ſeulement à ſon deſſein, mais qui donnoit encore quelque ſujet de reſpecter cet Element, puiſque le plus ancien & le plus

ſaint de tous les ſermens, étoit celui que les Poëtes faiſoient faire aux Dieux par le Styx, nom parmi leurs fables dont ils honoroient le corps de toutes les Eaux. Auſſi voions-nous dans Agathias, que les Perſes adoroient l'Eau, comme nous avons dit qu'ils faiſoient le Feu. Et chacun ſait le mot du Poëte Grec, que cette même Eau devoit être tenuë pour la plus excellente choſe du monde, ἄριστον μὲν ὕδωρ, ajoûtant dans une autre Ode qu'elle eſt entre les élemens, ce qu'eſt l'or entre les metaux. Il eſt vrai que ceux de ſa Nation avoient un autre proverbe, qui portoit que de tous les voiſins l'Eau étoit le meilleur & le pire.

2. hiſt.

Pind. od 1. & 3.

Pline a des Chapitres exprès qui comprennent ce qu'il avoit connu de plus rare & de plus merveilleux dans les Eaux, pour ne pas emploier le mot de miracle dont il s'eſt ſervi. Il en rapporte des effets qui ſont veritables, comme de petrifier, & d'agir par les qualitez que les métaux ou les mineraux leur impriment, ce qui les rend medicinales & très-utiles au genre humain. Mais on doute fort de cette fontaine de Dodone, qui non contente d'éteindre les flambeaux allumez, allumoit ceux qui étoient éteints. Celle de Colophone qui faiſoit prononcer des Oracles, n'eſt

l. 2. c. 103. & l. 31. à primo c. ad 6.

pas vrai-ſemblable. Et pour le paſſage des choſes jettées dans le fleuve Alphée du Peloponeſe, qu'on reprenoit dans la fontaine Arethuſe de Syracuſe en Sicile, c'eſt une galanterie qui n'eſt pardonnable que dans la Poëſie: Quoiqu'il me ſouvienne que Pauſanias faſſe paſſer la Mer de même au Meandre de Phrygie, pour devenir l'Aſope du Peloponeſe, & au Nil, pour former l'Inope des Deliens; comme le même Nil, à ce qu'il rapporte, n'étoit que l'Euphrate qui s'étant perdu ſous terre paroiſſoit de nouveau au deſſus des Ethiopiens. La Religion Payenne a fait écrire avec une même vanité, que ceux qui étoient initiez (pour uſer du terme propre & conſacré) aux myſteres des Cabires, ne faiſoient jamais naufrage ſur mer. Les Juifs n'ont-ils pas dit auſſi, & Pline avec infinis Auteurs après eux, que la Judée avoit un fleuve nommé Sabbatique, parce que coulant ſix jours de la ſemaine, il tariſſoit infailliblement le ſeptiéme qui étoit le Samedi. Joſephe veut que Titus en ait été témoin oculaire, entre les villes d'Arque & de Raphanée. *7. de bell. Iud. c. 24.* Cependant Belon, entre autres, après s'en être ſoigneuſement informé ſur les lieux, aſſure qu'il n'y a rien de plus faux que toute cette ſuperſtitieuſe narration, ſemblable à celle

dont parle encore Pline, d'une ſontaine de *l. 31. c. 2.* Bacchus, qui tous les ſept jours jettoit du vin. Qu'y a-t-il de plus crû, & de plus écrit que le flux de ſept fois par jour attribué à l'Euripe de Chalcis entre l'Isle Eubée & le Pelopone-ſe. Tite-Live neanmoins en deſabuſe les *dec. 3. l. 8.* Romains; Antigonus Caryſtius les Grecs; & Belon avec aſſez d'autres modernes ceux de nôtre tems. Ce n'eſt pas pour nier abſolument le mouvement periodique des eaux, qui ſe fait admirer en tant de façons outre le flux & reflux de la Mer: c'eſt ſeulement pour ne pas recevoir indifferemment avec trop de credulité toute ſorte de relations, & ſur tout celles dont l'on a reconnu la fauſſeté. Car il peut être d'ailleurs que cet Element a dans le Monde quelque choſe d'analogue & de répondant à la maſſe du ſang contenuë dans les veines & dans les arteres des animaux, d'où vient qu'on parle des veines d'eau comme des nôtres. Et poſſible que ces intervales avancez ou retardez du cours des Eaux, ſont tantôt comme la ſyſtole & la diaſtole du cœur, tantôt comme les fiévres tierces ou quartes, & parfois ſemblables aux purgations menſtruales du ſexe à qui elles ſont naturelles. Je liſois il y a peu, qu'en l'Isle dite Mohelin, pro- *Ind. Or. parte 12. p. 150.* che de la côte d'Afrique que bagne l'Ocean,

il y a une riviere qui coule quinze jours durant vers l'Orient, & quinze autres consecutifs vers le Couchant. Une autre Relation moderne porte qu'il y a un puis à Schiras en Perse, où l'eau hausse peu à peu durant trente ans, & puis baisse étant arrivée à une certaine hauteur durant trente autres. Et l'on peut voir dans Herrera que la riviere de Carrion qui arrose la ville de Palencia en Espagne, arréte parfois son cours & se seche pendant quelques heures. Il y a des exemples sans nombre de pareils effets de la Nature dans le mouvement reglé ou extraordinaire des Eaux.

Voiage du Gou.

tom. 3. hist. l. 10. c. 25.

Remarquons seulement encore quelques particularitez assez considerables de cet Element. Déja pour ce qui est de la Mer, elle n'est pas, non plus que la Terre, également fertile par tout. Oviedo a observé qu'elle est si sterile en quelques contrées, que les vaisseaux de long cours font parfois cent & deux cent lieuës sans appercevoir ni pouvoir prendre un seul poisson.

Somm. c. 84. & hist. 13. c. 10.

Elle est aussi plus propre à être buë en des lieux qu'en d'autres. Il y a des peuples qui s'en desalterent n'aiant point d'autres eaux. Et sans parler de ce qu'on dit que celles de son fond ne sont pas si salées qu'au dessus, Arrien assure l'Empereur Hadrien que le Pont

Euxin, ou Mer Majeure eſt la plus douce de toutes, le lui prouvant non ſeulement par le goût, mais encore parce que tous les peuples qui l'environnent y abbreuvent leurs troupeaux. Il eſt vraiſemblable, que tant de grands fleuves qui s'y déchargent, temperent ſon amertume devant qu'elle ait paſſé le détroit de Thrace. Neanmoins Hallius admira ceux de Groenland qui ſe trouvoient fort bien de boire l'eau de leur Mer, dont l'on ne peut pas dire la même choſe. Cette Mer du Pont me fait ſouvenir de ce qu'en écrit Macrobe, que les choſes peſantes y vont & coulent de la Méditerranée, & qu'au contraire les legeres ſont portées du Pont dans la Mediterranée.

Ind. Or. part. 12. p. 2. c. 1.

7. Satur. c. 12.

La Mer a des Briſes, des Mouſons, & des Courantes, ſelon les Côtes differentes. Les plus ſenſibles ſont du Levant au Couchant, qui rendent aux Européens les voiages de l'Amerique bien plus courts à l'aller qu'au revenir. Le canal de Bahama eſt aujourd'hui le plus celebre pour cela. Et Solin a cru autrefois que le Serpent des Heſperides ne ſignifioit autre choſe, que la rapidité des Courantes de cet Ocean où elles étoient ſituées. Seroit-il bien vrai que nul animal n'expirât qu'à ſon reflux, comme Pline le rapporte pour

cap. 24.

l. 2. c. 98.

avoir été cru par Ariſtote? Tant y a que la violence de ſes Eaux a fait que les Poetes lui ont donné le ſurnom d'ébranleur de la Terre, quoique parfois ils lui en donnent un autre qui veut dire ſon affermiſſeur.

Macr. 1. Saturn. c. 17.

Mais je ne veux pas oublier que ceux qui la frequentent ſont fort diffamez du manquement de foi, & même d'humanité. Platon pour cela ne veut pas que ſa Republique ſoit maritime. Et Meandre a prononcé qu'il valoit mieux mille fois vivre pauvre ſur la Terre, que riche ſur la Mer. Encore aujourd'hui les Naïres & les Bramins de l'Inde Orientale, ne s'embarquent jamais deſſus que par grande neceſſité, Ramuſio témoignant que la Religion qu'ils profeſſent leur deffend d'y naviger. Et Marc Polo aſſure que le long de la Côte des Malabares le témoignage d'un homme qui navige ſur la Mer n'eſt jamais reçu, par cette raiſon, qu'un homme qui voiage ſur cet Element eſt un deſeſperé. Il eſt conſtant neanmoins qu'il ſe trouve des hommes de vertu par tout; que ſelon le mot de Themiſtocle l'empire de la Mer donne celui de la Terre; & que la Mer a fait des Heros auſſi bien que la Terre, principalement depuis peu qu'allant d'un bout du Monde à l'autre, ou plutôt en faiſant le tour, à quoi

tom. 1. p. 333.

n'eussent osé penser les Argonautes, ils ont consacré avec leur nom celui de leurs vaisseaux victorieux à l'Immortalité.

La profondeur de la Mer a trois opinions differentes. L'une fait sa plus grande profondeur égale à la hauteur des plus sourcilleuses montagnes, la meilleure partie des anciens Geometres aiant été de ce sentiment, comme nous l'apprenons de Plutarque. Scaliger entre les modernes soûtient contre Cardan que les montagnes sont sans comparaison plus élevées que la Mer n'est profonde; & Simler en parlant des Alpes se conforme à ce sentiment. Mais l'Auteur Anglois des recherches curieuses sur la diversité des Langues & des Religions, les contredit absolument, croiant la Mer beaucoup plus creuse que la plus haute montagne n'est exhaussée. Certes s'il est vrai que la Mer ait des endroits où l'on n'a jamais pû trouver le fond, comme Aristote l'a écrit de ce lieu du Pont appellé *Bathea Ponti*, & selon que beaucoup de Relations le portent, il semble qu'on doit suivre cette derniere opinion.

Vie de Paul Emy.

Les Lacs, les Rivieres, & les Fontaines ont aussi leurs raretez. Il se trouve des premiers dont le fond est impenetrable, aussi bien que des abymes de la Mer de qui nous

l. 2. venons de parler. Neron en fit l'essai sur un de Grece nommé Alcyonius, si nous en croions Pausanias. L'Islande en a un, dans lequel une perche plantée devient fer par la partie qui entre en terre, ce qui est dans l'Eau se petrifiant, sans que le reste qui demeure dehors change. Celui qui porte le Nom de Pilate en Suisse, & quelques autres, sont de telle nature, que si l'on y jette quelque chose, cela excite la pluie & le tonnere. Et un autre en Espagne qui est sur le mont Stella, quoi qu'éloigné de douze lieuës de la Mer, se ressent de ses tempêtes, & l'on y trouve souvent des débris de navires. Diodore n'a pas ignoré que sur le Lac Asphaltite rien n'alloit à fond ; & Josephe assure que Vespasien l'éprouva, aiant fait jetter des hommes dedans qui avoient les mains liées par derriere, & qui ne savoient nullement nager.

L. 19. *De bel. Iud. l. 5. c. 5.*

Pour les Rivieres, leur plus grande recommandation est de rouler de l'or comme le Pactole de Lydie, surnommé pour cela *Chrysorhas*. Le Poëte Parmeno appelle le Nil dans Athenée le Jupiter de l'Egypte. Le cours oblique du Meandre a donné son nom à toute sorte de sinuositez. Il y a des fleuves sous terre que le Soleil n'éclaire jamais, dont pour cela les poissons ne voient pas plus que nos

Solin. c. 40.

Taupes; & Theophraste a cru que c'est ce qui faisoit parfois trouver des poissons petrifiez en terre. L'on a écrit du Danube, qu'allant contre le cours du Soleil, le sien en étoit moins vîte le haut du jour, dequoi l'on s'appercevoit entre Bude & Belgrade, aux moulins qui tournent plus lentement sur le midi. Il y en a quatre autres en Alemagne, l'Egra, le Sal, le Nab, & le Mein, qui partant tous d'une même Fichtelberg, ont leur cours vers les quatre parties du Monde. Et le pere de l'Histoire Grecque Herodote conte que Cyrus aiant perdu un de ses chevaux blancs, & tenus pour sacrez, dans le fleuve Gyndis, il s'en vengea le faisant couper en trois cens soixante parties, de sorte que les femmes le passoient sans mouïller le genouïl.

Des Hayes.

l. 2.

Mais que ne pourroit-on point rapporter de tant de Fontaines qui ont des vertus si merveilleuses? Comme le Paganisme a venté sa fontaine d'Ammon, qui étoit froide le jour, & chaude la nuit: Josephe assure que celle de Hiericho puisée le matin se rafraichissoit à l'air chaud de la journée. Paul Jove s'est contenté de dire d'une qui est auprès de Bude en Hongrie, qu'aiant ses eaux brûlantes elle ne laisse pas d'avoir des grenouïlles

Diod. Sic. l. 17.

L. 39. hist.

Ep. 1. qui nagent dedans. Mais Busbec témoin oculaire ajoûte qu'elle nourrit des poiſſons qui nagent dans ſon fond, d'où apparemment ils ne peuvent être tirez ſans être cuits. L'Iſlande en fait voir de même une autre dont les eaux prèsque bouillantes n'empêchent pas des Plongeons qu'on écrit avoir le plumage fort rouge, de s'y enfoncer comme ils font dans les eaux ordinaires. Cela peut faire penſer que la raillerie d'un Ancien n'étoit pas trop bien fondée, quand il repartit à celui qui contoit avoir vû des poiſſons nager dans de l'eau chaude; qu'il étoit vrai, mais qu'il oublioit qu'on les faiſoit cuire dans de l'eau froide, croiant le rendre ridicule par là, comme l'un étant auſſi faux & impoſſible que l'autre. Pluſieurs tiennent l'eau des Fontaines la meilleure de toutes à boire, encore que les Medecins ne ſoient pas bien d'accord là deſſus, quelques-uns preferant celle des Rivieres que le Soleil & l'agitation purifient & rendent plus legere. Cette raiſon a fait même ſoûtenir dans Athenée que l'eau de pluie, & celle de nége fonduë, étoient les plus ſaines comme les moins peſantes de toutes. Celle du Nil eſt auſſi fort recommandée par là, Strabon aſſurant qu'il ne faut pas la moitié du feu pour la cuire, qui eſt

Ind. Or. par. 12. p. 198.

L. 2.

15. Geogr.

necessaire aux autres. Il dit ailleurs que les Rois de Perse bûvoient de l'eau du fleuve Eulée, parce qu'elle étoit la plus legere. Herodote écrit, que c'étoit de celle du Choaspe qui passe à Suse, & qui est estimée pour la même qualité, ces deux n'étant peut-être qu'une même Riviere selon la conjecture d'Ortelius. Et Athenée veut que ce fut *L. 12.* d'une eau qui s'appelloit Dorée, & qui se puisoit dans des fontaines pour le Roi & son fils ainé seuls, étant defendu à tous autres d'en boire sur peine de la mort. Nos Rela- *Ind. Or.* tions modernes portent que le grand Mo- *p. 12.* gol n'étanche sa soif qu'avec de l'eau du Gange dont un gobelet pese moins d'une once que toutes les autres. Quelques Physiciens soûtiennent que le poids n'y fait rien, & que la bonté des Eaux se reconnoit mieux quand elles s'échauffent & se refroidissent le plûtôt. L'on considere aussi celles qui fluent vers le Soleil levant, comme les mieux conditionnées. Terminons ce different par le mot de cet yvrogne Philoxene, qui n'en *Athen.* voulant jamais boire soûtenoit que la plus *l. 3. deipn.* agreable & la plus saine de toutes étoit celle dont l'on se lavoit les mains. Il lui en faloit donner de la fontaine Clitore, que le même *l. 2.* Auteur veut avoir eu la vertu de faire que

l. 3. ceux qui en avoient avalé, ne pouvoient pas ſeulement ſouffrir l'odeur du vin. Je ne puis m'empêcher d'ajouter ici ce qu'il aſſure d'une impoſition qui fit tarir ſous Antigonus les eaux ſalutaires qu'avoit la ville Edepſo en Macedoine : comme une autre taxe miſe par Lyſimaque ſur le ſel de la Troade le fit auſſi diſparoitre, jusqu'à ce que ce Prince eût oté cet impot. Ces remarques ne plairoient pas & paroitroient inſipides à Meſſieurs de la Gabele.

CHAPITRE XV.

De la Terre.

Il ne ſe peut presque rien ajoûter à l'éloge de la Terre que Pline a dreſſé au ſoixante-troiſiéme Chapitre de ſon ſecond livre, bien que ſon diſcours tienne plus de la Rhetorique que de la Philoſophie. Il veut que cette bonne Mere n'ait produit les poiſons mêmes qu'en nôtre faveur, pour ſortir du Monde quand la vie nous afflige, ou que nous en ſommes ennuiez. Et il ſe plaint que nôtre avarice ou nôtre luxe ſoit cauſe qu'on la fouïlle jusqu'aux entrailles, où l'on auroit déja trouvé les Enfers, dit-il, s'il y en avoit dans ſon centre. Tant y a qu'encore qu'elle ſoit placée au plus bas étage, & au lieu le plus

éloigné du Ciel, elle a pourtant cet avantage, que c'eſt ſur elle que s'arrêtent toutes les influences des Aſtres; ce qui a donné ſujet à Leon Hebreu de former cette penſée, que les autres Elemens peuvent être comparez à des concubines qu'on viſite en paſſant, mais que la Terre eſt la vraie, ordinaire, & legitime épouſe du Ciel. Auſſi tient-on que l'inclination qu'elle a, & toutes ſes parties, vers le centre de l'Univers, vient de ce qu'elles y croient trouver plus commodement l'influence celeſte neceſſaire à leur conſervation. Car tous les Philoſophes n'ont pas attribué ce mouvement, ni cette pente, à la peſanteur de la Terre. Anaximandre croioit que cela venoit de ce qu'elle ne ſavoit de quel côté aller, n'aiant pas plus de propenſion pour l'un que pour l'autre, *cùm æquè ſe haberet ad extrema*. Et pour ne repeter pas l'opinion de tous, un de ce dernier tems la maintient plus legere que les trois autres Elemens. Mahomet dit en fort mauvais Philoſophe dans ſon Alcoran, que Dieu a élevé les montagnes ſur elle, pour la chéviller, & l'empêcher de ſe mouvoir. Ovide croit que ſon établiſſement ferme où elle eſt, vient de ſa propre force qui l'y fait ſubſiſter,

Dial. 2.

6. *Fast.* *Stat vi terra suâ, vi stando Vesta vocatur,*
Caussaque par Graii nominis esse potest.

Gotardus Arthus Ind. Or. par. 6 cap. ult. Où vous remarquerez que celle qui a passé pour une des plus grandes Divinitez chez la plûpart des Grecs & des Romains; qu'encore aujourd'hui des peuples de Guinée adorent avec un culte tel, qu'ils font conscience de cracher dessus; a été considerée par quelques-uns comme une infame cloaque, & comme la vraie sentine du Monde.

Mais l'opinion commune la rendant si stable, il faut observer que celle de sa mobilité est d'ailleurs si ancienne, qu'on accusa autrefois Cleanthes Samien, l'un des premiers Philosophes de la Grece, qui enseignoit le repos du Ciel, & l'agitation de la Terre, du crime d'impieté, pour avoir voulu ébranler le grand foyer du Monde, & oter de sa place cette Vesta dont nous venons de parler, *quòd universi Lares, Vestamque loco moveret.* Les raisons de cette vieille pensée des Pythagoriciens renouvellée depuis peu par tant de savans Mathematiciens, ont certainement de grandes vraisemblances, & d'attraiantes commoditez pour l'Astronomie, qu'on sauve d'une infinité d'inconveniens & de perplexitez: Mais sans s'amuser à examiner tant de syste-

Plut. de facie Lunæ.

mes differens qu'on a proposez là-dessus, & qui sont plus de Mathematique, que de Physique, il faut attendre que l'Eglise les souffre du moins si elle ne les approuve, devant que d'oser faire profession de les suivre, & de quiter celui de Ptolomée, qui a tant de conformité aux passages de l'Ecriture Sainte qu'on cite sur ce different.

Sans ce respect necessaire tout est disputable au sujet de la Terre, comme en tout autre. Aristote veut que le Septentrion soit sa plus haute partie, fondé sur la multitude des Rivieres qui en viennent. Il est contredit là dessus par le même flux ou penchant des Eaux, & precisément par celui de la Mer qui est autre qu'il ne l'a présupposé. Il n'y a Geographe ou Voiageur qui ne nomme quelque montagne pour la plus haute du Monde, sans se pouvoir accorder les uns avec les autres. Le Taurus en changeant de noms differens selon les Provinces où il passe, a sans doute la plus grande longueur, si elle est de plus de cent degrez, ou de près de trois mille lieuës, depuis l'Ocean Oriental jusqu'à la Mer Egée, y ajoûtant sa largeur du Sud au Nord. Nous paroitrions trop terrestres si nous nous arrêtions avantage sur de semblables contesta- *Bergeron tr. des Tart.*

tions. L'ordre veut que nous paſſions à la conſideration des Meteores.

CHAPITRE XVI.

Des Meteores en genere.

APRES la contemplation des corps ſimples comme le ſont ceux des Elemens, la Phyſique vient aux mixtes, & quittant la Terre s'éleve à la connoiſſance des Meteores, tant de ceux que les Philoſophes nomment imparfaits, que de ceux qui comparez aux premiers paſſent pour parfaits. J'ai parlé d'élevation, parce que le mot Grec Meteore veut dire une choſe ſublime & élevée, comme le ſont ces corps engendrez en l'air des vapeurs de l'eau, ou des exhalaiſons de la terre, tels que la pluie, la gréle, la nege, le tonnere. Et d'autant qu'il ſe forme auſſi dans les cavitez de la terre des corps de même nature, Ariſtote a voulu les comprendre dans ſon traité des Meteores, qui a pris ſon nom de la plus digne, ou pour le moins de la plus haute partie. Il faut donc pour l'imiter commencer par les plus élevez.

CHAPITRE XVII.

Des Meteores qui se font dans l'Air.

ILS se forment de la matiere que nous avons dite, c'est à savoir de vapeur ou d'exhalaison, les uns dans la moienne, les autres dans la basse region de l'air; y en aiant même, comme les Cometes, qu'on attribuë à la troisiéme & plus élevée. La vapeur vient de l'eau, & est chaude & humide; l'exhalaison procede de la terre, & est chaude & seche.

Il y a plusieurs Meteores ou impressions qu'on nomme ignées, parce qu'elles tiennent beaucoup du Feu; comme étant des fumées, ou exhalaisons que la chaleur & la secheresse approchent de sa nature. Telles sont les lances, les étoiles tombantes, les foudres, les éclairs, le feu S. Elme, qu'on appelloit autrefois Castor & Pollux, & beaucoup d'autres qui ne different que par l'abondance, ou par l'étenduë & situation de la matiere qui les compose, & qui leur donne de differentes couleurs & figures. Parlons du Tonnere, de l'Eclair, & de la Foudre, qui ne different qu'en ce que le premier s'entend, le second se voit & la troisiéme frape. Le langage ordinaire confond souvent la Foudre, & le

Tonnere, comme un même Meteore, qui eſt le principal de tous les ignées ou embraſez. Ariſtote l'a defini, le ſon de l'extinction du feu dans la nuë; on peut dire auſſi que c'eſt l'agitation de l'exhalaiſon au même endroit. Mais s'il ſe forme des Tonneres dans la terre, par le choc des corps embraſez que parfois l'Etna, le Veſuve, & ces autres Volcans ou gouffres de feu produiſent, la nuë n'eſt pas le ſeul lieu où ils ſe font. Herodote a cru que le Septentrion n'en entendoit point. Quand ils étoient ouïs du côté gauche, ils donnoient de bons augures aux Romains, hormis dans leurs Comices ou Aſſemblées generales, qu'il faloit alors abandonner. Ciceron obſerve que les Grecs & les Barbares faiſoient au contraire plus de cas de ceux qui partoient du côté droit. Ces anciens tenoient que Jupiter ſeul pouvoit tonner favorablement, mais qu'il étoit obligé d'aſſembler le conſeil des autres Dieux pour lancer ſa ſoudre puniſſante. Ils uſoient auſſi de certaines precautions pour la détourner, par des bruits qu'ils excitoient, comme l'on ſonne aujourd'hui les cloches, *& poppyſmatibus obſtrependo*, d'où vient le ſale Proverbe, *contra tonitrua oppedere*. Ceux de Thrace avoient une façon particuliere de tirer alors leurs fleches contre

2. de Divin.

Herod. l. 4.

Tract. de Superſt.

le Ciel, qu'ils menaçoient avec impieté. Il n'y a eu que les Ethiopiens, ſi l'on en croit Plutarque, qui n'ont jamais apprehendé le Tonnere. Nos Hurons de Canada ne ſont pas de même, ils ſe le figurent comme un dangereux oiſeau, qu'ils prient les François d'aller tuer. Auguſte pour s'en garentir faiſoit porter des peaux de Veau Marin par tout où il alloit; comme Tibere qui le craignoit étrangement prenoit une couronne de laurier à même deſſein; & ce monſtre de Caligula ſe fourroit ſous ſon lit, quoiqu'il fit profeſſion de mépriſer les Dieux; ce que Suetone a remarqué dans la vie de ces trois Princes. Jamblique a écrit de Pythagore, que quand il tonnoit il exhortoit un chacun à toucher la terre, & à ſe ſouvenir de la naiſſance de toutes choſes. Or comme l'on aſſure que le Tonnere ne s'entend pas de plus loin que de ſoixante lieuës, Pline tient auſſi que la Foudre ne penetre jamais plus de cinq pieds en terre: ce qui obligeoit les craintifs à ſe retirer dans de profondes cavernes; & j'en connois de ce tems qui deſcendent dans leurs caves. L'on veut qu'elle n'offenſe jamais ceux qui dorment. Mais il ne faut pas croire que les coupables ſeuls en ſoient touchez. Zoroaſtre, Tullus Hoſtilius, Pompée, Strabon,

Card. Paul Jeune.

Cap. 28.

les Empereurs Carus & Anaſtaſe, n'étoient pas des plus méchans de leurs tems, & Simeon Stylite qui perit comme eux d'un coup de Tonnere, montre aſſez que les plus gens de bien ſont expoſez comme les autres à ce genre de mort. Je ſai bien que Petrarque fait fondement ſur ce qu'il ne tonna jamais plus que l'année de la mort de ce grand ennemi du Chriſtianisme Domitien : Et que la Religion Payenne defendoit d'enterrer les corps frapez de la Foudre, qu'on étoit obligé de brûler. Mais les conſequences de cela ne ſont pas faciles à tirer ; non plus que de ce qui oblige le grand Cam de Tartarie à refuſer trois ans durant la dixme des troupeaux pour nombreux qu'ils ſoient, depuis qu'ils ont été attaquez du Tonnere ; Marc Polo ajoûtant qu'il renonce de même à ſes droits ſur les marchandiſes d'un navire qui aura reſſenti le même accident. C'eſt aſſez de ce Meteore tortu, comme le pied du Dieu qui le fabrique, & qui ne tombe obliquement, qu'à cauſe que la peſanteur de ſa matiere qui auroit ſa chûte droite, eſt traverſée par l'activité du feu qui la détourne & ſoûleve. Contentons-nous de reconnoitre la Bonté Divine, qui nous pouvant tous écraſer de la Foudre, ſe contente prèsque toujoûrs de nous

L. 2. de rem utr. fort. c. 90.

menacer par des Eclairs, & par des Tonnerres; ne frapant jamais au pis aller une personne, qu'elle n'en épouvante une infinité d'autres.

Cum feriant unum, non unum fulmina terrent. *Ovid. 3. de Pon. el. 2.*

Il se trouve des impressions embrasées qui sont de la plus basse region de l'Air, comme les feux folets, & ceux de Saint Elme dont nous avons parlé, qui s'attachent aux mats des vaisseaux. D'autres sont attribuées par plusieurs à la plus haute partie de cet Element, telles que sont principalement les Cometes. Celle de l'an mil cinq cens soixante-douze, qui parut dans la constellation de la Cassiopée, confirma cette opinion, & exerça tous les Astronomes du dernier siecle. L'on n'en voit guere que vers le Septentrion, & toûjours hors des Tropiques. Mais il faut avoüer que les Anciens ont eu une bien plus grande & plus exacte connoissance des choses d'en-haut que nous n'en avons, si ce qu'assure Diodore Sicilien en divers lieux est veritable, que les Egyptiens & les Chaldéens prédisoient la naissance de Cometes, donnant avis du tems qu'elles devoient paroitre. L'opinion commune est qu'elles précedent ordinairement la mort des grands Princes. Celle de couleur verte qui parut en Amerique épouvanta sur

L. 1. 2. & 15.

L. 9. cap. 15. &

part 2. l. 1. c. 34. cette créance les Peruviens, à ce que porte l'Histoire des Incas, qui ajoûte qu'une autre semblable fut l'avant-couriere de la mort d'Atahualpa. Si est ce que la naissance de Mithridate fut accompagnée d'une qui tenoit la quatriéme partie du Ciel, & qui fut prise pour un signe de sa future grandeur. L'Etoile aussi qui apparut aux trois Rois, prise pour une Comete, ou du moins pour une meteore ignée comme elle, montre bien que de semblables impressions ne sont pas toûjours des presages de mal.

Quant à la Pluie, elle n'est rien qu'une vapeur, que le froid de la seconde region condense ou resserre, & reduit à sa premiere nature d'eau. Il y a des pluies extraordinaires qui passent pour prodigieuses. Si l'on en croit les Historiens, non seulement il a plû des cendres, de la chair, de la laine, du bled, du lait, des grenouïlles, & mille autres choses, mais encore des hommes, des bœufs, & des lions. En effet tout ce qui peut être enlevé par les vents dans l'air en peut tomber après avec la pluie. Et si le témoignage de *L. 63. hist. c. 6.* Mariana peut suffire, l'on vit à Seville l'an mil quatre cens soixante quatre, deux bœufs avec leur charruë, que la tourmente tenoit suspendus en l'air. Ces pluies qui passent

pour miraculeuſes ſont donc plus aiſées à croi- re, que ce que dit Pline d'une cour du temple de Venus Paphienne, où par privilege il ne pleuvoit jamais. Pour la pluie de ſang, qui a tant épouvanté de perſonnes, Vendelin prouve qu'elle eſt naturelle dans ſon traité *de pluvia purpurea*; & Gaſſendi a obſervé que c'eſt un excrement de quelques papillons qui lui donnent cette couleur rouge, & que pour cela elle ne tombe jamais que vers la fin du mois de Juin. Les Anciens ont eu leurs ſuperſtitions pour faire pleuvoir; témoin le *lapis Manalis* des Romains; & ce qu'aſſure Pauſanias que le Prêtre de Jupiter Lyceus trempant une branche de Chêne dans quelque fontaine, & priant, excitoit toûjours la pluie. C'eſt ſur cela qu'on a dit que ce Jupiter étoit bien empêché quand le Jardinier lui demandoit de la pluie pour ſes plantes, qui ont auſſi leur forme d'invocation,

L. 2. c. 96.

L. 2. vit. Peir.

---- *Pluvio ſupplicat herba Iovi;*

Tibullus l. 1. ele. 7.

& le Vigneron ou Pelerin, de la ſerenité. Le Targum porte que le grand Pontife des Juifs dans ſon oraiſon pour les fruits de la terre, requeroit Dieu inſtamment qu'il lui plût détourner ſes oreilles de la priere des voiageurs, qui eſt toûjours pour la ſechereſſe qu'on appelle le Beau-tems. Reprenant ce

Paraph. Chal. Fagii.

que la Physique considere d'avantage, Seneque assure que la plus grande pluie ne penetre jamais plus de dix pieds en terre, *Vinearum diligens effossor affirmo*, c'est lui qui parle, *nullam pluviam esse tam magnam, quæ ultra decem pedes in altitudinem madefaciat.*

La Nege & la Gréle se forment d'une semblable vapeur congelée, celle-ci par l'antiperistase du chaud exterieur, & la premiere, composée aussi d'exhalaison, par l'antiperistase du froid. C'est pourquoi la Nege beaucoup plus aërienne est molle, & a même en soi quelque chaleur. L'on en voit de rouges en Scythie, en Armenie, & ailleurs, ce qui procede de la nature de l'exhalaison qui lui communique son vermillon. Mariana observe comme une chose merveilleuse, qu'il négea à Lisbone le jour de la naissance de l'Infant Henri, qui étoit le dernier du mois de Janvier.

L. 30. c. 7.

La Rosée vient d'une vapeur déliée, que le froid mediocre d'une nuit claire épaissit & condense.

Mais l'on range entre ces Meteores le Miel que les Philosophes tiennent se former d'une vapeur douce mêlée de quelque exhalaison, d'où procede ce doux & agreable suc que les abeilles prennent sur les fleurs, & puis le portent & amassent dans leurs ruches. Quel-

ques-uns l'ont pris pour une ſueur des Cieux, *& pro ſiderum ſaliva*, pour uſer du terme dont Pline s'eſt ſervi. Auſſi liſons nous que *L. 11. c. 12.* Democrite Grec & Pollion Romain, aiant tous deux vecu plus de cent ans, attribuerent leur longue vie à l'uſage de l'huile au dehors, & du miel au dedans. L'Abeille qui le fait, & qui s'en nourrit, eſt pour cela de toutes les bêtes Inſectes celle qui vit le plus long-tems, pouvant arriver juſqu'à dix ans; & même ſelon une Relation de la Guinée juſqu'à cinquante. Les Buis rendent le miel amer en Corſe; le Chameleon noir le fait venimeux en Thrace auprès d'Heraclée; & celui de Colchos cauſe une alienation d'eſprit, qui perdit trois Regimens de Pompée. Diodore aſſure qu'un oiſeau nommé Antrhedon travaille à la confection du Miel en Hircanie dans des pierres, ou ſur des arbres, de la même façon que les Abeilles. Et il y a eu des hommes en Afrique nommez Zygantes au deſſus des Syrtes & de Charthage vers l'Orient, dont parle la quatriéme Muſe d'Herodote, qui ramaſſant les fleurs en compoſoient un miel avec tel ſuccès, que ſoit pour la quantité, ſoit pour la qualité, ils ne cedoient en rien à l'artifice des Mouches à miel. C'eſt ainſi que l'écrit encore Apollonius, Dyſ-

cap. 38. colus, le confirmant par l'autorité d'Eudoxe dont il rapporte le texte, notable pour montrer qu'on ne doit pas prendre le miel que ces hommes faiſoient pour du ſucre, qui ne ſe tire pas des fleurs, mais des cannes ou roſeaux. Car Theophraſte ſpecifie, dans un petit traité ſeparé, de trois ſortes de miel, celui des fleurs dont nous parlons qui eſt le veritable; un autre tout aërien & cuit par le Soleil au tems principalement de la moiſſon, qui eſt la manne, & le troiſiéme qui vient dans les roſeaux, que nous appellons ſucre. Ce ſucre tel que nous l'avons aujourd'hui n'eſt peut-être pas le même que celui des anciens. Et la manne eſt nommée par Celſus & par Columella la roſée de Syrie. Mais celle des Iſraëlites avoit quelque choſe de miraculeux, tant en ſon gout differend ſelon les divers appetits, qu'en pluſieurs autres circonſtances.

Les Phenomenes ou apparences des choſes qui ſe voient dans l'air, telles que l'Iris fille de l'admiration, *Thaumantias Iris*, qui eſt l'Arc en ciel; les Parelies, & Paraſelines, qui repreſentent divers Soleils, & diverſes Lunes, l'aſtre veritable étant toûjours au milieu; ou autres ſemblables impreſſions aëriennes; n'étant que des reflexions trompeuſes de la lumiere; ne doivent pas être priſes

pour de veritables meteores. Si l'Arc en ciel a paru devant le Deluge, les causes y étant dèslors qui doivent en tout tems produire de mêmes effets, il n'étoit pas vû comme un signe d'alliance & de misericorde, comme il l'a été depuis: De même qu'une pierre peut avoir été de tems immemorial dans un champ, qui n'est considerée pour borne que depuis qu'on a convenu qu'elle en serviroit,

Limes agro positus litem ut discerneret arvis. *Virg. 12. AEn.*

Ces impressions Solaires se voient toûjours le matin vers le Couchant, & le soir vers le Levant, parce qu'elles se forment dans des nuës opposées au Soleil.

Quelques-uns ont soûtenu que le Vent n'étoit pas un air émû, mais qu'il en étoit le mouvement; ce qui est si vrai, que les Dames font du vent quand elles veulent avec un éventail; & en effet toute impulsion d'air est un vent. De dire que ce vent là n'est pas un veritable vent, parce qu'il est sans exhalaison qui entre dans sa definition, comme l'ont fait les Peres du College de Conimbre que j'estime d'ailleurs beaucoup, c'est prendre plaisir à ergoter plûtot qu'à raisonner. Il est pourtant certain que les exhalaisons, & même les vapeurs, sont celles qui donnent lieu par leur conflit à ce mouvement appellé vent,

c'eſt pourquoi on les conſidere comme la matiere des vents, & le Soleil comme leur cauſe efficiente, d'où vient qu'ils deſſechent, & ſouvent plus que le Soleil même; ni plus ni moins, dit Bacon, qu'on voit des Gouverneurs de Provinces qui agiſſent plus imperieuſement & plus fortement que les Princes qui les ont établis. L'exaltation des vents n'excede jamais la ſeconde region de l'air, par la preuve des plus hautes montagnes qui ne les reſſentent jamais. Mais ils regnent dans la ſeconde, où ils forment ſouvent les Tonneres; & nous en ſommes batus dans la plus baſſe, où ils font du bien & du mal à telle proportion, que Pline a prononcé après Tite Live qu'ils reſſembloient en cela au premier des Ceſars, qu'on ne pouvoit determiner s'ils étoient plus profitables que nuiſibles à la Republique de l'Univers. Les deſtructions qu'ils cauſent ſont connuës de tout le monde, & leurs bienfaits tant ſur mer que ſur terre ne ſont pas exprimables. En effet l'on a remarqué qu'il n'y a point d'années plus ſaines, que les plus venteuſes. Et les Grecs qui leur érigerent des autels à Delphes, temoignerent combien ils croioient leur être redevables, & particulierement les Atheniens à Borée, quand ils lui firent bâtir un temple après

Herod. l. 7.

aprés le naufrage de Xerxes. Si eſt-il le plus nuiſible à beaucoup de corps par ſa violence, témoin la remarque de Belon, que les Pyramides d'Egypte ſont plus endommagées du côté du Septentrion que des trois autres. Il eſt vrai qu'on a obſervé que comme le vent du Nort conſume les pierres, celui du Sud rouïlle & détruit le fer plus que tout autre. Surquoi l'on a encore remarqué que les quatre vents, qu'on appelle Cardinaux, n'ont pas de ſi mauvais effets, & par exemple n'excitent point de ſi dangereuſes tempêtes, que leurs collateraux. Auſſi eſt-il conſtant qu'ils ne ſont pas tous fort impetueux d'abord, non plus que les rivieres proche de leurs ſources, mais les uns & les autres acquierent comme la Renommée des forces en cheminant, par de nouvelles exhalaiſons, & par de nouvelles eaux, qui ſe joignent aux premieres. Seroit-il bien poſſible que des bruyeres brûlées en Angleterre engendraſſent des vents préjudiciables aux vignes de Bordeaux? comme le Chancelier Bacon que j'ai déja cité l'a écrit. Au reſte il y en a d'Anniverſaires, comme les Eteſies des Grecs, & leurs Ornithies qui ſervent aux oiſeaux paſſagers aprés l'Equinoxe de l'hiver. Les Mouſſons des Indes Orientales, & les Briſes des Occidentales qui regnent

L. 2. c. 42.

entre les deux Tropiques, ſont auſſi de ce nombre, & les Ouragans de l'Amerique encore, les plus redoutables, & orageux de tous les vents. A la verité ces derniers ne ſe font guéres ſentir que de cinq en cinq ans, ou même de ſept en ſept, vers la fin de l'hyver, avec cette particularité que les Sauvages ſe vantent de les pouvoir prédire, la pluie d'eau ſalée étant entre autres choſes un infaillible prognoſtique de leur venuë prochaine. On tient generalement parlant les Vents du Couchant plus vehemens & plus redoutables que ceux du Levant. Ces premiers ſont ſouvent comme des inondations & des torrens épouventables de cet air agité qu'on appelle Vent. Ceux auſſi du côté de la Mer ſont les plus ordinaires, parce qu'elle fournit une plus grande quantité de matiere propre à leur generation. Eurus qui eſt oriental fait tous les objets plus grands; le Zephyre occidental ſert à l'ouïe, & rend les ſons plus intelligibles. Mais c'eſt une maxime que ceux qui cauſent la ſerenité en un païs, ſont pluvieux en un autre, & qu'il n'y a prêſque point de region qu'il n'ait un vent particulier qu'on ne reconnoit point ailleurs, tel qu'eſt le Circius à l'égard de la Gaule Narbonnoiſe, ou du Languedoc. La chûte apparente des étoiles a

toûjours été priſe pour une menace de grands vents. Quand ils ſont tels, la trahiſon, dit le proverbe, eſt fort à craindre, pour le moins donnent-ils par leur bruit une grande facilité aux ſurpriſes. Et l'on veut à ce propos que l'Empire d'Eole qui commandoit dans l'Isle de Lippare, n'ait été fondé que ſur ce que les fumées d'une de ſes collines lui faiſoient prédire quels vents ſouffleroient; outre l'uſage des voiles dont Diodore lui attribue l'invention, qui peut avoir beaucoup contribué à ſa Principauté des Vents. Sans avoir recours à lui, Pauſanias écrit une façon ſuperſtitieuſe des Grecs, de couper un Coq blanc en deux pour arrêter le cours du vent de Libye. Cela ſe faiſoit avec la même credulité ou impoſture, dont l'on vend les vents en Norvegue, & parmi les Lappons quand il ſe trouve des gens aſſez ſots pour les acheter. Venons aux Meteores qui ſe forment dans l'Eau, puiſqu'on donne encore ce nom à de certains effets qu'on remarque dans cet Element.

Diod. Sic. l. 5.

L. 2.

CHAPITRE XVIII.

Des Meteores qui ſe font dans l'Eau.

JE m'étonne qu'on mette entre les Meteores le flux & reflux de la Mer. Car ſoit qu'il ſe faſſe par la reſpiration de ce grand ani-

mal du Monde, dont nous avons parlé au chapitre quatorziéme; ſoit que les eaux de la Mer aient naturellement cette agitation periodique *à propria forma;* ſoit qu'elles l'empruntent des Cieux, & particulierement du Soleil & de la Lune; ou que ce flux procede du mouvement de la terre, ſelon la penſée de Galilei, je ne voi nul ſujet de l'appeller un Meteore. Les Maſcarets de la Garonne, & de la Seine quoique moindres, qui ſont des exhalaiſons ou des vents renfermez entre deux eaux, auroient plus de droit d'entrer dans ce chapitre. J'ai déja dit que le nom de Meteore, qui ne devroit être que pour les choſes élevées dans l'air, n'a été qu'improprement donné à celles de l'eau & de la terre. Mais puisque l'uſage l'emporte, il me ſemble qu'on peut conſiderer quelques corps imparfaits, & d'autres même parfaits quoiqu'inanimez, dans cet element humide, qui meritent mieux d'être conſiderez ſous ce titre.

Le Sel eſt de ce nombre, que la Mer tient ou des lavages de la terre, ou de ſes exhalaiſons, ou de l'action du Soleil qui par ſa chaleur & cuiſſon reduit l'eau à la conſiſtance de ce corps du Sel,& faiſant évaporer tout ce qu'elle avoit de plus leger, & de doux, le

rend acre, amer, & du gout que nous y éprouvons. Cette action neanmoins du Soleil doit être temperée, & l'excès de chaleur empêche aussi bien la production de ce meteore, que le defaut. C'est pourquoi l'on ne voit point de ce Sel dont nous parlons outre le quarante-septiéme degré vers le Pole, à cause de la froideur qui est au delà ; comme il n'y en a point au dessus de quarante-deux, ou bien ce qui s'en trouve est trop corrosif, celui de France qui se prend dans cet espace l'emportant pour la bonté sur tous ceux de l'Europe. L'on a dit de certains peuples d'Afrique, & Josapha Barbaro l'a écrit encore des Tartares, qu'ils ne se pouvoient passer de Sel, parce que leur sang se corrompoit, & leurs levres & gencives pourrissoient quand ils en manquoient, ce defaut même leur causant de mortelles diarrhées. Et neanmoins sans parler des Prêtres d'Egypte, qui le prenant pour l'écume de leur grand ennemi Typhon, n'en mettoient jamais sur leurs tables, nous savons avec certitude que beaucoup de Nations de l'Amerique Septentrionale, comme entre autres celle des Hurons, n'en ont pas l'usage, & ne se peuvent même accommoder aux sauses des François où il entre du Sel, quand ils viennent à Quebec. J'ai appris

aussi du feu Sieur de Champlain, qui après avoir long-tems commandé sous l'autorité du Roi dans tous ces païs sauvages, nous en a donné la meilleure Relation, qu'aiant passé quelques années parmi les Hurons, mangeant tout sans sel, & sans s'en trouver mal, il eut à son retour de la peine quand il falut se remettre aux viandes salées qu'il ne trouvoit plus de bon gout. Si faut-il avouër que le Sel est comme l'ame de tous les corps qu'on veut preserver de pourriture. L'on a nommé pour cela des Traites de Sel, ceux qu'on a voulu dire qui seroient perpetuels. Pythagore avoit entre ses preceptes celui de mettre le Sel, *Sal apponendum*, pour dire user de justice par tout. Les Romains, dit Arnobe, ne nommoient la table sacrée, qu'à cause qu'elle n'étoit jamais sans Sel. Et Pline, qui l'appelle un Element necessaire, a observé que son excellence a fait nommer *Sales* en Latin les choses ingenieuses & bien dites, comme nous disons que les autres sont insipides, & de même que nôtre proverbe François accuse les discours mal-faits, & les propos niais, de ne sentir ni sel, ni sauge. Aussi la Nature a-t-elle dispersé le Sel prèsque par tout. La Terre en a de fossile en plusieurs lieux. On en fait par le feu, le ti-

Diog. Laërt.

rant des cendres de diverſes choſes qu'on brûle. Et les Chymiſtes qui l'ont mis entre leurs Principes, ſe vantent de l'extraire de quelque corps que ce ſoit, même des quatre que nous ſoutenons être ſimples.

Si l'Ambre gris n'eſt point un excrement de Balene, & que ce ſoit un ſuc ou une liqueur venuë du fond de la Mer, & endurcie par les Aſtres à la conſiſtance que nous lui voions, ne merite-t-il pas, vû ſon excellence, d'être mis entre les principaux Meteores qui ſe forment dans l'Eau. Il n'eſt pas ſeulement eſtimable par ſon odeur; on lui attribuë la faculté de prolonger les jours, & d'être ami de l'humide radical.

Pour l'Ambre jaune, s'il procedoit auſſi d'une matiere ſortie de la Mer, & coagulée par l'action du Soleil, comme l'ont cru ceux qui l'ont nommé *Electrum*, parce qu'un des ſurnoms du Soleil eſt celui de *Elector*, à quoi la fable de Phaëthon a pû contribuer: S'il étoit *concreti maris purgamentum* : ou un ſuc & ſueur de l'Ocean condenſée par les raions du Soleil, toutes opinions rapportées par Pline; certes il devroit être encore placé *Pl. l. 38.*
ici. Mais ſans parler de l'extravagance de *c. 2. & 3.*
Sophocle, qui l'a pris pour une l'arme d'oiſeau, puiſque, *feriò quemquam hoc dixiſſe*

ſumma hominum contemtio eſt, & intoleranda mendaciorum impunitas : l'autorité du même Hiſtorien de la Nature m'eſt fort conſiderable, qui aſſure que cet Ambre jaune n'eſt rien que le ſuc d'un arbre, qui l'a fait appeller *ſuccinum.* J'ai auſſi celle de Belon qui en avoit vû des morceaux gros comme les deux poings, où étoit encore attaché l'écorce de l'arbre qui les avoit produits. Il ſe moque de ceux qui le prenoient pour un mineral, & qui l'euſſent mieux nommé un métal, puiſque l'or mêlé avec une cinquiéme partie d'argent s'appelle auſſi *Electrum.* Et cependant Gaſſendus depuis Belon a écrit dans la vie de ſon ami Peireskius, que cet Ambre jaune eſt un foſſile qui ſe tire ſouvent de terre en Sicile, & que les torrens ſeuls portent à la Mer ; tenant pour fabuleux tout ce qu'on a écrit des arbres qui le jettent comme une eſpece de gomme. Quoiqu'il en ſoit, leur conteſtation convient & s'accorde en ce point, qu'il ne doit pas être pris pour un Meteore créé dans la Mer.

N'y auroit-il pas lieu auſſi de parler dans ce chapitre des perles, qui ſont d'une beauté ſi ſinguliere, que les Romains les ont nommées *Uniones.* Car Pline veut qu'elles s'engendrent dans leurs conques d'un roſée celeſte, de ſorte qu'elles tiennent plus de Ciel que

de la Mer, *coelique eis majorem ſocietatem eſſe, quàm maris.* Or de cette façon ceux qui mettent, comme nous avons fait après les autres, la Roſée de May entre les Meteores qui tombent de l'Air où ils ſe forment, peuvent bien, ce ſemble, donner place aux Perles entre ceux qui naiſſent dans les Eaux. Mais Pline eſt contredit en ce qu'il écrit qu'elles ſont molles dans la Mer, & qu'elles n'acquierent leur dureté que hors de cet Element. Il eſt plus croiable en ce qu'il aſſure que les moindres Dames Romaines de ſon tems vouloient porter des Perles, prenant pour pretexte qu'une Perle valoit un Sergent ou un Huiſſier pour écarter le monde, & leur faire faire place, *affectant jam & paupe-res, lictorem fœminæ in publico unionem eſſe dictitantes.* *l. 9. c. 35.*

Abraham Echelite reprend encore Pline, & ceux qui ont écrit après lui que le Coral naiſſant en forme de plante au fond de la Mer, y étoit mol, & ne durciſſoit qu'après en être ſorti. Il proteſte avoir ſouvent manié du Coral dans la Mer, tant ſur les côtes d'Afrique que ſur celles de l'Italie, & qu'il l'a toûjours trouvé d'une même conſiſtance, & auſſi dur dans l'eau que dehors, n'aiant au reſte rien de la nature d'une Plante. Le *Notis in Iacutinum diſp. de Gemmis.*

l. 4. vitæ Peiresf. même Gaſſendus que je viens de citer rapporte des experiences contraires faites dans la cote de Provence, où l'on pêcha des plantes de Coral molles encore au ſortir de la Mer, & qui preſſées jettoient un lait fort cauſtique ou brûlant ſemblable d'ailleurs à celui des Figues. Certes la verité des choſes eſt bien difficile à ſavoir, puiſque des perſonnes de grand merite & très croiables, comme ces deux hommes que j'ai connus familierement, inſiſtent ſur des experiences tout-à-fait contraires. Cependant, que leur Coral ſoit une plante imparfaite ou non, il paroit un Meteore, mais du nombre des mixtes parfaits & inanimez, tels que ſont les pierres dans la Terre, & les Metaux. Nous allons les conſiderer.

CHAPITRE XIX.

Des Meteores qui ſe font dans la Terre.

NON ſeulement les Metaux & les Mineraux, mais les pierres mêmes ſont mixtes parfaits, comme beaucoup plus éloignez que les autres de la forme élementaire; ce qui n'empêche pas qu'Ariſtote n'en ait parlé dans ſes livres des Meteores. En effet, tout cela ſe forme dans la Terre des exhalaiſons de ſes propres entrailles, n'étant pas certain que les pierres, & les metaux qu'on a vû par-

ſois tomber des nuës, y euſſent pris naiſſance, parce qu'une tempête de vents extraordinairement orageux eſt capable d'y en tranſporter.

Les pierres ſont des corps foſſiles ou tirez de la Terre, ſecs & durs, qui ſe diſtribuent en divers genres. On les conſidere comme les os de la Terre, qui ne s'en peut paſſer, témoin celui qui fut contraint de remettre les pierres dans ſon champ qu'il en avoit otées parce qu'il ne produiſſoit plus, & que *terram exoſſaverat*. Si eſt-ce qu'elle n'en a pas en tous endroits. Pierre Verrazano fit dans l'Amerique Auſtrale deux cens lieuës le long de la côte ſans y voir une pierre. Mais en d'autres lieux il ſemble que les pierres y vegetent; & ce qu'a écrit Ariſtote comme une choſe merveilleuſe des cavernes de l'Isle de Melo qui ſe rempliſſent d'elles-mêmes, ſe trouve ordinaire dans nos carrieres, où d'autres pierres ſe forment, & rempliſſent avec le tems la place de celles qu'on en a tirées. Strabon a écrit la même choſe des foſſes d'où ſe tirent les metaux, le Sel, & le marbre Parien. Il s'en engendre auſſi dans les corps des animaux, l'homme compris. La Chelidoine ſe tire de la poche des Hirondeles, la Crapaudine de la tête du Crapaut, le Beſoar ordinairement du ventre de certains

Plin. l. 17. c. 3.

Ramuſio.

de mirab. auſc.

l. 5. Geog.

Boucs, & l'Alector, qui augmentoit les forces de Milon Crotoniate, comme on se l'est persuadé, a le nom du Coq qui la produit. D'autres pierres ont leur recommandation d'ailleurs, & toutes celles qu'on nomme precieuses sont diversement recherchées. La couleur du Marbre, & sa fermeté le font priser; la vertu miraculeuse d'attirer le fer recommande l'Aiman, comme le Theamedes se fait considerer en éloignant & rejettant ce metal dont il se declare si ennemi. Je croi
l. 3. c. 14. qu'il n'y a eu que Philostrate ou Apollonius qui aient vû cette Pantarbe, qui contraint toutes les autres pierres de la venir trouver. Et si nous en croions Pancirole, nôtre siecle a perdu l'Obsidiene Ethiopique, & la transparante Speculaire. Mais sans en faire une plus longue énumeration, j'ajoûterai seulement que le Crystal mis entre les pierres, n'est rien moins qu'une eau glacée & que le froid ait rendue plus dure que les autres glaces, se-
l. 37. c. 2. lon que Pline se l'est imaginé, trompé par la signification Grecque de son nom. Le même Abraham Maronite que j'ai cité au chapitre precedent, confirme la correction de Pline faite sur cela par Anselmus Boodt qui a
Notis in c. 4. écrit l'excellent traité, *De Lapidibus & Gemmis*. Mais il ajoûte du sien une raison fort

convainquante: C'eſt qu'étant du mont Liban où les neiges ſont perpetuelles, il aſſure que lui ni aucun de ſon païs n'y ont jamais pû trouver de Cryſtal; & qu'en l'Isle de Cypre, qui ne connoit ni neige, ni glace, il eſt témoin oculaire qu'il s'y engendre quantité de Cryſtaux. Le Chryſtal n'eſt donc pas à ſon avis une eau glacée, bien qu'il ne ſoit pas ſans eau. Sa reſſemblance à la glace eſt la ſeule cauſe de ſon nom. Et il paroit aſſez qu'il entre autre choſe que de l'eau dans ſa compoſition, puiſqu'on tire du feu d'une piece de Cryſtal, comme d'une pierre à fuſil, par le témoignage de Sebaſtien Baſſon.

Quant aux Metaux, ils ne ſont pas ſeulement foſſiles comme les pierres; mais de plus fuſiles, & malleables, c'eſt à dire capables d'être fondus & travaillez ſous le marteau. Cela vient, laiſſant à part le Soufre & le Mercure des Chymiſtes, de ce que la vapeur entre dans leur compoſition auſſi bien que l'exhalaiſon, ces deux faiſant cette fumée humide qu'Ariſtote dit être la matiere des metaux, comme l'influence des Aſtres, & ſur tout du Soleil, en eſt la cauſe efficiente. Auſſi en comte-t-on ſept ſelon le nombre des Planetes; l'or dédié au Soleil, l'argent à la Lune, le cuivre à Venus, le fer à Mars, le plomb

Meteo. int. 7. art. 5.

Ariſt. 3. Meteor.

à Saturne, le vif argent à Mercure, & l'étain, que quelques-uns rejettent comme n'étant que de l'argent & du plomb melé, à Jupiter. Ils ſont tous utiles & nuiſibles ſelon qu'on les emploie. Les Arts ne ſe peuvent paſſer du fer, à qui nous avons d'ailleurs donné des ailes par des fléches empennées ſelon la penſée
l. 34. c. 14. de Pline, afin que la mort nous vint trouver plus promptement, *ut ocyus mors perveniret ad hominem, alitem illam fecimus, pennaſque*
de mir. auſc. *ferro dedimus.* Ariſtote a écrit dans ſon traité des choſes merveilleuſes & difficiles à croire, qu'en l'Isle de Cypre on ſeme du fer, qui arroſé d'eau croit & pouſſe en ſorte qu'il ſe recueille. Il faut joindre ſon texte à celui de Nicolo Conti, qui porte qu'on trouve dans un arbre des Indes Orientales une verge de fer longue & fort deliée, dont un morceau appliqué contre la chair empêche qu'on ne ſoit bleſſé par le fer. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt du Fer qu'on peut dire mieux que de l'or & de l'argent, qu'après l'avoir tiré des entrailles de la Terre, & rendu bien trenchant, il nous fait maitres & poſſeſſeurs de tout ce qu'elle a en ſa ſuperficie. L'on compare neanmoins la puiſſance de l'Or à celle de Dieu, en ce qu'elle eſt reconnuë par tout.
l. 5. c. 27. Car ce que Pline écrit d'une ville ſur le Ti-

grisoù il eſt abominé, ſe reconnoit pour apocryphe, & Lancelot a eu raiſon d'en faire un de ſes Farſalloni. Le plus eſtimé eſt celui des rivieres, qui n'a point ſenti le feu, *aurum apyrum*, & pource qu'il s'amaſſe avec des peaux de mouton, Belon croit après Appian, que la fable de la toiſon d'or a été inventée. L'Hiſtoire des Incas nomme une riviere de leur païs, qui donnoit l'or ſi pur & ſi fin, qu'il paſſoit vingt quatre carats. Metellus dans ſa preface ſur Oſorius aſſure, qu'on trouva dans cette Amerique un grain d'or valant trois mille trois cens écus Caſtillans. Oviedo parle d'une autre grain qui peſoit trente-ſix livres. Le plus mol & maniable eſt le plus eſtimé, l'étant de ſa nature de telle force, qu'une once d'or tirée en fil delié comme les cheveux, s'étend plus de mille pas.

l. 1. c. 52.
App. de bell. Mith.
l. 2. c. 16. & l. 8. c. 24.
3. hiſt. c. 7.

Il y a des terres minerales de grande conſideration, & ces eſprits dont elles ſont pleines font que comme il y en a où tous les grains qu'on ſeme dégenerent, il s'en trouve en Hongrie où l'on aſſûre que ces mêmes grains changent la troiſiéme année en une meilleure eſpece. La terre Samienne, Armenienne, & Lemnienne a ſes qualitez qui la font eſtimer. Cette derniere eſt celle que nous nommons Sigillée, & qui ne ſe tire qu'avec de

Belon l. 1. c. 23.

grandes ſolemnitez par les Turcs une fois l'an le ſixiéme jour du mois d'Août. Il reſteroit à parler des tremblemens de terre ; qui ſont comme les agitations d'un corps malade. Ce ſont les vents & les exhalaiſons, plus ordinaires au Printems & en Automne qu'aux autres ſaiſons, qui les cauſent, pour ne rien dire du Trident de Neptune, c'eſt pourquoi l'on en traite dans le diſcours des Meteores. Mais comme nous avons remarqué les plus notables, & fait beaucoup de reflexions deſ-
lettre 75. ſus dans une Lettre imprimée, nous paſſerons des mixtes parfaits inanimez, à ceux d'un degré ſuperieur parce qu'ils ſont animez.

CHAPITRE XX.

Des Corps animez.

IL y a trois ſortes d'ames, la vegetante, la ſenſible, & la raiſonnable, qui font autant de genres de vie differens, la vegetative, la ſenſitive, & l'intellectuelle ; ce qui nous obligera à parler premierement des Vegetaux, en ſecond lieu des Animaux, & puis de l'Homme comme poſſedant une forme differente, qui eſt l'ame raiſonnable & immortelle. Ces trois vies diverſes ne ſont pas ſi diſtinctes, que comme la Nature procede lentement, doucement, & par degrez en toutes ſes operations,

rations, elle n'ait mis des Etres douteux entre chacune de ces vies, & des amphibies qui participent autant de l'une que de l'autre, de ſorte qu'on ne ſait de quel côté les ranger. Cela ſe peut même conſiderer dans tous les ordres de la Nature; où, à commencer par le plus haut étage, beaucoup de Philoſophes ont regardé les Cometes comme moyennes entre les étoiles & les meteores ignées. L'argile eſt entre la terre & les pierres; le mercure entre l'eau & les metaux; l'aiman entre les pierres & les mêmes metaux; les trufles, les champignons, & la mouſſe entre la pourriture terreſtre & les plantes; le coral, entre les pierres & les mêmes plantes; & les Zoophytes, entre les plantes & les animaux. Le Borametz ou plante-agneau de Tartarie eſt un des plus notables Zoophytes. Les feüilles cheminantes de Bigafetta en font un autre merveilleux. Le nom de la plante Senſitive montre qu'elle eſt encore du nombre. Ariſtote y comprend le Guy & l'Epipetre du Parnaſſe, herbes paraſitiques qui ſubſiſtent comme des animaux, ſans recevoir leur nourriture par leur attachement à la terre. Et l'Eponge qui tient à ſon rocher, pour ne rien dire des Huitres, peut être miſe du même rang. Venant donc aux Amphibies qui ſont entre

4. de par. anim. c. 5.

les animaux d'elemens differens, les Poiſſons volans ne ſont pas plus aquatiques qu'aeriens: non plus que cet animal que décrit Oviedo, qui a le pied gauche fait comme celui des Cannes pour l'eau, & le droit comme les oiſeaux de proye, & chaſſant dans l'air, dans l'eau, & ſur la terre. L'Autruche, & la Chauveſouris, ſont entre les Volatiles, & les Terreſtres. Beaucoup de Serpens ſont aquatiques & terreſtres; la Tortue eſt de même. Ariſtote met des poiſſons terreſtres en Paphlagonie. Le Caſtor qui batit ſa maiſon pour cela à trois étages, eſt autant dans l'eau que ſur la terre. On dit le même des Ours blancs vers le Pole. Le Cheval marin, & tous ces monſtres que les Anciens nommoient *Phocas*, paiſſent ſur terre comme ils vivent dans les eaux. Et ce qui eſt plus ſurprenant, l'on a trouvé dans une Isle du Japon un animal, fait comme un Loup, qui a quatre pieds, & qui eſt terreſtre ſeulement la moitié de ſa vie, devenant aquatique, & ſe transformant en poiſſon qui a des écailles lorſqu'il commence à devenir vieil. Ce ſont des ambiguitez de la Nature fort conſiderables dans ces trois ſortes de vies. Commençons par la plus baſſe, qui eſt la Vegetative & qui ſert de fondement aux deux autres.

l. 14. hiſt. cap. 8.

de mir. auſc.

CHAPITRE XXI.

Des Vegetaux.

ENCORE que Seneque reconnoisse dans une de ses epitres qu'il étoit du corps des Stoïciens, cela ne l'empêche pas de nommer ridicule leur opinion, que les Vertus étoient des animaux, sur cette mauvaise raison qu'elles ne s'exercoient qu'avec l'ame, & que tout ce qui avoit ame étoit animal. Il s'écrie là dessus; *Non possum hoc loco dicere illud Cæcilianum, O tristes ineptias! ridiculæ sunt.* Certes c'est avec raison qu'il en parle ainsi. Mais ce n'est pas la même chose de ce qu'ont pensé une infinité de grands Philosophes, pour ne rien dire des Manichéens, touchant les plantes, à qui donnant une ame vegetante, comme elle ne leur peut être disputée, ils accordoient aussi le nom de veritables animaux. Le Peripatetisme pourtant définissant l'animal par ce qui possede les sens, plûtôt que par ce qui a une ame, dénie à tous les Vegetaux le titre d'animal, encore qu'il paroisse en eux quelque vestige de sentiment, & je ne sai quoi de fort analogue ou rapportant à nos sens. En effet, outre qu'elles respirent, qu'elles se nourrissent, qu'elles sont sujettes à la faim, & à la soif, qu'elles ont

ep. 113.

leurs excremens, leurs membres, leurs maladies patiſſant du froid & du chaud, & leurs guериſons ; on les voit mourir ou d'elles mêmes de vieilleſſe, ou de mort violente comme les animaux, étant même ſujettes à des infirmitez chroniques, & à des peſtilences, qui en dépeuplent parſois de certaines contrées. On a encore obſervé entre elles le ſexe different, & qu'il y en a de mâles & de femelles. Auſſi engendrent-elles leur ſemblable ſi elles ne ſont pas ſteriles, à quoi l'on peut remedier. D'ailleurs l'Inde a ſon arbre Triſte : Theophraſte a nommé la plante honteuſe, qui pourroit être la Senſitive dont nous avons parlé : Et de même nous avons dit proverbialement, Sot comme un Prunier, à cauſe de rejettons impertinens de cet arbre, *propter ſtolones*, d'où ſont venus auſſi les mots Latins *Stolidus*, & *Stoliditas* ; les Grecs ont appellé Meurier par antiphraſe, cet arbre qu'ils ont cru la plus ſage de tous. Tant de termes neanmoins qu'ils ont communs avec les animaux & avec nous ſont métaphoriques ; & il n'y a que la Fable & les Romans comme celui d'Arioſte, qui faſſent parler les arbres, & répandre, étant bleſſez, de veritable ſang. De ſorte que l'Egliſe aiant condanné l'hereſie des Manichéens ſur ce ſujet, il faut ſe tenir à

l'opinion de S. Thomas, qui eſt celle d'Ariſtote.

Pour dire quelque choſe davantage des Vegetaux, ſans repeter ce que nous en avons écrit ailleurs, on peut conſiderer qu'encore que nous apprenions de ce Philoſophe comme les Lacedemoniens faiſoient cultiver leurs terres par des eſclaves qu'ils nommoient *Ilotes*, de même que les Candiots ſe déchargeoient du même travail ſur d'autres ſerviteurs appellez *Periœci :* ſi eſt-il contraint d'avouër un peu aprés que le meilleur de tous les peuples eſt celui qui s'occupe à la culture des champs. Selon ce ſentiment les premiers Romains n'avoient point de plus grande loüange à donner à leurs Citoyens, que d'entendre bien ce métier, *quem virum, bonum colonum dixiſſent, ampliſſimè laudaſſe exiſtimabant :* & leur Cenſeur qui exerçoit ſa charge ſur les principaux de leur Etat, puniſſoit ou reprenoit aigrement ceux qui s'y prenoient mal, *agrum malè colere cenſorium probrum judicabatur.* Mais le precepte de Jeſus Syrach nous doit plus toucher qne tout cela, quand il nous exhorte à l'agriculture, parce que c'eſt un art que nous tenons de Dieu, *Non oderis laborioſa opera, & ruſticationem creatam ab altiſſimo.* Auſſi outre les Rois Phraotes, Juba,

2. Polit. c. 10.

l. 6. c. 4.

Pl. l. 18. cap. 3.

A. Gell. l. 4. c...

c. 7.

& aſſez d'autres Souverains & Princes comme le Laërtes d'Homere, Salomon s'y appliqua de telle ſorte, qu'il connoiſſoit la nature de toutes les plantes depuis la plus petite jusqu'au plus haut cedre du Liban. Et l'Empereur Claudius Albinus écrivit auſſi-bien que lui des Georgiques dont parle Jules Capitolin. Quant à Diocletien, chacun ſait comme il plantoit & élevoit des arbres de ſa main dans Salone, où il mena dix ans durant une vie priuée, après en avoir coulé vingt, tenant l'Empire entre ſes mains. Mais Epicure fut le premier dans Athenes, ſi nous en croions Pline, qui eut, pour parler ainſi, une maiſon des champs dans une populeuſe ville, c'eſt à dire un grand jardin avec beaucoup d'arbres & de belles allées. *Primus hoc inſtituit Athenis Epicurus otii magiſter: usque ad eum moris non fuerat in oppidis habitari rura.* Et certes l'on ne peut pas lui reprocher ce divertiſſement, le plus digne d'un Philoſophe, au jugement de Ciceron, de tous ceux qu'il peut prendre: *Voluptates agricolarum*, dit cet Orateur dans ſon livre de la Vielleſſe, *mihi ad ſapientis vitam proxime videntur accedere.*

lib. 4. hiſt. Polybe a jugé ſur cela digne de remarque, qu'entre tous les peuples du Peloponeſe les Eliens étoient ſi amateurs de la vie ruſtique,

qu'on voioit parmi eux des personnes notablement riches, qui vivant à la campagne comtoient jusqu'à la seconde & troisiéme generation qui n'avoit pas eu la curiosité de voir la ville d'Elide.

Chaque plante a quelque chose de singulier: En voici quelques exemples. La Rose que les Payens veulent être venue du sang de Venus, & les Musulmans de la sueur de Mahomet, qui est le Soleil de la terre comme le Soleil est la rose du Ciel, qui poëtiquement parlant donne à boire aux Abeilles dans une tasse de rubis, & qui Reine des fleurs

Busbec ep. 1.

Porta d'or la corona, & d'ostro il manto;

entête beaucoup de personnes qu'elle enrhume, & fait mourir de son odeur le Vautour & l'Escargot. Le Laurier que les Demons haïssent & craignent selon Porphyre dans Eusebe, est nommé par Pline l'agreable portier des Cesars, & des Pontifes, *gratissima domibus janitrix Cæsarum Pontificumque*; il accompagnoit toûjours les lettres de victoire, il a toûjours fourni de couronnes le Parnasse, & il preservoit Tibere du tonnere, ou trompoit doucement son imagination, vrai-semblablement sur ce qu'il témoigne par son petillement dans le feu l'aversion qu'il en a. Le

Mari. Adon. cant. 2. præp. Ev. l. 3. c. 11. l. 15. c. 30. contra Brodæus misc. l. 3. c. 2. & Lud. Vaivus l. 2. d. fæsc. c. 14.

4. hist. Pin seul, selon Herodote, meurt coupé & ne rejette plus ; surquoi fut fondée la menace que fit Cresus à ceux de Lampsaque, qu'il les tailleroit comme un Pin, pour leur faire

c. 11. apprehender une totale destruction. Solin dit le même du Cyprés, à l'exception de celui qui croit en Cypre ; & c'est possible pour cela qu'il passe pour mortuaire, ce qui n'empêche pas pourtant Aristhenete de comparer l'allure de sa belle Laïs au mouvement du Cyprés quand il est doucement agité par le vent.

Sagard. 16. Geogr. Les Noyers en Canada portent tous leurs fruits triangulaires. Strabon cite un poëme Persien qui donne trois cens soixante utilitez differentes au Palmier ; où le Cocos de l'Inde peut avoir bonne part, dont on fait le corps d'un vaisseau, ses voiles, ses rames, & son cordage, outre sa charge qui n'est autre en suite que des fruits du même arbre & de leur liqueur. Comme il y a des Cerisiers qui fleurissent au double des communs, & ne portent neanmoins jamais de cerises ; le Figuier au contraire donne ses figues sans faire paroitre de fleur : Semblables à plusieurs personnes, dont les unes promettent beaucoup, & ne tiennent rien ; les autres exercent leurs liberalitez genereusement, bien qu'elles ne s'y engagent pas volontiers. Ceci suffira au

ſujet des Vegetaux, ne jugeant pas à propos de rendre ce chapitre plus long.

CHAPITRE XXII.

Des Animaux.

De la même façon qu'on a voulu attribuer aux Plantes un ſentiment qui les auroit renduës de veritables animaux; il s'eſt auſſi trouvé des perſonnes qui ont prétendu donner à ceux-ci l'uſage de la raiſon, & qui les ont conſiderez non ſeulement comme ſenſibles, mais encore comme raiſonnables. Euſebe met entre les ouvrages de Philon Juif que nous n'avons plus, celui-ci, *Alexander, ſive de eo quod Bruta ratione prædita ſunt.* Plutarque rapporte l'opinion de divers Philoſophes ſur ce ſujet, & d'Anaxagore entre autres qui leur accordoit l'intellect agent, mais non pas le patient; ce qui revient aux opinions de Pythagore, de Platon & de Galien, qui ne font differer leur raiſonnement de celui des hommes, que ſelon le plus & le moins, à cauſe des organes qu'ils ont differens des nôtres. En effet il ſemble que les deux principales facultez de l'ame étant l'entendement, & la volonté, ſi les Bêtes ont celle-ci, comme nous voions qu'elles font ce que bon leur ſemble, ſi on ne les a privées de leur liberté;

2. *hiſt. Eccl.* c. 17.
de plac. Ph. l. 5. c. 20.

il n'y a guéres d'apparence de leur diſputer l'autre partie. D'ailleurs par la doctrine des contraires, ſi les Chiens, les Chevaux, les Renards, & quelques autres des plus ſpirituels animaux, tombent en démence, & deviennent fous comme les hommes, ce qui ſe voit tous les jours; ne s'enſuit-il pas qu'ils ont l'uſage ordinaire de la raiſon, puiſqu'ils ont paſſé d'une extremité à l'autre, & que perſonne ne perd ce qu'il n'a pas. C'eſt peut-être ce qui a porté Lactance à les rendre participans du diſcours interieur, nous faiſant differer d'eux ſeulement par la Religion, dont neanmoins l'on n'a pas cru qu'ils fuſſent entierement privez, puiſqu'entre autres l'on a fait adorer le Soleil à l'Elephant. Quintilien en faveur de ſa profeſſion donne liberalement la raiſon aux Brutes, mettant la diſtinction eſſentielle entre elles & nous, au ſeul langage qu'il leur refuſe. C'eſt après ſon maitre Ciceron qui ne leur dénie pas moins l'oraiſon que la raiſon, ni le langage que le diſcours ſpirituel, *feræ rationis & orationis expertes ſunt*, dit-il au premier livre de ſes Offices ou des devoirs mutuels. Si eſt-ce que Clement Alexandrin fait voir qu'outre la voix, dont nous ne ſaurions nier que les animaux ne s'expliquent tous ſans excepter les poiſſons, on

l. de ira Dei.

l. 1. Stro.

a même reconnu des dialectes differens entre eux, quoiqu'ils s'entendent fort bien. Car par exemple le Rossignol ne chante pas également par tout, & celui d'Amerique n'est pas de beaucoup si éloquent que celui de notre Europe. Mais Polybe qui n'étoit pas moins Philosophe qu'Historien, donne ailleurs aux bêtes un bien plus grand avantage. Le Loup, dit-il, ne tombe pas deux fois dans une même fosse, le Chien craint l'eau chaude & le bâton dont on l'a chatié, & le Renard évite pour toûjours le piege qu'on lui avoit preparé; il n'y a que l'homme qui se laisse à toute heure attraper, & qui paroit par là avoir le moins d'esprit de tous. L'on s'étend en suite sur mille actions ingenieuses de divers animaux; & Pline a fait un chapitre particulier des remedes dont nous nous servons, & qu'ils nous ont enseignez. Il montre en divers autres lieux que nous leur sommes redevables de la plûpart des arts que nous exerçons, & l'on veut que les plus stupides mêmes nous aient appris, le Pourceau à labourer, & l'Ane selon Pausanias à couper la vigne, l'aiant brouttée & renduë par là plus fertile. La réponse ordinaire à tout cela, est que les Bêtes n'agissent en ce qui nous paroit le plus spirituel, & le plus raisonnable, que par un in-

Oviedo 14. hist.

l. 8. c. 17.

l. 2.

ſtinct manifeſte dans toutes leurs operations qui ſont d'une même ſorte, les oiſeaux par exemple faiſant tous leurs nids, chacun en ſon eſpece, d'une même façon. Mais cette repartie eſt ſujette à de grandes conteſtations, & n'eſt pas même veritable, puiſqu'on a obſervé qu'aux Indes ces mêmes oiſeaux conſtruiſent leurs nids tout autrement qu'ici. Car à cauſe des pluies, & de l'exceſſive chaleur, ils ont le ſens & l'induſtrie de les bâtir au bout des branches en forme de bouteille les tenant ouvertes par le bas. Avec tout cela pourtant il ſemble qu'il y ait de l'impieté à dire que les animaux aient de la raiſon, parce que c'eſt leur attribuer la forme eſſentielle de l'homme, & l'on peut ajoûter que cette opinion choque notablement pluſieurs points de nôtre Religion. Le plus donc qu'on leur puiſſe conceder, c'eſt quelque ſorte de raiſonnement à leur mode, qu'il faut croire differer du nôtre, plus que ſelon le plus & le moins qui ne changent pas l'eſpece.

relat. de la Boulaye.

Ariſtote voulant écrire l'Hiſtoire des animaux, fut obligé à une ſi grande dépenſe, qu'Athenée nous aſſure qu'il y emploia quatre cens quatre-vingts mille écus, que lui fournit pour cela Alexandre le Grand ſon diſciple. Depuis lui, qui s'eſt très bien acqui-

l. 9.

té de ſon entrepriſe, pluſieurs autres n'ont pas laiſſé de travailler ſur le même ſujet, & de l'enrichir d'une infinité de curieuſes obſervations, où Geſner & Aldrovandus entre les modernes ont ſur tous reüſſi. Le nouveau Monde qui a paru depuis cent cinquante ans, comme une nouvelle Nature, & les découvertes de tant d'autres païs dont ce Philoſophe n'avoit nulle connoiſſance, leur ont donné le moien en marchant ſur ſes pas de le paſſer en quelque choſe. Il ſeroit donc aiſé d'étendre fort loin ce chapitre, que nous rétraindrons à fort peu de remarques ſingulieres, & que nous n'avons pas faites ailleurs où nous *lettre. 54.* avons parlé des animaux.

Encore qu'on les diſtingue en trois ordres differens, de volatiles qu'on attribuë à l'air, d'aquatiles qui vivent dans les eaux douces ou ſalées, & de terreſtres qui cheminent comme nous ou qui rampent ſur la terre; ſi eſtce qu'à le prendre exactement, il n'y a point d'oiſeau qui ſoit purement aërien comme le poiſſon eſt aquatique, le premier ne ſe pouvant paſſer du repos qu'il eſt contraint de venir chercher en terre. Je ſai bien que les Platoniciens ſe ſont figuré des animaux aëriens, à qui l'élevation & la montée en haut étoit auſſi naturelle, que la deſcente en bas

leur reüſſiſſoit violente & contre nature; mais perſonne ne les peut prendre que pour des Etres imaginaires. En effet l'air, non plus que le feu, ne produiſent point d'animaux qui leur ſoient entierement propres, par la raiſon qu'en rend Ariſtote, que ces deux Elemens ſuperieurs n'ont pas la matiere requiſe à leur generation, que la ſeule terre & les eaux peuvent fournir. C'eſt pour cela que tous les oiſeaux ont des pieds qui ne leur ſont d'uſage qu'ici bas. Car ce qu'on a écrit des Apodes, tels que le Manucodiata, Irico, ou oiſeau de Paradis des Moluques, ſe trouve faux aprés une exacte perquiſition, qui a fait connoître que la Nature leur aiant donné de trés petits pieds, les marchands les en privent ſouvent par impoſture, afin de favoriſer une creance qui encherit le trafic qu'ils font de ces oiſeaux. Si ce n'eſt qu'on veuïlle accorder Cluſius qui eſt de ce dernier ſentiment, avec ceux qui n'en ſont pas, en diſant qu'il ſe trouve des Manucodiates avec des pieds, & d'autres ſans pieds, qui ſe doivent vraiſemblablement repoſer comme cet autre oiſeau de l'Amerique dont parle Vincent le Blanc, s'il n'eſt le même, entortillant leur queuë à un arbre où ils demeurent ſuſpendus. Diogenes Laërtius nous apprend que Strabon

1. de hiſt. anim. c. 1. & 4. meteor. c. 4.

le Physicien avoit fait un livre des animaux fabuleux, je pense que s'il n'y avoit mis ces Apodes, on les y eut pû ajoûter, avec le Phœnix, la Chimere de Bellerophon, & la Sphynge des Egyptiens.

Quoiqu'il en soit, pour commencer par les Volatiles, le Hibou oiseau de Minerve, autant respecté aujourd'hui des Tartares, qu'autrefois des Atheniens, passe pour le plus prudent; le Vautour dans Plutarque pour le plus saint; l'Hirondele ennemie de Thebes pour la plus indocile; le Paon pour le plus beau; la Mouche pour la plus incorrigible; le Contur de Madagascar pour le plus grand, & le Mosquetto, Tominejo, ou Vicelin de Mexique, pour le plus petit. Mais quoique nous donnions ici le prix du chant au Rossignol, comme soisoient les Grecs l'appellant Philomele, & quand il seroit vrai que la Linote eut aussi reçu son nom d'eux à cause de ses chansons, plûtôt que par la consideration du Lin qu'elle aime tant; si est-ce que Belon croit que l'oiseau nommé par les anciens *avis Venatica*, qu'il vid en Judée, a le plus agreable ramage de tous. λίνος. *cantio.* *l. c.* 2. 7.

Il n'y a point d'éloge qui ne cede à celui que nous voions avoir été donné à l'Abeille, non seulement par le Poëte quand il a dit,

Virg. *Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus*
Ætherios dixere;

mais par Aristote même lorsqu'il observe que les guêpes & les frelons n'ont rien de divin comme ces Mouches à miel; ὐδὲν θεῖον, c'est son mot. Quintilien ne leur a pas été moins favorable dans une de ses declamations, où il prononce d'elles *quid non divinum habent, nisi quod moriuntur?* Solin ne se contente pas de les exclure de l'Irlande, il assure que la terre de cette Isle transportée ailleurs les y fait perir. Elles sont sans distinction de mâle & de femelle, quoiqu'on ait voulu dire de leur Roi, & elles engendrent sans s'accoupler, aiant en elles, dit Aristote, l'un & l'autre sexe comme les Plantes. Celles de l'Inde Occidentale sont sans aiguillon, noires, & plus petites que les nôtres. Leur miel est encore de couleur noire, aussi bien que leur cire qui ne se peut blanchir, ni elles apprivoiser & rendre domestiques comme elles sont parmi nous. En Guatemala pourtant où elles sont blanches, leur miel, & leur cire participent de leur blancheur.

c. 22.

3. de gen. an. c. 10.

Eus. Niereмb. hist. nat. l. 20. c. 1.

ep. 122. La Poule est admirée par Seneque de ne craindre ni le Paon, ni l'Oye, nonobstant leur grandeur, & d'apprehender si fort le moindre Milan. On voit des Poules qui ont des

des plumes toutes renverſés & tournées vers *Sal. de an.*
la tête. Celles du Royaume de Mangi qui *climact.*
ſont blanches, portent de la laine au lieu de *756.* *ἐκ τοῦ λέκ-*
plume. Et le Coq qu'Athenée veut qui ait *τρου.*
été nommé *Alector*, pource qu'il nous excite à ſortir du lit, ne chante point à minuit dans l'Amerique, ſi nous en croions Oviedo, comme il fait en nos contrées. L'on fait en Egypte éclore au four les poulets (*), mais ils ne ſont pas de ſi bon goût que ceux qui ſont couvez naturellement, comme l'a éprouvé Pietro della Valle.

Antigonus Caryſtius rapporte pour une *c. 132.* merveille, qu'on avoit vû une Hirondelle blanche. Blefkenius dit dans ſa deſcription de l'Islande, que les Corbeaux y prennent ordinairement la même couleur. La Chauve-ſouris eſt ſeule entre tous les oiſeaux, ſi elle peut être miſe du nombre, qui a des dents, des mammelles, & du lait. L'Autruche, dont la categorie eſt auſſi douteuſe, ſe trouve l'unique parmi les Volatiles, ſelon Pline, qui ait les deux paupieres comme l'homme. Je ſuis perſuadé qu'elle digere le fer, pour avoir vû quantité de monnoies conſumées les unes

(*) à preſent pareillement en Europe ſuivant la methode de Reaumur.

plus, & les autres moins dans l'eſtomac d'une qui étoit au Cardinal Bagni. L'Apiaſter, ou Merops a cette faculté ſinguliere, de voler à reculons, & la queuë la premiere, ce qu'Elien dit avoir admiré. Les Grues annoncent l'Hiver, comme les Cicognes, & les Hirondelles l'Eté. L'on ne doute plus que du bois qui ſe pourrit dans la Mer il ne naiſſe une eſpece de Cannes; j'en ai vû de formées à demi qui tenoient encore à une piece de vaiſſeau apportée de Hollande exprès pour faire connoitre cette generation. Afin d'autoriſer la beauté du Paon dont je n'ai dit qu'un mot, j'ajoûte l'obſervation du Pere Jarric, qu'au Roiaume d'Angola le Roi ſeul a le pouvoir de nourrir cet agreable animal, avec une loi ſi rigoureuſe qu'elle condanne à la mort ceux qui prennent une de ſes plumes, s'ils ne deviennent eſclaves avec tous leurs parens, dont les biens ſont confiſquez pour ce crime.

L. 1. de anim. c. 49.

L. 3. c. 6.

L. 32. c. ult.

Venons aux Poiſſons, dont Pline a écrit qu'il n'y avoit que cent ſoixante-ſeize genres differens dans la Mer, les croiant plus aiſez à comter que les oiſeaux de l'air ou les autres animaux de la terre. Mais il peut bien s'être trompé ſur une fauſſe préſuppoſition. Car l'on n'avoit pas mieux reconnu de ſon tems

toutes les regions de la Mer, que celles de l'air & de la terre; & les premieres n'ont pas moins que les autres leurs habitans separez, differens, & qui sont profession, aussi bien que les hommes, de s'affectionner à leur patrie sans jamais en sortir.

Descripsit sedes varias natura profundi, Ovid.
Nec cunctos unà voluit consistere pisces.

L'on a trouvé d'autres poissons vers l'Amerique qu'il n'y en a aux côtes de l'Europe; & il se rencontre des cantons dans cet element humide, deserts & sans habitans, comme nous l'avons déja observé au chapitre quatorziéme; de même qu'il s'en remarque d'autres extraordinairement peuplez.

S'il est vrai qu'il ait plû parfois des poissons, il faut croire qu'ils étoient formez en l'air & dans la nuë. Mais il est certain qu'ils s'en trouve de fossiles dans la terre, où ils peuvent vivre, ceux-là n'aians ni poumons ni respiration. Aristote le témoigne en plus d'un lieu, & il assure qu'on trouve souvent de ces poissons terrestres en Paphlagonie. Ils devoient être compris au precepte de Pythagore de ne manger jamais de poissons, au cas qu'il fut fondé sur le silence dont ce Philosophe faisoit le fondement de sa secte, & qu'il disoit avoir apris des poissons. Car il s'en

L. de resp. c. 9. & de mir. ausc.

trouve de parlans non ſeulement dans la Mer, tels que le Chien & le Veau qu'on appelle Marins, mais encore dans beaucoup de rivieres, comme dans le Clitor & le Ladon d'Arcadie, auſſi bien que dans l'Aorne où les Poecilies ſe font écouter. Pauſanias dit que ceux-ci ont la voix fort approchante du chant des Grives ; & nomme le fleuve où ils ſe voient & s'entendent non pas Aorne, comme fait Athenée, mais Aoranie. Or les Pythagoriciens n'ont pas été ſeuls qui ſe ſont abſtenus de poiſſon, il y a eu des Religieux en Egypte qui ſe ſont privez de cette nourriture par mortification, comme étant beaucoup plus delicieuſe que celle de la chair, & plus échauffante; tant à cauſe de la ſalure de la mer à l'égard des maritimes, que pource qu'Empedocle ſoûtenoit, generalement parlant, que les animaux aquatiques étoient les plus chauds de tous. C'eſt tout le contraire de certains Ethiopiens nommez *Icthyophages*, parce qu'ils n'avoient point d'autres vivres que ceux que la pêche leur fourniſſoit. Diodore obſerve qu'à la verité cette nourriture abregeoit leurs jours, mais qu'en recompenſe ils les paſſoient plus exemts de maladies que nous ne faiſons. Auſſi Ariſtote aſſure que les poiſſons ne ſont jamais attaquez d'aucune peſtilence, ce qui

Athen. l. 7.

L. 8.

Ariſt. l. de reſp. cap. 14.

Lib. 3.

8. de hiſt. anim. cap. 10.

témoigne qu'ils n'ont rien en eux de mal ſain, ni qui tende à la corruption. Il eſt conſtant que les plus delicates tables de Grece & d'Italie étoient toûjours ſervies de poiſſon dont le prix étoit tel, que Tibere aiant envoié vendre au marché un Barbeau qu'on lui avoit donné, il fut acheté près de deux cens écus. Pline & Suetone mettent d'autres Barbeux encore à plus haut prix. Au reſte comme il y a parmi nous des hommes *anthropophages* & qui ſe mangent les uns les autres; il ſe trouve auſſi des poiſſons qui devorent jusqu'à ceux de leur eſpece.

Pl. l. 9. cap. 7. Suet. l. 3. cap. 34.

Les Hiſtoires amoureuſes des Dauphins & de quelques jeunes garçons ſont recitées par une infinite d'Auteurs. Le pouvoir de la Torpille d'endormir le bras du Pêcheur & celui de la Remore d'arréter les vaiſſeaux, ne ſont pas moins celebres. Je voi pourtant dans quelques Relations de voiages, qu'on a trouvé aux Indes Occidentales quantité de Remores qui n'empêchent point le cours des navires. Mais Pline donne un avantage merveilleux au Dauphin d'être le plus vite de tous les animaux, ceux de terre & de l'air compris *ocyor volucre*, *ocyor telo*. Il accourt au nom de Simon qui lui plait merveilleuſement. La Balene eſt reconnuë ſans contredit

P. du Tertre.

L. 9. c. 8.

pour la plus vaste & la plus grosse de toutes les creatures vivantes de quelque ordre qu'elles soient. Le Crocodile a cinq choses fort considerables; qu'il est aussi de tous celui qui devient le plus grand du plus petit principe ou commencement, *maximus existit ex minimo*; qu'il n'a point de langue selon plusieurs, ou courte & inutile selon d'autres; qu'il remuë la machoire d'enhaut aiant la basse immobile: qu'il croit tout le tems de sa vie; & qu'il fuit devant les personnes qui le poursuivent, ne courant qu'après celles qui témoignent de la peur en s'éloignant de lui. Le mépris seul qu'en font les Tentyrites, & leur temerité, dit Seneque, leur donne ce grand avantage de le vaincre facilement. L'on a aussi publié comme une grande merveille, que par tout où se trouvoit le poisson Anthias, appellé par nous Barbier de Mer, il ne se rencontroit jamais aucun poisson dangereux; ce qui l'a fait nommer aux Plongeons qui pêchent les perles, le coral, ou les éponges, *le poisson sacré*, titre dont quelques autres poissons sont aussi honorez. Mais, comme dit fort bien Aristote, cela ne vient pas d'une vertu qui soit en celui-ci, l'éloignement des autres qu'on craint n'arrive que par accident, & de la même façon qu'où l'on

trouve des limaçons, l'on est assuré qu'il n'y a ni pourceau, ni perdrix.

Les animaux terrestres ne sont pas moins considerables que les autres, & même à cause du pâtis commun où nous broutons avec eux, souvent nous leur ajugeons de grandes prérogatives. En effet Pline a prononcé de l'Elephant le plus massif & pesant de tous, qu'il étoit *humanis sensibus proximus*. Et quelques-uns ont voulu mettre le Singe entre l'homme & la bête, comme ils ont placé l'Ange entre Dieu & l'homme. Au Roiaume de Pegu les Singes sont considerez comme animaux qui approchant si fort de la forme humaine, doivent être plus que tous les autres agreables à Dieu, aussi sont-ils là inviolables. Et neanmoins ce n'est pas seulement à cause de leur figure exterieure qui approche tant de la notre qu'on en fait cas, l'interieure y contribuë encore davantage, & leur esprit a fait dire aux Caffres qui les connoissent parfaitement, que la seule apprehension qu'on les fit trop travailler les empêchoit de parler. Il est constant qu'on se sert de ceux de la Guinée appellez Baris, comme de valets, à balaier la maison, à piler dans des mortiers, & à plusieurs autres offices, outre qu'ils joüent de la flute & de la guiterre, avec ad-

L. 8. c.

Gaspar. Balby Ind. Orient. par. 7. cap. 36.

Iarric. l. 5. cap. 44. & Gass. vit. Peiresc. l. 5.

miration. Or comme ils nous ſont apportez de loin, & que nôtre region n'en produit point, il y a de même beaucoup de païs où l'on ne voit jamais de certains animaux qui ſont communs en d'autres contrées. L'Afrique n'a ni Ours, ni Cerfs, ni Pourceaux ſangliers quoiqu'à l'égard des premiers Virgile diſe d'une de ſes heros,

Horridus in jaculis, & pelle Libyſtidis Urſæ:

outre qu'Herodote, Solin, & quelques autres mettent des Ours en Afrique. L'Europe ne nourrit plus de Lions, comme autrefois vers la Macedoine en Thrace où ils égorgerent tant de chameaux de Xerxes, & ailleurs encore, ce que Dion Chryſoſtome a remarqué dès ſon tems. Le Pourceau ordinaire ne peut s'élever en Arabie, & Solin ajoûte à Pline, qu'y étant tranſporté il y perd la vie incontinent. Strabon nous apprend qu'il n'étoit pas permis d'avoir des Chiens dans l'Iſle de Delos, mais ils ne pouvoient abſolument ſubſiſter dans celle de Siagros, car s'ils y étoient expoſez, Pline aſſure qu'errant le long du rivage ils ne tardoient guéres à mourir. C'eſt la même choſe des Lievres portez dans l'Isle d'Ithaque, où ils periſſent auſſi-tôt, par le témoignage d'Ariſtote. Celles d'Aſtipalée & d'Irlande ne donnent naiſſance à au-

L. 6. c. 28.

8. de hiſt. an. c. 28.

cun Serpent. Ahenea voisine de Delos est mortelle aux Chats. Coronée ville de Bœotie l'étoit aux Taupes. Et l'air de la Silesie est si contraire aux Anes qu'on n'y en voit point; les Allemans aiant accoutumé d'imputer en raillant aux Silesiens d'avoir pris une Anesse pour la mere des Lievres. Je ne dis rien des Loups dont il ne se parle plus en Angleterre, parce qu'elle en auroit encore s'ils n'en avoient été exterminez. Peut-être étoit-ce pour la même cause qu'il n'y en avoit point en l'Isle de Crete, ni sur le mont Olympe de Macedoine du tems de Pline. Quant aux animaux des païs fort éloignez, & sur tout du nouveau monde, c'est une chose merveilleuse comme ils ont été trouvez differens des nôtres. La descente vers la Mer des Crables ou Cancres de la Guadaloupe, est une autre merveille à considerer dans la Relation de cette Isle qu'on nous a donné depuis peu.

Id. de mir. ausc.

L. 8. c. 58.

Du Tertre.

Aristote qui ne pouvoit pas parler de ceux-ci, donne pour maxime generale, que les bêtes d'Asie sont ordinairement les plus sauvages & indomtables; celles d'Europe les plus fortes; & celles d'Afrique les plus monstreuses, à cause de leurs accouplemens dereglez. Pline dit après le même Aristote, que de toutes les especes dont il se trouve des animaux

L. 8. cap. 53. probl.

ſect. 10. qu. 44. domeſtiques & apprivoiſez, il y en a auſſi de farouches, l'homme compris: Mais l'on n'apprivoiſe jamais les Pantheres, ni les Viperes. Les plus ſots de tous ſont à ſon compte ceux qu'on voit couverts de laine. Les Teignes, Mittes, & Cirons répondent aux *Acaris* des Anciens, & ſont les plus petits de la Nature. Galba fit voir à Rome des Elephans funambules, & Xiphilin parle d'un autre ſous Neron, qui marchoit auſſi ſur la corde aiant un homme ſur lui, ce qui eſt conſiderable au plus corpulent des animaux terreſtres. Les plus grandes guerres des Rois d'Orient ſe font pour le titre d'Empereur des Elephans blancs. Nôtre Morale eſt remplie d'exemples qu'elle tire prêſque de toutes les bêtes, qu'Epicure nommoit pour cela les miroirs de la Nature. Et je me ſouviens là deſſus que Petrarque ne peut ſouffrir, qu'on renvoie le pareſſeux au Fourmi pour apprendre de lui la diligence & le bon ménage, vu que toute l'épargne de cette petite inſecte ſe fait de larcins & de brigandages. Elle y eſt ſi adonnée, que pour appuier la penſée de Petrarque j'ai remarqué dans une Relation moderne, que les Fourmis des Isles de l'Amerique, qui ne peuvent pas apprehender la rigueur ni la ſterilité de l'Hiver, parce qu'il

Suet. in Galb. aut. 6. ex Dione l. 61.

Præf. l. 2. de rem. ut. fort.

Du Tertre.

n'y en a point, ne laiſſent pas d'amaſſer, comme les autres, ce qu'elles peuvent piller. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un aphoriſme conſtant dans cette même Morale, que quiconque uſe de cruauté, & j'oſe dire d'inhumanité, envers les animaux, manque ordinairement de douceur & de charité envers les hommes. Homere a fait une belle leçon là deſſus, quand il a feint que les larmes des chevaux d'Achille émûrent Jupiter même à la compaſſion. Mais parce qu'il n'y a aucun animal ſur qui l'on ne puiſſe faire une infinité d'obſervations, choiſiſſons le Chien entre tous pour exemple de cela, & finiſſons ce chapitre par ce peu que nous en dirons. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit mépriſé & haï par pluſieurs perſonnes. Les Turcs ſont de ceux-là, dont il y a d'autant plus de ſujet de s'étonner, qu'ils ſont grands amateurs des Chats. Ils aſſurent que l'Ange de Dieu n'entre jamais dans un lieu où il y a un Chien, ou une Cloche. J'ai lû depuis peu, qu'un Roi des Indes Orientales étoit porté d'une telle antipathie contre les Chiens, qu'aux villes où il alloit il faloit les tuer tous, ou les tranſporter. Un Rabin Eſpagnol dit que la noirceur de la poſterité de Cham, l'impureté fabuleuſe du bec de Corbeau, & la liaiſon du Chien avec

Ind. Orient par. 12.

Merell. præf. ad Oroſ. hiſt.

ſa femelle après ſon accouplement, viennent en punition de ce que tous trois avoient voulu engendrer dans l'Arche. Ces penſées extravagantes, ni ces averſions, n'empêchent pas que cet animal ne ſoit reconnu par tout pour avoir beaucoup de qualitez eſtimables & ſingulieres. Il ne cede qu'à l'homme ſeul en memoire; & ſa fidelité eſt telle, que depuis Argo chien d'Ulyſſe qui ſeul reconnut ſon Seigneur après vingt ans d'abſence, juſqu'à celui de Montargis, tous les ſiecles en ont produit dont l'on a publié l'amour conſtante pour leurs maitres. Celui de Xantippus pere de Pericles le ſuivit à nage depuis le port de Pirée juſqu'en l'Isle de Salamine, où étant expiré en arrivant, on lui dreſſa un tombeau digne de ſon zele. Depuis; le corps de Lyſimachus fut reconnu & gardé des bêtes par ſon Chien, comme Appian le rapporte. Et l'on vit ſous Tibere celui de Sabinus ſe precipiter dans le Tibre, pour n'abandonner pas le corps de ſon maitre. Les Chiens ont été très-utiles en guerre lorſqu'on s'en eſt ſervi, dont il y a infinis exemples. Les Eſpagnols ont donné paie & demie de Soldat à un Chien nommé Bezzerillo, dont ils ſe ſervoient contre les Indiens de l'Amerique. Un autre appellé Leoncille, eſt encore cele-

Pline l. 8. cap. 40.

Plutar. in Them.

De bello Syr.

Dio Caſſ. l. 58.

Ovied. 16. hiſt. c. 11.

bre dans leurs Histoires. Les Achaïens laisserent autrefois entre autres forces cinquante Chiens pour bien garder la forteresse d'Acrocorinthe; ce qui a beaucoup de rapport à ce qu'on pratique presentement dans la ville de Saint Malo. L'on s'en sert comme de chevaux de charge en plusieurs lieux. Et les Groenlandois qui les ont extraordinairement grands, les attélent à leurs traineaux. Aussi ont-ils été de tout tems si estimez, que les Philosophes Cyniques tenoient à gloire de porter leur nom. Une Prefecture & une ville d'Egypte le prirent aussi, où le Dieu Anubis à tête de chien étoit adoré. Et il y a eu des peuples en Afrique, dont parle Agatharchides dans Photius, appellez Cynamolges, de ce qu'ils convertissoient le lait des Chienes en leur nourriture; comme nous faisons ici celui des Vaches, des Chevres, & des Brebis. D'ailleurs Chrysippe tout contraire qu'il étoit au raisonnement des animaux reconnut le syllogisme de ceux-ci dans un carrefour à trois chemins differens. Et les excellentes qualitez qu'Alexandre avoit remarquées en son chien Peritas mort dans l'Inde, firent qu'il y bâtit une ville de son nom, comme il avoit fondé celle qui portoit celui de son Cheval Bucephale. Au surplus les Chiens ne sont pas seulement utiles du

Plutar. in Arato.

Horn. de or. gent. Am. l. 3. c. 8.

La Peirel. Groenl.

Strabo 17. Geogr.

rant leur vie, ils le ſont même après leur mort. Les Hurons qui les engraiſſent en font les delices de leurs repas de Tabagie. Et leur chair ſe vend aux boucheries de la Chine, comme ici celle du Bœuf, & du Mouton, ou celle de Sanglier à Rome. Je ne rapporterai plus que deux petites ſingularitez de cet animal. L'une, qu'au rebours des Grenouïlles de Seriphe & du lac de Sicende, qui tranſportées, de muettes deviennent vocales; ou des Cigales de Rhegio qui ſe taiſent chez elles, & chantent ailleurs; les Chiens de la terre ferme d'Amerique, & ceux de Guinée, naiſſent tellement muets, qu'ils ne jappent ni batus, ni dépaïſez. L'autre ſingularité eſt, qu'en Islande il s'en voit à poil de Barbets qui naiſſent ſans queuë, & ſans oreilles.

Ramuſio.

Pline l. 8. c. 58. & l. 11. cap. 27.

Ovied. 12. hiſt. c. 5.

Blefkenius in deſc. Isl.

CHAPITRE XXIII.

Des Hommes.

Comme la vie ſenſitive des Brutes a ſous ſoi la vegetative, celles des Hommes qui eſt raiſonnable comprend les deux autres; & l'ame immortelle qui nous informe étant unique, a ſans multiplication par ſon eminence les fonctions de toutes les trois. C'eſt la principale partie de nôtre Etre, &

par laquelle nous ſommes definis animaux capables de raiſon. Je dis la principale, parce que l'homme eſt un compoſé d'ame, & de corps, celui-ci periſſable, & l'autre immortelle, de ſorte que ces deux parties étant d'une nature ſi differente, ce n'eſt pas merveille qu'il y ait ſouvent de la conteſtation entre elles, & que le tout s'en reſſente. En effet, quand l'ame comme ſuperieure exige trop du corps, ne lui accorde pas aſſez les choſes qui lui ſont neceſſaires, & abuſant de ſon autorité le traite tyranniquement; leur ſocieté ne ſauroit durer, on voit celui-ci ſuccomber ſous le faix, & c'eſt la ruine indubitable de leur liaiſon. Mais s'il arrive au rebours que la plus noble partie s'aſſerviſſe à l'autre, qu'elle ſe neglige pour vaquer ſeulement aux interêts de ſon inferieure, le deſordre eſt encore plus grand, parce que l'intention de Dieu & de la Nature eſt entierement renverſée. Cependant ce dernier inconvenient eſt le plus ordinaire. Le corps, comme diſoit fort bien Theophraſte, fait ſouvent païer à l'Ame trop cherement le loüage de ſon habitation. Et il arrive même parfois, ſans qu'il y ait de leur faute, qu'un eſprit bien fait ſe rencontre dans un corps mal diſpoſé, comme un excellent Pilote dans un vaiſſeau à de-

mi brisé, ou de méchante fabrique. Sur tout, il faut bien s'empêcher de croire que l'ame soit faite pour le corps, selon le sentiment des sectateurs d'Epicure & d'Asclepiade. Les moindres choses sont toûjours subordonnées aux grandes, & non pas celles-ci aux premieres. C'est pourquoi Galien s'est moqué de l'opinion de ces Philosophes en parlant du Singe, qu'il maintient après Hippocrate avoir le corps ridicule, parce que son ame l'est. Il nomme la Nature fort juste & raisonnable en cela, soûtenant qu'elle ne le seroit pas si elle avoit agi au contraire.

L. 1. de usu part. c. 22.

Or d'autant que c'est une maxime recuë dans la Philosophie, que les operations montrent les essences, par la regle ordinaire qui porte, *ut se habet unumquodque ad esse, ita & ad operandum*; les differentes fonctions de nos ames comparées entre elles, & ce que les unes agissent si excellemment au prix des autres, cette diversité, dis-je, a donné lieu à l'opinion de leur inégalité. L'Eglise n'a point encore determiné la question: Et il suffit de dire ici en faveur de la plus commune opinion, qui veut que Dieu crée les ames toutes égales, puisque c'est pour une même beatitude, que la difference de leurs actions procede de celle des organes dont elles se servent

vent, qui comme corporels n'ont pas plus de rapport ni de ressemblance que nos visages. En effet, la varieté de nos esprits, leur pesanteur ou vivacite, & l'élevation ou bassesse de leurs operations, ne dépend que de là, ce qui ne préjudicie ni à l'égalité qui peut être entre les ames, ni à leur immortalité que la Foi nous oblige de croire. Ce n'est pas que dans la meilleure Philosophie il n'y ait assez de bonnes raisons qui prouvent cette immortalité. Mais parce que le Peripatetisme, comme l'a soûtenu Pomponace, a des principes qui rendent l'ame mortelle, par exemple l'éternité du Monde jointe à ce qu'il n'y a rien d'actuellement infini, le plus sûr est de tenir cet Article de la Foi, selon que nous nous en sommes expliquez dans un traité separé de l'immortalité de l'ame. Cela n'empêchera pas que nous ne fortifions ce point de Religion le plus qu'il nous sera possible, & que contemplant la jonction des deux parties qui nous composent, nous ne tâchions de le bien établir, & de satisfaire en même tems au precepte de l'ancien Oracle, qui commandoit de se connoître soi-même.

Pour le corps, c'est le fait de l'Anatomie de comter toutes ses parties, de savoir leur situation, & de rendre la raison précise de son

architecture. S'il nous paroît admirable au dehors, il l'est encore d'avantage au dedans, où tant de pieces sans être commandées travaillent incessamment à nôtre subsistance, & à nôtre nourriture; ce qui oblige Galien à les comparer plaisamment aux instrumens *automates* de Vulcain. Ce grand personage y a comté plus de deux cens os, dont il n'y a aucun qui n'ait plus de quarante rapports & considerations pour lesquelles il est de la force, grandeur, & figure qu'il possede. Aussi le nom de Promethée est un nom de prévoiance, qui marque celle dont il a usé dans cette fabrique. Ce qui est fort contraire à l'impertinente pensée de ceux qui veulent dans Clement Alexandrin que Dieu n'ait fait l'homme que jusqu'au nombril, & que ce qui est au dessous soit d'une autre Puissance. Il nous suffira de dire en ce lieu, que la plus grande beauté du corps humain consiste en une juste proportion de ses membres, avec une couleur seante & convenable. Et nôtre principale consideration sera celle des organes, dont nous venons de dire que l'ame se sert en toutes ses operations. Car puisque ses deux principales facultez sont l'Entendement, & la Volonté, & que celle-ci n'agit que par la prescription du premier, qui ne connoît rien qui n'ait

L. 4. de usu part. cap. 2. & l. 10. c. 3.

L. 3. Strom.

paſſé par ces organes qui ſont les Sens, il s'enſuit que leur connoiſſance ſera un grand acheminement à celle de l'ame, auſſi bien que du corps. Or ces ſens corporels ſont nommez exterieurs, pour les diſtinguer du ſens commun qui eſt interne; & bien qu'on en ait voulu rendre le nombre douteux, l'on eſt convenu dans l'Ecole du nombre de cinq, la Vuë, l'Ouïe, l'Odorat, le Goût, & l'Attouchement, par cette raiſon qu'il n'y a que cinq objets ſenſibles, la couleur, le ſon, l'odeur, la ſaveur, & la qualité tactile ou ce qui peut être touché. De ces objets ſenſibles les uns ſont nommez propres, à cauſe qu'ils ne peuvent être connus que par un ſens ſeulement, comme la couleur par la vuë, le ſon par l'ouïe: les autres ſont appellez communs, d'autant que pluſieurs ſens en jugent, comme la vuë & l'attouchement de la quantité. Le nombre, la figure, le mouvement, & le repos, ſont encore par la même raiſon des ſenſibles communs, où les Sens ſont plus ſujets à ſe tromper qu'à ceux qui leur ſont propres. Il faut prêter ſon attention à chacun de ces cinq ſens ſeparément, que les Philoſophes nomment les cinq portes de l'ame; & qu'ils diſent être des mouvemens de cette même ame, qui ſe font avec l'intervention du corps.

Ariſt. de ſomno & vig. 1. c. 1.

CHAPITRE XXIV.

De la Vuë.

Il ſe preſente d'abord cette grande queſtion, ſi l'on voit par l'emiſſion des raïons viſuels, comme Empedocle & Platon l'ont crû, ou, ſelon Ariſtote, par la reception des images & eſpeces des objets. Peut-être que l'une & l'autre de ces deux choſes contribuent à l'action de l'œil qu'on appelle viſion, & que le raïon & l'eſpece en uſent comme deux grands Seigneurs, dont chacun fait une partie du chemin pour ſe rencontrer. Quoiqu'il en ſoit, il demeure conſtant que les plus grands yeux ne ſont pas ceux qui voient le mieux; & que ſi Palemede eſt celui des hommes qui les a eu tels le plus remarquablement, comme Philoſtrate le repreſente, il eſt à croire qu'il voioit plus clair de ceux de l'eſprit, qu'il ne faiſoit des veritables dont nous parlons. La raiſon, outre l'experience, s'en rend facilement dans la doctrine Peripatetique, qui fait venir la pointe de la pyramide viſuelle dans les moindres yeux & un peu enfoncez, beaucoup plus pointuë, & par conſequent avec une vertu plus forte, comme étant plus unie & ramaſſée. Celui qui d'un promontoire de Sicile comtoit les vaiſſeaux qui ſortoient du port de Carthage, devoit avoir

Pline l. 7. c. 21.

les yeux de cette derniere conformation. Et s'il y a eu des vuës de Lyncée qui perçassent les arbres, & les murailles, ce qui est dur à croire, elles devoient encore être de même. *Iambl. protr. c. 8.* Mais de quelque façon que la vision se fasse, la vuë a ce privilege de n'être pas forcée, comme les autres sens le sont par la presence des objets, puisque l'œil les reçoit, ou rebute, selon qu'il lui plait de s'ouvrir, ou de se fermer. Le sujet & le lieu où elle se fait est l'humeur crystalline exemte de couleur pour bien juger de toutes. La lumiere qui est requise pour cela, & beaucoup plus du côté de l'objet que de celui de l'œil, est une des choses les plus obscures dont traite la Philosophie, bien que ce soit cette même lumiere qui éclaire tout. On la tient une substance entre les corporelles & les spirituelles, & les couleurs qu'elle revele se peuvent dire des lumieres incorporées, ou inherentes & attachées à quelque corps. Or la vuë est le sens de l'invention, & c'est pour cela qu'encore qu'Aristote ait nommé l'ouïe le sens des disciplines, il ne laisse pas de reconnoître que la vuë est celui de tous qui nous est le plus cher, & *1. Met. cap. 1.* dont la privation nous afflige d'avantage. En effet, la surdité n'a garde d'être si incommode que la cecité ou aveuglement. C'est

ce qui a fait prononcer oratoirement à Quintilien, que la perte de la vuë n'étoit pas moins l'aveuglement de l'ame que du corps, & que l'homme souffroit également par elle en toutes les deux parties. *Fallitur quisquis hanc calamitatem non animorum putat esse, sed corporum; totius hominis debilitas est oculos perdidisse.* Et de verité l'ame étant renfermée dans le corps, je ne dirai pas comme dans une prison, mais comme dans un sepulcre, d'où vient l'allusion Grecque entre σῶμα & σῆμα, quel plus grand desastre peut-elle souffrir que d'être privée de ce peu de lumiere qui lui vient par cette agreable fenêtre de l'œil ? Car la verité dont elle fait sa plus douce pâture, ne penétre jusqu'à elle par nul endroit si surement, ni si commodement, que par celui-là, *veritas est certa rei notitia, habita maximè per visum;* d'où vient la preference du témoin oculaire à tout autre. Enfin Pline soûtient que c'est dans les yeux que l'ame fait sa principale demeure, *profectò in oculis animus inhabitat;* & que ceux qui les baisent s'approchent d'elle le plus près que faire se peut, *hos cùm osculamur, animum ipsum videmur attingere.* Il est constant que dans la passion où cela se pratique, rien n'est plus puissant

Gl. in auth. de instr. caus. Eccl.

L. 11. cap. 7.

que la vuë. Il n'y a point d'expreſſion verbale qui approche de celle des yeux; ce ſont des Antruchemens qui ſe ſervent du langage des Anges; & ils ſont ſi promts, ſi fideles, & ſi pathetiques, qu'un clin d'œil dit ſouvent plus de choſes, ſoit en bien, ſoit en mal, que cent periodes n'en pourroient exprimer.

L'action des yeux eſt ſi puiſſante en l'une & en l'autre façon, qu'elle donne aux uns la vie, & aux autres la mort. Sans parler de la faſcination, ni des Gorgones; un mauvais regard de certaines perſonnes a fait parfois ce qu'on dit du Catoblepas, & du Baſiliſc, qui ſont perir ce qu'ils enviſagent. Et une favorable œillade au contraire en a ſouvent reſſuſcité d'autres tout-à-fait deſeſperez. Ne dit-on pas que la Tortuë couve & fait éclore ſes œufs en les regardant d'une forte attention? Une perſonne qui aime ardemment, a de même je ne ſai quoi d'utile dans la vuë pour ceux qu'elle affectionne, qui nous fait dire communément qu'elle les couve des yeux. D'ailleurs l'extravagance d'un eſprit, ou ſa prudence, paroiſſent ſur tout dans cette partie. Il n'y a rien de plus compoſé que le regard d'un homme ſage, ni de plus extravagant & dereglé que celui d'un fou. *In facie prudentis lucet ſapientia, oculi ſtultorum in finibus terræ.* *Prov. Sal. c. 17.*

Et Jesus Syrach rencherit sur ce proverbe de Salomon, quand il dit que les yeux d'un étourdi ou insensé se portent & se jettent de sept differens côtez tout à la fois, *oculi insipientis septemplices sunt.* Enfin la Nature a voulu gratifier l'œil de l'homme de cette particularité, qu'il n'y a que lui qui ait de petits poils à la haute & à la basse paupiere. L'Histoire des Incas observe que ceux du Perou mettoient superstitieusement en cet endroit des marques de leur bonne ou mauvaise fortune, prenant à bon augure le tremblement de la paupiere d'enhaut, comme ce leur étoit un signe tout contraire si celle d'enbas souffroit ce mouvement involontaire.

Eccl. cap. 20.

Arist. 2. de part. an. c. 14. lib. 4. cap. 16.

CHAPITRE XXV.

De l'Ouïe.

La grande recommendation de l'Ouïe vient d'être le sens qui fait les savans, y en aïant peu qui le deviennent d'eux-mêmes: & qui doivent à leur invention seule & à leur raisonnement les sciences dont ils ont quelque connoissance. Elles sont presque toutes *acroamatiques* aussi bien que la Physique d'Aristote, qui vouloit être interpretée de vive voix, & leurs principales parties n'arrivent guéres jusqu'à l'ame, que par le canal de

l'oreille, nommée pour cela l'organe des disciplines. C'est ce qui a fait aussi appeller la voix en Grec Φωνὴ, comme qui diroit Φῶς νῦ, la lumiere de l'entendement, qui en effet demeureroit dans de grandes tenebres s'il n'étoit éclairé par la parole de ceux qui l'instruisent en lui disant le mot en l'oreille. Mais nôtre Theologie a renvié de beaucoup en cela pardessus la Philosophie, quand elle a prononcé que la Foi étoit de l'ouïe, *Fides ex auditu;* de sorte que ce dernier eloge rend encore ce Sens bien plus considerable. Enfin toutes les voix articulées, & tous les discours raisonnables qui nous distinguent du reste des animaux ne sont rien sans l'ouïe, non plus que toutes les melodies de la Musique, qui n'ont été inventées que pour lui plaire. Cela montre dans la doctrine des choses contraires les grandes disgraces qui accompagnent necessairement la surdité, quoiqu'on puisse dire qu'elle exemte en recompense du déplaisir de mille bruits importuns, & d'une infinité de fâcheux propos dont nous avons tous les jours les oreilles batuës & persecutées. La surdité du Lievre le rend plus gras si nous en croions Pline, peut-être à cause que le bruit ne l'effraie pas.

Paul. ep. ad Rom. cap. 10.

Lib. 28. cap. ult.

Le son est l'objet de l'ouïe, & il se trouve

ou ſimple par le choc de deux corps, ou articulé par la voix des animaux, ou accompagné de diſcours par la parole qui eſt de l'homme ſeul, alors ce ſon eſt la matiere, comme ce qu'il ſignifie la forme. L'Echo n'eſt rien qu'un ſon reflechi une ou pluſieurs fois par la rencontre d'un corps ſolide. Le ſujet ou organe principal de ce ſens eſt un air né avec nous, & renfermé dans une pellicule appellée le *Tympan*. Cet air eſt une ſubſtance très ſubtile & fort approchante de la nature elementaire de l'air, ce qui lui en a donné le nom. Or comme l'humeur cryſtalline qui devoit juger des couleurs, n'en a point; l'air que contient le Tympan eſt immobile, pour diſcerner avec exactitude toute ſorte de ſons, qui ne peuvent ſe former que par le mouvement des corps qui ſe choquent. L'oreille eſt le canal qui les conduit pour cela: mais comme il y en a de ſi pas & petits qu'ils ne peuvent être entendus, ceux auſſi qui ſont trop grands & exceſſifs, détruiſent l'organe au lieu de ſe faire ouïr, de même qu'une trop grande ſplendeur perd la vuë & devient inviſible. Tel eſt tenu le ſon des cataractes du Nil, & quelques-uns ont dit la même choſe de cet autre bruit imaginaire des ſpheres celeſtes. Plutarque aſſure qu'aux

jeux Isthmiques, où Quintus Flaminius fit proclamer la liberté que les Romains laissoient aux Grecs, les cris de cette grande assemblée furent si violens, qu'on y vit tomber d'enhaut des Corbeaux ou étourdis, ou incapables de voler dans un air fendu & percé si rudement & en tant d'endroits tout à la fois. L'on a écrit que l'homme seul avoit les oreilles immobiles, & ça été l'opinion d'Aristote *l. 11. c. 37.* & de Pline. Si est-ce que sans parler du jeune Cinna de Martial, ni du Sacrificateur qu'Eustathius assure les avoir eu mobiles, il est constant qu'il se trouve des personnes qui les remuent sans y toucher, & le Docteur Crassot de qui nous avons des Institutions Philosophiques, le faisoit quand il vouloit, aussi bien que Muret, dont Rome a tant estimé les belles oraisons, & les diverses leçons. Le defaut d'oreilles fit perdre la couronne de Perse au faux Smerdis; & Josephe observe qu'on *Ant. Iud. l. 14. cap. 25.* les coupoit à ceux qu'on vouloit empêcher de parvenir au souverain Pontificat des Juifs. Mais il n'étoit permis à personne au Perou *hist. des Incas l. 1. cap. 23.* de les porter percées d'un si grand trou qu'étoit celui que l'Empereur de Cusco faisoit aux siennes par magnificence. L'oreille gauche *Probl. sect. 31. qu. 7.* ainsi percée guerit plûtôt que la droite; ce qu'Aristote croit proceder de la chaleur & de

l'humidité plus grande qu'ont les parties de nôtre corps qui ſont à gauche. Il n'eſt pas ſi facile de rendre raiſon pourquoi le bas de l'oreille étoit conſacré à la memoire, & d'où vient que les Anciens tiroient cette partie pour faire ſouvenir : Non plus que de dire ce qui leur fit placer derriere l'oreille droite la Déeſſe Nemeſis ou Vengereſſe. En effet, comme ils portoient là le doigt annulaire ou ſtudieux après l'avoir baiſé, pour demander pardon aux Dieux d'une mauvaiſe parole, pluſieurs ſe grattent encore aujourd'hui le même endroit quand ils ſe repentent de quelque choſe. Au ſurplus la nature nous enſeigne de nous ſervir plus des oreilles, nous en aiant donné deux, que de la langue qui eſt unique. Entre les ſons dont elles ſont batuës, l'on veut que celui du tonnere ne s'entende pas de plus loin que de ſoixante lieuës, & celui du canon de trente en droite ligne. Le ſon de la voix a pour premier & principal inſtrument l'Epiglotte, ſemblable au bec d'une flûte; ſans pourtant qu'il ſoit permis d'uſer de cette comparaiſon, qu'en ſe ſouvenant de la cenſure de Galien, qui ne l'admet pas reciproquement, mais ſeulement de la flûte à l'Epiglotte; parce que c'eſt l'Art qui a toûjours imité la Nature comme plus ancienne,

Plin. l. 11. c. 45.

l. 7. de uſu part. c. 13. & l. 8. c. 1.

& non pas la Nature l'Art qui lui eſt poſterieur, & dont elle n'a jamais pris aucun modele. Pline veut que la voix ne ſerve pas moins à reconnoître que la face. Auſſi chacun a la ſienne differente, & deux voix ſemblables ne ſont pas moins rares ſelon lui, que deux viſages du tout égaux. C'eſt une choſe digne de conſideration là deſſus, que la Nature ſe plait ſi fort à la diverſité, qu'en toute une Verrerie vous ne trouverez pas deux verres dont le ſon n'ait quelque choſe qui les peut faire diſtinguer. *l. 11. c. 51.*

CHAPITRE XXVI.

De l'Odorat.

Ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on place l'Odorat au milieu des cinq Sens, puiſqu'il a quelque choſe de commun avec les deux premiers dont nous venons de parler, qui n'exercent leur fonction qu'avec l'intervention d'un corps externe nommé le *medium*, & les deux autres ſuivans qui ſe font par le ſeul toucher, & ſans ce milieu. Car l'odeur, qui eſt l'objet de ce troiſiéme ſens, a beſoin pour le faire agir d'être porté aux *caruncules mammillaires*, placées dans la partie ſuperieure du nez, & que la plus commune opinion établit pour l'organe de l'Odorat. Mais *Ariſt. de ſenſu, & ſenſ. c. 5*

il ne faut pas prendre cette odeur, qui eſt une qualité où domine la ſechereſſe, pour une ſubſtance ; puiſque comme telle il ne faudroit pas qu'elle fût ſenſible, comme nous éprouvons qu'elle eſt. De dire contre cela qu'une qualité n'étant qu'un accident, ne peut pas nourrir comme font les odeurs, c'eſt faire une objection appuiée ſur le faux & ſans fondement. Le Cameleon vit de petits vers & de mouches, & non de l'air ni des raïons du Soleil parfumez. Et les hommes Atomes ou ſans bouche des Indes, qui n'avoient pour tout aliment que la ſeule odeur des fleurs, n'ont jamais été que dans l'imagination des plus credules. Le plus qu'on puiſſe donner aux exhalaiſons mêmes qui ont de l'odeur, & qui ſont des ſubſtances, c'eſt de recréer les eſprits animaux, & de conforter aucunement le cerveau. Or le milieu qui ſert de trajet & de vehicules à l'odeur, n'a point de nom particulier ſelon Ariſtote, parce que l'eau le diſpute à l'air, les Poiſſons n'étant pas dépourvus du ſentiment des odeurs. Sur quoi il faut prendre garde que l'on en met de deux ſortes ou eſpeces, les unes regardant l'eſtomac, & les autres le cerveau. Car les premieres qui accompagnent le boire & le manger, ſont ſi differentes des autres, que ſouvent

Gaſſ. in vita Peir. l. 5.

2. de anima, c. 7.

elles nuisent & déplaisent quand on les mêle parmi les alimens; d'où vient le precepte des Anciens de ne parfumer jamais nôtre nourriture, *ne admisceas unguentum ubi lentem coquis.* L'odeur qu'on peut nommer stomachale, parce qu'elle réjoüit le ventricule, comme fait celle des vivres, nous est commune avec tous les animaux, qui sont attirez par là comme nous à rechercher la pâture qui les fait subsister. L'autre qui touche seulement le cerveau par son agreable qualité, semble être toute particuliere à l'homme, & fait le plus noble objet de son odorat, quoique les Brutes n'en soient pas absolument dépourvuës.

Ce sens est toûjours accompagné en nous de respiration, dont Aristote observe que la nature se sert à deux fins differentes. Dans la premiere elle ne vise qu'à rafraichir l'animal, qui a besoin de cet air nouveau qu'elle lui fournit par ce moien; & c'est ce qu'il appelle le grand & principal ouvrage de la respiration. Dans l'autre fin, & en second lieu, la nature s'en sert pour nous faire sentir les odeurs, & ce Philosophe appelle cette operation le deuxiéme office de la respiration, & son *parergon.* Notez, que les Insectes, & les Poissons qui n'ont point de poumon, flairent sans respirer, par un autre organe, qui

ne conſtituë pas neanmoins une nouvelle eſpece d'odorat. Beaucoup d'animaux le poſſedent plus excellent que nous; quoi-qu'on diſe de certains Pilotes ou guides neceſſaires à paſſer les mers de ſable, & les deſerts d'Afrique, où l'on aſſure qu'ils trouvent les chemins en flairant le terrein. Nous l'avons ſi debile, que jamais il ne nous ſert ſans plaiſir, ou ſans douleur, c'eſt à dire que la bonne odeur ne nous recrée, ou que la mauvaiſe ne nous dégoute. De même, dit encore Ariſtote, que les animaux qui ont les yeux durs, & la vuë courte en conſequence, n'apperçoivent les couleurs que quand la crainte ou quelque autre paſſion les ſurprend & les anime. Auſſi ne ſongeons-nous guéres en dormant que des ſenteurs & des parfums nous donnent quelque ſatisfaction, à cauſe de l'infirmité & foibleſſe de leurs eſpeces qui s'effacent aiſément dans le ſens interne. Cela vient de ce que l'homme aiant à proportion de ſon corps le plus grand & le plus humide cerveau de tous les animaux, la ſechereſſe de l'odeur eſt auſſi-tôt ſurmontée par l'humidité de cette partie. C'eſt pour la même raiſon que l'odorat eſt moindre l'Hiver que l'Eté, & que les païs Orientaux fourniſſent de meilleurs parfums & en plus grand nombre, que ceux du Septen-

2. de ani. c. 9. & de ſenſu & ſenſ. c. 4.

σκληρόφθαλμα.

Septentrion, ou même du Midi, l'excès de la chaleur, auſſi bien que celui du froid, détruiſant le temperament que veulent les odeurs, toûjours accompagné d'un peu d'humidité, ce qui rend les cendres d'un bois de bonne odeur deſtituées d'agrément par la conſomtion de toute l'humeur. Car les Elemens ſimples n'ont point auſſi d'odeur, comme manquant de cet aſſaiſonnement des qualitez requiſes pour en produire. Et l'or entre les metaux, comme le plus pur, n'a pas l'odeur qui ſe remarque au fer, & au cuivre.

Il faut ajoûter ſceptiquement, que les goûts ſont ici differens comme par tout ailleurs. Ce qui réjouït un Odorat, en afflige un autre. L'odeur du Lis & de la Roſe ne peut être ſoufferte par beaucoup de perſonnes qui s'en trouvent entêtées. Celle des Pommes en fait tomber d'autres en défaillance, & je ne ſuis pas fort éloigné en cela de leur complexion. Ariſtote obſerve auſſi que les bonnes odeurs ne ſervent parfois qu'à faire ſentir plus mal; & que les hommes qui puënt du gouſſet, ſont plus inſupportables quand ils ſe penſent prévaloir des choſes aromatiques, *homines qui hirciunt, fœdius olent cum odoribus*. Enfin avec un peu de raillerie la mauvaiſe odeur peut paroître avantageuſe, *Probl. ſect. 13. qu. 9. & 11.*

puiſqu'on a dit d'un homme dont le nez étoit intolerable à celui de tous les autres, qu'il n'avoit que faire d'être vaillant, aiant en cette partie de quoi faire fuir tout le monde.

CHAPITRE XXVII.

Du Goût.

NOUS avons remarqué au chapitre precedent, que le Sens du Goût agit en touchant & ſans milieu pour le moins apparent; comme parle Ariſtote au ſeptiéme chapitre du ſecond livre de l'Ame. Le Goût ne peut ſe perdre abſolument ſans perdre la vie, à cauſe de la neceſſité des alimens, quoiqu'il y ait des perſonnes qui s'en abſtiennent des années entieres, ſi les Hiſtoires ſont aſſez exactes, & en qui le goût ſemble être entierement déperi; ce qui ne ſe peut pas dire de l'Attouchement, dont l'animal vivant ne peut demeurer privé durant un ſeul moment. L'on ne donne point d'autre objet au goût que la ſaveur, qui conſiſte en l'humidité, comme l'odeur en la ſechereſſe, mais avec une mixtion des autres qualitez telle, que comme le ſec prédomine dans les odeurs, l'humide ait le même avantage dans les ſaveurs, *ſapor humidi, ut odor ſicci.* Que ſi des choſes ſeches comme le Poivre, & le Gingembre,

Ariſt. 2. de an. c. 9.

ne laiſſent pas d'avoir de la ſaveur, elle n'eſt perceptible au goût que par l'humidité que la bouche leur communique en les détrempant. Ariſtote n'a ſpecifié que huit ſortes de ſaveurs. Pline en met jusqu'à treize, dont il appelle les trois dernieres anonymes, c'eſt à ſavoir, celles du vin & du lait qui ne ſont pas ſimples mais compoſées, & celle de l'eau qui pour n'avoir point de goût ni de ſaveur, fait ſelon lui une eſpece de goût & de ſaveur diſtincte des autres. Si eſt-il conſtant que les Elemens comme corps ſimples ſont inſipides ou ſans ſaveur, de ſorte que s'il ſe trouvoit de l'eau aſſez pure pour ne tenir rien des qualitez étrangeres, elle ne ſeroit perceptible que par l'attouchement. L'or comme le plus pur des metaux n'eſt pas ſeulement ſans odeur, ſelon que nous l'avons déja dit, mais encore ſans ſaveur. Tant y a que le doux, & l'amer, ſont les deux ſaveurs extrémes, au ſentiment de ces deux Auteurs. Les autres ſont moyennes & entre ces deux premieres, dont même l'amer ſemble n'être qu'une privation de douceur, comme le noir n'eſt pris par quelques-uns que pour une privation de blancheur; qui diſent auſſi que les cendres ne ſont ameres que parce que toute la douceur en eſt ſortie.

Pour le regard du ſujet, ou de l'organe du

Goût, qu'on place à l'extremité de la langue où il reside & se trouve plus exquis qu'au reste de la bouche & du gosier; cet organe, dis-je, ne doit pas être actuellement humide pour bien juger des saveurs, mais seulement tel par puissance. Un friand pour cela dans Athenée fit faire un petit étuy à sa langue, afin que ne nageant plus dans l'humidité du palais, & ne se frottant plus à rien, elle en eut le sens plus vif & plus delicat. La langue la plus capable du goût est la mediocre selon Aristote, lorsqu'elle n'est ni trop large ni trop étroite. Je pense aussi que sa vertu sensitive unie en sa pointe, y rend cette même vertu plus grande, & que les Serpens qui ont leur langue fourchuë, & même quelques-uns divisée en trois, n'ont pas le goût si bon; tant s'en faut qu'ils éprouvent une double ou triple volupté en ce sens, comme le même Philosophe semble l'insinuër ailleurs. Si cela étoit, ce Philoxene qui demandoit aux Dieux un col de Gruë, & un gosier de Vautour, pour faire durer plus long-tems son plaisir, leur eût fait une priere plus appropriée à son dessein, si elle eût été de lui donner une langue de Serpent. Mais le desavantage seroit grand aux animaux qui n'en ont point du tout, si la Nature ne leur avoit donné quelque

l. 1. de hist. anim. cap. 11.

2. de part. anim. cap. 7.

l. 3. Eudem. c. 2.

choſe d'analogue ou de répondant à cette partie. L'on a écrit d'un oiſeau des Indes Orientales nommé Emes, qu'étant ſans langue auſſi bien que ſans ailes, il avaloit outre le fer, les charbons ardens, & les glaçons indifferemment. Ces choſes ne ſe croient guéres qu'après de bonnes preuves, & beaucoup de confirmations. Au ſurplus la chaleur étant une qualité ſi active, c'eſt une merveille que les choſes douces ſe ſentent moins chaudes que froides; quoique Macrobe attribuë cet effet au trouble qu'apporte cette même chaleur à l'organe en l'offusquant. Car cela ne peut être imaginé ni bien dit que d'une chaleur exceſſive & brûlante; comme un trop grand froid eſt cauſe parfois qu'on s'apperçoit moins de la generoſité du vin, tant le goût eſt ſurpris & prévenu par une fraîcheur extraordinaire. L'on demande pourquoi ces mêmes choſes douces qui plaiſent d'avantage, raſſaſient neanmoins plûtôt que les autres; ce qui procede principalement ſans doute de ce qu'elles ſont les plus nourriſſantes, & que par conſequent elles contentent en moins de tems la nature. Mais je m'empêcherai bien de parler ici des goûts differens, me ſouvenant du precepte qui deffend ſi expreſſément d'en diſputer. Je propoſerois plûtôt au ſujet des

Thuan. hiſt. l. 117.

7. Saturn. cap. 12.

Langues, comme celle des femmes, de qui le bon goût, & l'aptitude à parler, montre la perfection, pourrit aussi la derniere au cemétiere de Thoulouse; ce que je me souviens qu'un éloquent & savant Ecrivain a depuis peu observé.

CHAPITRE XXVIII.

De l'Attouchement.

L'OBJET de l'Attouchement est tout ce qui peut être touché, & cela se réduit ordinairement à sept contrarietez de qualitez tactiles ou touchables, qui sont premierement le chaud, & le froid; secondement l'humide, & le sec; en troisiéme lieu le pesant, & le leger; en quatriéme le dur, & le mol; en cinquiéme le lubrique ou visqueux, & l'aride ou non coulant; en sixiéme l'âpre ou raboteux, & le doux, uni, ou facile; & en septiéme & dernier lieu, l'épais, & le mince. Ces sept se reduisent par Aristote même aux deux premieres contrarietez, qui contiennent les quatre qualitez d'où toutes les autres procedent, & dont la chaleur & la froideur sont actives, l'humidité & la secheresse passives. Mais l'on ne convient pas du sujet où reside ce sens, ou de l'organe, c'est à dire de l'instrument qui le fait. L'un veut que ce soit

2. de gen. cap. 2.

la chair, l'autre le nerf, & plusieurs le placent dans la premiere & la plus delicate partie de la peau, qui s'appelle *cuticule* par les Auteurs Latins, & *epiderme* par les Grecs, que d'autres font insensible. Peut-être que toutes ces choses y ont quelque part; & que comme elles sont épanduës par tous les membres, ce sens aussi donné par la Nature pour reconnoître ce qui lui est nuisible, est par tout le corps, à cause qu'il peut être offensé en toutes ses parties. Il y a d'autant plus d'apparence à cela, que le Sens doit être où se fait le sentiment. Et par consequent, puisque nous éprouvons des sentimens de douleur, & quelques autres dans toutes les parties de nôtre corps, le sens d'attouchement n'y doit point être limité en un lieu particulier, étant & necessaire, & perceptible par tout. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il est plus exquis en un endroit, qu'en un autre, d'où vient la pensée de quelqu'un que ce *criterium*, ou organe du toucher, reside specialement sur la peau du bout des doigts, & entre autres du second.

Mais l'aphorisme Philosophique, qui porte qu'une chose sensible appliquée immediatement sur l'organe du sens n'est point sentie, *sensibile positum supra sensum non facit sensatio-*

nem, a donné lieu à une grande dispute touchant l'Attouchement, & qui concerne encore le goût à l'égard de ceux qui les font agir tous deux sans milieu. Quelques-uns disent donc que la peau ou la chair servent de milieu entre le nerf qu'ils prennent pour l'organe du tact, & son objet. Si est-ce qu'Aristote a prononcé que ce milieu, s'il y en a un, ne paroissoit point, & étoit sans nom; à quoi l'on peut répondre qu'aux choses Physiques qui doivent être connuës comme celle-là, c'est la même chose de n'apparoître pas & de n'être point du tout, *de iis quæ non sunt, quæque non apparent, eadem est ratio*, la regle de Jurisprudence se pouvant étendre jusqu'ici. Il est bien plus naturel & plus expedient de soûtenir que le Goût & l'Attouchement ne sont pas comme les autres sens, qui n'ont point d'action sans l'intervention d'un milieu, parce qu'ils ne connoissent rien que par les especes de leurs objets, dont le Goût & l'Attouchement se passent fort bien, agissant immediatement, comme toutes les experiences semblent le prouver manifestement.

Il faut observer dans ce dernier sens, que l'homme est celui de tous les animaux qui, à proportion de son corps, a la peau la plus douce, & déliée, ce qui rend son attouche-

ment très exquis; ſans neanmoins qu'on en puiſſe inferer de là une plus grande ſubtilité d'eſprit, vû que le Crocodile, l'Hippopota- *Pline l. 11. c. 39.* me, fort aviſez, & l'Elephant même qu'on voit ſi ingenieux, ont la peau très rude, & très dure. Il eſt vrai que Pline & Ariſtote ont fait des jugemens très differens ſur cela. L'on a dit que l'homme ſeul étoit chatouïlleux, ce qui n'eſt peut-être pas vrai; en tout cas c'eſt cette delicateſſe de peau qui le rend tel. Mais pourquoi ne ſommes-nous pas propres à nous chatouïller nous-mêmes? C'eſt, dit Ariſtote, parce que les parties d'une tout ne lui ſont pas aſſez ſenſibles, *quia quod nati-* *Pro. ſect. 35. qu. 1. & 6.* *vum eſt ſenſum effugit*, τὸ γὰρ συμφυὲς αναίσθητον. Je penſe que la ſurpriſe des autres qui nous chatoüillent y fait auſſi beaucoup, car pour nous il eſt impoſſible que nous nous ſurprenions nous-mêmes. Il y a des animaux qui n'ont des cinq Sens que ce dernier, ſelon Ariſtote au dernier chapitre du troiſiéme livre de l'Ame, où je croi qu'il comprend le goût ſous l'attouchement. C'eſt, dit-il, que les autres Sens ne ſont pas abſolument neceſſaires pour l'Etre, mais ſeulement pour le mieux être. Auſſi n'y a-t-il que celui-ci qui ne puiſſe perir ſans la mort de l'animal. Il eſt certain que par ſon origine ou ancienneté, &

par cette neceſſité dont nous parlons, il eſt le premier de tous, quoiqu'en dignité il paſſe pour le dernier. C'eſt qu'il eſt le plus materiel de tous, & qu'à nôtre confuſion il nous fait faire des fautes que les bêtes ne commettent pas, par où nous achetons bien cher l'excellence de ſon organe dont nous venons de parler. Les deſordres où ce ſens nous porte ſouvent auſſi bien que le goût, nous font honorer du titre de Temperans ceux qui uſent de moderation aux plaiſirs de l'un & de l'autre; ſans que nous nous ſervions guéres de ce terme en parlant des perſonnes qui ont de la retenuë aux ſatisfactions que peuvent donner la vuë, l'ouïe, ou l'odorat. Certes les premiers meritent bien cet éloge, n'étant pas une petite vertu de reſiſter aux tentations de ces deux grands ennemis de nôtre raiſon, quand ils ſe portent à lui faire la guerre. L'attouchement nous trompe parfois auſſi bien que les autres ſens; la vuë le redreſſe dans l'exemple qu'en donne Ariſtote, où les doigts *4. Metap. c. 6.* penſent rouler ſous eux deux choſes, bien que les yeux nous faſſent reconnoître qu'il n'y en a qu'une, *tactus duo dicit in digitorum variatione, viſus autem unum.* Sextus Empiricus s'eſt fort ſervi de cette inſtance.

CHAPITRE XXIX.

Du ſens Interne, ou Commun.

PARCE que c'eſt le train ordinaire de la Nature de reduire autant que faire ſe peut la multitude à l'unité, l'on a jugé qu'elle n'auroit pas manqué d'aſſembler en quelque lieu les cinq Sens externes, où comme diverſes lignes tirées d'une circonference s'uniſſent dans un centre, les differentes eſpeces ou images des couleurs, des ſons, des odeurs, des ſaveurs, & des qualitez tactiles, tendiſſent toutes, pour y être conſiderées par une puiſſance ſeule, puiſqu'aucun des ſens ne ſe refléchit ſur ſoi-même pour juger de ſes operations propres, & n'eſt capable de diſcerner celles des autres. Car de dire que nôtre Entendement peut faire cette fonction, ce n'eſt rien propoſer qui doive contenter là deſſus, parce que les autres animaux à qui nous n'accordons pas la même ſupréme faculté, n'ont pas moins beſoin que nous de cette autre moyenne, qui ſoit arbitre des divers objets de leurs ſens, pour ſuivre ou fuïr les choſes qu'ils croiront leur être utiles on dangereuſes. C'eſt ce qui a fait établir un Sens Interne, qu'Ariſtote & beaucoup d'autres après lui plaçoient dans le Cœur, mais que les Me-

decins ont très bien montré ne pouvoir être ailleurs que dans le Cerveau, puiſque c'eſt la ſource de tous les nerfs, ſans qui les Sens ſeroient comme perclus, & n'agiroient point. La plus grande difficulté conſiſte à ſavoir ſi ce Sens doit être multiplié à cauſe de ſes operations differentes. Quelques-uns font le nombre des ſens internes pareil à celui des cinq ſens; d'autres les réduiſent à quatre, à trois, à deux, & enfin à l'unité de celui qu'on nomme le Sens Commun. En effet, pouvant lui ſeul executer ce qu'on ajuge à l'imagination, à la memoire, à la fantaiſie, & à la faculté eſtimative, pourquoi voudroit-on multiplier ce ſens interieur, qui a pour objet toutes les eſpeces materielles des cinq exterieurs, dont il forme, contemple, compare, & conſerve les notions? Il ſuffit auſſi d'établir ſon ſiege dans le Cerveau, ſans conteſter ſur ſes divers ventricules, qui ont d'autres fonctions naturelles que celles de ſervir à des imaginations, ou à des ſouvenances. Ce que dit Zacutus, Medecin d'une perſonne qui vécut trois ans aprés avoir perdu toute la ſubſtance de ſon cerveau, ſeroit encore d'une plus difficile diſcuſſion. Tant y a que le ſens commun peut ſuffire ſeul aux divers offices qu'on partage ſans neceſſité entre beaucoup

in praxi med. obſ. 4. p. 5.

de facultez differentes. Il tient le milieu entre les ſens exterieurs, & l'Entendement, auquel il rend à peu près le même office au dedans, qu'il avoit reçû des objets du dehors. Cette opinion de l'unité d'un Sens Interne, pour n'être pas la plus ancienne, ne doit pas être la moins ſuivie dans ſa probabilité. Auſſi a-t-elle été maintenuë il y a plus de quatre cens ans par Alexandre de Hales precepteur de Saint Bonaventure, & de Saint Thomas d'Aquin. *part. 2. qu. 70. mem. 2.*

CHAPITRE XXX.

De l'Appetit ſenſitif.

PUISQUE nous avons encore l'Appetit ſenſitif commun avec le reſte des animaux, il eſt à propos d'en parler devant que de venir à l'ame raiſonnable qui nous diſtingue d'eux. Et d'ailleurs cet Appetit ſuivant les phantômes ou fantaiſies que lui preſente le Sens Commun dont nous venons de traiter, c'eſt encore un ſujet de n'en differer pas d'avantage la conſideration. Il n'a pas ſon ſiege au Cerveau comme lui; la plus commune & la plus probable opinion le lui donne au Cœur, où ſe reſſentent manifeſtement toutes les émotions dont cet Appetit nous agite; par la même raiſon qu'on a placé le même Sens Interne dans la

partie ſuperieure, à cauſe des ſignes évidens que ſes operations s'y paſſoient. L'on définit l'Appetit ſenſitif, une faculté animale que la fantaiſie porte à un objet ſenſible. Il eſt diſtingué par la premiere partie de cette définition, de l'Appetit naturel, qui eſt une propenſion ou inclination à ce qui eſt propre & qui convient, dont les plantes mêmes participent: Et la derniere partie marque la difference qui ſe trouve entre lui & l'Appetit intellectuel, c'eſt à dire la Volonté, portée à toute ſorte de bien que lui découvre l'Entendement; au lieu que l'Appetit ſenſitif ne ſuit que les fantaiſies du ſens Commun, qui ne lui peut faire voir qu'un bien ſingulier, materiel, & ſenſible. La Volonté de plus eſt une puiſſance immaterielle; l'Appetit ſenſitif eſt une faculté corporelle, toute plongée dans la matiere. Enfin l'Appetit Intellectuel agit en maître, émouvant le Senſitif & lui commandant même, quoique ſouvent il ne ſoit pas obeï. Au reſte ſon nom d'Appetit qui ſemble marquer ſeulement un deſir & une ſuite, ne doit pas être entendu de la ſorte, étant certain qu'il ne pourſuit pas plus les choſes que la fantaiſie lui repreſente utiles, qu'il fuit celles dont elle lui donne de l'averſion comme lui devant être nuiſibles. C'eſt

pourquoi tantôt on l'appelle concupiſcible, & tantôt iraſcible, lorſqu'il évite, & ſurmonte les choſes fâcheuſes qui s'oppoſent à ſon ſouhait. Ces objets differens n'obligent pas pourtant à diſtinguer réellement deux Appetits qui ne ſont en effet qu'une même faculté, laquelle ne ſe roidit contre le mal qu'en vue du bien qu'elle ſe propoſe au de là. Nous avons obſervé dans la Morale le nombre des Paſſions qui la regardent, & qui étant d'elles mêmes indifferentes au bien & au mal, deviennent Vice, ou Vertu, ſelon qu'elles ſont ſoûmiſes ou refractaires à la raiſon.

CHAPITRE XXXI.

De l'Ame Raiſonnable.

ENCORE qu'il y ait aſſez d'argumens démonſtratifs au ſujet de l'immortalité de l'Ame, & que nous en aions rapporté trente-trois dans un traité particulier ; parce que neanmoins les principes de la Philoſophie Peripatetique ſont fort contraires à ce que nous ſommes obligez d'en croire, ſelon que nous l'avons déja obſervé au vingt-troiſiéme chapitre, le plus ſûr eſt de déferer cet honneur à la Foi, que nôtre plus grande certitude dépende d'elle ſur cela. Car quoiqu'Ariſtote ait prononcé nettement pour la bonne opi-

nion en divers lieux, & ſur tout dans ſes livres de l'Ame, ſi eſt-ce que ſon éternité du Monde dont Aphrodiſée fait tant de cas, ſon aphoriſme qu'il n'y a rien d'actuellement infini, & divers autres des principaux points de ſa doctrine, ſemblent obliger à tenir l'ame mortelle, & ont fait dire à beaucoup de ſes diſciples que la crainte d'être mal traité comme Anaxagore & Socrate, l'avoit fait écrire ce qu'il avoit prononcé de ſon immortalité, laiſſant à ceux qui conſidereroient bien ſes principes, le moyen de reconnoître ce qu'il en penſoit veritablement. Il n'eſt donc pas à propos de donner à des eſprits prevenus du merite de ce Philoſophe, la liberté de décider un article ſi important; & il vaut beaucoup mieux ſoûtenir, que ſi leurs conjectures de ſa diſſimulation ſont veritables, il s'eſt lourdement trompé dans cette matiere, comme il lui eſt arrivé en tant d'autres, où il n'eſt pas ſuivi dans nos Ecoles. Certes, il eſt bien plus ſûr de recevoir de l'autorité & de la certitude de nôtre Foi, la déciſion de ce point, comme nous faiſons ce qu'elle nous enſeigne de la creation du Monde, de l'humanité du Fils de Dieu, de la Trinité, de la Reſurrection de nos corps, & de beaucoup d'autres veritez:

puiſque

puisque cette même Foi eſt non ſeulement infaillible, mais encore infiniment plus éclairée que toute la Philoſophie du Paganiſme. Outre que c'eſt une maxime reçuë, que les connoiſſances ſurnaturelles ne détruiſent pas les naturelles. C'eſt dequoi nous nous ſommes expliquez amplement au traité fait exprès pour cela; ce qui me diſpenſe d'en dire ici d'avantage.

Tenons donc pour très conſtant, que l'ame humaine ou raiſonnable eſt une ſubſtance ſimple, immaterielle, & indiviſible, que Dieu a créé de rien comme il a fait tout le Monde, & qui étant nôtre vraie forme, nous fait vegeter, ſentir & raiſonner. Mais toute ſpirituelle & immortelle qu'elle eſt, nous ne lui voions exercer ſes plus nobles fonctions d'entendre, & de vouloir, pendant qu'elle informe le corps, & qu'elle ſe trouve attachée à lui, qu'avec une certaine dépendance de ſes organes, qui ſont les ſens tant externes qu'internes, parce qu'elle ne peut rien concevoir qu'en contemplant les phantômes de ce dernier, *oportet intelligentem ſpeculari phantaſmata.* De là vient qu'elle ne s'imagine Dieu, les Anges, ni les autres choſes purement ſpirituelles, qu'avec un rapport à ce qui eſt materiel ou terreſtre, & comme par-

le l'Ecole, *per ordinem ad corporalia ;* bien que cela n'empêche pas qu'on ne tire de cette façon de comprendre un très fort argument de ſa nature épurée, & qui n'a rien de corruptible, puisqu'il n'y a qu'elle dans le monde qui puiſſe agir de la façon.

L'on demande de quelle maniere la jonction de deux parties ſi diſſemblables ſe fait, c'eſt à dire comment l'ame toute divine informe un corps mortel & corruptible. Cela eſt moins difficile à comprendre par ceux qui croient que la Divinité même s'eſt aſſociée par fois à nôtre Etre, & s'eſt voulue revêtir de nôtre humanité. Or par la ſeule lumiere naturelle les Egyptiens ont autrefois ſoûtenu que l'eſprit de Dieu ſe pouvoit tellement conjoindre à une femme, qu'elle en deviendroit groſſe; ce que Plutarque témoigne dans la vie de Numa. L'incorporation de l'ame n'a garde d'être ſi étrange, ni ſi inconcevable, que cette penſée Egyptienne. Tant y a que ſans rien perdre de ſa nature immortelle, non plus qu'un Souverain de ſa Majeſté pour épouſer une femme de moindre extraction que lui, l'ame s'unit au corps de telle ſorte, qu'étant diffuſe par tout ce composé, elle ne laiſſe pas d'être toute entiere en chaque partie, *tota eſt in toto, & tota in quali-*

bet parte corporis. La raiſon d'une action ſi metaphyſique ou ſurnaturelle, ſe prend de ce que tout ce qui eſt inſectile, ou impartageable, eſt neceſſairement tout entier par tout où il eſt; de façon que nôtre ame étant indiviſible comme nous l'avons préſuppoſé, il faut de neceſſité qu'elle ſoit toute entiere au bout du doigt quand elle l'anime: bien qu'elle ſoit au même tems ſans diminution & auſſi univerſellement par tous les autres membres. Il eſt vrai qu'elle exerce plus noblement ſes fonctions dans un lieu, qu'en un autre, & qu'elle agit bien plus eminemment au cœur, & au cerveau qu'ailleurs. Un Auteur moderne s'eſt imaginé qu'il y avoit dans cette derniere partie une petite glande, où l'ame avoit établi ſon principal domicile; mais comme cela paroit avancé ſans grand fondement, auſſi eſt-il pour demeurer ſans ſuite. Les Medecins qui pourroient, ce ſemble, voir ici le plus clair, reconnoiſſent ingénument qu'on ne ſauroit rien dire de bien précis des operations naturelles de l'ame. Et Galien a confeſſé qu'encore qu'il eût aſſez de lumiere pour diſcerner les eſprits animaux, il avoüoit ingénument qu'il étoit dans une parfaite ignorance de la ſubſtance de cette ſupréme partie qui eſt nôtre forme. A un nombre innom-

Des Cartes art. 31. des Paſſions.

l. 7. de uſu part. cap. 8.

brable d'opinions que nous avons examinées autre part, j'ajoûterai celle de quelques ſauvages de l'Amerique, qui ſont perſuadez, que trois ames nous dominent, dont l'une a ſon ſiege au cœur, la ſeconde à la tête, & la troiſiéme au bras. N'eſt-ce pas parler en gens guerriers ? & à peu près comme cet impie qui prononce ſi inſolemment dans la Poëſie Romaine,

Mezentius 10. Aen.

Dextra mihi Deus, & telum quod miſſile libro.

Comme il s'eſt trouvé des perſonnes ſi favorables aux bêtes, qu'ils ont diſputé pour l'immortalité de leurs ames ; Theocrite entre autres aiant fait deſcendre celle du Lion Neméen aux Enfers : il y en a d'autres aſſez injuſtes & impies pour ſoûtenir la mortalité de l'ame raiſonnable, Mais graces à Dieu le nombre a toûjours prévalu de ceux qui leur ont reſiſté, & il faut donner la gloire à Platon d'avoir été entre les anciens le plus puiſſant aſſerteur de nôtre immortalité. C'eſt ce qui rendoit les Peres de l'Egliſe primitive preſque tous Platoniciens, & comme tels fort contraires aux principes du Lycée. En effet l'immortalité de l'ame eſt tellement de la doctrine de Platon, que de la nier, ou ſeulement d'en douter, c'eſt battre en ruïne ſon Academie, & renverſer tout le fondement de

ſa ſcience. Atticus ſon diſciple le montre clairement dans Euſebe, parce que la ſcience n'étant ſelon ce Philoſophe qu'un reſſouvenir, ſi l'ame n'eſt pas immortelle, il n'y a point de reſſouvenir, ni par conſequent de ſcience. L'on voit par là que tout le monde n'enviſage pas les choſes d'un même air. Et cette differente vuë, ou diverſe façon de concevoir auſſi bien que d'agir qu'ont les hommes, a fait douter à beaucoup que leurs ames fuſſent eſſentiellement égales, & d'une même perfection entre elles. Un decret de la Faculté des Theologiens de Paris établit leur inégalité, ſur ce pretexte principalement qu'il n'y a point d'apparence que l'ame de Judas fut auſſi accomplie que celle de Jeſus-Chriſt. La plus commune opinion pourtant eſt, qu'elles ſont toutes égales & d'une même eſpece, celle d'Achille & de Therſite, ou d'un Philoſophe & d'un idiot, n'aiant leurs operations differentes, qu'a cauſe de la diverſité des organes dont elles ſe ſervent, comme nous voions entre les animaux qu'il y en a d'une même eſpece qui font bien mieux leurs fonctions les unes que les autres. Cette varieté d'eſprit eſt ſi grande parmi nous, qu'elle merite bien que nous y faſſions quelque petite reflexion.

præp. Evang. l. 15. c. 9.

De même qu'un objet ſe voit bien mieux

au travers d'une eau claire & paiſible, que dans celle qui eſt trouble & agitée ; la verité qui eſt l'objet de nôtre entendement ſe rend bien plus reconnoiſſable aux eſprits nets & purifiez, qu'à ceux qu'on peut nommer terreſtres pour être trop plongez dans la matiere, & trop obſcurcis par l'émotion & le trouble des paſſions. C'eſt ce qui fait l'émouſſement de ceux qui paroiſſent tout hebetez & ſans diſcernement; ou la pointe & l'habileté des autres, qui penetrent auſſi-tôt les choſes les plus difficiles à concevoir. On peut prendre pour exemple des premiers ce Suiſſe qui s'excuſoit de ne parler pas ſi bien François qu'un autre de ſes compatriotes, parce que celui-là étoit en France devant lui : Et ſur ce qu'on lui prouva qu'il y avoit neanmoins trente ans qu'il y ſéjournoit. Je croi bien, repartit-il, que peut-on apprendre en trente ans? Ces gens ont cela de commun avec les Ours, que foibles de tête, ils ſont très vigoureux des bras & des autres membres : *Invalidum Urſis caput*, dit Solin, *vis maxima in brachiis, & in lumbis.* Mais la biſarrerie eſt ici merveilleuſe, car il ſe trouve des eſprits ſtupides en apparence dans des matieres très claires & intelligibles qui ne laiſſent pas de ſe rendre conſiderables en d'au-

tres fort obſcures & intrigués. Semblables à ces peuples d'Iberie dont parloit Antonius Diogenes, qui voioient de nuit, & devenoient aveugles le jour ou ils ne diſcernoient plus rien. L'on en remarque parfois qui font comme ces merciers qui mettent tout en parade & à la montre ſans avoir rien de reſerve dans l'arriere-boutique. Ils n'ont que l'exterieur & la premiere boutade, pouvans être encore comparez à cet arbre qui porte la Canelle & dont l'écorce vaut mieux que tout le reſte. Cependant le Renard diſputant de la beauté contre la Panthere, repreſenta fort bien à ſes juges, que ſon merite & ſa moucheture étoit au dedans, & non pas ſur la peau, ni au dehors comme à la Panthere, ce qui lui donna gain de cauſe. Il vaut bien mieux être comme la verge offerte par Brutus au temple d'Apollon, d'un bois ordinaire au dehors, & de pur or au dedans. Combien au contraire voions-nous de perſonnes tous les jours, qui pleines de babil font parade de leur promte imagination, ou de leur memoire heureuſe, au prejudice de leur jugement, pareils en cela à ces valets éveillez qui font bien du bruit au logis, parce que le maître n'y eſt pas? Vous en pourrez obſerver d'autres qui n'ont d'application, & qui en effet ne reüſſiſſent

Photius in Bibl.

qu'en des choſes de neant. L'on ſe doit toûjours ſouvenir à leur égard que les anciens n'ont feint Pallas ennemie mortelle des araignées, dont la toile très ſubtile & très artificieuſe n'eſt pourtant de nul uſage, que pour nous apprendre que la ſageſſe & la vraie ſcience, ne font nul état des pointes d'eſprit inutiles. Pour reprendre la biſarrerie de l'entendement humain, ne connoiſſons-nous pas des hommes qui s'offenſent des mêmes choſes, dont d'autres ne font que rire? N'y en a-t-il pas qui en toutes rencontres ſe réjouïſſent de ce qui fait au même tems pleurer jusqu'à leurs meilleurs amis? Ces extravagans doivent avoir le cerveau du temperament de cette terre de Narni au Duché de Spolete, qui ſe met en poudre lorsqu'il pleut, & ſe convertit en bouë au tems de la ſechereſſe. Mais à qui comparerons nous ceux qui pleins de chagrin ne peuvent ſouffrir les hommes de merite, leur preferant la compagnie de gens de très petit talent, ou même une déplaiſante & incommode ſolitude; Il me ſemble que leur naturel a beaucoup de rapport à celui du Caprier qu'Ariſtote nous décrit comme ennemi des lieux cultivez, ne ſe plaiſant qu'en ceux qui ſont en friche, & ne venant jamais ſi bien que contre un ſepulcre

Probl. ſect. 20. qu. 12.

desert. Les plus insupportables & les plus à craindre de tous sont peut-être ceux qui sans beaucoup de sujet se piquent de bel esprit, pour parler comme eux, sans se soucier de le rendre bon. Cependant quelque peine qu'ils se donnent pour cela, & quelque gloire qu'ils y pretendent, les Diables l'auront toûjours plus subtil, & en mille façons plus excellent qu'eux. Ils feroient bien mieux de convertir leurs soins & leur ambition à l'avoir bon & vertueux, l'appliquant au bien, ce que ceux-là ne font jamais.

L'ame a deux principales puissances ou facultez, celle de l'Entendement, & celle de la Volonté: L'on dispute du merite des deux. L'un a pour lui les vertus Intellectuelles; l'autre les Morales. Aristote a posé deux sortes d'intellect, l'un agent, & l'autre patient, sur quoi il y a encore des contestations sans fin, pour découvrir l'intention de ce Philosophe, & pour savoir si ces deux intellects doivent être distinguez réellement, ou non. Quoiqu'il en soit, l'Entendement a le vrai pour objet, & la Volonté, ce qui est bon. Il y en a qui ont voulu faire de la Memoire Intellectuelle une troisiéme puissance de l'ame, comme étant differente de la sensitive qui n'est que des choses singulieres & corpo-

relles. Mais de même que cette derniere n'a point été diſtinguée par nous du ſens commun, il n'y a pas de ſujet de rendre celle-ci autre que l'intellect même. Pour ce qui touche l'ame ſeparée, ſi elle emporte ſes habitudes & ſes connoiſſances acquiſes; ſi elle en acquiert de nouvelles; quels ſont ſes mouvemens; & beaucoup d'autres queſtions qui la concernent; ce ſont choſes qui ſont plus de la Theologie, que de la Phyſique, & qui ſe reſolvent auſſi plûtôt par l'autorité de l'Ecriture Sainte, & par l'avis des Peres de l'Egliſe, que par aucun raiſonnement Philoſophique; ce qui nous empêchera de les conſiderer ici comme l'on fait par fois. Tout ſe trouve par tout quand l'on veut, *omnia ſunt in omnibus*, mais encore faut-il ſe donner des bornes raiſonnables, ſur tout en des ouvrages de la nature de celui-ci. Il reſte ce qu'on appelle en termes claſſiques *Parva Naturalia*, ou, les petites queſtions naturelles, dont nous ne dirons auſſi qu'un mot, les aiant aſſez amplement conſiderées ailleurs.



CHAPITRE XXXII.

De la Ieunesse, & de la Vieillesse;
De la Santé & de la Maladie;
De la Veille, & du Sommeil;
De la Vie, & de la Mort.

L'AGE de l'homme, qui comprend tout le tems de sa vie, a reçu de differentes sections. Ceux qui ont le plus multiplié ce partage, l'ont distribué en ces sept portions, l'enfance qui dure jusqu'à sept ans, la puerilité jusqu'à quatorze, l'adolescence jusqu'à vingt-cinq, la jeunesse jusqu'à trente-cinq, la virilité jusqu'à cinquante, la vieillesse jusqu'à soixante-cinq, & la decrepitude qui s'étend jusqu'à la mort. Ces periodes neanmoins ne sont pas si certains, qu'ils ne varient selon le temperament de chaque particulier. Mais d'autres n'ont mis que trois tems de la vie, le premier celui auquel l'homme croit, le second où il demeure en même état, & le troisiéme qui conduit jusqu'au dernier moment de la respiration. Pythagore crût que les quatre saisons de l'année avoient un rapport assez juste à celles de nos jours, & mit pour cela l'enfance en parallele avec le Printems où tout pousse, la jeunesse avec l'Eté, l'âge viril avec l'Automne, & la vieil-

lesse avec l'Hiver. C'est ainsi que toutes choses peuvent être prises diversement, & qu'elles ont diverses faces selon qu'on les veut envisager. Il seroit facile de distribuer aussi la journée d'una nimal *hemerovie*, s'il s'en trouve, en quatre saisons semblables.

On reproche à la Jeunesse la temerité, l'inadvertance, & les débauches, dont les desordres se font souvent ressentir long-tems aprés, & qu'on nomme alors *delicta iuventutis.* En effet, il y a des jeunesses bien corrompuës, *quarumdam ferarum catuli cum rabie nascuntur: Venena statim à radicibus pestifera sunt.* Mais l'on peut dire que la Nature, avec la grace des premieres années, couvrent ces defauts; & qu'il vaut mieux avoir l'esprit jeune à quinze ans qu'à cinquante. D'ailleurs tous les jeunes gens ne sont pas égalcment vicieux. Il s'en trouve au contraire de plus reglez & qui vivent mieux que beaucoup de vieillards. *Curiæ capax fuit prætexta Papyrii.* Et l'innocence de la jeunesse est si ordinaire, lorsque

Iuven. Saty. 14. *---- nondum implevere medullas*
Nativæ mala nequitiæ,

que parmi les animaux mêmes que nous haïssons le plus, les jeunes souvent ne font point de mal; *parvulæ serpentes non nocent;* le Cor-

beau eſt blanc quand il eſt petit; & le Diable même n'offenſoit perſonne dans les premiers tems de ſa vie. Ajoûtons que les mieux nés font d'abord paroitre leur bon naturel. *La eſpina quando nace, la punta leva delante*, dit l'Eſpagnol; & Quintilien, *Generoſioris arboris ſtatim planta cum fructu eſt.* Pompée à dix-huit ans faiſoit des merveilles dans les armées, & Auguſte les commandoit auſſi à dix-neuf. C'eſt ce qui faiſoit dire à ce dernier dans ſon arriere-ſaiſon: Ecoutez jeunes gens un vieillard, que les vieillards ont autrefois attentivement écouté lorſqu'il étoit jeune. A la verité il y en a qui naiſſent tout autrement. Ils paroiſſent confirmez au mal prêſque dès le berceau. Et quand une de nos Coûtumes, que je ne nomme pas, a rendu ſes provinciaux majeurs à vingt-&-un an, la gloſe en a donné cette raiſon, *quippe malitia ſupplet ætatem.* Raillerie à part, l'on a toûjours crû que le Ciel avoit ſi agreable la candeur & l'innocence des premieres années, que nous liſons dans Oſorius, comme dans une très perilleuſe tourmente Albuquerque prit un enfant ſur ſes épaules, eſperant que ſa bonté exemte de tout crime les ſauveroit tous deux. J'ai auſſi lû depuis peu, qu'aux mêmes Indes Orientales où ce grand Capitaine en uſoit ain-

L. 8. hiſt. Eman.

Itiner. Orien. Carm. l. 2. c. 13.

ſi, la coûtume eſt de prendre pour la ſûreté des chemins quelque jeune garçon, parce qu'il eſt bien plus reſpecté à cauſe de ſon bas âge, que ne ſeroit ſon pere.

La Vieilleſſe eſt le port où naturellement ſe termine le cours de la vie, & où tout le monde ſouhaite d'arriver; mais un port où l'on ne laiſſe pas d'avoir beaucoup d'incommoditez à ſouffrir.

Optima quæque dies miſeris mortalibus ævi
Prima fugit, ſubeunt morbi, triſtiſque ſenectus,
Et labor, & duræ rapit inclementia mortis.

Outre ces maux qui ſont l'apanage ordinaire des longues années, il ſe trouve des perſonnes d'âge ſi dépravées, qu'elles viennent faire naufrage au port, & cela d'autant plus honteuſement, que rien ne peut plus excuſer leur incontinence ridicule. En effet, ſi les tranſports d'un jeune homme ſont *Sen.contr.* blamez, ceux d'un vieillard, ſur tout en amour, paſſent pour folie; *luxurioſus adoleſcens peccat, ſenex luxurioſus inſanit.* Mais en recompenſe une vieilleſſe bien conduite a ſes prérogatives. Son experience lui donne en toutes rencontres de grands avantages. Et il y a peu d'endroits où elle ne ſoit reſpe- *Oger. Itin.Dan.* ctée auſſi bien qu'à Sparte. Je viens de lire dans un Itineraire, que l'âge eſt tellement

consideré en Dannemarc, qu'il y est prèsque le seul maitre des ceremonies, de sorte que la femme du Chancelier y marchera après une beaucoup moindre qu'elle, si cette inferieure en dignité se trouve la plus âgée. Un homme bien avancé dans le retour, pour user de ce terme d'agriculture, a deux choses à observer: L'une, de ne se negliger pas trop, *ne sit pannis annisque obsitus*, comme parle Terence, imitant en quelque façon les Arabes, & generalement tous les Mahometans, qui sont plus curieux en habits dans l'arriere-saison de leur vie, qu'en toute autre. La Vieillesse a assez de rides necessaires qui peuvent donner de l'aversion sans se l'attirer encore par des negligences odieuses; & par des improprietez qui déplaisent toûjours. La seconde chose où il doit bien prendre garde c'est de faire sa retraitte devant l'extreme caducité, prenant exemple sur ce bon Roi Latinus, qui se renferma quand il crût que l'heure de le faire étoit venuë,

Sepsit se tectis, rerúmque reliquit habenas. 7. *Aen.*

La Santé n'étant autre chose qu'une proportion des qualitez & un juste temperament des humeurs, la Maladie doit être leur disproportion, & dépendre absolument de leur intemperie. Le Peripatetisme qui constituë

la ſanté dans un parfait accord de ces mêmes humeurs, & qui croit que la moindre diſſonance fait la maladie, n'admet point d'état moien entre ces deux ennemies. Les Medecins au contraire ne prenant pas les choſes ſi à l'étroit, & croiant qu'il faut une notable alteration de temperament, pour faire une indiſpoſition formée, reconnoiſſent après Galien un intervale de conſtitution, & une certaine latitude dans laquelle l'on n'eſt ni ſain, ni malade. Certes l'on peut ſe contenter de cet état, s'il eſt different de la ſanté athletique, & dire avec le Poëte,

Horat. l. 1. ep. 12.

Si ventri bene, ſi lateri eſt, pedibúſque tuis, nil
Divitiæ poterunt regales addere majus.

Un Xenophile muſicien a poſſedé durant cent cinq ans cette heureuſe aſſiette, ſans aucune incommodité corporelle, ce que Pline a raiſon de tenir pour un miracle. Mais c'eſt une choſe étrange que Petrarque prefere la maladie à la ſanté, quand il parle de ceux qui ont l'eſprit agité de quelque paſſion, *nuſquam*, dit-il, *pejus quàm in ſano corpore æger animus habitat*. La Medecine qui fait profeſſion de guerir toute ſorte de maux, ſe contente ſouvent d'émonder au lieu de déraciner ces plantes ſauvages qui repouſſent auſſi-tôt. Et la ſuperſtition qui a trouvé autrefois *l'Abracadabra*

L. 7. c. 50.
L. 1. de rem. fort. cap. 3.

bra contre la fievre hemitritée, un vers du quatriéme de l'Eneide contre la quarte, & un grain de bled ſous un pain contre la quotidiene, forge tous les jours d'autres remedes qui ne valent pas mieux, & quantité de telles bagatelles.

Nam febrem vario depelli carmine poſſe *Q. Serenus Sam.*
Vana ſuperſtitio credit, tremulæque parentes

Certes ce bâton noüeux eſt bien donné à Eſculape, pour marque des difficultez de ſon art conjectural; & les maladies nouvelles qui naiſſent de tems en tems, & qui demandent auſſi des remedes chroniques & appropriez aux ſaiſons, montrent bien qu'on a eu raiſon d'attribuer à Phœbus auſſi bien la conduite des années & des ſiecles, que celle de la Medecine.

Le Sommeil eſt un aſſoupiſſement des ſens externes, duquel l'animal ne peut ſe paſſer; & la Veille au contraire, eſt le rétabliſſement de ces mêmes ſens dans leur fonctions ordinaires. Les Letargiques, & les Epileptiques n'ont pas un ſommeil de cette condition, auſſi n'eſt-il pas nommé naturel, & bien loin d'être neceſſaire ou utile, il tend à nôtre ruine, & ſa fin eſt prêſque toûjours celle de la vie. Ceux auſſi qui n'ont pas quelqu'un des ſens aſſoupis, comme l'oüie s'ils répondent en dormant; ou qui ſe promenent n'aiant pas perdu la faculté motrice, ce qui arrivoit parfois à Galien, ceux-là, dis-je, n'ont pas

un ſommeil loüable, & l'on peut dire qu'ils ne ſont pas endormis parfaitement. Le bon ſommeil ſe forme des vapeurs qui montent du ventricule au cerveau, & qui bouchent les paſſages des eſprits animaux vers les ſens, qui ſe trouvent par ce moien comme perclus & ſans action. De là vient qu'on s'endort volontiers après le repas, à cauſe des fumées des vivres que l'on a pris; & qu'après qu'elles ſont paſſées & conſumées l'on s'éveille, les eſprits retournant viſiter les ſens, qui reprennent leurs operations par ce moien. Laberius a prononcé que le meilleur ſommeil étoit le plus aſſoupi,

Bene dormit qui non ſentit quàm malè dormiat.

Et par effet je connois des perſonnes qui preferent le façon de dormir à la Polonoiſe ſans ſe deshabiller, à toute autre. Les hommes de lettres ont beſoin du Sommeil pour délaſſer & reparer les eſprits, que le travail de l'étude conſume ou fatigue extraordinairement. C'eſt pour cela que
l. 2. les Trœzeniens conſacrerent un même autel aux Muſes & au Dieu du Sommeil, ſelon l'interpretation de Pauſanias. Et neanmoins le Hibou dedié à Minerve témoigne comme les ſtudieux percent volontiers les nuits pour acquerir les ſciences. Tous les animaux dorment, juſqu'aux Poiſſons, qu'Ariſtote aſſure être alors travaillez des poux & des puces qu'engendre le

fond de la Mer. Mais ſelon le même Auteur l'homme eſt celui qui a le plus de ſonges & de rêveries en dormant, qui ſe forment des fantômes & des eſpeces du Sens commun ou interne que nous avons fait unique. Il y a des ſonges de divers genres, dont j'ai parlé ailleurs fort au long. Celui de Sylla rapporté par Appian eſt notable. Ce Romain eſtimé le plus heureux des hommes ſongea qu'il étoit appellé par ſa Deſtinée. Le lendemain il communiqua ſon ſonge à ſes amis, fit ſon teſtament enſuite, le ſoir eût la fiévre, & la nuit ſuivante mourut âgé de ſoixante ans. En voici un autre aſſez gaillard, mais je reſpecte trop Clement Alexandrin l'un des plus ſavans Peres de l'Egliſe Grecque, de qui je le tiens, pour faire difficulté de le rapporter. Un jeune débauché aiant convenu de prix avec une fille pêchereſſe pour le lendemain, ſongea la nuit qu'il la baiſoit, & guerit ſi bien ſa fantaiſie par là, qu'il renvoia cette abandonnée quand elle vint le trouver. Sur l'avis qu'elle eût de cette illuſion, elle fit demande en juſtice de ſa recompenſe, & le juſte Roi d'Egypte Bocchoris ordonna que le jeune homme vuideroit ſa bourſe au Soleil, afin que cette folle fille pût prendre pour ſon paiement l'ombre de l'argent qui en ſortiroit. Or parce que le Sommeil eſt nommé tantôt l'image, tantôt le frere de la

de bello civ.

l. 4. Strom.

Mort, nous passerons à propos & commodément au dernier article de ce chapitre, qui fait aussi la fin de tout l'ouvrage. La Nuit étoit autrefois representée tenant de la main droite un enfant blanc, & de la gauche un noir, comme pour dire, si nous en croions Pausanias, qu'elle étoit la Mere nourrice du Sommeil, & de la Mort.

Certes on peut s'étonner là-dessus avec un Ancien, que deux choses si semblables, & qui ont tant d'affinité, soient considerées si diversement; qu'on se plaise si fort à prendre le repos du Sommeil, & que tout le monde regarde avec horreur celui de la Mort;

Mortis imago juvat somnus, mors ipsa timetur.

Au surplus, nous ne naissons que d'une sorte, & il s'en trouve une infinité de mourir. Il y a une mort violente qui arrive en plussieurs façons, & une naturelle. Celle-ci n'étant autre chose que la separation de nôtre ame du corps, par le defaut de la chaleur naturelle, la Vie se peut dire l'action de l'Ame par le moien de la même chaleur durant qu'elle informe le corps. Mais cette chaleur a besoin d'être nourrie par l'humide radical, & cela est cause que de tous les tempéramens le sanguin est le plus propre à la prolongation de la vie, comme chaud & humide. Car le bilieux est chaud & sec; le phlegmatique humide & froid; le melancholique froid & sec;

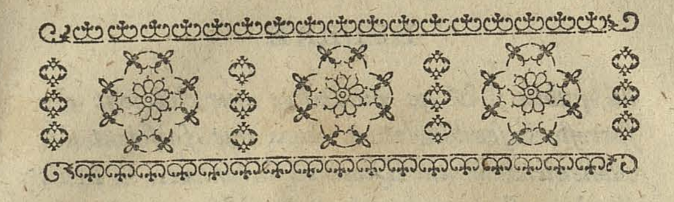
ce qui leur donne du desavantage à l'égard de la longue vie. Ceux qui l'ont éprouvée telle s'appellent *Macrobies* par les Grecs, *Longævi* par les Latins. Plusieurs Auteurs ont tenu regître de ces biens constituez, & Antigonus Carystius en nomme un fort grand nombre dans son traité fait exprès. Nôtre Histoire parle du Chevalier Jean d'Estampes qui mourut sous Louïs Septiéme l'an mil cent trente-neuf, & qui aiant porté les armes sous Charlemagne, auroit vécu selon quelques uns trois cens soixante & un an. La Saracenique témoigne qu'un Soliman de Perse deceda l'an de Jesus Christ six cens cinquante-trois, âgé de trois cens cinquante, ou du moins de deux cens cinquante-six ans. Cependant aucun d'eux n'est approché de la vivacité prise pour la longue vie des Patriarches dont parle Moyse, & si il faut noter qu'il n'est point dit que ni ceux-ci ni les autres rajeunissent, comme Masfée l'assure d'un Bengalois de la race des Ganga- *15. Hist.*
rides. Il avoit trois cens trente-cinq ans, lorsqu'il vint trouver le Portugais qui commandoit aux Indes Orientales, & les dents lui étant tombées diverses fois, il lui en étoit toûjours revenu d'autres, comme ses cheveux blancs avoient de tems en tems repris leur couleur noire. Pline avoit seulement observé, qu'en une valée des *L. 7.*
mêmes Indes les hommes y vivoient jusqu'à *c. 21.*

deux cens ans, le poil qu'ils avoient blanc dans leur jeunesse se changeant en noir quand ils devenoient vieux. Tant y a que cela peut autoriser ce qu'on écrit d'un Ecossois Ministre dans la prouince de Northumberland, qui en mil six cens cinquante-sept étoit arrivé à l'âge de cent seize ans, les dents qu'il avoit perduës de caducité lui étant revenuës. La Relation ajoûte, que n'aiant plus de cheveux, ils lui repoussent, que son ancienne vigueur se rétablit, & qu'après s'être servi durant quarante ans de lunettes, tout d'un coup sa vuë s'est remise à tel point, qu'il lit sans en avoir besoin les plus petits characteres. Mais pour conclusion, il ne faut pas croire que l'étenduë de la vie la rende plus heureuse, ni plus considerable. Si cela étoit, il n'y a nulle apparence que Dieu l'eût donnée à plusieurs animaux de plus de durée qu'à l'homme. La bonté fait le prix de la vie, non pas la longueur. Et en tout cas si elle nous paroit courte, tirons en cette leçon, que nous l'avons reçuë telle, parce que nous devons prétendre à une meilleure, & viser par d'autres moiens à l'Immortalité.



VIII.

CONSIDERATIONS SUR L'ELOQUENCE FRANÇOISE DE CE TEMS AU CARDINAL DUC DE RICHELIEU.



MONSEIGNEUR,

Le favorable traitement qu'ont reçu de Vôtre Eminence deux ou trois petits Traitez, que j'ai déja pris la hardiesse de lui dedier, m'oblige de telle sorte, que je ne puis m'abstenir d'user encore de la même liberté pour celui-ci, & de rechercher en vous rendant mes respets une si avantageuse approbation. Il n'y a, ce me semble, que ceux qui donnent par élection, & par un choix exemt de toute obligation, qu'on puisse dire être tenus d'observer de l'égalité entre leur present & la personne à qu'ils il le font. Les autres qui offrent comme moy par devoir ce peu qu'ils possedent, trouvent leur excuse dans l'état de leur fortune; & les Grands ont accoûtumé d'imiter l'Ocean, qui reçoit aussi bien le tribut d'un petit ruisseau, que celui du Rhin & du Gange. J'avouë que vos seules vertus heroïques m'ont autrefois donné l'ambition de mettre vôtre nom glorieux au devant de quelques feüilles que j'exposois

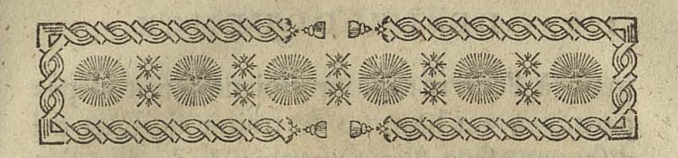
au public; & je puis dire que c'étoient des sacrifices semblables à ceux que faisoient les Atheniens à une Divinité inconnuë. Mais il n'en est pas de même à present, que plusieurs choses concourent, & semblent m'imposer la necessité de vous presenter ce discours, où j'ose parler de l'Eloquence de ce tems sur les principes de premiers Orateurs de l'antiquité. Car pour supprimer en vous obeïssant mes plus grands ressentimens, à qui puis-je adresser mon travail plus raisonablement, qu'à celui qui dans une parfaite connoissance de ce que les Grecs & les Latins ont eu d'artifice au parler, possede toutes les graces de nôtre langue? Et de qui dois-je attendre une plus puissante protection que de celui dont les écrits & la vive voix nous ont fourni les principaux ornemens de nôtre Eloquence, aussi bien que de nôtre Morale; nous donnant tant pour le bien dire que pour le bien vivre, les meilleurs preceptes que nous ayons. Il y a bien plus, MONSEIGNEUR, *pource que je n'ai rien dit dans tout cet Ouvrage, de l'eloquence animée de l'action, j'ai cru satisfaire aucunement à ce qui étoit au dessus de mes forces par l'inscription de vôtre grand nom, qui contient en soi ce que Quintilien disoit de celui de Ciceron, nous apprenant*

que de ſon tems il n'étoit plus le nom d'un homme, mais bien de cette divine Eloquence, dont il nous a laiſſé une ſi belle idée. Ceux qui ſeront aſſez heureux pour ſe pouvoir repreſenter l'agreable ton de vos paroles, les mouvemens reglez de toute vôtre perſonne, & le reſte des graces qui ont toûjours accompagné ces diſcours immortels, que vous avez ſi ſouvent prononcez avec admiration dans les plus notables Aſſemblées de la France, n'auront pas beſoin de preceptes pour ce regard, & il ſuffit qu'ils en reçoivent un de moi qui comprend en ſoi tous ceux de la Rhetorique, de ſe mettre toûjours vôtre belle image devant les yeux, s'ils veulent ſuivre un modele parfaitement accompli. J'aurois donc fait une faute notable, ſi je ne vous avois dedié ce Traité de l'Eloquence, qui doit à la vôtre tout ce qu'il peut contenir de conſiderable; imitant ces hommes champêtres qui offroient au Soleil les fruits dont il étoit le principal producteur. Si Vôtre Eminence daigne regarder de bon œil mon preſent, tout ruſtique qu'il eſt, je ne doute point qu'une ſi douce influence ne faſſe trouver de bon goût aux plus difficiles ce qu'il contient; & j'aurai pris cet avantage ſur les ennemis, s'il s'en rencontre, de leur avoir mis au viſage

des rayons qui les éblouïront. C'eſt une grace que j'attens de vôtre bonté, MONSEIGNEUR, *vous ſuppliant de vous ſouvenir en ma faveur, que ce n'eſt pas une moindre action de prendre volontiers de petits preſens, que d'en refuſer, ou même d'en donner de très grands. Et je demeure,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre très humble & tres
obeïſſant ſerviteur
DE LA MOTHE LE VAYER.



CONSIDERATIONS SUR L'ELOQUENCE FRANÇOISE DE CE TEMS.

Si c'étoit une chose absolument necessaire d'être parfaitement éloquent pour parler de l'Eloquence, j'avouë que je ferois paroître trop de temerité d'entreprendre ce Discours. Il faut plus de naturel que je n'en ai pour aspirer à la gloire du bien dire ; & l'austerité de mes études m'aiant toûjours plus porté à la connoissance des choses, qu'à l'ornement du langage, ne m'a pas formé le style propre à un si haut dessein. Mais puisque nous voions tous les jours, que beaucoup de personnes sans avoir jamais tenu le pinçeau, ne laissent pas de parler fort pertinemment de la Peinture ; Et qu'il y a des peres de famille, qui ne discourent pas moins à propos que les Architectes de l'ordre d'un bâtiment, bien qu'ils n'aient jamais mis la

main à l'œuvre: Pourquoi ne ſeroit-il pas permis à un homme de traiter de l'Art du diſcours, ſans être Orateur; & de dire ſon opinion de l'Eloquence de ſon tems, bien qu'il ne le faſſe pas avec toute la pompe & toutes les graces que ceux du métier pourroient apporter? C'eſt d'ailleurs une choſe qui me doit être bien plûtôt pardonnée, en ce que je ne prétens pas de donner ici la figure d'un parfait Orateur François, comme quelques-uns ont fait après les Grecs & les Romains; ni d'enſeigner tous les preceptes de la Rhetorique à l'exemple d'Hermogene, de Quintilien, & d'aſſez d'autres, qui s'en ſont d'autant mieux acquitez qu'ils excelloient en cette profeſſion. Mon intention eſt de dire ſimplement ce que je penſe du langage d'aujourd'hui, de communiquer au public quelques reflexions que j'ai faites ſur ce ſujet, & d'expoſer mes ſentimens au jugement de ceux qui les peuvent corriger, s'ils ne les approuvent. On ne doit pas trouver plus étrange que je me diſpenſe de parler de l'Eloquence en aiant ſi peu, que quand un Orateur entreprend de diſcourir de certaines choſes dont il n'a pas une fort profonde connoiſſance. Et neanmoins Ciceron lui permet de le faire, & lui oſe même promettre une glorieuſe

Lib. 1. de Orat.

glorieuse issuë de son entreprise. Il remarque sur ce propos qu'Aratus, tout ignorant qu'il étoit de l'Astrologie, par le commun consentement des hommes savans, ne laisse pas de faire un très excellent poëme du Ciel & des Etoiles. Et que Nicandre qui n'avoit jamais pratiqué la vie champêtre, l'a neanmoins très bien décrite en ses Vers, qui n'ont rien de rustique que la matiere dont ils traitent. Nous pouvons ajoûter l'exemple de Cornelius Celsus, que nous savons avoir exercé son style avec reputation en toute sorte d'arts, bien qu'il ne les pût pas tous posseder dans la perfection, vu même que Quintilien le qualifie un homme de fort mediocre esprit. *Lib. 12. Inst. c. 11.* Ce n'est donc pas une chose nouvelle, ni qu'on doive tout-à-fait condanner en ma personne, d'avoir osé écrire de nôtre Eloquence en étant si dépourvu, puisqu'en cas semblables il n'a pas mal reüssi à tant d'autres; & qu'il n'est pas d'ailleurs inconvenient qu'on parle raisonnablement d'une science, encore qu'on n'ait pas le don d'en bien pratiquer toutes les regles. Ceux qui discourent le mieux de la disposition des armées, & des differentes fonctions militaires, ne sont pas souvent les plus grands hommes de guerres, & qui témoignent le plus de valeur dans les

combats. Et l'on a remarqué de Galien que ce grand Genie de la Medecine, & qui a si doctement écrit sur toutes ses parties, ne reüssissoit pas souvent dans l'exercice de son art, & guerissoit beaucoup moins de malades qu'un Thessalus son adversaire, dont tout le savoir ne consistoit qu'en quelques experiences. Tant il est vrai que ce sont des parties d'esprit differentes, & qui ne se trouvent pas toûjours en un même sujet, celle qui donne les lumieres de la science, & celle qui nous rend propres aux operations. Le même peut arriver en l'art Oratoire, qu'en celui de la Milice, ou de la Medecine, & que tel homme tira fort bien toutes les loix qu'on doit observer dans une piece d'Eloquence, qui se trouvera neanmoins defectueux dans l'usage s'il s'y applique, pouvant donner aux autres ce qu'il n'a pas, comme cette pierre qui fait trancher le fer, bien qu'elle n'ait rien qui coupe d'elle-même.

Iamblichus c. 23. & ult. Or pour ne pas contrevenir au symbole Pythagorique qui defend de parler sans lumiere, c'est à dire, à mon avis, sans ordre & sans methode, puisqu'il n'y a rien qui donne tant d'obscurité à un discours que la confusion, je commencerai pour m'en éloigner le plus que je pourrai par le plan de ce petit ouvrage.

ge. Et premierement je declare que je ne dirai rien ici de cette Eloquence animée de la voix & de l'action, qui donnoit de si grands avantages à Hortensius, & à Demosthene, qu'on a dit des ouvrages de ce dernier, que la meilleure partie de Demosthene ne s'y trouvoit pas. Aussi est-ce le même qui a tant contribué à l'action, qu'après lui avoir baillé le premier rang entre les choses qui pouvoient rendre un Orateur parfait, il lui donna encore le second & le troisiéme lieu; voulant dire que tout le reste comparé à l'action lui sembloit de fort peu de consideration. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu de grands Orateurs qui ont beaucoup plus paru par leurs écrits, que par ce qu'ils prononçoient en public. Isocrate entre autres est remarqué par Quintilien pour avoir été incomparablement meilleur Ecrivain que Declamateur, ou, selon qu'en parle Denys d'Halicarnasse, plus propre à être lû, qu'à être entendu de vive voix. Au contraire de Demades, & de Periclés, dont le bien dire a été admiré, quoiqu'ils ne se fussent jamais pû appliquer à mettre la main à la plume. Tant y a que laissant aux maitres de l'art tout ce qui regarde cette eloquence du corps, comme l'appelle Ciceron, qui consiste au geste, à la voix, & au

Cic 3. de Orat.

12. Instit. cap. 10.

In Iud. de Isocr.

Lib. 3. de Orat. & in Orat.

mouvement de toute la perſonne ; je ne traiterai ici que de cette autre Eloquence muette, & privée de toute action, qui ſemble être par là beaucoup inferieure à la premiere, bien qu'en effet ce ne ſoit eſſentiellement qu'une même eloquence, & que ſuivant l'opinion

Lib. 12. *cap.* 10.

de Quintilien, le bien parler & le bien écrire ne ſoient, ſi on y prend garde, qu'une même choſe. Car comme la parole eſt l'image de nôtre diſcours interieur, d'où vient

λόγος.

que les Grecs expliquent l'un & l'autre par un même mot, nos écrits nous repreſentent tous les deux: & par conſequent ſi nos penſées ſont bien conçuës, & ſi nôtre langage eſt eloquent, ce que nous écrirons le ſera de même, n'y pouvant avoir de difference autre qu'accidentelle en ce qui touche les petites circonſtances qui accompagnent l'action. Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir remarqué que je me retreindrai dans l'eloquence des livres; j'ajoûte qu'au lieu de ſuivre le train des Ecoles, qui me meneroit plus loin que je ne veux aller, je reduirai tout ce que j'ai à dire ſur ce ſujet ſous trois principaux articles. Le premier ſera des mots, ou dictions nuës, dont le corps de nôtre Langue eſt compoſé. Le ſecond des periodes, qui ſe font de ces mots aſſemblez pour expliquer quelque con-

ception. Et le troiſiéme, de ce qui concerne une piece entiere, & une Oraiſon complette, qui a je ne ſai quoi de conſiderable en ſon tout, outre ce qui peut être obſervé dans ſes parties. Surquoi je ſuis obligé d'avertir, qu'encore que les Profeſſeurs de Rhetorique entendent quelquefois par le mot d'Oraiſon un des membres de la periode, qui peut contenir en ce ſens pluſieurs Oraiſons, nous ne prendrons neanmoins en tout ce diſcours l'Oraiſon qu'en ſa plus grande étenduë, & pour une compoſition parfaite, afin d'éviter la confuſion qui pourroit venir de cette double ſignification. En tout cela mon deſſein n'eſt autre, que de profiter à ceux qui peuvent être touchez de la même curioſité que j'ai euë faiſant les obſervations que je leur communiquerai, & d'en tirer moi-même l'inſtruction, que je cherche, me confirmant en l'opinion des choſes qui ſeront approuvées, & me departant de celles qui auront une plus mauvaiſe fortune. Je laiſſe la gloire entiere à ceux qui ont aſſez de ſuffiſance pour nous donner une Rhetorique Françoiſe, de la valeur des Grecques & des Latines. Quant à moi qui reconnois ma foibleſſe, je penſerai avoir beaucoup fait, ſi je m'acquite de ce peu à quoi je me viens d'obliger. Cleanthe

& Chrysippe se mêlerent autrefois d'écrire des Rhetoriques; mais ce fut de telle sorte,

4. de Fin. dit Ciceron en riant, qu'il ne faloit que s'amuser à les lire, si on vouloit bien-tôt apprendre à se taire : *Scripsit artem Rhetoricam Cleanthes, Chrysippus etiam, sed sic, ut si quis obmutescere concupierit, nihil aliud legere debeat.* Quelle temerité seroit la mienne d'entreprendre ce qui succeda si mal à deux personnages de telle reputation? Contentons-nous donc de ce qui a plus de proportion avec nos forces, & pour cet effet commençons par la premiere partie de nôtre distribution, qui regarde la diction.

Encore qu'il semble que ce soit plus le fait d'un Grammairien que d'un Orateur, de considerer les mots nuëment, à cause que c'est la Grammaire qui nous apprend à parler, & la Rhetorique à discourir, d'où vient que tant de personnes parlent, & que fort peu discourent comme il faut : Neanmoins soit que les sciences empruntent les unes des autres, soit que leur difference n'empêche pas qu'elles ne puissent s'occuper sur un même sujet le regardant diversement, il est certain que tous ceux qui ont écrit de l'art du bien dire, se sont toûjours emploiez à donner des regles, & à établir des maximes qui concer-

Multi loquuntur, pauci dicunt.

nent le choix des mots, & l'uſage des paroles. En effet, la bonté de la diction eſt comme le fondemeut de toute l'Eloquence, & celui-là ne rencontra pas mal, qui dit que les paroles reſſembloient aux vétemens, qu'on avoit bien inventez pour la neceſſité, mais qui ſervoient depuis tellement à l'ornement, qu'on en faiſoit dépendre toute la bien-ſeance. C'eſt pourquoi, comme les hommes qui veulent être proprement vétus, mettent leur premier ſoin à choiſir de belles étoffes, & qui ſoient à la mode, ſans quoi le reſte de leur curioſité ſeroit comme inutile: Il faut auſſi que ceux qui pretendent à l'Eloquence, faſſent leur premiere étude de la valeur des mots, & de la pureté des dictions, pour ſavoir celles dont ils ſe peuvent ſervir, & celles qui doivent être rejettées comme n'étant plus en uſage. Car c'eſt une des premieres regles que donnent les Maitres de cette profeſſion, d'éviter comme un écueil toutes les paroles inuſitées, & de les conſiderer pour être de la nature des pieces de monnoye, dont il ne ſe faut jamais charger ſi elles n'ont cours, & que le peuple ne les reçoive. Or il eſt beſoin d'y prendre garde d'autant plus attentivement, que n'y aiant rien de variable à l'egal de ce peuple, à qui tous les ſages ont donné la ſou-

Quint. 1. Inſt. c. 6. Macrob. l. 1. Satur. cap. 5.

Horat. de arte Poët. Cicer. in Orat.

veraine jurisdiction des Langues, les mots changent si souvent que les feuïlles des arbres ne tombent point plus ordinairement, selon le dire du Poëte Latin. Que si vous usez d'un terme trop ancien, on dit que vous affectez encore la nourriture du gland, après l'usage des bleds, & de tant de bonnes viandes. S'il est trop nouveau, on le compare à un fruit qui n'est pas encore mur, & qui pour cela ne peut plaire à cause de son amertume. S'il est étranger, vous voilà tombé dans le plus grand de tous les vices qu'on peut reprocher à un Orateur, qui est la Barbarie. Et ainsi il est aisé de juger, qu'on ne sauroit apporter trop de soin ni de circonspection en cette partie qui considere les seules paroles. J'ai quelquefois medité d'où pouvoit proceder cette grande aversion contre celles qui ne sont pas dans le commerce ordinaire, l'Ecole aiant fait un crime si capital de s'en servir. On pourroit dire, que c'est pource qu'il n'y a rien de plus odieux, qu'une vaine parade de mots extraordinaires, qui font voir qu'on pretend parler mieux que le commun, & par consequent qu'on n'a pû trop condanner une chose du tout contraire au dessein de l'Orateur, qui est de plaire afin de persuader. Mais je croi que la principale raison se doit prendre de

ce qu'Ariſtote a fort bien remarqué en quelque lieu de ſes Topiques, que toute diction inuſitée ne peut éviter qu'elle ne porte avec ſoi de l'obſcurité. *Lib. 6. cap. 2.* Car puisque nous ne parlons & n'écrivons que pour être entendus, d'où vient que la premiere perfection de l'Oraiſon conſiſte en ce point d'être claire & intelligible, il s'enſuit que ſon principal defaut procedera de l'ambiguité, s'il s'y en trouve, comme il ne ſe peut faire autrement quand nous nous ſervirons de ce termes peu connus. C'eſt dont avec grande raiſon, qu'on les defend ſi expreſſément, puisqu'ils ſemblent s'oppoſer aux intentions de l'Art, & faire la guerre à la Nature, celle-ci ne nous aiant donné la langue, & l'autre mis la plume en la main, que pour expliquer nettement, & faire comprendre facilement nos intentions.

Il y a auſſi la conſideration du mauvais ſon, & du peu de ſaisfaction que reçoit l'oreille, quand elle eſt touchée de quelque mot que l'uſage n'a pas encore poli ni approuvé. Si le Traité de l'Eloquence de Monſieur du Vair ſe pouvoit lire ſans ces rudes paroles, d'empirance, de venuſté, d'orer pour haranguer, de los pour loüange, de contemnement, de fleurs ſuaves, d'eſprits tarez, & ſans quelques autres dictions auſſi facheuſes: qui dou-

te que ce bel Ecrit ne parût ſans comparaiſon plus agreable, meritant d'ailleurs beaucoup de recommandation? Je ne ſai ſi outre la raiſon d'Etat, Tibere n'étoit point encore touché de celle dont nous parlons, qui regarde le langage, lorſque voulant prononcer le mot de monopol, il en demanda la permiſſion au Senat, s'excuſant de ce qu'il ſe ſervoit d'un mot étranger; comme il raïa une autre fois celui d'embleme du corps d'un Decret où il avoit été emploié. Ce qui me fait douter qu'il pouvoit avoir cette ſeconde conſideration après celle de la Majeſté de l'Empire, c'eſt qu'il affectoit fort la reputation de bien dire, & que d'ailleurs ce fut lui qu'un M. Pomponius Marcellus oſa reprendre d'avoir mal parlé Latin, lui diſant qu'il pouvoit bien donner le droit de bourgeoiſie Romaine aux hommes, mais non pas aux paroles, ſon autorité ne s'étendant pas juſques-là. A la verité, ce Grammairien nous eſt dépeint par Suetone, pour avoir été ſi exact obſervateur de la pureté de ſa langue, qu'il en étoit très importun & même ridicule. Auſſi faut-il avouër, que comme c'eſt une choſe fort à eſtimer, ſelon nôtre Diſcours precedent, de n'uſer point de termes reprehenſibles, c'eſt d'une autre côté une grande miſere de s'y aſſervir de telle ſorte,

Suet. in Tib. cap. 70. & 71.

De Illuſt. Gram. cap. 22.

que ce ſoin prejudicie à l'expreſſion de nos penſées. Il y en a qui plutot que d'emploier une diction tant ſoit peu douteuſe, renonceroient à la meilleure de leurs conceptions; la crainte de dire une mauvaiſe parole leur fait abandonner volontairement ce qu'ils ont de meilleur dans l'eſprit; & il ſe trouve à la fin que pour ne commettre point de vice, ils ſe ſont éloignez de toute vertu. Ce n'eſt pas pourtant ainſi que ces grands Precepteurs de l'Eloquence Grecque &Romaine ont entendu qu'il en faloit uſer. Ils nous ont enſeigné de mépriſer tellement la curioſité des mots, quand il eſt queſtion d'expliquer quelque haute & importante penſée, qu'ils ont mis même je ne ſai quelle grace, & quaſi une vertu oratoire en cette loüable negligence. Longinus décrivant l'excellente & magnifique Eloquence dont il a fait un Traité, dit qu'on ne la voit jamais dans cette affectation, ni dans cette pureté qui accompagne ordinairement l'Eloquence vulgaire, à cauſe que ce qui eſt ſi exact, & ſi étudié, tient du bas ſtyle, & degenere prèſque toûjours dans le plus humble genre de parler. Il eſt, dit-il, des vertus de l'Oraiſon à peu près comme des richeſſes, dont ceux qui ont le plus, & qu'on peut dire être dans l'opulence, negligent mille petites

περὶ ὕψους cap. 29.

choſes, que les pauvres eſtiment grandement.
Præf. lib. 8. Inſt. & lib. 9. c. 4. C'eſt pourquoi Quintilien donne auſſi pour marque d'un diſcours qui n'eſt pas fort recommandable du côté de la conception, & du bon ſens, ſi on fait une particuliere eſtime des paroles qui le compoſent, *jacere ſenſus in oratione, in qua verba laudantur.* *In Orat.* Et il ſe ſert dans un autre endroit de l'autorité de Ciceron, qui veut qu'il ſoit quelquefois permis d'errer à ſon Orateur, & d'imiter les Dames qui ont ſouvent plus de grace dans le mépris qu'elles font de ſe parer, que dans leurs plus curieux ornemens. Et certes ce n'eſt pas le propre de ceux qui conçoivent les belles choſes, de ſe ſoucier ſi fort en quels termes ils les enfanteront. Ils les produiſent au jour avec generoſité, & ſans ſouffrir tant de tranchées, ils s'expliquent avec une facilité negligente, qui témoigne que leur ſoin s'étend bien plus ſur les penſées, que ſur les dictions, *& quæ indicat non ingratam negligentiam, de re hominis magis, quàm de verbis laborantis*, comme parle ce grand ornement de la Republique Romaine. Ce n'eſt pas que je veuïlle établir ici l'opinion de quelques Philoſophes, qui ſe ſont declarez ennemis capitaux du beau langage. Mon intention eſt d'en ôter ſimplement les ſcrupules dont beaucoup d'eſprits ſont cruellement gênez, &

d'adoucir les peines que ſe donnent là-deſſus des perſonnes, qui porteroient bien plus loin leurs meditations, ſi ce qu'ils ont de plus vive chaleur ne ſe perdoit par la longueur de l'expreſſion, & n'étoit comme éteint par la crainte d'y commettre quelque faute, *Abominanda infelicitas, quæ & curſum dicendi refrænat, & calorem cogitationis extinguit mora, & diffidentia.* Auſſi ne peut-on dire que la Philoſophie ſoit abſolument contraire à l'Eloquence, & s'il y a eu des Philoſophes, comme les Stoïciens, & les Epicuriens qui aient declamé contre elle, il s'en eſt trouvé d'autres, comme les Academiciens, & les Peripateticiens, qui en ont fait très grand état. Il s'en faut tant qu'il y ait de la repugnance entre la Philoſophie & la Rhetorique, que les plus celebres Orateurs ont reconnu la ſageſſe pour le principal fondement du bien dire, & que la Philoſophie étoit la mere commune de toutes les belles paroles, auſſi bien que de toutes les bonnes actions. C'eſt pourquoi les anciens ne recevoient perſonne dans les claſſes des Rheteurs, qui n'eût paſſé par celle des Philoſophes & dont l'eſprit, dit le Sophiſte Theon, ne fut deja affermi par le poids des ſentences, qui devoient ſervir d'ornement à ſon diſcours. Ciceron poſe pour premiere

Quint. præf. l. 8.

Cicer. in Bruto.

Diog. Laër. in Epic.

In proœm. Progymn.

maxime dans ſon parfait Orateur, qu'il eſt impoſſible d'être eloquent ſans l'aide de la Philoſophie. Il avouë que les promenades de l'Academie lui ont plus ſervi pour le devenir, que toutes les claſſes des Rheteurs. Et il fait une remarque ſur ce ſujet, priſe du Phædrus de Platon, que ce qui donna un ſi grand avantage à Pericles ſur tous les Declamateurs de ſon tems, fut d'avoir été diſciple d'Anaxagore ſurnommé le Phyſicien. Le même ſe peut dire de Demoſthene à l'égard de Platon, dont il étoit auditeur, lorſqu'il lui prit fantaiſie de ſuivre l'Orateur Calliſtratus. Car il n'y auroit point d'apparence de ſoûtenir que Demoſthene eut appris ſon art d'Ariſtote, aprés que Denys d'Halicarnaſſe a ſi bien refuté un Peripateticien qui avoit avancé cette propoſition. Et veritablement, puiſqu'Ariſtote, qui n'avoit que trois ans plus que Demoſthene, n'écrivit ſes livres de Rhetorique qu'étant déja fort âgé, lorſque ce grand Orateur paroiſſoit au plus haut point de ſa gloire, comme celui qui s'étoit fait admirer haranguant dès ſa vingt-cinquiéme année; il y a bien plus d'apparence qu'Ariſtote ſe ſoit ſervi des ouvrages de Demoſthene, & de quelques autres Orateurs Atheniens, pour donner les loix du bien dire, que Demoſthene du travail d'Ariſtote.

A. Gellius l. 3. c. 13.

In Rhetor. præc.

Mais encore qu'il y ait une parfaite convenance entre ces deux professions de la Sagesse & de l'Eloquence, il est certain que les abus qui se commettent en la derniere, par cette vaine curiosité de paroles dont nous traitons, ont si fort scandalizé quelques Philosophes, que nous voions Seneque qui proteste en l'une de ses lettres, que s'il lui étoit possible de se faire entendre par signes, il s'en serviroit plûtôt que du discours, afin d'éviter mieux toute sorte d'affectation. C'est pourquoi entre les grandes loüanges qu'il donne ailleurs à son ami Demetrius, il le recommande sur tout d'avoir eu une eloquence aussi genereuse que ses pensées, & qui n'étoit jamais empêchée à l'élection des paroles. Zenon dit un jour sur ce propos à quelqu'un qui remarquoit, que les termes des Philosophes étoient toûjours fort concis, que si c'étoit chose possible ils n'useroient même que de syllabes fort courtes. Chrysippus soutient dans Plutarque, que non seulement un Philosophe doit negliger de faire heurter les voyelles, & mépriser tout ce qu'il y a de plus curieux dans la Rhetorique; mais que pour avoir l'esprit plus entier aux matieres qui meritent son attention, il peut laisser couler dans ses écrits des obscuritez, des defectuositez, & jusqu'à des incon-

Ep. 76.

Lib. 7. de Benef. c. 8.

Diogen. Laërt. in vita Zen. Citt.

Contred. des Stoïq.

gruitez, que toute autre perſonne ſeroit hon-
A. Gell. l. 18. c. 7. teuſe de commettre. Et la melancholie d'un Grammairien nous eſt repreſentée ſi grande dans les Nuits Attiques, qu'après avoir dit des injures au Philoſophe Phavorin, qui lui avoit communiqué ſon doute ſur la propre traduction d'un mot Grec en Latin, cet atrabiliaire ſouhaite que tout le genre humain ſoit muet, afin de ne plus voir les hommes s'amuſer à de telles bagatelles. Or encore que, comme nous avons dit, toutes les ſectes de Philoſophie ne fuſſent pas également
In Politic. auſteres en ce point; ſi eſt ce que dans Platon même, qui a eu la reputation d'écrire auſſi éloquemment qu'eut pû faire Jupiter s'il s'en fût mêlé, un étranger avertit le jeune Socrate d'éviter ce grand ſoin des paroles, s'il veut profiter en l'étude de la Sageſſe. Cela eſt cauſe qu'on a diſtingué l'eloquence des Philoſophes de celle des Orateurs; ceux-ci viſant
Cic. in Orat. beaucoup plus à la ſatisfaction de l'oreille que les premiers, qui croiroient bien ſouvent faillir s'ils mêloient le plaiſir avec leurs enſeignemens, & qui ſont profeſſion d'être plus utiles au genre humain qu'agreables. Mais ſi faut-il confeſſer que ceux mêmes d'entre les Orateurs qui ſe ſont le plus aſſujettis aux loix de la Rhetorique, n'ont pas été d'avis qu'on ve-

cût dans une ſi ſervile contrainte, qu'eſt celle que beaucoup de perſonnes s'impoſent ſur ce ſujet, & qu'ils voudroient encore donner au reſte du monde. N'eſt-ce pas une choſe digne de riſée de voir ſoûtenir qu'on doit bien s'empêcher de prononcer la face pour le viſage de qui que ce ſoit, ſi l'on ne parle de celle du grand Turc. Qu'il ne faut pas dire que quelque choſe s'abat, à cauſe que c'eſt faire une vilaine alluſion au ſabath des ſorciers. Qu'on ſe doit ſervir de l'adverbe tandis, & non pas de pendant que, afin de s'éloigner des mots de pendart, & de pendant d'épée. Et qu'il faut abſolument rejetter tous les termes qui peuvent porter ainſi par un equivoque mal pris à des ſens peu honnêtes; dont ils donnent des exemples que la pudeur m'empêche de mettre ici, pource qu'en les rapportant j'obligerois l'eſprit de ceux qui n'y penſeroient pas autrement, d'y faire quelque reflexion. En verité, c'eſt bien ſe moquer du monde de vouloir faire paſſer pour bonnes ces obſervations, & aſſez d'autres ſemblables, qui n'ont rien à quoi un eſprit autre que fort petit puiſſe s'arrêter, & qui nous feroient perdre, par un ſcrupule ridicule, la meilleure partie de nôtre langage.

Je ne veux pas conclure pourtant, que les

Stoïciens eussent raison de s'opiniatrer à nommer chaque chose par son nom, & d'attribuer à foiblesse d'esprit le scandale qui se prend des paroles, qu'ils soûtiennent n'avoir rien de sale en elles-mêmes. Encore que Marc-Antonin maintienne selon cette doctrine, que nous ne devons jamais tenir aucun mot, ni aucune action pour indigne de nous, qui soit conforme à la nature ; je ne suis pas quant à moi d'un si libre sentiment, & je croi qu'on est obligé d'éviter en écrivant, autant qu'il est possible, tout ce qui peut donner un juste sujet de tomber dans un sens deshonnête. Mais il ne s'ensuit pas qu'il faille se gêner sans necessité, & au grand prejudice de nôtre langue, comme il arrive aux exemples que nous venons de proposer, ni qu'on doive s'abstenir de nommer si besoin est celui qui montroit à jouër de la guitarre à Socrate, bien que son nom fût un peu extraordinaire, selon la remarque de Ciceron en quelqu'une de ses Epitres.

Lib. 5. de vita sua.

Κόννος. *Lib. 9. ep. 22.*

Or ce n'est pas seulement sur un si honnête pretexte qu'on veut donner des loix injustes au langage François ; ceux qu'un Genie particulier porte dans ces subtilitez, comme ils les appellent, étendent bien plus loin leurs censures. On m'a donné pour certain que tel

tel d'entre eux avoit été vingt-quatre heures à réver comme il éviteroit de dire, ce ſeroit, trouvant qu'il y avoit aux deux premieres ſyllabes un de ces mauvais ſons, que les Grecs nous ont enſeigné de fuïr ſous le nom de Cacophonie. J'ai ouï dire qu'un autre a ſoûtenu que c'étoit fort improprement parler de répondre, il eſt midi & demi, qui ſignifie, diſoit-il, dix-huit heures, & qu'il faloit dire preciſément, il eſt demie heure après midi. Et n'a-t-on pas donné depuis peu au public de bien gros volumes, où l'on a eu la curioſité de ſe paſſer de l'une de nos plus ordinaires conjonctions, dont on avoit conſpiré la perte? Je ſai bien qu'ils ne laiſſoient pas d'être écrits fort elegamment. Mais n'eſt-ce point abuſer de ſon loiſir, de s'aſtreindre à des choſes qui ne font que donner de la peine inutilement? & n'y a-t-il pas bien de l'injuſtice à vouloir obliger les autres d'épouſer des ſentimens ſi peu raiſonnables? Cela me fait ſouvenir d'une des gayetez de Lucien, quand il repreſente le Sigma de ſa langue ſe plaignant aux voielles, qu'il établit juges de ce different, du tort que lui faiſoit le Tau, qui le chaſſoit violemment de la plûpart des dictions Grecques. Et je me ſouviens encore ſur ce ſujet de quelques perſonnes, qui par un caprice particulier ont haï de

In judic. vocalium

certaines lettres de l'alphabet, dont ils se sont abstenus en des écrits composez exprès pour témoigner l'aversion qu'ils en avoient. C'est dequoi il ne faut non plus s'étonner, que de voir des hommes qui ont des goûts extravagans, à qui toutes sortes de douceurs déplaisent, ou de qui le palais rejette les meilleures viandes, que nous emploïons ordinairement à nôtre nourriture. Le mal est quand ils veulent qu'on trouve bonnes leurs depravations, & qu'ils pretendent assujettir les sens qui n'ont point cette corruption aux leurs singulieres, ce qui ne peut pas être souffert des uns ni des autres. Pourquoi la fantaisie de quelques particuliers nous privera-t-elle des adverbes, aucunefois, aujourd'hui, soigneusement, au surplus, generalement, quasi, affectueusement, & de beaucoup d'autres, dont ceux qui parlent & écrivent le mieux se servent tous les jours fort à propos? Pourquoi leur laisserons-nous faire des regles, qu'il ne faut pas dire quitter l'envie, mais la perdre; ennuis cessez, mais finis ou terminez, élever les yeux vers le Ciel; mais lever les yeux au Ciel; nous ôtant une infinité d'autres termes sous ce mauvais fondement, que ce qui est bien dit d'une sorte, est par consequent mauvais de l'autre. Tant s'en faut,

c'eſt la richeſſe de toutes les langues de pouvoir diverſifier non ſeulement les paroles, mais encore ce que les Grecs ont nommé phraſe, les Latins élocution, & nous façon de parler Si nous en croions ces Meſſieurs, Dieu ne ſera plus ſupplié, il faut qu'il ſe contente d'être prié, puiſque le mot de ſupplier eſt impropre à ſon égard. Il n'y aura plus de ſouveraineté au monde, pource qu'elle ſonne trop mal à leur oreille, qui ne peut ſouffrir qu'une ſouveraine puiſſance. Il ne faudra plus parler de veneration, mais ſeulement de reverence. Parmi eux c'eſt être vieux Gaulois de dire lequel, duquel, eu égard, âpreté, avec une infinité d'autres paroles qui ſont dans l'uſage ordinaire; & ſi vous vous ſervez d'une diction qui entre dans le ſtyle d'un Notaire, il n'en faut point d'avantage pour vous convaincre que vous n'étes pas dans la pureté du beau langage. Je n'oſerois m'expliquer en François de ce que je penſe de tant de belles maximes, les termes de Ciceron ſerviront pour m'excuſer de m'y être tant arrêté, ne l'aiant fait, ſinon, *ut hujus infantiæ garrulam diſciplinam contemneremus*. Il parle de la ſorte en un endroit où il ſe moque de ceux qui craignoient tant de tomber dans le vice d'ambiguité, & d'amphibologie, qu'ils fai- *Lib. 2. Rh. ad. Heren.*

ſoient même difficulté de prononcer nettement leur nom; *Dum metuunt*, dit-il, *in dicendo ne quid ambiguum dicant*, *nomen ſuum pronunciare non poſſunt*. En verité, nous en ſommes venus à des ſuperſtitions qui ne ſont pas moins pueriles, & ſi l'on ne s'oppoſoit aux vaines imaginations de certains eſprits, qui croient meriter beaucoup par des ſubtilitez ſemblables à celles que nous venons de rapporter, il ne faudroit plus parler du bon ſens. Ceux qui ont examiné le merite des ames par celui des actions particulieres, & par de certaines marques que Theophraſte appelle characteres, diſent que c'eſt un indice aſſuré de grande baſſeſſe d'eſprit, quand une perſonne s'amuſe à ôter trop ſoigneuſement quelque petit fètu, ou le moindre poil étranger qui ſe trouve ſur ſes habits. Nous pouvons donner pour une maxime beaucoup moins ſujette à méconte, que ceux dont le genie n'a rien de plus à cœur que cet examen ſcrupuleux de paroles, & j'oſe dire de ſyllabes, ne ſont pas pour reüſſir noblement aux choſes ſerieuſes, ni pour arriver jamais à la magnificence des penſées. Les Aigles ne s'amuſent point à prendre des mouches, comme font les moineaux: ni les hommes que l'eſprit éleve pardeſſus le commun, à des

choſes ſi fort au deſſous d'eux. Il n'y a que les autres dont nous parlons, qui s'attachent ſerieuſement à des bagatelles. Je veux bien que leurs conſiderations ſoient aigues quelquefois, & qu'il y paroiſſe une pointe d'eſprit que tout le monde n'a pas; mais on la peut avoir en des choſes de neant. Il n'y a rien *Ep. 8.* de plus aigu, dit Seneque, que l'extremité d'un épi de bled, ni quant & quant de plus fragile & de plus inutile, *nihil eſt acutius ariſta, ſed nec futilius.* Or non ſeulement l'Eloquence eſt ennemie des grandes contraintes où nous portent ces vaines ſubtilitez, quand bien elles ne ſeroient pas ridiculus, & injuſtes, comme elles le ſont quaſi toûjours; mais elle fait même profeſſion d'uſer parfois d'un mot inuſité, qui ſeroit ailleurs barbare, & qui ne laiſſe pas d'avoir très bonne grace, lorſqu'elle l'emploie à propos, aux lieux où il poſſede cette force extraordinaire d'expreſſion, que les Grecs appellent tantôt emphaſe, & tantôt énergie. C'eſt ainſi que les Medecins font entrer heureuſement des poiſons dans la compoſition de leurs plus ſouverains remedes, que les Muſiciens ſe ſervent d'un faux ton, ou d'une mauvaiſe cadence dans un concert, avec très grande approbation de ceux qui s'y connoiſſent; & que les plus belles femmes relevent

l'éclat de leurs beautez naturelles, par l'application d'une moûche qu'elles se mettent sur le visage. On peut dire aussi qu'outre cette grande liberté que les premiers Orateurs se sont toûjours donnée, d'avoir plus d'égard au sens qu'à la diction; bien souvent la necessité, & la consideration du bien public les oblige d'en user ainsi. Car si l'on veut considerer combien il se perd de mots tous les jours, que l'usage abolit, il sera bien aisé de juger ensuite, que n'en remettant point d'autres en la place de ceux-là, nous tomberons bien-tôt dans une extréme necessité de
Lib. 3. langage. Polybe remarque que de son tems on n'entendoit que fort mal-aisément le premier traité des Romains avec les Carthaginois, fait du tems des premiers Consuls, c'est à dire, quelque peu moins de quatre cens ans auparavant, & nos anciens Romans nous font voir que nôtre langue n'est pas moins sujette au changement que les autres. Il est donc besoin que ce qui se perd d'un côté se repare de l'autre. A la verité, le peuple y donne bonne ordre, qui fait valoir les dictions nouvelles, & décredite celles que bon lui semble. Mais pourquoi les habilles hommes n'auront-ils point de part en cela? Pourquoi ne leur sera-t-il pas permis au moins de presenter à ce peuple les paroles dont ils croiront que le pu-

blic aura besoin? Elles ne lui peuvent pas être fournies de meilleure main, & en tout cas ce monstre à tant de têtes ne perd rien de son droit, n'approuvant que celles qui lui agréent. Quintilien se plaint sur ce sujet, de ce que les Latins n'ont pas eu le privilege de pouvoir former des mots nouveaux comme les Grecs, remarquant qu'à peine souffroit-on parmi les Romains cette hardiesse de nouvelle composition, qui étoit une des plus grandes vertus oratoires chez les Grecs. Car on peut voir dans Demetrius Phalereus, comme il met entre les principales perfections de la haute Eloquence, celle d'imposer de nouveaux noms aux choses, pourvû que ce soit de sorte qu'une mauvaise terminaison ne fasse pas paroître Phrygien ou Scythe celui qui parlera Grec. J'avoue que cette licence est encore moins en usage parmi nous que les Latins, & que nos Poëtes mêmes qui se sont voulu donner quelque liberté en cela, n'y ont pas travaillé avec succès; de sorte qu'il n'y auroit point d'apparence de l'entreprendre communément en prose. C'est pour cela que nous avons trouvé bonne dès le commencement, la maxime generale de fuïr les paroles inusitées. Que si nous disons ici que l'eloquence les emploie quelquefois, c'est

Lib. 8. cap. 6.

Tract. de Eloc.

une exception jointe à deux conditions, qui empêchent qu'il n'y ait de la contradiction en nôtre discours. La premiere condition est, que cela se fasse, non seulement aussi rarement que les Medecins se servent des poisons, & les Maitres de concert des dissonances, selon nos precedentes comparaisons; mais de plus, que ce ne soit qu'en des endroits privilegiez, comme si la necessité d'exprimer un bon sens, ou quelque importante pensée qui ne peut être fidellement renduë en termes communs, nous oblige d'en emploier d'autres. La seconde condition regarde la personne de celui qui se veut servir d'un mot qui a besoin de faveur. Car puisque le nombre est fort petit de ceux qui approchent aucunement de l'eloquence dont nous parlons, il ne doit être accordé qu'à bien peu de monde, de s'attribuer une liberté qui n'est concedée qu'aux grands Orateurs. De même qu'il n'est pas permis dans la Morale d'imiter toûjours Socrate, Diogene, ou Aristippe, qui faisoient & disoient beaucoup de choses contre les mœurs de leur tems, par un privilege que leurs vertus nompareilles s'étoient acquis, *magnis illi & divinis bonis hanc licentiam assequebantur*. Aussi peut-on dire dans la Rhetorique, qu'il n'appartient pas aux petits

Cic. lib. 1. Offic.

Ecrivains de ſe donner de certaines licences, qui ſont reſervées aux grands maitres ſeulement.

Or ſi c'eſt un vice à ceux-là de ne pas meſurer leurs forces, je les trouve encore plus blâmables lorsqu'ils ont la hardieſſe de cenſurer, en des ouvrages qui regardent l'éternité, ces petites paroles que nous diſons échaper quelquefois aux autres fort heureuſement. C'eſt faire comme Momus, qui ſe mit à reprendre Venus d'être mal chauſſée, voiant qu'il ne trouvoit rien en elle dont il pût médire. Et j'oſerai encore comparer ces injuſtes Critiques à ceux qui penſent diminuer la gloire des aſtres, quand ils ſe vantent d'y avoir obſervé quelques petites taches noires. Mais comme perſonne, ſans folie, ne trouvera le Soleil moins beau à cauſe de ces nouvelles remarques, je ne croi pas non plus qu'un homme de bon ſens voulût condanner une œuvre de grande recommendation, pource qu'on y auroit trouvé quelque diction à redire. Et neanmoins on fait encore pis. J'ai vû depuis peu de tems fort mal-traiter un travail qui meritoit beaucoup de loüange, ſur ce mauvais pretexte que ſon Auteur ne s'étoit pas toûjours ſervi des mots propres. Si eſt-ce que quand la neceſſité d'uſer de metapho-

re ne ſe rencontreroit pas en toutes langues, comme elle fait très ſouvent, ce ſeroit ſe priver des plus belles figures de la Rhetorique, de ne vouloir jamais emploier que les termes propres, & j'oſe dire qu'il y auroit du vice
Cap. 28. d'en uſer de la ſorte. Pour le moins eſt-ce l'opinion de Longinus, que rien ne ſert d'avantage à rendre l'oraiſon grande & maje-
De Orat. ſtueuſe, que les translations. Et Ciceron les compare ſur ce propos aux robes qui ont été faites contre le froid, & qui depuis ſe portent plus par bien-ſeance que par beſoin. Ce n'eſt pas pour pardonner les fautes, quand on reprend même ce qui peut tenir lieu de vertu. Je repete pourtant ici, qu'il eſt permis de faillir eloquemment, & qu'une mauvaiſe parole a quelquefois autant de grace en la bouche d'un Orateur, que le begaïer en celle des filles, qui rend bien ſouvent leur parler plus
Ovid. 3. de arte am. agreable,

In vitio decor eſt quædam malè reddere verba.

On a dit au ſujet des ouvrages d'Apollonius Rhodien, que c'étoit parfois un defaut de ne point commettre de fautes. C'eſt ſelon le même ſens que nous ſoutenons que la haute Eloquence n'auroit pas toute la majeſté qui la doit accompagner, ſi elle s'aſſujettiſſoit ſi ſervilement aux mots dont elle uſe, qu'elle

n'en osât jamais prononcer aucun qui n'eut eu les ſuffrages du peuple. Gellius a un Chapitre excellent pour faire voir que les plus grands hommes dans l'une & dans l'autre Eloquence, Poëtique, & Oratoire, en ont tout autrement uſé; & que le ſeul égard qu'ils ont eu au ſon, & à la ſatisfaction de l'oreille, leur a fait mépriſer ſouvent toutes les loix de la Grammaire. Quand Virgile a dit *urbis* pour *urbes*, & Ciceron *peccatu* pour *peccato*, avec beaucoup d'autres paroles ſemblables, ils ont choqué les regles & l'uſage du parler ordinaire, pour vaquer à ce contentement de l'ouïe que nous ſommes contraints d'exprimer par le mot Grec ἐυφωνία puiſque Gellius ne lui en a pû trouver en Latin, non plus que nous en François. Son conſeil eſt, qu'on doit plûtôt conſulter ſon oreille qu'un Grammairien; & que la bonne cadence d'un mot irregulier le peut ſouvent faire préferer à celui qui eſt plus approuvé. En effet, puiſque l'une des fins de l'Orateur eſt de plaire, Platon l'aiant pour cela comparé au bon Cuiſinier, & mis la Rhetorique entre les arts qui ſervent à la volupté; c'eſt ſans doute qu'il doit viſer ſur tout à recréer ce ſens que les Ecoles nomment par excellence le ſens des diſciplines

Lib. 13. cap. 19.

Il ne me reste rien après cela dont je veïlle grossir la premiere partie de ce Discours, que nous avions destinée à considerer la diction toute nuë. J'ajouterai seulement, qu'encore que les paroles semblent à beaucoup de personnes de fort peu de consequence; si est-ce qu'à y prendre garde de près, on trouvera que la meilleure partie des hommes s'occupe à les examiner. Les plus grands differens qui se trouvent en toute sorte de professions n'ont souvent point d'autre fondement, on a vû tout le monde Chrestien se partager pour un ïota; & le sens des loix sacrées ou prophanes tombe tous les jours en dispute, par la diverse interpretation qu'on donne aux termes dont s'est servi le Legislateur. C'est une chose certaine, que les Philosophes anciens qui ont exercée de si grandes animositez les uns contre les autres, étoient ordinairement plus en different pour les mots que pour les matieres. Zenon fit sa secte à part, inventant des dictions nouvelles, pour signifier, comme on lui reprochoit, la même chose que disoient les autres. Carneades soûtint pour cela, que les Stoïciens ne disputoient que des termes avec les Peripateticiens, & qu'ils n'avoient entre-eux que la voix differente dans un même sentiment. Et il y en a

ὁμοιούσιος & ὁμοούσιος

Cic. lib. 3. de fin.

qui ont travaillé à faire voir, que de ces derniers n'avoient pas moins de convenance avec les disciples de Platon, en ce qui étoit des pensées, encore qu'ils s'en expliquassent diversement. Ce n'est donc pas une grande merveille si l'on s'accorde si peu sur l'usage des paroles dans la Rhetorique, puisqu'elles ont le même effet dans toutes les disciplines, & que les hommes qu'on a cru les plus raisonnables n'en ont pû convenir. Passons au second article, & y considerons les periodes separément, comme membres qui composent le corps de l'Oraison, dont nous parlerons en troisiéme lieu, suivant nôtre division.

C'est une chose merveilleuse qu'il y ait des hommes tellement nez à se donner de la peine dans leurs compositions, comme dit Quintilien, qu'ils ne croient avoir jamais rien écrit à propos, si ce n'a été avec beaucoup de difficulté. Ceux de cette humeur ne se satisfont qne fort rarement, ils se travaillent la plume à la main, comme l'oiseau qui se bat à la perche, & la moindre periode les fatigue plus qu'un discours entier ne devroit faire, s'ils étoient moins persecutez de leur propre genie. Ce n'est pas que je veuïlle dire qu'il ne soit fort bon d'user de severité

Lib. 10. cap. 3.

envers ſoi-même, & de corriger par une ſeconde & troiſiéme penſée, ce qui eſt échapé de moins recevable dans la premiere. Il n'y a point de conception qui ne nous plaiſe d'abord lorsque nous la couchons ſur le papier, autrement nous ne prendrions pas la peine de l'y mettre; de ſorte que ſi nous ne repaſſions deſſus, après avoir laiſſé refroidir ce premier feu d'amour, que nous avons naturellement pour tout ce qui vient de nous, il ſortiroit beaucoup d'imperfections de nos mains, que le jugement nous doit faire ſupprimer, ſi la correction n'eſt ſuffiſante pour les reparer. Car les productions de l'ame ſont en leur commencement de la nature des vins nouveaux, qui ne demandent qu'à échaper & à s'épandre; & nous avons une certaine tendreſſe pour nos enfans ſpirituels, qui nous empêche de reconnoître ſi-tôt leurs defauts. Il eſt beſoin d'un peu de tems pour les appercevoir; & de quitter la qualité de pere paſſionné, ou d'Auteur partial, pour prendre celle de Lecteur indifferent. C'eſt alors qu'il ne ſe faut rien pardonner à ſoi-même, que les ratures doivent rendre notre écriture plus agreable, & que la plume en effaçant peut former les plus beaux-traits de ſon art. Mais encore y a-t-il quelque mediocrité à garder en cela, nos

censures pour être rigoureuses ne sont pas obligées à l'injustice : & c'est une legereté d'esprit trop grande, de condanner toûjours les premieres expressions, pour en mettre d'autres qui souvent ne les valent pas, ou qui n'ont point d'autre avantage que celui d'être venues les dernieres. Il se trouve neanmoins assez de personnes de ce temperament. Le style obscur & corrompu de Tibere s'en ressentoit si fort, que ce qu'il faisoit sur le champ étoit sans comparaison meilleur, que quand il avoit travaillé avec beaucoup de peine & de loisir. Et l'Orateur Calvus nous est representé pour avoir tellement peché en cette sorte de superstition, que sur l'apprehension de laisser la moindre chose dans une periode, qui pût faire tort à l'Eloquence dont il faisoit profession, il lui ôtoit souvent ce qu'elle avoit de plus loüable, comme ceux qui pour se purger du mauvais sang, tirent jusqu'à celui, qui est necessaire à la vie, *Nimium inquirens in se, atque ipse sese observans, metuénsque ne vitiosum colligeret, etiam verum sanguinem deperdebat.* Or si nous avons tantôt blamé le soin trop scrupuleux des paroles avec quelque raison, il n'y en a pas moins de declamer ici contre la trop grande curiosité que plusieurs apportent en la composition

Suet. in Tib. art. 70.

Cicer. in Bruto.

Demet. Phàl. de Eloc. Quintil. l. 8. c. 4. de leurs periodes. J'avouë que les Maitres qui les ont divisées en trois genres, l'Historique, le Dialogique, & l'Oratoire, nous ont obligé de les former en sorte, que l'ordre, les jointures, & les nombres y soient observez, & que si l'on n'a égard à ces trois choses, il est bien difficile de rendre une periode parfaite. Mais je soûtiens aussi que les mêmes qui nous ont donné ces regles, nous ont enseigné de ne nous y asservir que de bonne façon, & qu'ils nous ont laissé des exemples de les mépriser, autant de fois qu'elles pourroient préjudicier au bon sens. Car il arrive quelquefois, que pour se tenir trop attaché aux mesures, & à la cadence d'une periode, on se relache d'une partie de ce qu'on doit dire, ou que l'esprit qui donne trop d'attention à la maniére de s'expliquer, n'a pas toute la vigueur qu'il devroit avoir lorsqu'il conçoit les choses, & qu'il s'applique à la matiere dont il est obligé de traiter. Je veux donner un exemple notable de ce que je dis. Quand les Venitiens se resolurent de mettre la main à la plume pour se defendre de l'interdit où les mettoit le Pape Paul Cinquiéme, ils firent choix d'un Jean Baptiste Leon, qui avoit la reputation de savoir toutes les finesses de la langue Italienne, & d'en posseder toutes les

graces.

graces. Pour ſon inſtruction ils lui donnerent les memoires du Pere Paul, leur grand Theologien d'Etat, qu'on n'eſtimoit pas avoir le ſtyle ſi delicat, & ils changerent Baptiſte Leon d'écrire ſuivant ces memoires en faveur de la liberté Venitienne, & de faire valoir les droits de la Republique. Celui-ci qui ne penſoit qu'à l'elegance des paroles, & à la beauté des periodes, s'acquita de ſa charge de telle ſorte, qu'aiant foiblement expliqué les plus fortes raiſons du Pere, & ſouvent abandonné ſes meilleurs ſentimens, afin de ne rien dire qui ne fut très eloquent, on fut contraint de remettre la charge de l'écrit au même qui avoit fourni les bonnes penſées, dont il s'acquita avec cette vigueur & cette ſuffiſance qui fut reconnuë de tout le monde, ce que je pretends dire ſans toucher le merite de l'affaire dont il étoit queſtion. Voilà combien il importe de ne ſe pas trop aſſujettir à la beauté du langage, & de n'en pas faire la plus conſiderable partie de l'Eloquence, qui conſiſte au bon raiſonnement. Polybe ſe moque pour cela de l'Hiſtorien Zenon, qui negligeoit ce qui étoit le plus important en ſon métier, & commettoit des fautes eſſentielles dans l'Hiſtoire, croiant s'être acquité dignement de ſa charge s'il avoit eu l'elocu-

Vie du P. Paul.

Ex. Conſt. p. 75.

tion elegante, & s'il avoit excellé au nombre & à la cadence des periodes. En effet, nous voions beaucoup de perſonnes qui ſont tellement leur principal de cela quand ils écrivent, & qui montrent une ſi grande negligence ou impuiſſance au reſte, que c'eſt une compasſion de leur voir emploier en des choſes de neant des termes ſi exquis & ſi curieuſement recherchez. Il me ſemble que nous pouvons les comparer à ceux qui s'amuſent à cribler de la terre avec un grand ſoin, pour n'y mettre enſuite que des Tulipes, & des Anemones. Ces fleurs ſont belles à la verité, & donnent du plaiſir à la vuë, mais auſſi paſſent-elles en un inſtant, ne produiſent point de fruits, & ne ſont nullement comparables aux plantes utiles à la vie humaine. Les ouvrages de ceux dont nous parlons, quoique travaillez avec une grande peine, ne ſont ni de plus d'uſage, ni de plus de durée que ces Anemones; en revanche que ce qui part de la main des hommes, qui poſſedent un veritable & ſolide eloquence, bien que moins accompagnée de curioſité, ne craint point que le tems l'intereſſe, & ſe trouve utile même à la Poſterité, C'eſt pourquoi, pourſuivant nôtre comparaiſon, nous dirons que ces derniers reſſemblent à ceux qui plantent des

vergers, ou qui ont deſſein de faire venir du bois de haute fûtaie, à quoi ils travaillent avec le plus d'ordre & de grace qu'on y peut apporter, ſans s'amuſer pourtant à ſaſſer la terre, ni à éplucher jusqu'à la plus petite pierre. Tant s'en faut, comme nous avons dit, que ſouvent un mot qui tient encore de la barbarie, peut être emploié ſi à propos qu'il a de l'elegance; ils croient qu'une periode mal arondie, & negligemment couchée, peut de même avoir un fort bon effet dans l'Oraiſon, comme les ombres l'ont dans la peinture, où elles relevent les autres couleurs, & rendent un tableau plus accompli. Nous voions des exemples de cela dans les plus belles pieces Grecques & Latines, qui nous reſtent des Anciens, quand les leçons de la Rhetorique ne nous l'auroient pas enſeigné. A la verité, Iſocrate & ceux qui le voulurent imiter, comme Theopompe & quelques autres, furent plus ſcrupuleux ſelon l'obſervation de Quintilien; mais Demoſthene & Ciceron ſe ſont par tout donné de merveilleuſes licences pour ce regard. On ne doit pourtant pas penſer qu'ils en aient ainſi uſé ſans raiſon. Car outre qu'un peu de negligence ſert quelquefois beaucoup à perſuader, qui eſt le but de l'Orateur, parce qu'elle couvre

Cicer de Orat. & Quint. l. 9. cap. 4.

ſon artifice; il ſe peut faire encore que le defaut qui ſe trouvera en l'un des membres de la periode, & qui la rendra comme boiteuſe, plaira par la même raiſon qu'Ovide dit que ſa belle Elegie étoit plus agreable d'avoir un pied plus long que l'autre,

Lib. 3. Am. El. 1. *In pedibus vitium cauſa decoris erat.*

C'eſt une choſe certaine que les Rheteurs ont fait un vice de s'attacher trop en ceci aux regles de la perfection. Nous voions même que Philonicus le Dialecticien, avec Hieronymus le Philoſophe, reprirent Iſocrate d'en avoir uſé comme nous venons de dire; aiant ſouvent contraint ſa conception, & aſſujetti ſes penſées aux nombres d'une periode. Car c'eſt, diſoient-ils, violer l'ordre de la nature, qui veut que les paroles ſervent à la ſentence, & non pas au contraire, où il paroit je ne ſai quoi que l'on juge indigne d'un homme ſerieux. De là vient que les pieces de cet Orateur qu'il compoſa les dernieres; dans un âge de plus grande prudence, ſont beaucoup meilleures que les autres, s'étant corrigé de cette vaine curioſité qu'il avoit euë auparavant, ſelon le jugement qu'en fait Denys d'Halicarnaſſe. Et on peut remarquer dans Longinus, comme il ne reconnoit rien de plus ennemi qu'elle de ſa haute Eloquence,

In Iud. de Iſocr. *Cap. 32.*

qui ne ſouffre pas qu'on s'arrête à beaucoup de choſes, dont l'Eloquence vulgaire fait de l'état; non plus, dit-il, que les grands Statuaires faiſant un Coloſſe, qui doit être la merveille de pluſieurs ſiecles, ne s'amuſent pas à toutes les delicateſſes que les moindres ouvriers emploient aux petites pieces qu'ils font. Mais pource que ces conſiderations ſont generales, je viendrai au particulier des periodes, que je conſiderai en leur quantité, & en leur qualité.

Une periode peut pêcher dans la quantité en deux façons, ſoit qu'elle ſoit trop longue, ou trop courte. Car ſi elle s'étend au delà d'une juſte longueur, il ne ſe peut faire que la conſtruction n'en devienne obſcure & difficile; ce qui rend une Oraiſon tout-à-fait vicieuſe. La raiſon de cela ſe prend de ce que les trois perfections d'un Orateur ſont d'enſeigner, de plaire, & d'émouvoir. Or ce qui eſt obſcur, n'enſeigne pas; & il eſt impoſſible qu'une choſe difficile plaiſe comme telle, ni pareillement qu'elle émeuve ainſi qu'elle doit. D'où l'on peut voir que la longueur démeſurée d'une periode eſt tout-à-fait contraire à l'Eloquence, puiſqu'elle prive un diſcours des plus grandes perfections qu'il doit avoir. Que ſi cet excès a été condanné

parmi les Grecs & les Latins, qui ne pouvoient souffrir une periode ploiante par le milieu, ou dont les extremitez penchassent par sa trop grande étenduë, ce doit être parmi nous un defaut bien plus insupportable. Car nôtre humeur promte ne s'accorde pas avec cette ennuïeuse attente, où il faut que l'esprit demeure pour recueillir le sens d'une longue periode, qui n'est jamais parfait qu'à la fin, & dont une partie se perd bien souvent en chemin, le commencement s'oubliant avant que l'on soit au bout. D'ailleurs on peut bien remarquer que nôtre langue s'y accommode encore moins que celle des anciens, puisqu'il se trouve quelquefois des periodes dans Demosthene & dans Ciceron tellement à perte d'haleine, qu'il est sans doute que nous ne les endurerions jamais en pas un de nos Ecrivains. Celles-là sont sur tout à blamer qui envelopent plus d'un sens, parce qu'elles partagent d'avantage nôtre esprit, & le mettent comme au desespoir. Aussi n'y a-t-il gueres que ceux qui commencent à se méler d'écrire, à qui il en échape de telles. Encore faut-il que le vice vienne d'un mauvais principe, & qu'il y ait de la confusion d'esprit precedente : ceux qui conçoivent nettement les choses, les couchant quasi toûjours

de même ſur le papier. Mais pource que je ne voi à preſent aucun de ceux qui mettent la main à la plume avec quelque reputation, qui ne convienne de ce que nous venons de dire, & qui n'évite fort ſoigneuſement ces trop longues periodes : Je me contenterai de rapporter deux mots de ce que les anciens en ont dit, pource qu'ils ont été de differente opinion ſur cela. Ils ſont bien d'accord en ce qu'une periode parfaite doit au moins avoir deux membres : car celles qui n'en ont qu'un ſont nommées ſimples, ou imparfaites. Mais Quintilien, qui dit qu'on lui en donne ordinairement quatre, ajoûte qu'elle en peut recevoir encore d'avantage. Ciceron ſemble être de ſon avis, reglant ſa plus longue étenduë à celle de quatre vers de ſix pieds, ou à ce que nous pouvons prononcer d'une ſeule haleine. Demetrius, l'Orateur, & le Sophiſte Alexandre ſoûtiennent au contraire qu'une periode qui a plus de quatre membre eſt trop longue, & qu'elle n'a plus cette ſymmetrie periodique, comme parle Demetrius, où conſiſte ſa perfection. C'eſt le même qui obſerve que les periodes étenduës conviennent principalement au genre de l'Eloquence ſublime. D'où vient que le vers Hexametre, qui eſt le plus

Dem. Ph. de Eloc. Lib. 9. cap. 4.

Prœm. lib. 2. de fig.

grand de tous, eſt nommé Heroïque, & deſtiné à repreſenter les actions memorables de ceux que les anciens appelloient des demi-Dieux: Au contraire des vers d'Archilochus, & d'Anacreon, qui comme fort petits ne ſont propres qu'au plus bas genre d'écrire. Venons maintenant aux periodes qui pêchent dans l'autre extremité pour être trop courtes, & où je voi que l'abus eſt d'autant plus grand, qu'il trompe ſous l'apparence du bien, le vice aiant été pris en cela, comme quelquefois dans la Morale, pour une vertu.

De même qu'il n'y a rien de plus ennuieux que le langage de ceux qui uſent de ces longs propos, qu'on voit ſouvent tenir au Docteur Gratien de la Comedie; auſſi peut-on dire que le ſtyle trop concis qui fait les courtes periodes que nous voulons reprendre, reſſemble au parler d'un aſthmatique, & de ceux qui ont une continuelle palpitation de cœur. Que ſi d'une part ces periodes témoignent la courte haleine de ceux qui les coupent ſi menu, il ſemble d'ailleurs qu'elles ne ſoient bonnes que pour des perſonnes à qui quelque debilité ſpirituelle fait rejetter les diſcours plus étendus; comme il y a des malades qui ne ſe peuvent nourrir que de hachis, & qui ne ſauroient digerer les viandes ſolides. Ce monſtre de

Caligula jaloux de la reputation de Seneque, lui voulut imputer de n'avoir écrit que pour ceux-là, & l'accusa d'avoir mis beaucoup de gravier ensemble, sans chaux, & sans liaison, nommant ainsi sa façon de s'expliquer aussi libre & austere que sa vie : Mais cet illustre Philosophe n'a pas besoin de nôtre defense sur cela, l'injure aiant été rejettée il y a long-tems sur l'humeur tyrannique de son Auteur, qui ne pouvoit souffrir une gloire dont il étoit également indigne & envieux. Que si l'Eloquence Philosophique de Seneque n'a pas observé par tout ce que prescrivent les regles de l'Eloquence Oratoire, cela s'est trouvé tellement recompensé par la grandeur & par le prix de ses pensées, que son merite n'en a point reçu de diminution. On peut neanmoins reconnoitre par l'invective de cet Empereur, qu'un style trop entrecoupé a toûjours été tenu pour fort vicieux. Ceux qui s'en servent encore aujourd'hui le veulent rendre recommandable, parce qu'il semble avoir d'avantage de pointes que celui qui est plus diffus; & d'autant que beaucoup de figures, comme les antitheses, & les allusions, y paroissent avec un éclat nompareil. Il faut pourtant avouër que toutes ces petites gentillesses, ne sont considerables, que comme

les moindres étoiles qui brillent à nos yeux en tremblottant; au lieu que la vraie Eloquence doit être comme un Soleil plein de chaleur & de lumiere, dont les influences peuvent tout sur nos esprits. Et puisque nous ne saurions mieux comprendre une chose si divine, que par des comparaisons prises du Ciel, j'ajoûterai que le style rompu, & les periodes brisées, sont bien capables d'exciter dans nos ames une émotion semblable à celle que cause ici bas le mouvement de trepidation, dont les effets ne sont quasi pas considerez. Mais qu'une haute & magnifique Eloquence ravit les esprits & les emporte comme un premier mobile, sans que rien lui puisse resister. Au surplus la liberté qu'ont pris les Italiens d'accuser un François de la corruption de leur Eloquence, & de dire que l'Historien Mathieu avoit depuis peu donné l'exemple chez eux de cette mauvaise façon d'écrire dont nous parlons, est cause que je ne ferai nulle difficulté de remarquer ici, que l'Auteur moderne du *Romulo*, du *Davide perseguitato*, & de quelques autres petits Traitez de même étoffe, qui ont ébloui d'abord de certains esprits, est peut-être le plus depravé, & celui qui a le plus peché au style que nous reprenons, de tous ceux de ce

Mascardi tratt. dell. art. Hist. p. 614.

Malvezzi.

tems. Sa maniere de s'expliquer eſt toute ſemblable à l'allure des petits enfans qui ne vont que par ſecouſſes; & il y paroit une foibleſſe comme au vol des oiſeaux qui n'ont pas l'aile aſſez forte, & qui n'oſent encore ſe hazarder que de branche en branche. En effet, vous n'y voiez rien d'étendu, ce ne ſont que ſens briſez ſi court, qu'on en eſt ſurpris, & tout y va par des contrepointes, dont la plûpart ſont fondées ſur un jeu de paroles qui n'a rien de ſerieux. Il fait ſouvent des ſaillies violentes, mais c'eſt pour ſe repoſer tout auſſi-tôt; ſes repriſes ſont ſi frequentes & ſi ſubites, qu'elles nous repreſentent le ſauter d'une pie; & il y a ſi peu de liaiſon entre ſes periodes, & ſouvent en elles-mêmes, que je ne penſe pas que cela ſe puiſſe aſſez expliquer que par le Proverbe des Latins, *ſcopæ diſſolutæ.* C'eſt ce que j'ai bien voulu dire d'un étranger, afin de me taire de ceux de nôtre Nation, qui ſont pis que lui. Car ſi beaucoup de conſiderations m'ont empêché de nommer ceux d'entre-nous, que j'euſſe crû pouvoir donner pour patrons d'une ſinguliere Eloquence; il y en a de plus fortes encore, & de plus conformes à mon humeur, qui me defendent de parler de qui que ce ſoit en mauvaiſe part, & qui ne conſentent pas que

j'offenſe jamais perſonne par un mauvais trait de plume.

Diſons maintenant quelque choſe des qualitez d'une periode, que l'on conſidere ſelon qu'elle eſt nombreuſe, bien ſonante, ornée de figures & accompagnée de quantité de conditions, dont les Rheteurs nous ont laiſſé un aſſez grand nombre de preceptes. Mais pource que je n'écris pas une Rhetorique, me contentant de toucher ſimplement les points que j'ai crû importer d'autant plus à l'Eloquence de ce tems, qu'ils ſont moins conſiderez; il n'y a pas lieu, ce me ſemble, de nous arrêter beaucoup ſur ces qualitez, & ce ſera aſſez d'y faire quelques legeres reflexions. Car premierement pour ce qui eſt des nombres & du ſon des periodes, il faut avouër que nôtre langage a reçu depuis peu tant de graces pour ce regard, que nous ne voions gueres de periodes mieux digerées, ni plus agreablement tournées dans Demoſthene, ou dans Ciceron, que ſont celles de quelques-uns de nos Ecrivains. Il me ſeroit aiſé de prouver ce que je dis par l'autorité de leurs ouvrages, ſi je ne craignois d'offenſer beaucoup de perſonnes dans le choix de deux ou de trois. L'un d'entre eux, que je croi avoir le plus merité en cette partie, comme au re-

ſte des ornemens de nôtre Langue, a couru la fortune de tous ceux qui excellent en quelque profeſſion, par l'envie qui s'eſt particulierement attachée à lui. Ce ſeroit augmenter cette ombre importune de ſa vertu de le deſigner d'avantage; je ne dois pas d'ailleurs rompre pour lui le vœu de mon ſilence; & c'eſt ſans doute, quoique nous nous taiſions, qu'il éprouvera auſſi bien que Menandre, les jugemens de la Poſterité plus favorables que ceux de ſon ſiecle. Il me ſuffit de dire cependant, que lui, & ceux qui ont heureuſement travaillé comme lui à cette agreable harmonie des periodes, s'en ſont acquitez de telle ſorte, que je ne penſe pas qu'on puiſſe porter plus haut une ſi importante partie de l'Eloquence. Car ce ſeroit ſe tromper de croire qu'encore que l'Oraiſon n'ait pas ſes pieds & ſes membres ſi ſenſibles que la Poëſie, ils ſoient moins à conſiderer pour cela dans la proſe que dans les vers. Tant s'en *Cic. in Orat.* faut, les Maitres aſſurent que la cadence nombreuſe d'un Orateur eſt bien plus difficile à obſerver que celle d'un Poëte; pour cette raiſon entre autres, que celui-là eſt obligé d'éviter ſoigneuſement les meſures poëtiques, n'y aiant rien de plus vicieux dans une Oraiſon, que d'y gliſſer inopinement quelques

vers. Si eſt-ce que ç'a été une choſe ſi difficile aux Anciens, de ne pas tomber quelquefois dans cet inconvenient, qu'Iſocrate le plus exact de tous les Grecs, & qui donnoit quelque fois dix années entieres à compoſer une de ſes pieces, ſe trouve avoir laiſſé couler des vers par mégarde dans une proſe ſi étudiée. Et ce qui eſt bien conſiderable, & qui montre la grande difficulté de ne le pas faire, c'eſt que le Peripateticien Hieronymus, qui prit la peine d'examiner ſur cela Iſocrate, & qui trouva juſqu'au nombre de trente vers meſurez dans toutes les œuvres de ce grand Orateur, ne pût s'empêcher lui-même de commettre la faute qu'il reprenoit, dans le livre écrit exprès contre ce vice. Le Sophiſte Theon aſſure, qu'il n'y a point eu d'Orateurs à qui il n'en ſoit arrivé autant, & qu'Ephore aiant compoſé une belle Oraiſon pour montrer combien cette locution trop nombreuſe & trop poëtique étoit vicieuſe en proſe, ne laiſſa pas de faire un vers ſans y penſer dès le commencement de ſon diſcours. Il ne faut pas douter que ce defaut ne ſoit auſſi blamable en nôtre Langue qu'en aucune autre; c'eſt pourquoi nous voions que ceux dont je viens de parler, qui ont le mieux entendu les delicateſſes de l'Eloquence Françoiſe, ſe ſont fort

In Progym.

curieusement éloignez des limites de la Poësie dans leurs compositions oratoires. Ceci soit dit à l'égard des nombres, & de la cadence des periodes; car la Poësie a d'ailleurs beaucoup de choses qui ornent merveilleusement l'Oraison, & qui la rendent plus magnifique, comme Demetrius le prouve par l'éloquence d'Herodote & de Thucydide. Je n'avancerai donc rien d'avantage sur ce sujet, sinon qu'encore qu'on ne puisse trop estimer les periodes nombreuses, il faut neanmoins user de temperament en cela, comme en toute autre chose. Homere même ne s'est pas soucié bien souvent de la quantité d'un vers, pour suivre l'impetuosité de son grand genie, qu'il n'eut pas voulu arrêter sur si peu de chose. Et il me souvient que le Sophiste Eunapius ajoûte à ce propos, qu'on doit imiter Phidias qui travailla de telle façon, que sans être trop exact aux moindres mesures, il fit cette Pallas qui fut la merveille de plusieurs siecles. Ceux de cette profession qui se sont exercez en petit avec quelque reputation, comme Calamides, & Callimachus, ont quelquefois été loüez d'avoir achevé des pieces avec beaucoup de subtilité & d'elegance; mais on ne les a jamais comparez aux Phidias, ni aux Polycletes, qui égaloient dans leurs ouvrages

Tr. de Eloc.

In Acacio.

Ex Dion. Halic. in Iud. Isoc.

la majeſté des Dieux qu'ils repreſentoient. L'Eloquence eſt encore plus auſtere en ceci que la Peinture, ou la Statuaire, ne pouvant ſouffrir qu'on s'aſſujettiſſe baſſement à toutes les regles d'une artificieuſe élocution. Nous voions en effet que l'harmonie trop affectée, & le ſon trop recherché des periodes de Mecenas & de Gallion, ne plaiſoit pas à ces grands Orateurs qui examinoient les cauſes de la corruption que l'eſpace d'un ſiecle ſeulement avoit mis dans leur Eloquence. C'eſt pourquoi l'on peut dire que cette divine faculté mépriſe quelquefois de parer ſes periodes avec trop de curioſité, comme ſi c'étoit prendre les habits ou le fard d'une Courtiſane qui ne ſonge qu'à l'exterieur; au lieu que l'Eloquence veut plaire avec dignité, & paroitre avec cette majeſté que merite le grand empire qu'elle exerce ſur nos ames. *Majore animo aggredienda eloquentia,* dit Quintilien, *quæ ſi toto corpore valet, ungues polire, & capillum reponere, non exiſtimabit ad curam ſuam pertinere.*

Dial. de clar. Or.

Proœ. l. 8.

L'erreur où j'apprends que vivent des perſonnes qui croient que tout rencontre de voielles ſoit vicieux, & qu'on m'a dit même avoir compoſé des livres où ils ont ſoigneuſement évité de tomber dans cet inconvenient, m'oblige d'en dire ici un petit mot.

Il

Il ne faut pas douter qu'il n'y ait de certains concours de voielles, qui sont grandement à fuïr à cause du mauvais son qui en procede, dont il n'y a point d'oreilles qui ne se trouvent offensées. Mais aussi ne faut-il pas penser que ce soit une maxime generale, qu'on ne doit jamais souffrir deux voielles qui se touchent. A la verité Demetrius nous apprend qu'Isocrate & ses Disciples la voulurent établir; en quoi ils furent contredits par d'autres qui prenoient ce conflit, ou collision de voielles, comme les Latins en parlent, pour une chose du tout indifferente. L'avis de Demetrius, qui doit, ce me semble, être suivi, tient le milieu entre ces deux extremitez. Et comme il veut qu'on s'abstienne quelquefois d'un certain choc de voielles, qui blesse notablement l'ouïe ; aussi montre-t-il que d'en vouloir absolument defendre le rencontre, se seroit souvent se priver de la plus grande douceur, & des plus sensibles graces de l'Oraison. Il justifie cela par beaucoup d'exemples dans sa Langue, où les noms d'Aiax, de Aiaia, & assez d'autres, font voir que l'union de plusieurs voielles forme des paroles très agreables. Les diphthongues mêmes se joignent quelquefois en Grec melodieusement, outre qu'elles relevent, dit-il,

Ex Dion. Halic. in Iud. Isoc.

le diſcours, & le rendent plus magnifique. Je ne m'amuſerai pas à rapporter là-deſſus ce qu'il allegue des Prêtres d'Egypte, qui prononçoient les ſept voielles de ſuite à l'honneur des Dieux de ce tems-là, ne ſe pouvant rien ouïr de plus doux à l'oreille. Mais je dirai ſimplement que, comme la Langue Latine ſouffre le rencontre des voielles, & n'eſt en rien differente pour ce regard de la Grecque, la Françoiſe n'en a pas davantage d'averſion, & tant s'en faut qu'elle y ſoit plus ſcrupuleuſe, que nous avons des triphthongues qui montrent bien que nôtre parler n'eſt pas ennemi des voielles. C'eſt donc une moquerie de vouloir apporter ici tant de ſeverité, & de penſer que ce ſoit mal dit, j'ai aimé, ou quelque choſe de ſemblable, pource qu'il y a pluſieurs voielles de ſuite; puiſqu'au contraire elles ont fort bonne grace, & ſe prononcent là, & ſouvent ailleurs très doucement, par ceux mêmes qui ont une parfaite connoiſſance de nôtre Langue. Je penſe en verité qu'on peut bien dire de ceux qui ſe donnent de ces peines inutiles parmi nous, la même choſe que nous liſons dans Denys d'Halicarnaſſe, quand il parle du ſtyle de Theopompe, l'un des imitateurs d'Iſocrate. Car il témoigne que ſi Theopompe eût mépriſé ce

Quintil. l. 11. c. 5.

Ep. ad C. Pom. & in Rh. præc.

rencontre de voielles, & negligé quelques figures qu'il affectoit trop, aussi bien que les nombres de toutes ses periodes, il eût été bien plus excellent Ecrivain, & se fût surmonté lui-même en beaucoup de façons.

Quant aux Tropes ou Figures, il y en a qui les ont distinguées. Le Sophiste Alexandre veut que les Tropes soient des vertus de la diction, comme les barbarismes en sont les vices: Et que la Figure ne s'emploie que dans la liaison du discours, à qui elle donne autant d'ornement, que le solœcisme le gâte. Mais beaucoup de Rheteurs avec Quintilien ne mettent point de difference entre les Tropes & les Figures, en quoi nous les imiterons ici, puisque nous n'avons que deux mots d'avis à donner, en remarquant qu'elles sont d'autres ornemens de periode fort considerables. Car les metaphores dont nous avons déja parlé, les epithetes, les paronomasies ou allusions, les hyperboles, & le reste des Figures qu'on peut voir dans les livres de Rhetorique, sont autant de lumieres d'Oraison, qui lui donnent un lustre merveilleux. C'est pourtant aussi une maxime generale, qu'il n'en faut pas user avec excès, pource que les plus belles choses du monde perdent leur grace, & deviennent même odieuses, si on s'en

Proœm. l. 1. de fig.

Lib. 9. cap. 1.

ſert immoderément. L'œil eſt bien la plus belle partie du corps, mais vous n'y en ſauriez mettre plus de deux ſans difformité; & quoique la pourpre ſoit la plus excellente des couleurs, il n'eſt pas permis de l'appliquer indiſcrétement, ni ſans meſure, puiſqu'elle ne peut être miſe aux yeux ſans les offenſer, ſelon que Platon l'a gentiment remarqué en quelque autre ſujet. Or cette regle s'étend non ſeulement ſur les moindres Figures, mais même ſur celles qui peuvent comprendre pluſieurs periodes, comme font quelquefois les Ironies, & les Allegories, ou Metaphores continuées. C'eſt pourquoi Longinus dit que Platon fut repris par quelques-uns d'avoir uſé de ces dernieres avec trop de licence, & qu'un certain Cecilius lui oſa preferer pour cela l'Orateur Lyſias, comme celui qui avoit été bien plus retenu en cette partie.

Lib. 4. de Rep.

Cap. 28.

Pour ce qui eſt de la metaphore ſimple, j'ajoûterai deux ou trois petites conſiderations à ce que nous avons dit. Et premierement, que le precepte commun touchant l'uſage de cette Figure, eſt de ne s'en ſervir gueres que quand le mot propre manque, ou que le metaphorique vaut mieux que celui qu'il chaſſe. Secondement, que la maxime

Quintil. l. 8. c. 5.

d'Ariſtote porte, que la plus excellente de toutes les translations, eſt celle qui donne de l'action aux choſes qui n'en ont point, & qui rend animé ce qui ne l'eſt pas. Comme au contraire celle qui au lieu d'augmenter, diminuë le ſujet, eſt la pire dont on ſe puiſſe ſervir; parce que le propre emploi de cette Figure, ſelon l'obſervation de Demetrius, eſt lorſqu'on veut amplifier une matiere, & la rendre plus magnifique qu'elle ne paroitroit dans les termes ordinaires. Il faut auſſi remarquer avec ce même Orateur, que les metaphores ne ſont pas toûjours reciproques. Car le Poëte, dit-il, a bien pû appeller la racine ou le bas du mont Ida ſon pied; mais il n'y auroit point d'apparence qu'on nommât le pied d'un homme ſa racine. Et pource qu'au defaut des mots propres, qui manquent ſouvent dans toutes les langues, on eſt contraint d'en emploier de metaphoriques, ainſi que nous l'avons déja obſervé dans la premiere ſection de ce diſcours, nous prendrons encore ce mot de leçon du même Auteur: Que les translations qui ſont approuvées par l'uſage commun, quelques étranges qu'elles puiſſent être, ſont toûjours bonnes. Voire même que les mots metaphoriques qui ſont autoriſez de la ſorte deviennent propres: n'y

Tr. de Eloq.

aiant point de doute que quand les Grecs ont dit l'œil de la vigne, & quand ils ont appellé la voix blanche, comme nous la nommons douce, pour dire agreable, ils n'aient parlé, & nous auſſi, très proprement, puiſqu'il n'y a point de paroles propres en Grec, ni en François, pour ſignifier cela.

L'Hyperbole eſt une eſpece de metaphore, auſſi bien que l'Allegorie, & la Carachreſe; & ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on a fait de grandes invectives depuis peu contre ces abus qui ſe commettent en l'uſage de cette Figure. Si n'eſt-elle pas ſimplement à blâmer, & pour être *ultra fidem*, comme en parle Quintilien; elle n'a rien de vicieux, pourvu qu'elle ne ſoit
Ib. c. 6. point *ultra modum*. Il me ſouvient d'une remarque de Strabon au premier livre de ſa Geographie, qu'il y a des hyperboles d'hyperbole, comme quand les Grecs diſent qu'une choſe eſt plus legere que l'ombre du liege, ou que quelqu'un eſt plus craintif qu'un lievre de Phrygie. Car l'hyperbole eſt aſſez notable de dire plus legere que le liege, & plus craintif qu'un lievre, ſans parler de l'ombre du liege, ou de la patrie du lievre, qui le rend encore plus apprehenſif. Ce ſont principalement ces hyperboles qu'il faut grandement fuïr, n'y aiant rien qui nous jette plus avant dans le Cacoze-

le, c'eſt à dire dans la plus grande corruption de l'Eloquence, qui abhorre ſur tout ce vice de mauvaiſe affectation. C'eſt pourquoi Theophraſte oppoſant au genre ſublime de l'Oraiſon, celui qu'il appelle froid, nous décrit le dernier pour être tout dans cette ſorte d'hyperboles. Ainſi quelqu'un ne ſe contentant pas de dire que Polypheme avoit jetté un rocher plutôt qu'une pierre pour ſe venger d'Ulyſſe, ajoûta que pendant que ce rocher voloit en l'air, il y avoit des chevres deſſus qui ne laiſſoient pas de brouter l'herbe qu'elles y trouvoient. Lorſque cette Figure arrive à une telle extremité, ou bien qu'elle eſt rendue trop frequente, Ariſtote la nomme à bon droit puerile; par où il marque la froideur, & la mauvaiſe affectation de ceux qui s'en ſervent ſi mal à propos.

Dem. Ph. de Eloc.

Lib. 3. Rh. c. 11.

Les epithetes relevent merveilleuſement une periode; mais il en faut uſer, ſelon la comparaiſon de ce même Philoſophe, comme l'on fait des aſſaiſonnemens, dont on ne ſe ſert que pour aiguiſer l'appetit, & qui ne paſſent jamais pour viandes ſolides. Autrement, ſon opinion eſt qu'il n'y a rien de plus froid, ni de plus mauvaiſe grace; & Quintilien compare l'Oraiſon qui eſt par trop remplie d'epithetes, à une armée où il y a autant

Ib. c. 3.

Lib. 8. cap. 6.

de goujats que de ſoldats, & qu'on voit par ce moien fort grande en nombre, & très petite
Cap. 2. en courage & en forces. Longinus avertit auſſi, que ceux qui penſent relever beaucoup leur ſtyle par des epithetes empoulez & pris de trop loin, ſe trompent fort. Car de nommer Xerxés le Jupiter de Perſes, & les vautours des ſepulcres animez, ce n'eſt pas, dit-il, avoir la diction grande ni ſublime, mais c'eſt être vain & ridicule; & il compare ces façons de parler aux meteores, qui ſont fort hauts en l'air, & fort bouffis, bien qu'ils ne produiſent gueres que des vents.

Les alluſions ne ſont pas non plus toutes à rejetter. A la verité, comme Ariſtote ne vouloit pas qu'on nommât les petits hommes beaux; mais gentils ſeulement; Ciceron a dit au même ſens, qu'encore que les alluſions euſſent de la grace, & de la gentilleſſe, elles ne poſſedoient pas pourtant cette beauté, ni cette dignité qui doit toûjours accom-
Lib. 4. ad Heren. pagner l'Oraiſon grave & ſevere. *Eſt in his lepos, & feſtivitas, non dignitas, neque pulchritudo.* C'eſt pourquoi il eſt d'avis qu'on s'en doit abſtenir dans le genre de l'Eloquence auſtere, afin de ne rien ôter aux forces de la verité par un jeu de paroles qui ſemble plus propre à recréer qu'à perſuader avec au-

torité. De là vient cette invective du Poëte satyrique contre un criminel, qui balançoit, dit-il, devant ses Juges tous ses crimes avec des antithetes. Mais cette exception n'empêche pas que la paronomasie bien appliquée n'ait souvent beaucoup de grace, & que tous les grands Orateurs n'en aient usé dans leurs plus serieux ouvrages. Je n'en rapporterois point d'exemples, vû qu'ils sont infinis, s'il n'y en avoit un dans Platon, accompagné d'une particuliere instruction touchant l'usage de cette Figure. C'est dans son Convive, où aprés avoir dit que Pausanias fit une pose, par une allusion aussi expresse au Grec qu'au François, il ajoûte que les sages lui ont appris de se jouër ainsi quelquefois innocemment des paroles. Et veritablement, pourvû que les allusions se presentent d'elles-mêmes, & qu'il n'y paroisse rien d'affecté, ni de recherché, ce qui rendroit le jeu digne de moquerie, on ne peut pas être blamé de s'en servir. Il faut pourtant que ce soit rarement, pource qu'autrement on n'éviteroit pas le soupçon de s'y plaire plus que la bienseance ne le permet. Diodore Sicilien fait une description du genre d'eloquence de ce renommé Rheteur Gorgias Leontin, où l'on peut fort bien remarquer ce que nous disons. Il conte que

Pers. sat. 1. crimina rasis librat in antithetis.

Lib. 12. Hist.

les Leontins aiant beſoin du ſecours des Atheniens contre ceux de Syracuſe, choiſirent ce Gorgias pour leur Ambaſſadeur, comme le plus propre à être envoié vers un peuple qui étoit alors gouverné par les Orateurs. ' En effet, il ſe fit admirer dans cette ſavante ville d'Athenes, & ſon bien dire eût le ſuccés que ceux de ſon païs s'en étoient promis. Mais rien ne ravit tant ce peuple accoutumé aux harangues, que la nouveauté des figures dont Gorgias ornoit ſon diſcours. Car c'étoit la premiere fois que les Atheniens avoient ouï ce rencontre de dictions expoſées, ou ſemblables, qu'on nomme antithetes, iſocoles, pariſes, & omoiotelevtes, qui ſont des mots auſſi barbares en nôtre Langue, qu'ils ſont connus dans toutes les Ecoles des Rheteurs. Or comme ces nouveaux ornemens d'Oraiſon furent pour lors merveilleuſement bien reçûs, auſſi a-t-on bien reconnu depuis, dit Diodore, qu'ils ont en eux une certaine curioſité qui ſe rend facilement ridicule, ſi elle paroit affectée, & qu'on en uſe trop ſouvent.

Comment eſt-ce que l'intemperance ne ſeroit pas vicieuſe en cela, ſi elle eſt même blamée dans l'uſage des ſentences, dont il ſemble qu'on ne puiſſe trop avoir non plus

que de bonnes penſées? Ariſtote obſerve qu'il n'y a point d'hommes qui ſe ſervent de tant de ſentences en parlant, que les Ruſtiques; & il nous donne avis ſur cela de ne les emploier qu'avec beaucoup de jugement, & de moderation. C'eſt une choſe d'ailleurs fort à craindre, qu'on ne ſe rende odieux ſi on diſcourt trop ſentencieuſement, pource que c'eſt faire en quelque façon comme les Precepteurs, qui veulent être crûs de tout ce qu'ils diſent, & qui ne parlent qu'avec des axiomes. Et par conſequent bien que la ſentence ſoit la plus eſſentielle partie de l'Oraiſon, elle ne laiſſera pas d'être un vice, ſi on la rend trop frequente. Voilà ce que j'ai crû devoir dire de l'application des figures, parce qu'il me ſemble avoir remarqué que beaucoup pechent autant par ſcrupule, quand ils s'en abſtiennent tout-à-fait, que par trop de liberté, quand ils en uſent immoderement.

Lib. 2. Rh. c. 21.

Il me reſte une conſideration à faire, où me porte tant de noms étranges que nous venons de prononcer, & que les François auſſi bien que les Latins, ont emprunté des Grecs. Ce n'eſt pas que je ne ſache bien qu'elle ne ſera pas au goût de pluſieurs perſonnes; mais il y a long-tems, que j'ai re-

noncé aux recherches de la Pierre Philosophale, & d'une approbation universelle, comme les tenant aussi difficiles à trouver l'une que l'autre. Tant y a que je ne ferai point de difficulté d'avancer, que pour avoir une parfaite connoissance de nôtre Langue, & en pouvoir resoudre solidement toutes les difficultez, il est, sinon necessaire, au moins très avantageux d'entendre la Grecque. Le grand rapport qu'il y a de l'une à l'autre, non seulement à cause de l'origine de beaucoup de mots, mais encore eu égard aux phrases ou façons de parler, m'oblige à être de ce sentiment. Je n'examine point ici si cela vient de ce que la Langue Grecque étoit autrefois fort commune parmi les Gaules, ou si l'on en peut donner quelque autre meilleure raison. Il me suffit de dire, qu'outre une grande quantité de paroles quasi toutes Grecques, nous avons souvent leur liaison, & leur emploi, du tout conforme avec le Grec, & non pas avec le Latin. Quant aux paroles, il y a des Dictionaires entiers qui ont été faits exprès pour montrer leur extraction Grecque. Et pour ce qui est de nos formules qui semblent venir du même principe, Henri Etienne, Perionius, & assez d'autres, se sont déja donné la peine de les remarquer.

C'eſt une choſe certaine que nous avons des Preterits indefinis, que les Grecs ont nommé Aoriſtes, & que les Latins ne connoiſſent point. Ceux-ci au contraire ont des Supins, & des Gerondifs, au lieu deſquels nous nous ſervons auſſi bien que les Grecs de l'Infinitif des verbes. Car pour exprimer *venio ſpectatum, turpe dictu,* ou quelque choſe de tel, nous dirons, je viens regarder, vilain à dire, & ainſi des autres. La phraſe Grecque, que je ne rapporte point afin d'être moins importun, eſt toute ſemblable à cela. Le même Infinitif joint à l'article dont nous nous ſervons au lieu du nom, lorsque nous diſons le boire, ou le manger, eſt tellement une locution Grecque, que quand les Latins en ont uſé, leurs Grammairiens ont nommé cela un Helleniſme ou Greciſme. C'eſt la même choſe ſi nous mettons l'article devant l'Adverbe, en diſant, le dedans, le dehors, le deſſus, le deſſous: ou lorsque des noms nous en faiſons des adverbes, comme en ces façons de parler, aller fort, & aller vite, pour aller fortement & vitement. Et qui ne ſait que deux adverbes negatifs qui tiennent lieu d'affirmation en Latin, nient davantage qu'un ſeul, en Grec, & en François? Or puiſqu'il y a une

ſi grande reſſemblance en pluſieurs choſes de nôtre Langue à la Grecque ; n'eſt-il pas vraiſemblable, que celui qui ne ſaura que la Grammaire Latine, ſe trouvera bien empêché à rendre raiſon de beaucoup de nos phraſes Françoiſes & que peut-être il en condannera quelques-unes pour ne ſavoir pas d'où elles ont pris leur origine, ni les raiſons qui les appuïent, ſi tant eſt qu'il ſe trouve quelque difficulté en ce qui regarde l'uſage ? Je ne veux pas dire pour cela que tous ceux qui ſavent le Grec, ſoïent capables de juger de la beauté ni de la pureté de nôtre Langue. Je ſai bien qu'au contraire il n'y en a point ſouvent qui l'entendent moins, & qui la parlent avec plus d'imperfection. Ce n'eſt pas auſſi mon intention de conclure que ceux qui n'ont nulle connoiſſance du Grec, ne puiſſent être très eloquens en François. Il y a une infinité de perſonnes qui parlent & écrivent en perfection les Langues vulgaires, encore qu'ils ignorent la Grecque & la Latine. Mais je pretends bien, qu'où il ſera queſtion de donner ſon avis aux choſes douteuſes de nôtre Langue, que le peuple n'a pas encore determinées, & qui peuvent avoir quelque rapport à la Grecque, comme il ſe voit par les exemples que nous venons de donner, celui

qui possedera le Grec & le François sera tout autrement capable d'en juger, que s'il n'étoit instruit que du François simplement. La raison de cette proposition se tire de ce que nous ne savons bien les choses, que quand nous les connoissons par leurs causes. De sorte que comme Aristote dit que celui qui n'a que la Logique naturelle, encore qu'il argumente bien, ne sait qu'à demi ce qu'il demontre, pource qu'il n'est pas assuré de savoir, n'y aiant que les regles de la Dialectique artificielle qui nous donnent cette certitude : De même, celui qui prononcera sur une difficulté de la Grammaire Françoise, telle que nous venons de dire, encore qu'il arrive que son avis soit bon, ne pourra pas le rendre sûr, ni l'autoriser suffisamment, s'il ignore la Langue Grecque, à cause de la conformité qu'elle a en beaucoup de choses avec la Françoise, & que la plus ancienne communique souvent à l'autre ses preceptes. Tout le Monde avoue qu'une infinité de Dames & de Cavaliers parlent excellemment, par la seule bonté de leur nourriture, & de l'air de la Cour ; s'ils y ajoûtent neanmoins les regles de l'art, c'est sans doute qu'ils se rendront incomparablement plus capables de juger de tout ce qui concerne la pureté & les graces

de leur Langue. Je dis auſſi, que bien qu'il y ait aſſez de perſonnes à qui les ſeules Grammaires vulgaires ſuffiſent pour ſe rendre très entendus en ce qu'elles enſeignent, s'ils conjoignent d'abondant la Grecque avec la Françoiſe, il ne ſe peut faire qu'ils ne rendent leur connoiſſance beaucoup plus parfaite, vû la grande dépendance qu'a nôtre parler de celui des Grecs, & le merveilleux rapport qu'il y a de l'un à l'autre.

Le reſpect que je porte à cette illuſtre Academie, que les ſoins de Monſieur le Cardinal viennnent d'ajoûter aux plus grands ornemens de la France, m'empécheroit d'établir mes ſentimens avec tant de liberté, ſi je pouvois m'imaginer qu'une ſi celebre Compagnie fut pour ne les pas approuver. Mais comme je proteſte que je ne connois aucun de ceux qui la compoſent, qui ne poſſede avec une extraordinaire capacité, ce que je croi être requis pour juger parfaitement de toutes les parties de l'Eloquence; je preſume facilement que ceux avec qui je n'ai pas l'honneur d'avoir aſſez d'habitude pour en pouvoir dire autant, ne leur ſont nullement inferieurs. Et c'eſt ce qui me donne la hardieſſe d'embraſſer une opinion que je penſe d'avoir être appuiée par tant d'hommes de merite,

merite, me soûmettant à la quiter, comme toutes les autres dont je m'explique ici, dès le moment qu'ils les auront condannées. Comment manquerois-je de cette deference vers une Assemblée dont je croi l'établissement aussi glorieux à Monsieur le Cardinal, que tout ce qu'il a fait de plus important pour le bien de cet Etat? Cesar après avoir persecuté Ciceron, lui rendit neanmoins cet honneur, qu'il avoit plus merité de triomphes étendant les limites & la capacité de l'esprit Romain, comme il avoit fait par la puissance de son éloquence, que ceux qui avoient porté fort loin les bornes de l'Empire par la violence de leurs armes. Nous pouvons dire, suivant une si belle pensée, que l'affection nompareille de Monsieur le Cardinal pour la grandeur de cette Monarchie, ne paroit pas moins dans la peine qu'il a voulu prendre de former ce beau corps d'Eloquence Françoise, qui doit subsister toûjours à la gloire de nôtre Nation; que quand il a donné ses conseils, & emploié son courage à nous applanir les Alpes, & à rendre à la France ses anciennes limites du coté du Rhin. S'il m'étoit permis de parler des écrits immortels de son Eminence, & de tant de rares pieces d'Eloquence, qui semblent avoir été recueillies de sa bou-

che, pour ſervir de modele à tous ceux qui aſpirent à la perfection de cette divine faculté; je paſſerois bien plus outre ſur un ſi grand ſujet, & il ne faut point douter que tout ce traité n'en reçut un merveilleux enrichiſſement. Mais je me tais, étant obligé à un ſilence qui ſe trouve même intereſſé dans ce peu que je viens de dire.

Nous ne ſaurions finir par un plus bel endroit ce ſecond article de nôtre diſcours. Le premier conſideroit les dictions toutes ſeules, où ſe commet le barbarisme. Le deuxiéme a été des periodes, dont les vices ſe nomment en Grammaire ſolœcismes, lorsque la liaiſon des paroles que les Grecs ont appellé ſyntaxe, & les Latins conſtruction, n'eſt pas bien ordonnée. Nous avons parlé de tout cela ſuivant les loix de la Rhetorique, & nous avons fait voir en l'un & en l'autre article, ce me ſemble, qu'encore que l'Orateur viſe toûjours à la perfection, ſon éloquence neanmoins doit être genereuſe, & non pas ſervile, ni aſſujettie aux moindres choſes. Pline le Jeune diſoit d'un Declamateur de ſon tems, fort correct à la verité, mais qui pour ſe tenir trop dans les regles ne s'élevoit jamais jusqu'au genre ſublime de l'Oraiſon, qu'il ne pechoit qu'en une choſe, de ne commettre

Sext. Empir. adv. Math. l 1. cap. 10.

Lib. 9. ep. 26. Nihil peccat, niſi quod nihil peccat.

Lib. 9. c. 4.

jamais aucune faute. C'eſt auſſi ce qui faiſoit prononcer hardiment à Quintilien, qu'il ne ſavoit lequel étoit le plus contraire à l'Eloquence d'un trop grand ſoin, ou d'une trop grande negligence. Et à la verité, l'Orateur auſſi bien que le Preteur des Juriſconſultes mépriſe les petites occupations. C'eſt un Hercule qui conſidere les choſes baſſes comme des Pygmées indignes de l'arréter. Et quand ſon genie l'emporte, il fait gloire de fouler aux pieds les preceptes, comme un cheval genereux qui rompt ſes entraves pour franchir une belle carriere. Cela ſe reconnoîtra encore mieux par le troiſiéme & dernier article qui regarde l'Oraiſon entiere, & qui contemple l'Eloquence dans ſa plus grande majeſté. Je le commence ainſi.

Ce n'eſt pas aſſez pour être éloquent d'avoir fait un choix exquis de belles paroles, & d'en avoir formé en ſuite des periodes bien nombreuſes, & qui contentent l'oreille parfaitement. S'il n'étoit queſtion que de cela les meilleurs Muſiciens ſeroient encore les plus grands Orateurs. L'Eloquence ſe propoſe une fin bien plus relevée, & ſi l'eſprit ne demeure pleinement ſatisfait en toute ſes parties, elle ne poſſede rien de tout ce qu'on lui attribuë de grand & de magnifique. Il y a donc

quelque chose dans une piece d'Eloquence qui importe davantage que la beauté de la diction, & que la justesse ou plenitude des periodes. Pour prendre une plus parfaite connoissance de ce que ce peut être, il faut à mon avis que nous definissions l'Eloquence.

Quintil. l. 10. c. 1. Et puisque Ciceron, au dire du plus capable d'en juger de tous les Romains, a égalé lui seul la force de Demosthene, l'abondance de Platon, & la douceur d'Isocrate, nous lui ferions tort si nous empruntions d'un autre la definition que nous cherchons.

Je ne me lasserai jamais de parler avantageusement de ce grand homme; à qui je dois les plus agreables divertissemens de mes études. *Præf. ad l. 1. cont.* C'est l'unique esprit, dit Seneque, qu'ait eu la Republique Romaine égal à l'étenduë de sa domination. *Lib. 10. cap. 1.* Dès le tems de Quintilien Ciceron n'étoit plus le nom d'un homme, mais celui de l'Eloquence même; & on prenoit pour une preuve certaine d'avoir beaucoup profité en cette science charmante, si on recevoit un plaisir extraordinaire en la lecture de ses écrits.

In part. Orat. Or il me souvient d'avoir lû dans cet incomparable Orateur, que l'Eloquence n'est rien autre chose qu'une belle explication des pensées d'un homme sage, *Nihil est aliud*

eloquentia, quàm copiosè loquens ſapientia. C'eſt une definition qui ſe rapporte fort bien à ce que nous avons avancé dès la premiere partie de ce diſcours, qu'il étoit comme impoſſible d'être éloquent, ſans l'aide de la Philoſophie. Elle me fait encore ſouvenir de ce que nous remarquons dans Philoſtrate, que les plus anciens Sophiſtes qui étoient les ſages de leur tems, faiſoient profeſſion d'enſeigner la Rhetorique ; & que les mêmes Precepteurs qui donnoient des leçons du bien dire, inſtruiſoient encore à bien faire. Auſſi comme le nombre des hommes ſages a toûjours été très petit, Marc Antoine diſoit ordinairement, qu'il avoit aſſez vû de beaux parleurs en ſa vie, mais qu'il n'avoit pas connu un ſeul homme éloquent. Ce qu'il devoit avoir retenu d'un certain Mneſarchus, qui lui ſoutint dans Athenes, qu'encore qu'il ſe trouvât beaucoup de perſonnes du mêtier de bien diſcourir, il n'y avoit neanmoins que le ſage qu'on peut dire veritablement Orateur. Je veux bien faire encore ici une obſervation très expreſſe, pour montrer que l'éloquence & la ſageſſe ont une merveilleuſe convenance entre elles. Peu de perſonnes ignorent combien la trop grande felicité eſt ennemie du bon eſprit, que les afflictions aigui-

Lib. 1. de vitis Soph.

Diſertos ſe vidiſſe multos, eloquentem omninó neminem. *Cicer. in Orat.*

Oratorem, niſi ſapiens eſſet, eſſe neminem. *Cic. lib. 1. de Orat.*

ſent, lui donnant la meilleure trempe qu'il puiſſe recevoir; d'où vient l'opinion de quelques-uns, qu'il n'y a point de plus grand malheur que de n'avoir jamais été malheureux. Seneque ſoûtient de même, que rien ne ruïne tant l'Eloquence que l'excès de la bonne fortune, qui empêcha Mecenas, homme de très-grand eſprit, de reüſſir un des premiers Ora-
Epiſt. 19. teurs de ſon ſiecle. *Ingenioſus vir ille fuit*, dit Seneque, *magnum exemplum Romanæ eloquentiæ daturus, niſi illum enervaſſet felicitas, imò caſtraſſet.* Voilà comme ce n'eſt pas ſans ſujet qu'on conjoint la ſageſſe & l'éloquence, puiſque non contentes d'être bien enſemble, elles ont encore les mêmes ennemis.

Mais ſi nous voulons rechercher la cauſe pourquoi la ſageſſe entre dans la definition de l'éloquence, nous trouverons que c'eſt pource que la bonne conception eſt le fondement de toutes les belles paroles, & qu'il eſt impoſſible de bien dire ſans avoir bien penſé. En effet, il n'eſt point plus vrai dans les principes de la Philoſophie Peripatetique, que les formes ſortent de la puiſſance de la matiere, qu'il eſt certain dans l'art du diſcours que les principales graces du langage doivent venir de l'excellence des choſes qu'il explique, & que les plus grands ornemens de l'Oraiſon

ſe tirent ordinairement du merite des penſées. De là procede en partie ce que diſoit Socrate, que tout le monde eſt naturellement éloquent en ce qu'il ſait bien ; & ce que Ciceron ſoutient être encore plus veritable, qu'il n'y a perſonne qui puiſſe avoir de l'éloquence en traitant des choſes dont il n'eſt pas aſſez inſtruit. *Lib. 1. de Orat.*

Il y a encore une autre doctrine très importante à recueillir de nôtre definition ; c'eſt qu'il ne faut jamais s'amuſer à chercher de beaux termes pour expliquer des bagatelles, en quoi il me ſemble que beaucoup abuſent tous les jours merveilleuſement de leur loiſir. Nous voions de bien gros volumes écrits avec un très grand ſoin, & un choix de paroles fort exquiſes, dont neanmoins la lecture apporte ſi peu d'utilité, qu'on la peut comparer aux promenades qui ſe font dans des forêts de Cyprés, ou dans ces jardins d'Adonis & de Tantale, ſelon le proverbe des Grecs, dont on ne rapporte jamais aucun fruit. Ce ſont des toiles d'araignée, pleines de ſubtilité & d'artifice ; mais qui ne ſont bonnes qu'à prendre des moucherons. Si eſt-ce qu'il y en a qui veulent faire paſſer ces miſerables travaux pour des pieces d'Eloquence, & qui la reduiroient volontiers à cette vaine curioſi-

té du langage, jointe à quelque petit nombre de regles grammaticales; comme si elle n'étoit rien que cela, & comme si la grandeur des matieres, & le merite des pensées, n'en faisoient pas la plus essentielle partie. *Tract. de eloc.* Qu'ils apprennent de Demetrius Phalereus, que nous devons imiter le Peintre Nicias, qui ne s'amusoit jamais à portraire des fleurs, ni des oiseaux, n'emploiant son pinceau qu'en de grands sujets, comme sont les combats sur mer, & sur terre, qui obligent d'eux mêmes, & par leur propre importance à beaucoup d'attention. De même que le merite de la fable sert de fondement & de recommandation à la Poësie, disoit Nicias, l'argument d'un tableau le rend souvent aussi considerable que la main de l'ouvrier, & fait la meilleure partie de sa peinture. Il en faut croire autant de l'Oraison, qui ne peut être belle ni grande si son sujet n'y contribuë. Et *Diog. Laërt. in Dem.* ce même Orateur de qui les Atheniens briserent par envie les trois cens soixante Statuës d'airain, qu'ils avoient élevées à sa vertu, nous enseigne en un autre endroit, que d'emploier de beaux mots à expliquer une chose de neant & ridicule, c'est faire comme ceux qui donnent des habits Royaux à un singe. Et sans mentir, nous pouvons soute-

nir, que les plus belles paroles du monde ſans la ſolidité des choſes, ne ſont pas plus conſiderables que des coups de canon ſans boulet, qui font quelque bruit & ne touchent perſonne. Prendre bien de la peine à écrire, & ne rien dire de ſerieux; c'eſt cultiver ſoigneuſement ſon champ, & manquer à le remplir de bonne ſemence. Et tant s'en faut qu'un tel diſcours, qui n'a rien que l'écorce polie & luiſante, ſoit à eſtimer, que s'il en faloit faire élection, ou d'un autre plus groſſier, mais qui auroit le ſens meilleur, c'eſt ſans doute que je m'arréterois toûjours au dernier: *Malim indiſertam prudentiam, quàm ſtultitiam loquacem.* *Cic. 3. de Orat.*

Je ſerois bien faché qu'on crût que je vouluſſe ici condanner abſolument ce genre de livres qui ſe font principalement pour la recreation; il y a des fables ingenieuſes dont Ariſtote confeſſe qu'un Philoſophe peut être amoureux, & l'on peut au contraire traiter des matieres importantes d'une conception ſi baſſe, que quelque ornement de langage qu'on y apporte, le diſcours en ſera toûjours mépriſable. Les contes Grecs d'Heliodore, de Longus, & d'Achilles Statius; les Latins de Phedrus, de Petrone, & d'Apulée même, quoi que fort éloigné de la pureté Latine, ſont *L. 1. Metaph. c. 2.*

écrits de telle ſorte, qu'ils paſſent pour ouvrages des Muſes. J'avouë auſſi que nous avons vû depuis peu de ces livres de Bergeries & d'avantures amoureuſes, compoſez avec tant d'art, de grace & de jugement, qu'on ne leur peut dénier un rang avantageux entre les pieces eloquentes de ce ſiecle. Ce n'eſt donc pas aux Romans ſimplement à qui j'en veux, ni à tout ce qui eſt écrit de bon ſens ſur quelque matiere que ce puiſſe être. Je me moque de tous ceux qui veulent triompher de quelques mots bien arrangez, ce leur ſemble, bien qu'ils n'aient aucune conception raiſonnable; qui nous penſent debiter de la crême fouëttée pour une ſolide nourriture; & qui écrivant à la mode, comme ils diſent, mais ſans ſcience & ſans jugement, reſſemblent à ceux qui chantent ſans paroles, pour n'avoir encore que la ſimple connoiſſance des nottes de la Muſique.

On m'a fait quelquefois une objection là deſſus, que je veux bien rapporter ici pour la reſoudre, ſi je puis. C'eſt que l'Eloquence étant une faculté populaire, & qui demande l'approbation de la multitude, il ſemble qu'on ait tort de mépriſer les ouvrages qu'elle eſtime, comme il paroit bien qu'elle fait ceux dont nous parlons, par le cours qu'ils

ont, & le grand debit qu'en font les Libraires. La premiere de deux réponses que je veux donner à cela, est particuliere, & regarde les Romans & les Livres d'Amour, qui pour être très mal faits, comme ils sont assez souvent, ne laissent pas d'être plus recherchez que les meilleurs qui se publient. Car je pense qu'au lieu d'attribuer à leur propre merite l'affection, que tant de personnes témoignent avoir pour ces Livres fabuleux; on la peut bien mieux rapporter à cet instinct naturel que chacun ressent de connoitre non seulement ce qui a de l'admiration, selon le dire d'Aristote, mais encore ce qui est indefini & sans limites, comme sont les fables, à cause qu'elles ont en cela quelque sympathie avec nôtre esprit, dont l'activité ne se borne point, parce que sa nature est infinie. C'est une raison de Physique, en voici une autre prise de la Morale. On ne doute point que les passions n'agissent bien plus puissamment sur les ames vulgaires & ignorantes, que sur celles des Savans, qui ont appris à les moderer, & qui les ont comme domtées par la meditation. Or c'est le propre des narrations fabuleuses, d'exciter les passions humaines qui nous charment le plus. Ce n'est donc pas merveille si les Livres de fables

plaiſent davantage à la multitude impertinente, qu'aux hommes ſavans & judicieux, qui ſont en fort petit nombre; & par conſequent, ſi ces compoſitions ſont les plus recherchées de toutes, non pas à cauſe de leur éloquence, ni de leur bonté formelle, mais ſeulement pour l'amour de la matiere qu'elles traitent.

La ſeconde réponſe que je donne à l'objection propoſée eſt plus étenduë, & peut ſervir à rendre raiſon de l'état qu'on fait de tant de Livres qui s'impriment journellement ſur toute ſorte de ſujets & qui pour n'avoir rien de bon ni de recommandable, ne laiſſent pas d'être dans une aſſez generale approbation. Je dis donc que cela procede ſouvent du naturel de beaucoup de perſonnes, qui ne priſent jamais rien que ce qu'ils croient pouvoir imiter. Ils bornent la capacité & le bien dire des autres, à la portée de leur petit eſprit; & ils limitent l'empire de l'Eloquence aux termes de leur ſuffiſance, comme s'il n'y avoit rien au delà. Ciceron s'eſt plaint en plus d'un endroit de l'injuſtice de tels juges; & nous pouvons dire que ce ſont ceux qui perſecutent encore aujourd'hui avec le plus d'audace & d'animoſité les travaux qu'ils deſeſperent de pouvoir égaler. Car comme il y a

Tantùm quiſque laudat, quantum ſe poſſe ſperat imitari. *In Orat.* Quem ſperandi ſibi, eumdem & benedi-

fort peu de genies qui osent aspirer à cette supréme Eloquence, qui gouverne souverainement en tous les lieux où elle se rencontre, il y en a une infinité d'autres au dessous, qui condannent effrontément, par la raison que nous venons de rapporter, tout ce qui excede leurs forces. Ce sont les mêmes qui donnent du credit autant qu'ils peuvent aux ouvrages que nous blâmons, pour n'avoir rien de solide. Et comme une multitude peut beaucoup principalement quand elle joint l'artifice à la force, il ne faut pas s'étonner si la cabale des ignorans, & le monopole des hommes de petit talent, l'emportent sur ceux dont ils ne peuvent souffrir le merite. En effet, les Livres courent leurs destinées aussi bien que les hommes, & la vie ou la mort de ces enfans spirituels n'est gueres moins hazardeuse que celle des autres. Il y en a qui finissent d'eux-mêmes, comme n'aiant rien de bon qui les puisse faire subsister. Les Siecles d'ignorance sont des calamitez publiques, qui en font perir beaucoup d'autres. Mais la conspiration de certains envieux, & l'artifice de ceux qui ne se conservent que par de mauvais moiens, en oppriment la meilleure partie. On dit que Menandre demanda autrefois de fort bonne grace à Philemon,

cendi finem proponunt. *Lib.* 2. *Tusc. Quest.*

Quæso Philemon,

s'il n'avoit point de honte de l'avoir si souvent vaincu par la pluralité des voix? A la verité, il y a peu de Menandres aujourd'hui. Nous ne laissons pas pourtant de voir un bon nombre de ces Philemons, que la faction de leurs semblables éleve dans les cabinets, & dans les ruelles de lit, beaucoup au dessus de ce qui leur est dû. Et de là vient cette reputation mendiée, qui fait valoir des pieces de nulle consideration, comme si elles possedoient toutes les graces, & toutes les richesses de l'Eloquence.

bonâ venia dic mihi, cùm me vincis, non erubescis? *A. Gell. l. 17. c. 4.*

Afin qu'on ne pense pas que je mes-estime tout-à-fait ceux qui n'ont que la seule connoissance des mots, avec l'artifice de les bien arranger; je veux leur donner ici un conseil qui témoignera que je les prise autant que je dois. Je serois donc d'avis qu'ils entreprissent la traduction des bons Auteurs en nôtre Langue, où je croi qu'ils peuvent acquerir beaucoup d'honneur. Ce n'est pas qu'il ne me souvienne fort bien d'un proverbe des Arabes, qui porte que nous ne valons gueres, si nous ne pouvons faire autant que l'araignée, qui tire sa toile de son propre ventre sans rien emprunter de personne, soit pour la forme, soit pour la matiere. Mais je pense qu'il faut prendre cela comme une

exhortation à ceux qui ont aſſez de naturel & d'induſtrie, pour imiter en tout ce laborieux animal. Ce qui n'empêche pas que beaucoup d'autres ne puiſſent s'occuper loüablement à de moindres travaux, ſelon la portée de leurs forces ; & que pluſieurs mêmes ne ſe ſoient ſouvent amuſez à traduire par quelque ſorte de divertiſſement, qui étoient très capables de produire de leur chef de fort bonnes choſes. Car encore que Seneque ait fait quelque invective dans une de ſes Epitres contre les Interpretes, comme s'ils n'avoient rien de genereux ; que pluſieurs les comparent aux petits Peintres, qui s'amuſent à copier des Originaux ; & qu'on leur reproche ſouvent ce demi-vers d'Horace, *Lib. 4. ep. 33.*

- - *O imitatores ſervum pecus :* *Lib. 1. ep. 19.*

Si eſt-ce qu'il eſt certain que les plus grands perſonnages n'ont pas ſouvent dédaigné de s'appliquer à ce travail. Et on ne peut nier que nous n'aions vû depuis peu des traductions ſi excellentes, qu'elles n'ont gueres moins acquis de gloire à ceux qui les ont faites, que le premier ouvrage en pouvoit avoir donné à ſon Auteur. La raiſon de mon conſeil eſt fondée, ſur ce que ne manquant à ceux à qui je le donne que la valeur des penſées, & la grandeur de la conception, puis-

qu'ils ont l'élocution excellente ; c'est sans doute que quand ils appliqueront la beauté de leur langage à quelque bonne matiere toute digerée, ils en pourront former des pieces d'Eloquence qui seront de très grand prix. Et je m'assure qu'ils reconnoîtront alors, que la majesté des choses qu'on traite est celle qui donne de nouvelles forces à l'esprit pour se bien exprimer, & qu'ils m'avoueront eux-mêmes, que l'abondance des belles paroles doit naitre de la fertilité du sujet où on les emploie. Car c'est pour cela qu'Herodote & Xenophon ont été prisez d'avoir sçu choisir de plus beaux themes d'Histoire que n'a pas fait Thucydide, qui n'a écrit qu'une guerre très mal entreprise & aussi très mal-heureuse ; y aiant un merveilleux desavantage pour ceux qui pechent comme lui en cette élection.

Dion. Hal. ep. ad Cn. Pomp.

Ce peu que nous venons de dire en faveur des traducteurs, m'avertit de parler des citations en suite, parce que celui qui cite s'appuie, aussi bien que celui qui traduit, sur l'autorité d'autrui. Or dautant que ceux qui declament contre les allegations, ont principalement en horreur de voir rapporter les passages entiers des Livres en la Langue qu'ils sont écrits, quand celle de l'Oraison où ces

passages

paſſages ſont couchez, eſt differente, nous examinerons un peu leurs raiſons. Pource que ſi elles ne ſont pas bonnes, & qu'il n'y ait rien en cela de contraire à l'Eloquence; beaucoup moins devra-t-on trouver mauvais, que quelques-uns citent des Auteurs pour donner plus de credit à leurs ſentimens quand ils ſe les approprient aucunement par la traduction.

On dit contre les allegations en Langue étrangere, qu'un diſcours qui contient beaucoup de paſſages differens non ſeulement pour le ſtyle; mais même pour le langage, reſſemble à une robe de diverſes couleurs, & de pluſieurs pieces rapportées, qui la rendent ridicule. Que comme la Cigale d'Anacreon n'étoit ni ſang, ni chair, ni os, on ne ſauroit dire non plus ſi un tel diſcours eſt Grec, Latin, ou François. Mais qu'on ne le peut mieux comparer qu'à la victime tavelée, deſagreable à Dieu, & que les Prêtres de l'ancienne Loi rejettoient de leurs ſacrifices. Ceux de cette opinion ajoûtent que c'eſt chercher bien mal à propos de la reputation dans la varieté des Langues, puiſque la ſeule malediction divine les a introduites. Auſſi peut-on voir dans Joſephe, que les Juifs ne firent jamais aucun cas d'en ſavoir beaucoup, ne

Lib. 20. Antiqu. cap. ult.

Lib. 2. de Orat. Ut quisque optimè Græcè sciret, ita esse nequissimum.

voulans point, comme il en parle, avoir cela de commun avec des esclaves. Et le pere de Ciceron disoit à ce propos en riant, qu'un serviteur de Syrie, d'où êtoient les Juifs, se trouvoit ordinairement d'autant plus méchant qu'il savoit mieux parlerGrec. Par où il semble que si les Peintres ont bien donné le nom de corruption à la mixtion de leurs couleurs, il peut être appliqué encore plus proprement à la confusion du langage, qui perd tout-à-fait l'Eloquence : Et qu'on peut soûtenir, que toutes ces citations dont nous parlons, ne sont pas plus utiles dans une Oraison, que les fleurs rouges & bleuës, qui sont la ruïne des bleds où elles croissent. Voions à cette heure les raisons du parti contraire.

Premierement pour ce qui est de la diversité des Langues, le reproche de leur origine n'empêche pas qu'elles ne soient un don du S. Esprit. La connoissance en a toûjours été si glorieuse, qu'on disoit d'Ennius qu'il avoit trois cœurs, pource qu'il savoit le Grec, le Toscan, & le Latin. Et S. Augustin confesse d'avoir offensé Dieu, méprisant d'apprendre en sa jeunesse la Langue Grecque. Quant au mélange des idiomes, qu'on dit avoir mauvaise grace, & préjudicier même à l'Eloquence, les plus grands Orateurs, &

A. Gell. lib. 17. cap. 17.

entre autres Ciceron, dont je me sers à tout propos, comme Patrocle du bouclier d'Achille, n'ont pas été de cet avis. Le bien dire ne fut jamais plus fleurissant dans Rome, que de tems d'Horace, qui remarque qu'on entrelassoit alors le Grec & le Latin aussi agreablement, que quand on ne faisoit du vin de Falerne & de celui de Chio qu'un seul breuvage; encore qu'il reprenne au même lieu Lucilius d'avoir trop rempli de dictions Grecques toutes ses poësies. Et certes on peut dire suivant sa comparaison, que comme il y a des vins qui ne sauroient être passez d'un vaisseau dans un autre, sans qu'il s'évapore la meilleure partie de ce qu'ils ont de spirituel & de genereux; il en est de même de certaines passages des meilleurs Auteurs, qui sont si exprès, & si significatifs en leur langue, que quand on les pense traduire, on est tout étonné qu'ils ont perdu quasi toute la grace & la force qu'ils possedoient auparavant. D'ailleurs c'est une chose certaine, que cette Academie des morts dont parle Lucien, est merveilleusement puissante à nous persuader en nous instruisant: Que les Hebreux avoient sur cela bonne grace d'enterrer les defunts en la posture d'un Docteur en chaire: Et que les raisons des grands personnages qui nous sont

Lib. 1. Sat. 10.

νεκρακαδημία.

rapportées comme ſortant de leur bouche, nous enſeignent & nous émeuvent tout autrement, que quand nous les entendons d'un autre organe, ſans qu'ils les autoriſent.

Il ſeroit beſoin d'uſer de beaucoup de diſtinctions ſur ce different, que nous omettrons, puiſque nous ne parlons ici que de l'Eloquence Françoiſe, & que je me ſuis reſtraint à dire ſeulement ce que je penſe pouvoir ſervir à ceux qui écrivent en nôtre Langue. Je ne rapporterai donc point la regle que quelques-uns ont voulu établir, de ne méler jamais des diſcours d'une langue poſterieure dans le corps d'une autre plus ancienne, comme du François ou de l'Eſpagnol dans une Oraiſon Latine, pretendant qu'il y a je ne ſai quoi qui repugne à cela, & qu'il eſt des langues comme des greffes, dont il s'en trouve de telle nature, qu'elles ne peuvent être entées ſur de certaines plantes. Mais pour venir à ce qui nous touche, il me ſemble qu'il faut conſiderer, que l'Eloquence n'eſt pas uniforme, & n'a pas toûjours un même viſage. Elle en change au contraire, & paroit toute autre, ſelon la diverſité des matieres, des tems, des lieux & des perſonnes. Car par exemple l'éloquence de Ciceron dans ſes Epitres, & dans ſes livres de

Cardan. 2. Sap. p. 67.

Philoſophie, eſt bien differente de celle dont il uſe dans ſes Oraiſons. Et nous voions qu'il n'a pas fait difficulté de méler beaucoup de Grec, & de poëſies Latines dans ſon ſtyle epiſtolaire & philoſophique, dont il s'eſt abſtenu dans ſes declamations au Senat, ou devant le peuple. La raiſon eſt à l'égard du peuple, que comme il étoit de ſon tems juge abſolu de la vie & des biens d'un chacun, & qu'autant qu'il y avoit de Citoiens Romains, on peut dire que c'étoient autant de petits Rois, qui donnoient la loi aux plus grands de la terre; il faloit les informer de tout, & s'accommoder à leur capacité, qui ne ſouffroit pas qu'on leur parlât Grec, pource que la plûpart d'entre eux ne l'euſſent pas entendu. Ainſi les Orateurs Romains étoient obligez de former leur Eloquence à ne ſe ſervir que de la Langue Latine, de ſorte que quand ils haranguoient au Senat, ils en uſoient encore de même, tant par l'accoûtumance qu'ils avoient priſe, que par une certaine raiſon d'Etat, qui leur faiſoit craindre d'offenſer la majeſté de leur Republique, s'ils emploioient une autre Langue que la ſienne. De là vient que nous ne voions dans toutes les Oraiſons de Ciceron que deux paroles Grecques, l'une en la ſeconde invective contre

Verres, & l'autre en la cinquiéme. Comme je ne pense pas qu'il ait rapporté de vers que dans son Oraison pour P. Sextius, dans celle qui est contre Pison, & dans un autre pour le Roi Dejotarus. Quant aux Grecs, outre les mêmes causes d'instruire & d'émouvoir une multitude ignorante de tout autre langage que le sien, qui les obligeoient à ne parler que Grec, ils n'avoient pas sujet comme les Romains, & la plûpart des autres Nations, de brouïller aucun idiome étranger avec le leur. Car les Grecs ont eu cela d'avantageux, que les sciences ne leur étoient enseignées dans les Colleges ou Academies qu'en leur langue; du façon que quand ils eussent sçu l'Egyptien, ou l'Hebreu c'eût été une chose ridicule à eux de s'en servir sans necessité, & pour n'être pas entendus. Je sai bien qu'on a dit que Cadmus avoit apporté en Grece les lettres de Phenicie, par où il sembleroit que les Grecs auroient pû avoir quelque connoissance des langues Orientales. Mais sans nous amuser à examiner une histoire qui est tout-à-fait du tems fabuleux, on ne sauroit nier que la Langue Grecque n'ait cela d'excellent, qu'elle seule sans rien prendre des autres leur prête les mots principaux & plus essentiels de toutes les

diſciplines. Ce qui montre bien que les Ecoles de Grece n'empruntoient rien du dehors, & par conſequent que les Orateurs d'Athenes n'avoient pas ſujet d'alterer leur langage pour ſe bien exprimer, comme ceux de Rome, & des autres païs, qui n'ont appris les ſciences, ni l'Eloquence même, qu'avec des termes Grecs. C'eſt donc pourquoi Ciceron écrivant à ſes amis, qu'il ſavoit avoir fait le cours de leurs études dans Athenes comme lui, ou bien traitant des matieres de Philoſophie, & de Rhetorique, n'a fait nulle difficulté d'emploier, non ſeulement des paroles Grecques, mais même ſouvent dans ſes lettres des paſſages entiers en Grec, ſans qu'on puiſſe dire qu'il ait fait tort par là à ſon Eloquence, ni qu'il ait été moins diſert dans ſes œuvres Philoſophiques, que dans ſes Oraiſons.

Il faut maintenant appliquer cela à nôtre uſage, & dire que comme l'Eloquence Romaine a pluſieurs formes, & qu'elle ſe pare bien differemment ſelon les lieux où elle ſe veut faire voir, & les matieres qu'elle doit traiter; l'Eloquence Françoiſe peut être conſiderée avec les mêmes diverſitez, ſe donnant quelquefois la liberté de prendre des parures étrangeres, qui lui ſeroient fort meſſeantes

en un autre tems. Car il n'y auroit point d'apparence de méler du Grec ni du Latin dans un Roman, parmi un diſcours populaire, ou dans quelque ouvrage de pieté, qui doit être vû par l'un & par l'autre ſexe, & dont la lecture doit arrêter les yeux du peuple, auſſi bien que ceux des ſavans. Mais quand un Orateur entreprend de diſcourir ſur un ſujet d'autre nature, lorſqu'il parle pour être écouté principalement des hommes d'étude, & que ſa matiere a beſoin d'être appuiée de l'autorité des grands perſonnages, je ne penſe pas qu'on doive condanner ſes citations, ni que quelques paroles Grecques ou Latines puiſſent préjudicier à ſon bien dire. A la verité, s'il en compoſoit un diſcours de la façon de ceux que les Latins ont nommé Centons, & que ce ne fuſſent que des textes de differens Auteurs attachez les uns aux autres, comme Lipſe les a mis dans ſes ſix livres de Politique, j'avouë qu'un tel travail ne pourroit pas paſſer pour une piece d'Eloquence. Il y a de la retenuë, & quelque bien-ſeance à obſerver en cela. Ce qui n'empêche pas que comme beaucoup de perſonnes pechent en l'uſage immoderé des allegations, il n'y en ait aſſez d'autres ridicules dans une ſotte affectation de ne citer ja-

mais perſonne, & de prendre tout chez eux; ſemblables à cet Hippias Elien, qui ſe vantoit badinement de ne rien porter que ſes mains n'euſſent fait. Car j'attribuë facilement à cette vanité le grand mépris que quelques-uns font de toute ſorte d'autoritez, pour montrer qu'ils ne produiſent rien que d'eux-mêmes, que les belles penſées ſortent de leur tête, comme Pallas de celle de Jupiter & qu'ils engendrent comme lui ſans l'aide d'autrui. A quoi neanmoins on pourroit répondre, que la generation ſe fait par une action ſi commune dans tous les ordres de la Nature, qu'il n'y a pas lieu de faire tant de cas d'une choſe ſi facile; au lieu que c'eſt un miracle de reſſuſciter les morts en les faiſant parler de telle ſorte, que comme on a dit dans la Religion que les oſſemens avoient operé plus de merveilles que les corps animez, on peut ſoûtenir de même dans la Rhetorique, que ceux qui ne ſont plus, ont beaucoup plus de force à nous perſuader, que n'en ont les vivans. Tant y a que nous voions dans ce beau Dialogue des plus illuſtres Orateurs de Rome, qu'ils ne croioient pas que leur éloquence pût être corrompuë par des citations, le diſcours d'Aper nous apprenant qu'on deſiroit alors que les oraiſons fuſſent parées des beautez de

la poësie d'Horace, de Virgile, ou de Lucain; pour ne rien dire de celle d'Ennius, ou de Nevius, qui remplit des pages entieres dans les œuvres Philosophiques de Ciceron. Ce qui n'est nullement contraire aux preceptes de la Rhetorique, puisqu'Hermogene témoigne dans son livre de l'Eloquence, que les vers ont fort bonne grace parmi la prose. Et nous pouvons encore remarquer par l'Apologie d'Apulée, l'une de plus eloquentes pieces de toute l'Antiquité, nonobstant les impuretez de quelques locutions dont nous avons déja parlé, que du tems des Antonins on ne pensoit pas que les passages Grecs & Latins dûssent gâter un bel ouvrage, vû que celui-là est rempli de texte de Platon, & de plusieurs autres Philosophes, avec un grand nombre de vers d'Homere, de Catulle, & de Virgile.

Ce seroit ici le lieu de dire nôtre avis des styles differens, dont on se sert aujourd'hui, puisque ceux qui condannent les citations les considerent sur tout comme ennemies du beau style. Mais desirant me tenir aussi éloigné de l'offense que de la flatterie, je rendrai mon discours le plus general qu'il me sera possible, sans venir à aucune particularité qui puisse être mal prise par qui que ce soit.

Premierement, il faut faire dictinction entre les ſtyles, & les characteres, ceux-ci étant limitez, & ſouvent ſemblables en pluſieurs Auteurs; là où les ſtyles ſont infinis, & toûjours differens comme les viſages, qui ne manquent jamais de quelque air particulier qui les diſtingue. Nous pouvons faire élection de celui des trois characteres qui nous agrée le plus, pource qu'ils dépendent de l'Art abſolument; au lieu que c'eſt la Nature qui nous forme le ſtyle, d'où vient qu'on ne juge pas moins regulierement des mœurs d'un homme par ſon ſtyle, que par ce qui dépend de la Phyſionomie. Enfin ce ſont choſes ſi peu ſemblables, qu'encore que beaucoup d'Ecrivains aient convenu d'un même caractere, comme dans ces belles Nuits Attiques Pacuvius, Ulyſſe, & Carneades du grand; Terence, Neſtor, & Diogene du moindre; Lucilius, Menelaus, & Critolaus du mediocre; ils ont tous eu pourtant leur ſtyle à part, & chacun d'eux a retenu ſa façon d'écrire conforme au genie qui le poſſedoit. Car c'eſt la varieté des humeurs qui cauſe celle du ſtyle, qu'on peut dire n'être rien autre choſe qu'une certaine façon de s'expliquer, qui dépend du temperament de chaque perſonne. Pour le moins eſt-ce l'opi-

Lib. 7. cap. 14.

nion de Seneque, quand il soûtient que le style de Mecenas n'étoit pas moins dissolu que sa vie, ni son éloquence moins licentieuse
Ep. 114. que ses mœurs. *Quid ergo*, dit-il, *non oratio ejus æque soluta est, quàm ipse discinctus?* Et lorsqu'en un autre endroit il veut que nôtre discours soit un miroir qui exprime parfaitement toutes les bonnes ou mauvaises qua-
Ep. 115. litez de nôtre ame; *Oratio vultus animi est, si circumtonsa, & fucata est, & manufacta, ostendit illum quoque non esse sincerum, & habere aliquid fracti.* Voire même il juge des mœurs du tems par l'Eloquence du siecle: *Argumentum est luxuriæ publicæ orationis lascivia;* posant pour maxime que par tout où le mauvais style passe pour bon, il n'y a pas moins de corruption en ce qui touche la Morale: *Ubicumque videris orationem corruptam placere, ibi mores quoque à recto descivisse non erit dubium.* Or pource que les Ecoles traitent assez tous les jours de ce qui concerne les trois characteres, & la subdivision de chacun en trois autres; je pense qu'il seroit aussi ennuieux qu'inutile de repeter ici une leçon si
Lib. 1. & 2. de form. Orat. connuë, ou de m'engager dans l'explication des sept idées & formes d'Oraison, selon qu'Hermogene les a conçuës. Je me contenterai donc de faire quelques observations, que je

croi être très importantes à toute ſorte de ſtyles, & dans quelque charactere que l'on écrive. *Quint. l. 1. c. 6. & lib. 2. c. 3. Epiſt. ad Tuber.*

Nous avons déja remarqué en parlant de l'obſcurité des mots inuſitez, que la premiere perfection du diſcours étoit d'avoir beaucoup de clarté, & d'être fort intelligible. C'eſt pourquoi Denis d'Halicarnaſſe reprend ſi aigrement de certaines perſonnes qui ne loüoient de rien tant Thucydide, que de ce qu'il n'étoit pas entendu d'un chacun, comme s'il n'eût dû l'être que des hommes ſavans. Il leur reproche que par une ſi dangereuſe maxime, ils veulent établir dans la Republique des Lettres, une eſpece de tyrannie de peu de perſonnes, qui poſſederoient ſeuls les livres & ſe rendroient maitres abſolus d'un bien d'autant plus eſtimable, que plus de monde en eſt participant. Ce n'eſt pas qu'il ne trouve bonne cette compoſition auſtere, aſpre & amere, comme il la nomme, que Thucydide & Demoſthene ont quelquefois affectée, avoüant qu'il n'y a rien de plus puiſſant à émouvoir les affections. Mais il ne peut ſouffrir que pour parler autrement que le commun, Thucydide ſe ſerve de beaucoup de façons de s'expliquer étranges, qui approchent, dit-il, du ſolœciſme, & qui jettent ce grand Orateur Hiſtorien dans une

vicieuſe obſcurité qu'on doit éviter ſur toute choſe.

Et à la verité, puiſque nous ne viſons, ſoit en parlant, ſoit en écrivant, qu'à mettre nos penſées en evidence; d'où vient que les Grecs ont nommé la voix, comme ſi elle étoit la lumiere de l'entendement; c'eſt ſans doute que l'oraiſon qui explique le plus nettement & le plus facilement ce que nous avons medité, doit être eſtimée pour ce regard la plus excellente. Dieu qui eſt nommé le Pere de la lumiere, la crea le premier jour, afin qu'elle éclairât le reſte de ſes œuvres; nous apprenant par là de ne rien faire qu'avec le plus de clarté qu'il eſt poſſible, Ce n'eſt pas qu'il n'y ait eu de très grands perſonnages qui ſe ſont plûs à rendre leurs travaux fort obſcurs, comme Heraclite fit les ſiens de Theologie, pour en cacher les myſteres à un peuple groſſier, qu'il tenoit auſſi indigne qu'incapable de les entendre. Les Pythagoriciens ſe ſont ſervis à même fin de leurs ſymboles, les Platoniciens des Mathematiques, & les Egyptiens de leurs lettres Hieroglyphiques. Ariſtote écrivit ſes livres Acroamatiques de telle ſorte, qu'encore qu'il les eût donnez au public, il aſſura Alexandre qu'il ne les avoit pas rendus communs pour cela. Et les Poëtes n'ont

φωνη, φῶς νοῦ.

Diog. Laërt. in eius vita.

inventé la meilleure partie de leurs fables, que pour couvrir des veritez qu'ils ne pensoient pas devoir être divulguées à tout le monde. Mais nous ne parlons pas ici de ce qui se fait à bon dessein, & pour des raisons dont la solidité se pourroit examiner ailleurs. On sait bien que les sciences ont un style à part, qu'elles appellent didactique, ou enseignant, qui ne pretend à rien moins qu'à la gloire de l'Eloquence. Nôtre intention est de reprendre ceux qui preferent sans sujet les tenebres à la lumiere, qui croient qu'il n'y a rien de mieux dit que ce qui est de difficile intelligence, & qui prennent plaisir à imiter les obscuritez d'Antimachus, comme fit l'Empereur Hadrien, avec le même jugement dont il preferoit Caton à Ciceron, Cecilius à Salluste, & Ennius à Virgile. Car comme il y a des Ecrivains qui ne s'expriment jamais qu'avec des enigmes, & à la façon des Oracles, le plus souvent par un vice de mauvaise conception, qui fait qu'ils ne peuvent rien produire ensuite qui ne soit defectueux; Il se trouve des Lecteurs de même, à qui rien ne semble être spirituel, ni bien dit, si leur esprit n'a beaucoup de peine à l'entendre; & qui ne trouvent jamais les choses grandes & admirables, que quand elles sont dans la con-

Æl. Spar. in Hard.

fuſion & dans l'obſcurité, comme il arrive à tout ce qui eſt vû de nuit, qui nous paroit pour cela toûjours plus grand & plus conſiderable qu'il n'eſt en effet. Le defaut de ceux qui écrivent ainſi, eſt ſemblable à celui de la premiere digeſtion, qui ne peut être reparé par la ſeconde ni par la troiſiéme. Une choſe mal conçuë ne ſauroit jamais être bien enfantée: Et le manquement du principe paroit neceſſairement en tout ce qui en dépend. Quant à ceux qui n'admirent dans les livres que ce qu'ils ne peuvent comprendre, ils le font ordinairement par une ſimplicité ignorante. J'ai vû des femmes ne trouver point de plus capables Predicateurs, que ceux qu'elles entendoient le moins. Et Lucrece combattant les principes d'Heraclite, ſoûtient que beaucoup ne les ſuivent, que pource qu'ils ne ſont pas intelligibles;

Lib. 1.

Omnia enim ſtolidi magis admirantur, amantque,
Inverſiſquæ ſub verbis latitantia cernunt.

Ces vers ne peuvent être mieux appliquez qu'au ſujet dont nous parlons.

Encore que l'abondance des paroles ne laiſſe pas d'être quelquefois accompagnée d'obſcurité, ſi eſt-ce qu'elle ſe trouve bien plus ſouvent dans le ſtyle concis, que dans celui qui eſt plus étendu. Horace confeſſe, que tachant

Brevis eſſe la-

tachant de dire beaucoup en peu de mots, il devenoit insensiblement moins intelligible. Or ce qui fait que plusieurs affectent cette façon d'écrire pressée, & comme les anciens la nommoient Laconique; c'est l'opinion qu'ils ont que les paroles doivent être considerées ainsi que les metaux, dont les plus nobles pesent en moindre masse, & valent davantage que les autres. C'est pourquoi les Lacedemoniens se vantoient que leurs réponses courtes & significatives, étoient tout au rebours de leur monnoie de fer, dont il faloit de bien grosses pieces pour satisfaire à peu de chose. Et sans mentir, ils ont été admirables pour ce regard, & on peut dire que leurs propos ressembloient aux fruits à qui le Soleil par une extraordinaire maturité a laissé fort peu de corps & beaucoup de substance. Mais l'Eloquence ne souffre pas toûjours une si grande austerité que la leur. J'avouë qu'il est à propos de retrancher d'un discours les superfluitez qui ne sont bonnes qu'à le grossir inutilement; & qu'il n'y a point de plume si bien taillée, qui n'ait besoin de faire de ces heureuses ratures. Cela vient de la fecondité de l'esprit qui produit plus qu'il ne faut, & qui a, aussi bien que le corps, ses coctions, & souvent ses excremens qu'il est expedient

boro, obscurus fio. *Lib. de arte Poët.*

de rejetter. Il ne faut pas pourtant reduire l'embonpoint à la maigreur, & à la secheresse, puisque la santé de l'Oraison, selon l'avis des plus grands Maitres, est également distante de l'enflure, & de l'excessive attenuation. Sur tout on se doit bien empêcher de croire que toute sorte d'abondance soit ici vicieuse, n'y aiant rien qui fasse faire aujourd'hui de plus temeraires jugemens à ceux qui condannent sans discretion tout ce qui peut être dit en moins de paroles. Il se trouve une superfluité que les Grecs ont nommée pleonasme, & les Latins redondance; qui est une des vertus du discours, lorsqu'elle sert à l'ornement du langage, ou à l'expression de la pensée. C'est pourquoi Alexandre le Sophiste l'a mise entre les figures de l'Elocution. Et Quintilien confesse qu'on ne la peut reprendre, que quand elle est oisive, comme il dit, ou tout-à-fait inutile, c'est à dire, lorsqu'elle n'apporte ni grace, ni force aucune au discours. Il faut que j'ajoûte encore un mot d'avis à ceux qui rejettent absolument le repetitions. Car comme il y en a de fort impertinentes, il s'en trouve aussi d'autres qu'on ne sauroit blâmer sans injustice, & qui sont même necessaires. L'éloquence d'Ulysse nous est representée par

Cic. lib. 4. ad Heren. Quint. l. 1. cap. 4.

Lib. 2. cap. 10. de fig. Lib. 8. c. 3. & lib. 9. cap. 3.

la facilité qu'il avoit à rapporter diverſement un même conte,

Ille referre aliter ſæpe ſolebat idem.

Le Proverbe permet de dire les belles choſes jusqu'à dix fois. Et le Sophiſte Theon obſerve que Demoſthene a bien repeté en mille façons un même ſens dans une ſeule Oraiſon. Voilà comment toute ſorte d'abondance ou de repetition n'eſt pas à reprendre, non plus que tout racourciſſement d'Oraiſon à louër; étant beſoin de faire en ſorte que ſans être trop diffus d'une part, on s'éloigne d'autre côté le plus qu'il ſera poſſible de cette brieveté vicieuſe, qui a été toûjours eſtimée fort voiſine de l'obſcurité. Celui qui ſe ſouviendra que toutes les vertus conſiſtent en une certaine mediocrité Geometrique, également diſtante de l'excès & du defaut, ne s'étonnera pas que nous mettions toûjours l'Eloquence entre deux extremitez à fuïr, puiſque ſes Profeſſeurs l'ont qualifiée l'une des plus grandes, & des plus éclatantes de toutes les vertus.

Ovid. 2. de arte am. In Progymn.

Quò magis virtus, eò magis medietas. *Ariſt. 2. mag. mor. cap. 3.*

Eſſe unam ex ſummis virtutibus. *Cicer. & Quint. l. 2. c. 20.*

Les exemples qui nous émeuvent davantage que les enſeignemens, ſont ſouvent encore plus inſtructifs qu'eux; & ſi le chemin de l'imitation eſt bien plus court que celui des preceptes. C'eſt pour cela, que comme

Epicure conſeilloit dans la Morale d'avoir
Sen. ep. 11. & Arrian. l. 2. c. 18. toûjours devant les yeux un Socrate, ou quelque autre perſonnage de vertu heroïque, afin que vivant comme en ſa preſence, le reſpect qui lui eſt dû tint nôtre vie dans le devoir, & nous portât aux plus belles actions:
cap. 12. Longinus croit auſſi que rien n'eſt tant capable d'élever l'Orateur à cette ſublime Eloquence dont il traite, ou de le faire concevoir hautement toutes choſes, & de lui donner la force de les exprimer avec dignité; que s'il ſe repreſente toûjours comment Demoſthene ou Ciceron manieroient le ſujet qu'il a entrepris, & de quels termes vraiſemblablement ils uſeroient en une pareille occaſion. Il veut même qu'on ſe figure ce que la poſterité pourra penſer de nous par nos écrits, & quel jugement elle devra faire de nos ouvrages, n'eſtimant pas que ſans ces conſiderations nôtre ame puiſſe avoir d'aſſez genereux mouvemens, pour arriver à cette majeſtueuſe Eloquence qu'il repreſente. A la verité, ceux qui écrivent pour tout le genre humain, & pour tous les ſiecles à venir, ne ſe ſoucient gueres de la faveur des particuliers, ni de la reputation d'un peu de jours, ou de quelques années. Une ſi belle idée qu'eſt celle de toute l'Eternité n'engendre point de petites pen-

ſées. Et comme les hommes d'éminente vertu ne voudroient pour choſe du monde changer le charactere de leurs mœurs, à l'appetit d'un peuple groſſier ; ceux dont nous parlons feroient la même difficulté de former le ſtyle de leurs écrits au gôut dépravé de quelques perſonnes, aiant pour but la ſatisfaction de toutes celles qui ont l'uſage de la raiſon. Quant aux patrons de l'Eloquence ſur qui Longinus veut qu'on ſe perfectionne, j'en propoſerois volontiers quelqu'un de nôtre Langue, ſans les conſiderations qui m'ont juſqu'ici retenu de nommer perſonne: Joint que ſi nous en voulons parler franchement, & uſer de la liberté des anciens, (de laquelle neanmoins nous avons encore plus degeneré que de leur Eloquence) nous ſerons contraints d'avouër, que nous n'avons point de modele chez nous à donner, qui puiſſe repreſenter cette parfaite forme de bien dire dont nous traitons, Ce n'eſt pas qu'on n'uſe aujourd'hui d'un choix très exquis de belles dictions, & que l'art de bien tourner une periode ne ſoit arrivé au plus haut point de ſa perfection, ſelon nos conjectures precedentes. Mais pource que l'Eloquence demande quelque choſe de plus que tout cela, comme nous l'avons auſſi déja remarqué, je confeſſe

que je ferois confcience d'égaler aucun de nos Orateurs à ces vieux Grecs & Romains, qui ont conjoint la grandeur des penfées à la beauté du difcours, & une connoiffance parfaite des fciences à l'élegance du langage. Monfieur du Vair ne nioit pas, il y a fort peu de tems, que nous ne fuffions encore bien loin de ces grands hommes-là. Que fi nous nous fommes avancez de quelques pas depuis lui, comme cela ne peut être difputé fans injuftice, ce n'eft pas à dire que nous puiffions pretendre avec raifon d'aller du pair avec eux. Nous nous arréterons donc à l'imitation de ceux que toute l'antiquité a reconnus pour les Dieux de l'Eloquence. Et quoique Ciceron declare que de fon tems la force des Orateurs Atheniens étoit tout-à-fait ignorée, & qu'il n'y avoit que leur reputation qui fût venuë jufqu'à lui; Bien que par confequent nous ne puiffions pas efperer aujourd'hui de pouvoir remarquer les principales graces qui font dans leurs ouvrages; de bien difcerner le ftyle Rhodien, comme moïen entre l'Attique & l'Afiatique, ni de juger fi Efchines avoit raifon de reprocher à Demofthene qu'il ne parloit pas le pur Athenien: Si eft-ce que pour peu que nous meditions fur ce qui nous refte de leurs incomparables travaux, il eft

Cic. lib. 3. de Orat.

Traité de l'Eloquence.

De opt. gen. Orat. Atticorum Oratorum vis ignota eft, nota gloria.

Id. de Orat.

impossible que nous n'en tirions insensiblement beaucoup de profit, de même que ceux qui prennent de la couleur & se hâlent sans y penser en se promenant au Soleil. Pour ce qui est des Latins, il semble que comme nous sommes plus proches d'eux en toutes façons que des Grecs, leur Eloquence nous soit aussi plus connue. Et neanmoins, qui est-ce qui reconnoit à present dans Tite-Live cet air de Padoue que Pollion lui a reproché? *Quint. l. 1. cap. 5.* Qui oseroit reprendre un style pour avoir trop du Toscan, & du Sabin, comme Lucilius faisoit celui de Vectius? Et qui peut s'appercevoir de ce je ne sai quoi de lache & d'enervé que Calvus & Brutus trouvoient dans les discours de Ciceron? *Dial. de cla. Or.* Mais encore que nous ne penetrions pas peut-être toutes les finesses d'une langue qui n'est plus que dans les livres, & que toutes ses beautez n'arrivent pas jusqu'à nous, il en reste assez neanmoins dans ses principaux Auteurs pour nous servir d'exemple, à former les plus riches traits de nôtre Eloquence Françoise, qui ne peut tirer sa nourriture de meilleur endroit, pour parler comme Apollonius de Rhodes, quand il disoit que la lecture étoit l'aliment de l'Oraison. *In Th. Soph. Progym.*

Je me sens ici obligé de donner deux avis.

Le premier, que ce n'eſt pas merveille ſi nous n'avons perſonne parmi nous à imiter, qui n'éprouve la rigueur de beaucoup de Cenſeurs, puiſque nous venons de voir que Demoſthene & Ciceron n'en ont pas été exemts de leur tems. Ce dernier fut accuſé de mal parler par un Gallus Aſinius. Aper trouve que Calvus & Brutus avoient raiſon de le reprendre, comme nous avons dit, lui preferant même l'Orateur Corvinus. Il ſemble que quelqu'un lui impute dans Juvenal d'avoir eu une Eloquence étrangere, ou Savoiarde. Et Largius Licinius fit un livre qui avoit le titre de *Ciceromaſtix*, comme qui diroit le fouët de Ciceron. Nous apprenons cela de Aulu-Gelle, qui repare à mon jugement de fort bonne grace l'honneur de ce parfait Orateur, quand il compare ces injuſtes Cenſeurs à de certains monſtres d'hommes, pour les nommer comme lui, qui oſent bien écrire des impietez, & faire paroitre les mauvaiſes opinions qu'ils ont de la Divinité. Le ſecond avis ſera plûtôt de Seneque que de moi, puiſqu'il le donne à ſes enfans dans la Preface du premier livre de ſes Controverſes. C'eſt qu'il ne faut jamais s'arréter à l'imitation d'un ſeul Auteur, quelque excellent qu'il puiſſe être, parce que celui qui copie n'égale

Satir. Rufum qui toties Ciceronem Allobroga, dixi.

Lib. 17. cap. 1.

jamais ſon original, toute reſſemblance aiant cela de propre, qu'elle eſt toûjours inferieure au ſujet qu'elle repreſente. Quintilien a volontiers embraſſé cette opinion, non ſeulement, dit-il, à cauſe qu'un homme qui n'a pour but que de ſuivre les pas de celui qui le precede, ne le devance jamais; mais encore pource qu'il eſt quelquefois plus facile de faire davantage, que ſimplement autant qu'un autre, & de le ſurmonter, que de l'égaler ſeulement. De là vient qu'après avoir exalté l'eſprit de Ciceron ſur tous ceux de la Grece, & declaré qu'il ne faloit point chercher ailleurs que dans ſes œuvres la perfection de l'Eloquence; il conſeille neanmoins qu'en imitant un ſi excellent prototype, on tache d'y ajoûter la force du ſtyle de Ceſar, l'âpreté (c'eſt ainſi qu'il l'appelle) qui recommandoit l'Orateur Cœlius, la diligence de Pollion, & le jugement de Calvus. Nous imiterons, en uſant de la ſorte, le Peintre Zeuxis, qui tira la beauté de ſa belle Helene de toutes les graces que les plus belles filles de Crotone poſſedoient ſeparément. Et nous ferons comme ce vilain païſan, dont parle Denys d'Halicarnaſſe à ce propos, qui expoſa aux yeux de ſa femme les plus beaux tableaux qu'il pût acheter, de crainte qu'elle

Lib. 10. cap. 2.

Plerumque facilius eſt plus facere, quam idem.

In Rhet. præc.

ne fit des enfans qui lui ressemblassent, si elle n'avoit point de plus agreable objet à regarder. Le Sophiste Theon montre que non seulement Demosthene imitoit de la sorte les Orateurs Lycurgue, Lysias, & tous les autres qui l'avoient precedé ; mais qu'il n'y en a point eu qui n'aient ainsi paraphrasé plusieurs Auteurs, dont ils tachoient de ramasser en un toutes les perfections.

In Progymn.

Mais quelque belle image que nous contemplions en crayonnant nos conceptions, & quelque peine que nous prenions à copier ces beaux originaux de l'Antiquité, ou ceux de ce tems que nous jugerons dignes d'être imitez, il le faut faire avec beaucoup de discretion, & se souvenir que le plus grand artifice de tous, consiste à bien cacher celui dont on se sert. Tous les Rheteurs ont convenu de ce principe. Seneque le Declamateur se moque de l'impertinence de ceux qui ne penseroient pas être subtils, s'ils ne faisoient paroitre leur subtilité, qui cesse neanmoins d'être telle, aussi-tôt qu'elle est renduë visible: Et Quintilien dit en general la même chose de l'art dont il faisoit profession, qu'au lieu de se perdre en le couvrant, comme quelques-uns s'imaginoient mal à propos, c'étoit le ruïner tout-à-fait que de le faire pa-

Procem. l.1. contr.

Lib. 4. cap. 2.

roitre, & qu'il n'y avoit plus d'art s'il étoit reconnoiſſable. La raiſon de cela ſe prend, de ce que la fin de l'Orateur eſt d'être crû comme veritable, à quoi il ſemble qu'il n'y ait rien de plus contraire que l'artifice. Car c'eſt une maxime fort aſſurée, que par tout où l'on en remarque beaucoup, on penſe toûjours qu'il y ait fort peu de verité. Il vaut donc mieux uſer de cette negligence diligente, dont parle Ciceron, que de travailler avec une peine trop exacte, & où l'on puiſſe remarquer plus de curioſité que la bien-ſeance n'en demande : Vû mêmement que comme il obſerve ailleurs, l'Eloquence n'eſt pas venuë de l'artifice, mais au contraire celui-ci eſt né de l'Eloquence, qui l'a precedé. Et peut-être que le ſoin exceſſif de garder tous les preceptes des Rheteurs, a donné lieu au reproche qu'on leur a fait, d'avoir cauſé autant de deſordres dans l'Eloquence, que les Sophiſtes en ont introduit dans la Philoſophie. Platon veut qu'on ſe porte aux plus ſerieuſes actions avec quelque ſorte de recreation, parce que c'eſt ainſi qu'on imite l'Auteur de la Nature, qui n'a fait, dit-il, l'homme même ſon chef-d'œuvre, que comme en ſe joüant. Non content d'en avoir donné le precepte, ce divin Philoſophe l'a pratiqué lorsqu'il a traité

In Orat. Quædam etiam negligentia eſt diligens.

Lib. 3. de Orat. Non eloquentiam ex artificio, ſed artificium ex eloquentia natum.

Dial. de cl. Orat.

Lib. 6. de leg.

Cicer. l. 1. de Orat. de l'Eloquence : n'aiant paru nulle part plus grand Orateur, que quand il s'eſt moqué ſi gentiment des Orateurs dans ſon Gorgias. Or les choſes qui ſont écrites de la ſorte avec facilité, ont toûjours un air qui les rend plus agreables, & elles n'en ſont pas moins excellentes pour cela. Tant s'en faut ; c'eſt une obſervation que fait Quintilien, en citant, comme il lui arrive ſi ſouvent, ſon grand maître Ciceron, qu'il n'y a point de pieces plus admirables dans toute l'Eloquence, que celles qui paroiſſent les plus aiſées, & qui ſont neanmoins les plus difficiles à imiter. *Lib. 11. cap. 1.*

Comment eſt-ce que cette ſouveraine faculté ſe pourroit aſſujettir baſſement à quoi que ce ſoit, ſi elle fait profeſſion de commander par tout, & de donner ſes loix en Monarque, ſans les recevoir de perſonne? Platon le dit ainſi dans ſon Politique, & montre que l'Eloquence a quelque choſe de commun avec la dignité Royale. C'eſt pourquoi il y en a qui ont ſoûtenu que Pericles n'étoit pas moins Tyran d'Athenes, que Pyſiſtrate, ſans y reconnoître d'autre difference, ſinon que celui-ci exerçoit ſon Empire armé, & l'autre ſans armes par la ſeule terreur de ſa parole, qu'Ariſtophane comparoit à un foudre, comme Homere celle d'Ulyſſe à un tor- *In Neb.*

rent, qui entraine tout avec ſoi par ſa violence. De là vient auſſi ce que d'autres ont remarqué, qu'Alexandre n'avoit pas eu moins de peine à faire taire l'éloquente ville d'Athenes, qu'à contraindre la genereuſe Sparte à ſervir. En effet, ce que peut le fer en une armée, l'éloquence le fait en une aſſemblée d'hommes raiſonnables dont elle ſe rend maitreſſe abſoluë. Et certes c'eſt une choſe admirable, que comme nous avons obtenu un commandement abſolu ſur le reſte des animaux par le moyen de la raiſon, & de la parole qui en eſt l'image; nous puiſſions encore poſſeder la même autorité entre les hommes, par un plus parfait uſage de cette même parole, & par une plus exquiſe communication du diſcours, & de la raiſon, que nous donne l'Eloquence. Il ne faut pas penſer qu'une vertu ſi élevée, & ſi majeſtueuſe, s'aille abaiſſer ſervilement jusqu'aux moindres regles de Grammaire ou de Rhetorique. Elle eſt ſi jalouſe de ſa liberté, qu'on a cru qu'elle ne ſe plaiſoit que dans les Etats populaires, où elle ne trouve rien qui ne ploie ſous ſes volontez. Comme ſi c'étoit pour cela qu'il a paru plus d'Orateurs dans les petites Democraties d'Athenes, ou de Rhodes, pour ne rien dire de celle de Rome, que dans tou-

Ilia. Y.

Cic. l. 1. de Invent. & l. 1. de Orat.

tes ces grandes Monarchies de Perſe, ou de Macedoine. Je ſai bien qu'on en donne une autre raiſon, & qu'on a dit que l'Eloquence étoit une faculté populaire, qui trouvoit ſon principal luſtre dans le trouble des Etats commandez par une populace. Car comme les bons Capitaines ſe font en tems de guerre, il ſemble que les plus excellens Orateurs ſe ſoient rendus tels, dans ces violentes agitations que ſouffrent quelquefois les Republiques. C'eſt pourquoi ils ont été plus rares dans les Etats bien policez, tels que ceux de Crete, & de Sparte, pource que leur bonne conſtitution ne ſouffroit pas de ſi grandes alterations. De ſorte que, comme il ſe trouve fort peu de Medecins où il n'y a gueres de malades, le nombre des Orateurs a été très petit dans les gouvernemens moins ſujets à être ébranlez par des mouvemens ſeditieux. Mais quoiqu'il en ſoit, Longinus, qui veut que les Democraties ſoient les meres nourrices de l'Eloquence, ſe fonde ſur ce que la ſervitude eſt ſon ennemie mortelle, & ſur ce qu'il y a une oppoſition formelle entre la condition d'un homme ſerf qui tremble toûjours, & celle d'un Orateur dont tous les mouvemens doivent être hardis & genereux.

Dial. de cl. Orat.

Cap. 39.

Cette grande liberté n'empêche pas pourtant qu'il ne ſoit obligé d'obſerver de certaines choſes très ſoigneuſement. Et premierement il ne ſe peut pas diſpenſer de garder le plus d'ordre qu'il lui ſera poſſible en tout ce qu'il écrira. L'ordre eſt ce feu de Promethée, ſans lequel tous nos ouvrages paroiſſent inanimez. C'eſt la chaine d'or qui lie tout ce qu'il y a de beau dans le monde. Et il eſt particulierement dans le diſcours, ce qu'eſt dans une armée la diſcipline, ſans qui la valeur des ſoldats ſeroit inutile. Voire même comme une aſſemblée de trente mille hommes ne fait pas une armée pour cela, ſi l'ordre militaire n'y eſt obſervé; & comme une grande quantité de materiaux ne peuvent pas former un Palais, s'ils ne ſont arrangez avec la ſymmetrie que demande l'architecture; les plus belles paroles, & les plus nobles conceptions que nous pouvons avoir, ne ſauroient non plus compoſer une Oraiſon parfaite, ſi elles n'y ſont diſpoſées en bon ordre. Il y en a qui ont dit que l'homme *Cicer. 1. de offic.* ſeul avoit du ſentiment & de l'amour pour lui, ne conſiderant pas que les moindres inſectes, comme les mouches à miel, & les araignées, ſont aſſez paroître en leurs petits

travaux combien elles se plaisent aux choses bien compassées. Je trouve la maxime d'Aristote bien plus raisonnable, quand il soûtient que tout ce qui se fait contre ordre, se fait contre la nature qui est admirablement ordonnée en toutes ses parties. Ainsi rien ne nous pouvant exemter de suivre ses loix en ceci, il n'est pas en la liberté de l'Orateur de parler avec confusion, & sans ordre.

Lib. 8. Physic.

Il ne doit pas non plus s'éloigner tant soit peu de cette bien-seance que Roscius disoit être la principale partie de son art, encore que ce fut la seule chose que l'art ne pouvoit enseigner par préceptes. Le même se peut dire dans celui de la Rhetorique, où il faut sur tout avoir égard de ne rien prononcer qui ne convienne au tems, au lieu, & aux personnes. C'est pour cela que le Sophiste Theon loüant Homere de n'avoir fait parler personne dans son Poëme que fort convenablement à sa profession, reprend au contraire Euripide d'avoir souvent peché en cette partie, comme quand il attribuë des discours Philosophiques à Hecube, qui sont du tout au dessus de sa portée. Je n'entreprendrai pas d'exprimer nettement en quoi consiste cette bien-seance, puisque Roscius & Ciceceron ont cru qu'il n'étoit pas possible d'en donner

Caput artis, decere. *Cic. lib. 1. de Orat.*

In Progymnas. p. 230.

donner aucune leçon ſuffiſante. Nous prendrons neanmoins un exemple des plus notables, qui nous en fera reconnoître l'importance. Lyſias compoſa une fort belle harangue pour Socrate, qui lui fut portée dans ſa priſon, afin qu'il s'en ſervit. Elle étoit des plus éloquentes & des plus artificieuſes, comme aiant été faite par un des premiers Orateurs de ce tems là. La piece fut auſſi trouvée très-bien écrite par Socrate: Mais, dit-il, on me pourroit bien apporter de même des ſouliers Sicyoniens très bien faits, & de fort bonne meſure pour mon pied, dont neanmoins je ne me ſervirois jamais, parce qu'ils ont quelque choſe d'effeminé, & d'indigne d'un homme de ma ſorte. Je ne penſe pas que je doive uſer non plus de la belle oraiſon de Lyſias, quoiqu'elle ſoit des plus diſertes, puiſqu'elle n'a rien de cette generoſité Philoſophique dont je fais profeſſion. C'étoit parler en Socrate veritablement. Si eſt-ce que voulant obſerver un peu après la bien-ſeance que Lyſias avoit negligée, il uſa bien de termes propres à un pere commun de tous les Philoſophes; mais qui l'étoient ſi peu à l'égard de ſes juges, quand il leur ſoûtint qu'au lieu de le punir, ils étoient obligez de le faire honorer & nourrir par le public, qu'il attira ſur lui, par ces

propos trop libres pour le lieu, le plus inique jugement que la Grece ait jamais rendu. En effet, tout le monde a cru que ſi Socrate eût été Orateur & Philoſophe tout enſemble, & qu'en conſervant ſa dignité il eut pû accommoder ſon diſcours à ce que demandoit une aſſemblée qui jugeroit ſouverainement de ſa vie & de ſon honneur, jamais Anytus & Melitus n'euſſent eû le pouvoir de le faire condanner. Or ſans examiner davantage le procedé d'un ſi grand perſonnage, dont on ne ſauroit parler avec trop de reſpect, nous remarquerons qu'outre la bien-ſeance qui doit être gardée aux choſes importantes, & en ce qui touche les penſées; il y a encore je ne ſai quoi en la façon de les debiter, & qui s'étend par tous les membres de l'Oraiſon, où il faut curieuſement éviter ce qui approche ſeulement de l'indecence. C'eſt en cela que Roſcius diſoit que l'art étoit defectueux; & c'eſt ſur ce ſujet que Platon reprenoit Xenocrate de n'avoir pas ſacrifié aux Graces, ſans qui perſonne ne peut qu'inutilement prétendre à l'Eloquence. Ces mêmes Graces pourtant nous apprennent qu'elles ne doivent pas être prodiguées indifferemment ni mal à propos. L'Empereur Conſtans haranguant les Sarmates en termes choiſis, & tels qu'il eût

pû emploier parlant à un Peuple Romain, l'un de ces barbares, que l'Histoire dit avoir été Silesien, eut la hardiesse de lui jetter des ordures dont il lui couvrit tout le visage. Tant il est vrai qu'il faut user des graces mêmes avec discretion; & que la bien-seance est quelque chose au delà, & qui ne se peut bonnement exprimer. Unus è Quadis.

Il faut encore que l'Orateur se tienne dans l'observation de beaucoup de preceptes importans, dont les maîtres de Rhetorique ont fait de bien gros Commentaires. Ce doit être neanmoins noblement, & d'une façon libre & genereuse, dont je pense que nous nous sommes assez expliquez. A la verité, un Ancien a écrit qu'il n'étoit pas tant sorti de Heros du Cheval de Troye, que de l'Ecole d'Isocrate. Denys d'Halicarnasse exprime la même pensée d'une autre façon, quand il dit que comme plusieurs colonies d'hommes avoient été tirées de la ville d'Athenes, il n'étoit pas moins parti de colonies d'Orateurs de la seule classe d'Isocrate. Et c'est sans doute qu'on ne sauroit arriver à l'Eloquence par une voie plus courte, ni plus sûre, que par celle des regles de l'art, dont ce grand homme & ses semblables nous ont fait des leçons, pourvu que ce soit avec la modera- *In Rhet. præc. Iud. Isocr.*

tion qu'eux-mêmes nous ont préſcrite, & que nous y apportions le temperament que nous avons dit. Je remarquerai ſur le ſujet de cette comparaiſon, que Longinus en condanne une de Timée toute ſemblable, que je n'ai jamais crû devoir être priſe pour froide comme Longinus la nomme, ni meriter une ſi rude cenſure que la ſienne. C'eſt où cet Hiſtorien diſoit qu'Alexandre le Grand prit toute l'Aſie en moins de tems, qu'Iſocrate n'en avoit emploié à compoſer ſon Oraiſon panegyrique, qui portoit les Grecs à l'entrepriſe de la guerre contre les Perſes. Longinus s'écrie là deſſus, qu'il ne ſe peut voir une plus inepte conception, ni une comparaiſon plus ridicule, que celle d'un ſi brave Empereur avec un ſimple Sophiſte. Je dis premierement, que pourvû qu'une comparaiſon ſoit propre au ſens pour lequel elle eſt donnée, on ne la peut reprendre comme mauvaiſe, encore qu'elle ne s'ajuſte & ne convienne pas en tous les rapports qu'on voudroit lui donner. C'eſt pourquoi cette-ci n'aiant été faite que pour meſurer le tems de conquêtes d'Alexandre, à quoi elle eſt très propre, c'eſt une injuſtice de la vouloir rejetter pource qu'il n'a pas aſſez de reſſemblanblance entre Alexandre & Iſocrate. Autrement la precedente qui met en parallele une

Cap. 3.

Ecole avec le Cheval de Troye, & les disciples d'Isocrate avec tous les Heros de la Grece, ne seroit pas moins ridicule, que Ciceron pourtant a trouvée bonne, & qui n'a jamais été reprise de personne. Je réponds en second lieu pour Timée, que tant s'en faut qu'il ait voulu égaler en tout un Declamateur à cet invincible Monarque, que sa comparaison contient en soi une opposition de l'un à l'autre, avec une loüange très exquise d'Alexandre, à qui il ne falut pas tant de tems pour domter toute l'Asie qu'un Orateur en consuma dans les preparatifs de sa harangue. *Lib. 2. de Orat.*

Pour retourner à nôtre principal propos, il est necessaire sur tout que celui qui desire arriver à cette sublime & excellente forme d'éloquence, se souvienne qu'encore que ses trois vertus d'être correcte, claire, & ornée, se doivent trouver dans toutes les differentes especes d'Oraison; il y a quelque chose de plus dans le souverain genre de bien dire, & dans cette suprême Eloquence, qui tient en main le gouvernail de nos ames, & qui conduit où elle veut toutes nos volontez. C'est d'elle que vouloit parler Ciceron, quand il disoit qu'il n'estimoit point de veritable Eloquence, que celle qui nous ravit d'admiration. Et je me souviens que Pline le Jeune compare pour cela l'Orateur à celui *Quintil. l. 1. cap. 5.* *Ep. ad Brutum.*

Eloquentiam, quæ admirationem non habet, nullam judico. *Lib. 9. ep. 26.*

qui chemine ſur la corde, dont l'addreſſe remplit d'étonnement tous ſes ſpectateurs. Car il y a des Eloquences vulgaires, qui ne laiſſent pas d'avoir leur prix, comme la plus petite étoile a ſa lumiere & ſon influence auſſi bien que la plus grande. Celles-là ſont bonnes en beaucoup de lieux où il ne ſe rencontre pas de grandes difficultez à obtenir la fin qu'on s'eſt propoſée. L'Eccleſiaſtique dit qu'un lourdaut eſt auſſi aiſé à perſuader, qu'un enfant à faire pleurer, car c'eſt ainſi qu'on peut interpreter ces paroles, *A facie verbi parturit fatuus, tanquam gemitus partus infantis.* Ce n'eſt donc pas merveille s'il ſe trouve à proportion des perſonnes qu'une fort mediocre faculté de diſcourir tourne comme elle veut. Mais quand il eſt queſtion de gagner creance parmi les plus habiles hommes, de convaincre les plus ſolides eſprits, & de forcer les plus opiniâtres & les plus incredules à ſuivre les opinions que nous avons entrepris de leur faire recevoir; c'eſt alors qu'il eſt beſoin de la plus haute Eloquence, qu'il faut déploier ſes maitreſſes voiles dont on a tant parlé, & qu'à moins d'uſer du plus parfait genre d'Oraiſon, plein de merveilles & d'admiration, on ne fera jamais rien qui approche de la gloire des anciens. J'apprens d'eux qu'il eſt beſoin pour

Cap 19.

cela d'une étude consommée dans la plûpart des sciences. Quintilien compare ceux qui n'ont pas fait leur provision des choses necessaires à l'Eloquence, aux hommes qui n'ont point de patrimoine, qu'on voit toûjours aux emprunts & dans la basse necessité. Il veut, pour éviter cet inconvenient, qu'on ait fait choix & amas de longue main de tout ce qui concerne le langage, mais que le principal soin soit des choses, & des matieres, qu'il faut posseder en pleine proprieté, comme disent les Jurisconsultes, afin de s'en servir utilement & de bonne grace aux occasions. Et il donne pour le plus important avis de tous, de ne nous amuser pas à cultiver le champ de l'Eloquence; avec ce seul dessein de le remplir de lis & de violetes; au lieu de bleds & de vignes, preferant toûjours l'olivier, qui porte du fruit, au myrte qui ne sert qu'à l'ornement, & qui n'a qu'une verdure inutile. Et neanmoins il y en a qui font conscience de faire paroître quelque doctrine dans leurs écrits, qui croient même qu'il n'y a rien de plus contraire à l'Eloquence, & que les lettres, qu'on appelle, ont je ne sai quoi de corrosif qui affoiblit l'esprit, & qui lui dérobe une partie de ce qu'il a de meilleur. Sans mentir, elles lui otent quelque chose, ne fut-ce que la rouille & les ta-

Procem. lib. 8.

Lib. 8. cap. 3.

ches de l'ignorance; la ſcience eſt honteuſe, mais c'eſt parmi les barbares; & j'avouë qu'elle fait préjudice à l'Eloquence, ſi on s'en ſert ſans jugement, & qu'au lieu de la bien emploier on en abuſe. Car comme il ſe trouve des perſonnes qui mépriſent tout-à-fait l'étude & les Livres, il y a des demi-ſavans, pour ne rien dire de pis, qui ſe rendent les plus importuns du monde en ce peu de connoiſſance qu'ils ont. Ils veulent paſſer pour ce qu'ils ne ſont pas, & ſont comme les petits hommes qui deviennent ridicules à force de s'élever ſur le bout des pieds pour paroître plus grands que la Nature ne les a faits. Et quoique tout ce qu'ils produiſent ſe reſſente le plus ſouvent de la foibleſſe d'un principe defectueux,

Et patrum invalidi referant jejunia nati,

ſi eſt-ce qu'ils ſont auſſi inſupportables en ce qu'ils ne ſavent qu'à demi, & qu'ils debitent toûjours mal à propos, que ceux qui ont une profonde & veritable ſuffiſance paroiſſent moderez en tout ce qu'ils ſont, avec une diſcretion qui n'ennuie jamais perſonne, La deciſion de ce different eſt ſi expreſſe dans le paſſage que je vai rapporter, que je ne puis m'empêcher de le coucher en ſes propres termes: *Nihilominus confitendum eſt etiam detrahere doctrinam aliquid, ut limam rudibus, & cotes hebetibus, &*

Quint. l. 2. c. 12.

vino vetustatem: sed vitia detrahit, atque eo solo minus est quod literæ perpolierunt, quo melius.

Je finirois par ce bel endroit, s'il ne me restoit à dire au sujet de la haute Eloquence qui nous remplit d'étonnement, que comme rien ne la recommande davantage que l'excellence d'un savoir extraordinaire, il n'y a rien aussi qui soit plus capable de la deprimer que ce soin trop exact, & cette basse curiosité que nous avons blamée, tant au choix des paroles, qu'en la construction des periodes, dont on ne sauroit trop s'éloigner dans tout le cours de l'Oraison. Et sans mentir nous n'admirons pas les petits ruisseaux, encore que leurs eaux soient toutes claires & sans ordures; là où le Nil, le Rhin, & le Danube, sont toûjours respectez, bien qu'ils soient souvent fort troubles, & que leur limon paroisse melé de mille saletez. On ne fait pas grand cas non plus d'un petit feu; pour clair & pur qu'il puisse être; là où nous mettons au rang des plus rares merveilles de la Nature ces embrasemens d'Etna, & du Vesuve, qui jettent avec leurs flammes une infinité de soufre & de pierres. L'Eloquence vulgaire coule fort nettement à la verité, & elle a ses lumieres si pures, & si éclatantes que rien plus. Mais la grandeur de l'Eloquence dont nous parlons, peut être comparée à celle de l'O-

cean, plûtôt que d'une ſimple riviere; & toutes les bouches de Vulcain ne cauſent point de tels incendies que celle d'un Orateur, de laquelle nous avons déja dit qu'il ſortoit des foudres dont perſonne ne ſe peut garantir. Longinus, que j'ai tant de fois cité dans ce diſcours, montre par les plus beaux exemples qu'il pouvoit choiſir dans ſa Langue, combien les grands Auteurs ſe ſont donné de liberté à commettre des fautes, que de moindres qu'eux n'euſſent pas voulu faire. Et premierement on peut voir, dit-il, dans le poëme heroique, qu'Apollonius qui avoit écrit le voiage des Argonautes, s'eſt toûjours tenu dans l'obſervation des regles; tout au contraire d'Homere, qui les mépriſe par tout, & qui prend des licences qu'on pardonneroit difficilement à un autre. Cependant y a-t-il perſonne qui aimât mieux être Apollonius qu'Homere? Pindare entre les Lyriques a imité Homere en ſes libertez. Et neanmoins perſonne vraiſemblablement ne lui voudroit preferer le Poëte Jon; qui a été beaucoup plus retenu & plus exact que lui dans ſes ouvrages. Que ſi nous conſiderons le grand nombre d'erreurs dont Sophocle ne s'eſt pas ſoucié de remplir ſes Tragedies, nous aurons occaſion de nous étonner, que cela n'empêche pas qu'il ne ſoit cent fois plus eſtimé qu'un Bacchilides, qui n'eût pas vou-

lu laiſſer le moindre defaut dans les ſiennes. C'eſt ainſi que ce Rheteur prouve ſon dire par la comparaiſon des premiers hommes de ſa nation avec leurs inferieurs. Ajoûtons-y l'obſervation de Macrobe, que Virgile s'eſt plû à tomber parfois dans de certaines negligences d'Homere, que d'autres reprenoient comme des vices, & qu'il a voulu ſuivre pour ne paroître pas moins libre que lui. Si nous oſions tirer des paralleles ſemblables entre nos Ecrivains de ce tems, il ſeroit aiſé de faire connoître que ceux qui travaillent le plus religieuſement ſelon les preceptes de la Grammaire, & de la Rhetorique, ne ſont pas toûjours pour cela les premiers de leur métier, ni ceux qu'on doit ſans exception prendre le plus à imiter. Quant aux anciens Orateurs, nous avons déja montré combien ils ont donné de priſe ſur eux à tous ceux qui ſe ſont voulu méler de les cenſurer, & le peu de préjudice qu'en a reçu leur reputation, ne croiant pas qu'il ſoit beſoin ſur cela de groſſir davantage ce diſcours.

Lib. 5. Satur. cap. 14.

Je ne veux pas auſſi qu'on m'impute comme à Protogene, d'avoir tenu trop long-tems la main ſur ce petit tableau. Si ce que j'y ai repreſenté peut être de quelque inſtruction à ceux qui font une étude particuliere de ce qui doit ſervir à la perfection de nôtre Eloquence Françoi-

ſe, j'aurai obtenu la fin que je m'étois propoſée. Cela n'empéchera pas, que ceux qui ont aſſez de naturel & d'acquis, pour former le corps d'une Rhetorique entiere, ne le faſſent quand il leur plaira au profit & à la gloire de nôtre Nation. *Suet. in Hor. vita.* Auguſte écrivit en riant à Horace, que les petits livres dont il lui faiſoit preſent, témoignoient aſſez qu'il avoit peur d'en faire de plus grands qu'il n'étoit. C'étoient des termes de raillerie d'un Empereur, ſur la petite taille d'un Poëte qu'il honoroit de ſes bonnes graces. J'en tire pourtant une leçon ſerieuſe, qui m'apprend qu'étant petit en toutes façons, mais principalement en ſuffiſance, il n'eſt pas à propos que je me charge de grands travaux. Que s'il y en a qui trouvent que je n'ay pas laiſſé d'entreprendre beaucoup au delà de mes forces, & que j'ai été trop temeraire de parler d'une faculté que je ne poſſede pas; Je les ſupplie de ſe ſouvenir des raiſons que j'ai fait preceder mon entrepriſe; de donner la même faveur aux divertiſſemens d'autrui, qu'ils demandent pour les leurs; & en tout cas de conſiderer qu'il n'eſt pas impoſſible que les moindres hommes ne ſervent quelquefois aux plus grands, vu que quand il a plû à Dieu les Anes mêmes ont bien inſtruit les Prophetes.

IX.

OBSERVATIONS DIVERSES SUR LA COMPOSITION,

& ſur la lecture des Livres.



AU LECTEUR.

Si vous étes d'humeur à ne chercher dans les livres, que cette ſorte de belles paroles que Lucien nomme ſi bien des anemones, ἀνεμῶναι τῶν λόγον, anemonæ verborum, *parce qu'elles ne contentent que la vuë ſeule par le brillant éclat de leurs couleurs, je ſuis contraint de vous avertir que vous ne trouverez pas bien ici vôtre comte. Je n'ai jamais fait grand état du langage ſeul, & j'ai toute ma vie apprehendé de preferer les Syrenes aux Muſes contre le precepte de Pythagore. Quand les Grecs ont donné le même nom de* λόγος *à la raiſon, & à la parole, ils nous ont voulu apprendre, ce me ſemble, que l'un ne doit point être ſans l'autre, & que le diſcours ſeul, s'il n'explique quelque bonne penſée, n'eſt nullement conſiderable. C'eſt pourquoi ceux qui n'eſtiment que le tour d'une periode ronde, quelque creuſe qu'elle ſoit, & deſtituée de ſens, font ce me ſemble la même faute que commettent les ignorans de la Peinture, qui n'en jugent que par le coloris, & par quelques addouciſſemens, ſans avoir égard ni au deſſein, ni à la conduite, ni aux*

In Lexiphan.

autres parties que l'Art enseigne être les principales. Il se voit des compositions qu'on a eu raison de comparer à ces Poupées, qui sous des robes magnifiques n'ont que du plâtre & des haillons. Mais que dirons nous de certaines personnes, qui croient par une autre fantaisie contraire, que l'élegance des paroles bien arrangées porte préjudice au raisonnement, qu'ils ne trouvent jamais si beau, ni si fort, que quand il ne doit rien aux termes, d'ont l'on s'est servi pour le faire entendre. L'Octavius de Minutius Felix avance encore plus hardiment cette maxime, que je ne peux absolument approuver, quand il dit quo imperitior sermo, hoc illustrior ratio est, quoniam non fucatur, pompa facundiæ & gratiæ, sed, ut est, recti regula sustinetur. *A suivre exactement un tel axiome, le plus bas stile, & même le plus barbare, seroit encore le plus propre à faire recevoir les meilleur sentimens.*

Pour moi qui ne saurois croire que l'Eloquence bien emploiée puisse faire tort aux bonnes pensées, je me contente de dire qu'elle ne doit pas être seule considerée dans un discours, ni beaucoup moins être tenuë pour sa principale partie. Cette Eloquence est si changeante dans toutes les langues vivantes, qu'elles n'ont point d'ouvrages qu'il ne falut rebuter après quarante ou cinquante ans de durée, s'ils n'étoient estimable

mables que par elle. Le Predicateur Barlet la possedoit à un si haut point de son tems, qu'elle fit prononcer ce plaisant mot, qui nescit barlettare, nescit prædicare, *elle rendroit aujourd'hui ridicule celui qui la voudroit emploier. Il ne faut pas neanmoins être trop curieux observateur des moindres dictions, ni prendre à imiter en cela l'Empereur Antonin surnommé le Pieux, & par un autre mot de raillerie* cuminisector, L. 70. *à cause, dit Dion Cassius, qu'il s'amusoit à de petites bagatelles de langage qui n'en valoient pas la peine,* quod curiosus in minimis maximam diligentiam poneret. *Dans les ouvrages sur tout de sciences, & d'erudition, l'on ne doit pas condanner ni les façons de parler qui sentent un peu l'Ecole, ni des mots qui tiennent plus du Latin, ou du Grec, que du François, lorsqu'ils expliquent seuls parfaitement la chose dont l'on traite.*

Au regard des termes un peu anciens, mon avis seroit aussi que les personnes qui sont si religieuses à ne s'en point servir, ce qui leur est permis, ne censurassent pas toûjours les Ecrivains, qui en usent en faveur du bon sens, qu'on comprend mieux & plus facilement par leur moien, que si l'on en mettoit d'autres en leur place. Il y a diverses raisons qui peuvent encore obliger à ne pas negliger ces termes dont nous

parlons. J'ai, par exemple, emploié librement le mot de gausserie, tant pour ne repeter pas toûjours celui de mocquerie, ou de raillerie, que pour n'appauvrir point sans sujet nôtre Langue d'une diction, qui n'a, ce me semble, ni caducité, ni autre vice qu'on lui puisse justement reprocher. Elle vient du gaudium *Latin, que les Stoïciens n'ont pas voulu interdire à leur Sage ; aussi disoit-on autrefois gaudisseur, au lieu de gausseur, & se gaudir, pour se rejouïr, ce que je tombe d'accord, qu'il n'est plus permis de proferer. Mais il n'en est pas de même de la gausserie, qui s'est maintenuë avec son verbe gausser, & qui au fond ne donne point de mauvaise idée en la prononçant, comme la raillerie, qui dans un son desagreable du gozier approche du raler, & du ralement, ou raillement des personnes mourantes. J'écris ceci en raillant moi-meme, quoi qu'à parler serieusement soit de ce mot, soit de quelques autres qu'on voudroit faire passer pour trop vieux, je pense qu'on se doit toûjours souvenir que la vieille monnoie dont le prix n'est pas souvent reconnu, ne perd rien neanmoins pour cela de sa bonté interieure. Une parole bien significative conserve toûjours de même son estime auprès de ceux qui s'y connoissent ; & si parfois elle semble blesser l'oreille, il faut tenir pour une maxime, que la dureté du langage, ou*

pour mieux dire de quelques mots, ne doit pas décrediter un écrit, non plus que la dureté des marbres n'empêche pas qu'ils ne ſoient de prix & fort eſtimez. On peut dire même que celle des Dames leur ſert ſouvent à les rendre plus aimables ; tant il eſt vrai que toute dureté ne doit pas être haïe, ni mépriſée.

En tout cas les fautes de Grammaire ne ſont pas comme celles de la Morale, ou l'on eſt plus coupable de faillir ſciemment que par ignorance. Si un Grammairien peche exprès & de propos deliberé, contre quelque regle de ſon Art, à laquelle il ne veut pas s'arrêter, comme Homere en a uſé dès le premier vers de ſon Iliade, & comme les plus celebres Autheurs l'ont ſouvent osé faire, il n'y a pas lieu de le lui reprocher, ni de l'obliger à rougir, par cet aphorisme reçu, Grammaticus non erubeſcit ſolœcismum, ſi ſciens facit ; erubeſcit, ſi neſciens. *Il a ſes raiſons particulieres qui le mettent à couvert, & s'il s'écarte en cela de l'uſage le plus commun, il en eſt quitte pour ſe dire à ſoi-même, j'ai quitté le grand chemin pour éviter l'haleine du peuple, à la preſſe vont les fous ; & on ne lui impute jamais à grand crime ce qu'il a fait à deſſein & de gaïeté de cœur.*

Je place au même rang ce qui paroîtra le moins correct danc ce petit écrit, touchant l'or-

thographe des mots que je permets à chacun de changer comme bon lui ſemblera. Il ſera plus en cela contre l'Imprimeur qui en eſt presque toûjours le maître, que contre moi qui mets ce ſoin entre les choſes qui ne meritent pas beaucoup qu'un Autheur s'y arrête, encore qu'elles ſoient des plus conteſtées. Les uns veulent qu'on garde religieuſement dans chaque diction les lettres qu'ils appellent characteriſtiques, *parce qu'elles montrent ſon origine Grecque, Latine, Italienne, ou de quelque autre langue que ce ſoit. Ainſi nous avons des livres imprimez, faits & accentuez par des gens conſiderables en ſavoir & en dignité, qui n'omettent jamais le b, en parlant d'un livre, à cauſe qu'il vient du* liber *Latin, & écrivent toûjours libvre. Ils changent nôtre* toutefois *en* toutevoies, *croiant qu'il répond au* tutta via *des Italiens, d'ou ils le derivent; & cette façon de parler* l'on dit, *eſt écrite par eux* l'huom dit, *dans la perſuaſion où ils ont été que c'eſt une traduction Françoiſe du Latin* homo dicit. *Il y a d'autres perſonnes qui ne s'attachent qu'à la prononciation, ne pouvant ſouffrir dans l'écriture, des lettres qui ne ſont point entenduës quand on profere les dictions ou elles ſont communément emploiées. Cette penſée eſt favoriſée par ceux qui ont égard à la facilité qu'elle donne aux Etrangers d'apprendre & de*

parler nôtre langue, n'y aiant rien qui les peine davantage, que de remarquer qu'elles ſont les lettres qui s'écrivent, & qui ne doivent point être articulées, ni faire de ſon en parlant. L'on oppoſe beaucoup de raiſons à cela; mais ſans m'y arrêter, je dirai ſeulement que ce grand Chancelier d'Angleterre Verulamius, après les avoir ſoigneuſement examinées, donne ce jugement, qu'il n'y a rien de plus vain ni de plus inutile, que de aſſujettir à écrire exactement les paroles ſelon qu'on les prononce, ſcriptionem pronunciationi conſonam, ponendam eſſe in genere inutilium ſubtilitatum. Lib. de augment. ſcient.

L'on ſe peut ici ſouvenir qu'on a voulu rendre ridicules des Juriſconſultes de conſideration, pour s'être amuſez à diſputer ſur l'orthographe du mot Poſthumus, *ou quelques-uns ne vouloient point d'h, fondez peut-être ſur l'opinion de Ceſellius, qui dit dans Aulu-Gelle,* Poſthuma proles non eum ſignificat, qui patre mortuo, ſed qui poſtremo loco natus eſt. L.2. c.16. *L'Evêque Thomaſin a conteſté depuis ſur la même lettre au nom de* Petrarcha, *que Pignorius, & Querengus ſoutenoient devoir s'écrire ſans ce caractere d'aſpiration. Fortunius Licetus conſulté là-deſſus, en a fait une grande diſſertation, ou il prononce en faveur de ceux qui mettent la lettre* h *à* Petrarcha. *Ceux qui excuſent de telle*

Quæſt. per ep. tom. 3. ch. 39. *minuties de Grammaire, peuvent prendre Platon à garend, qui n'a pas jugé dans ſon Cratyle ce ſoin indigne de la Philoſophie ; non plus qu'Ariſtote l'examen curieux des moindres inſectes.* Gen. c. 17. *Et quand Dieu changea le nom d'Abram en celui d'Abraham, il ſemble avoir fait voir que les moindres choſes ſur ce ſujet, ne doivent pas être negligées.*

Il ne me reſte qu'à declarer nettement, que ma plume n'a visé qu'à me faire paſſer le tems ne pouvant plus le mieux emploïer. Je peux bien prendre la liberté de parler ainſi, après que le ſavant Pape Pie II. connu par le nom d'Eneas Sylvius devant ſon Pontificat, n'a pas fait difficulte d'écrire ſon hiſtoire pour ſa propre ſatisfaction, avoüant dès ſa preface qu'il n'eſperoit ni la loüange des bons, ni n'apprehendoït le blâme des autres. In hoc opere, *dit-il,* nec optimorum ſperamus laudem, nec peſſimorum timemus vituperium. *Qui pourroit craindre de faillir après un ſi bel exemple ? Je ſerois bien aiſe de contenter les plus difficiles ; mais en tout cas, le bon parti me ſuffira,* probi dum me probent, improbos nil moror. *Il eſt des perſonnes de qui j'apprehende plus l'approbation, que la cenſure. Si mon petit genie ne penetre pas jusqu'où celui de beaucoup d'autres pourroit arriver, je ne leur envie pas la gloire de faire mieux ; mais il faut qu'ils avouënt, qu'on voit aſſez ſouvent des Peintres, qui pour avoir la vuë courte, ne laiſſent pas de faire d'excellens tableaux.*



OBSERVATIONS DIVERSES

Sur la composition, & sur la lecture des Livres.

PUISQU'IL est raisonnable de croire que Dieu ne prolonge nos jours, que pour nous donner le moien de les rendre meilleurs ; ce seroit mal user de ses graces dans l'âge de quatre-vingts ans où je suis, si je me laissois aller à cette sorte de faineantise honteuse, que j'ai toute ma vie condannée. Au lieu de corriger mes defauts je les augmenterois, & je pecherois contre les plus considerables loix de la Morale, dont j'ai fait jusqu'ici profession. Car après tout, l'oisiveté doit être tenuë pour la mere nourrice de tous les vices, *otia dant vitia*, & il se trouvera toûjours que les plus criminels des hommes, seront ceux qui se plaisent davantage dans un reprochable loisir. Il faut parler ainsi, parce qu'il y a un doux repos qui est le grand ami de la Sagesse, & de cette Minerve, que les Romains nommoient *Va-*

cunam Deam, à cauſe que les Sages qui la reconnoiſſent pour leur patrone, *maximè vacare debent*, n'y aiant qu'eux qui ſachent profiter de l'exemtion des travaux ordinaires. Leur repos eſt l'heureux partage des perſonnes vertueuſes; auſſi n'eſt-il pas abſolument ſans action; puiſque dans leur tranquilité elles agiſſent de l'eſprit, donnant aux autres l'exemple & les regles de bien vivre.

Mais ſi la faineantiſe eſt honteuſe en tout tems, & à toute ſorte de gens, on peut dire qu'elle eſt même criminelle en ceux de ma condition, & qui ſont dans l'arriere-ſaiſon de leur vie, lors qu'ils ont encore quelque talent pour continuer à être utiles au public à qui ils ont donné une partie de leurs veilles. Quelle honte à un vieillard d'accompagner les rides de ſon viſage, & la blancheur de ſes cheveux, d'un deſiſtement de bien faire, ou, qui pis eſt, d'un abandonnement tantôt à la nonchalance, tantôt aux emportemens qui ne ſont presque pas pardonnables à une jeuneſſe évaporée. Car les paſſions ſont de toutes ſaiſons; & la caducité ne remédie pas toûjours aux mauvaiſes habitudes. Il ne ſe voit que trop d'occaſions de faire à pluſieurs perſonnes le reproche dont uſoit Varron dans une de ſes Satyres, contre un homme comblé d'années

auſſi bien que de vices, *tu quoque adhuc adoleſcentiaris ?* Cependant il n'y a rien qu'on doive plus ſoigneuſement éviter, que de tomber dans ce defaut, qui rend les hommes ridicules, quand ſelon le proverbe Arabique rapporté par le Calife Gali, ils éteignent la lumiere de leurs cheveux gris dans les tenebres du vice, ou dans l'obſcurité d'une vie pareuſſeuſe. Diogene avoit raiſon de leur dire, qu'ils reſſembloient à ceux qui aiant entrepris de courir pour gagner quelque prix, s'arréteroient, ou du moins diminuëroient leur marcher, lors qu'ils ſeroient approchez du bout de la carriere. Non ſeulement ce mot des Italiens eſt veritable, *non ha il palio chi non corre*, il eſt encore certain qu'il faut pour obtenir la gloire d'une belle courſe, la prolonger ſans intermiſſion auſſi long-tems que l'haleine le permet. C'eſt le propre des gens d'âge de regarder la terre, la vieilleſſe tire delà ſon nom, τὸ γῆρας, παρὰ τὸ γῆς ἐρᾷν, *ſenium ab eo quòd terram ſpectet.* Mais que leur ſert-il de l'avoir long-tems foulée aux pieds en la contemplant, s'ils y demeurent ſans action, ou s'il n'en ont qu'autant que les paſſions les ont agitez; *non illi diu vixerunt, ſed diù fuerunt.* *Sen. c. 8. de brevi vita.* Ils reſſemblent aux Marchands qui font des embarquemens de long cours, & qui pour

avoir été parfois bien du tems ſur la mer, travaillez de la tempête, & portez par les vents deçà & delà, n'ont pas pour cela fait un grand voiage. Souvenons-nous que les années ſeules ne nous rendent pas plus conſiderables, ſi nous ne les emploions bien, *quo magis ſenes, eo magis bullæ ſumus;* & qu'un homme qui ne fait rien, n'eſt plus qu'une charge inutile ſur la terre, *ſenex quaſi ſeminex*, c'eſt un homme demi-mort: Il ſemble que la Parque ne le laiſſe au monde, que parce qu'il y eſt ſi peu de choſe, qu'elle ne ſe ſouvient pas de lui, ni du jour qu'elle l'y a produit.

Je ne me trouve pas empêché là deſſus à me reſoudre de continuer mes petits exercices; il me ſera aiſé de reprendre la plume, *& antiquo me includere ludo.* L'importance eſt de faire choix d'un ſujet, qui puiſſe avec quelque agrément, & s'il m'eſt poſſible avec quelque utilité, contenter un raiſonnable Lecteur. Une compoſition de quelque nature qu'elle ſoit ne ſauroit le ſatisfaire, ſi elle n'eſt accompagnée de ce certain genie ſans lequel Martial ne croit pas qu'on lui puiſſe faire voir heureuſement le jour,

Victurus genium debet habere liber.

Sans cette condition l'on peut generalement prononcer de pluſieurs livres, l'oracle que

reçut Midas du bon homme Silene, *Optimum eis non naſci, aut quàm citiſſimè aboleri.* Auſſi ne voit-on gueres de méchans livres qui ſoient *macrobies*, n'y aiant prêſque point de plus courte vie que la leur. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des écrits, qui pour ne contenter pas abſolument, & en toutes leurs parties, ne laiſſent neanmoins pas d'avoir quelque choſe qui merite d'être conſiderée. S'ils ne reüſſiſſent gueres à l'oreille, ils ſont parfois utiles dans l'interieur; & ce qui ne vaut pas qu'on s'y arrête, eſt recompenſé en d'autres choſes propres à donner de la ſatisfaction, parce que comme porte le proverbe Italien, *poſſono rieſcere più a pane che a farina.* Du ſurplus l'on eſt obligé de donner beaucoup à l'humanité, qui ne produit rien d'entierement accompli; & qui nous doit toûjours empêcher de prendre pour un crime, ſi quelqu'un ne reüſſit pas dans un bon deſſein, faiſant mal ce qu'il a eu intention de bien faire. Pour moi ſi je voiois un livre ſans fautes, quelque petit qu'il fût, je le conſidererois comme la huitiéme merveille du monde. Heureuſes les productions d'eſprit dont l'on n'obſerve les defauts, que comme des Cometes dans le Ciel, à cauſe de leur rareté. Il faut avouër qu'on apporte parfois trop de ma-

lignité à les remarquer. Joſeph Scaliger fit un écrit de ſix ou ſept feuilles ſeulement, touchant la vie de ſon pere, & la race des Seigneurs de Leſcale d'où il prétendoit être deſcendu: Gaſpar Schioppius ſe mit auſſi-tôt à l'examiner avec tant de rigueur, qu'il y trouva de comte fait, ſauf l'erreur du calcul, quatre cens nonante-neuf impoſtures. Une imputation ſi étendue & ſi pleine d'animoſité ſe détruit d'abord d'elle-même, & obtiendroit bien plus de créance ſi elle étoit plus moderée.

Je ne ſai ſi je ferai bien de dire là-deſſus ce que je penſe de tant d'invectives qui ſe voient aujourd'hui prèſque dans tous les livres de quelque nature qu'ils ſoient, & quoi que la matiere dont ils traitent ſemble requerir autant de douceur, qu'ils apportent d'aigreur contre ceux dont ils contrediſent les ſentimens. Ils le font avec des charretées de mauvaiſes paroles & d'iniures, pour uſer de *Ennius.* cette façon de parler des Grecs, *Haud doctis dictis certantes, ſed maledictis.* Je me ſuis déja plaint en plus d'un lieu de ce condannable procedé, mais je n'y vois point d'amendement, & quoi qu'il y ait peu d'eſperance de mieux pour l'avenir, je ne laiſſerai pas de m'expliquer encore ici de ce qu'il m'en ſemble. En effet nous ne nous repreſentons pas

aſſez dans l'émotion de nos diſputes literaires, que l'eſprit de Dieu n'eſt pas un vent violent, qu'il ne renverſe point de montagnes, & n'eſt pas un feu devorant; mais un doux vent qui n'effraie perſonne, *ſibilus auræ tenuis*, comme nous l'apprenons du troiſiéme livre des Rois au chapitre dix-neuviéme. Ceux qui veulent imiter ce divin eſprit dans leurs conteſtations par écrit, ou autrement, doivent agir avec moderation, ſans injures atroces, & ſans ces emportemens dont il ſemble qu'ils veulent ſouvent terraſſer tous ceux qui ont des ſentimens contraires aux leurs. Cependant de petites oppoſitions tranquilles, & accompagnées de charité, ſeroient capables de pacifier les plus grands differens; comme nous voions dans la Phyſique que l'Iſthme de Corinthe, quoi que de petite étenduë, & de ſix milles, ou de deux lieuës ſeulement, qui le font nommer Hexamile, arrête les flots impétueux, & empêche les deux mers Ionique & Egée de ſe choquer. Le même arriveroit dans la Morale, ſi nous nous y comportions comme il faut, & calmeroit ſans doute ces violentes conteſtations qui cauſent tant de ſcandale. Je ſai bien que la Pallas des anciens qu'ils faiſoient preſider ſur toutes nos connoiſſances, paroiſſoit toujours armée autant

de fois qu'ils la repreſentoient; pour dire que ceux qu'elle favoriſoit devoient être prêts de combattre à toute outrance, ſur tout ce que cette fauſſe Divinité leur faiſoit croire qu'ils ſavoient mieux que les autres. Mais c'eſt une choſe digne de pitié, que parmi nous qui devons être beaucoup plus éclairez qu'eux des lumieres du Ciel qui leur manquoient, nous ne laiſſions pas de diſputer de tout dans le monde materiel, & le ſpirituel, comme ſi nous voulions nous prévaloir du texte qui porte que *Deus mundum tradidit diſputationi eorum;* ſans nous ſouvenir de ce que le Sage a prononcé, qu'il n'y a point de tems plus mal emploié que celui que nous donnons à cette ſorte de combats, dont on ne retire jamais que beaucoup de mortification: *Hanc occupationem peſſimam dedit filiis hominum.* Je dirois volontiers aux plus opiniâtres, aux plus aigres dans leurs diſputes, & aux plus préſomtueux tout enſemble, qui ſe vantent avec tant de fierté, d'avoir plus de perſpicacité, & plus de jugement que les autres, qu'il ne faut autre choſe que leurs propres paroles, pour leur prouver combien ils ſont éloignez des avantages qu'ils ſe donnent; car s'ils avoient quelque jugement, parleroient-ils ſi outrageuſement des autres, & ſi inſolemment

d'eux-mêmes? Y a-t-il rien de plus odieux, & qui témoigne mieux le defaut de cervelle, que les loüanges propres, & de ſemblables pretentions? *Alaba te ceſto, que vender te quiero*, dit en ſe mocquant le proverbe Eſpagnol.

Il eſt vrai qu'à l'égard des mauvaiſes paroles, la raiſon enſeigne que comme l'on ne doit pas tirer vanité des loüanges profuſes & exceſſives; il n'y auroit auſſi nulle apparence de ſe facher beaucoup des injures mal dites; qu'on peut prendre plus à propos, ſelon le conſeil de S. Baſile, pour un ſujet d'exercer la vraie Philoſophie. Ses paroles ſont, *γυμνάσιόν σοι πρὸς φιλοσοφίαν ἔςω τὰ ῥήματα*, *gymnaſium tibi quoddam & exercitatio ad philoſophiam ſint hæc verba*, que la folie de ceux qui vous injurient, dit ce Pere, vous ſerve à meriter & à faire valoir vôtre vertu. Quand un enfant, ajoûte-t-il, tient de ſots diſcurs, on ne s'en fait que rire; pourquoi donc s'offenſer de ce que dira un homme que la colere ou quelque autre paſſion auſſi maniaque tranſporte? J'avouë qu'on ne peut pas toûjours s'empêcher de conteſter, lorſque l'on croit être obligé de défendre une bonne cauſe contre des gens qui veulent emporter de haute lutte ce qui lui eſt diametralement oppoſé.

Il ſe preſente même des occaſions, où le droit dont l'on s'entretient eſt ſi problematique, qu'il ne faut pas s'étonner ſi l'on ſe partage, & parfois avec un peu de chaleur, dans des ſentimens contraires. Lors de ce grand different qui fut entre les Grecs & les Troiens touchant la belle Helene, les Dieux même ſe liguerent les uns contre les autres. Mulciber, autrement appellé Vulcain, ne favoriſoit pas les derniers; Apollon qui avoit aidé à bâtir leur ville ſous Laomedon, tenoit leur parti. Venus auſſi ſe rangea pour eux, contre Pallas qui les deſobligeoit autant qu'elle pouvoit, en faveur des Grecs, à qui elle enſeigna la fabrique du cheval de bois qui termina leur querelle. Ce qu'Homere a inventé pour nous donner à connoître que ce n'eſt pas merveille ſi les hommes ſe diviſent, & ont parfois des inclinations diſcordantes, où chacun croit avoir raiſon de s'opiniâtrer. Ainſi Virgile repreſente les mêmes Dieux diviſez, dans ces combats où Turnus & Enée diſputoient à qui poſſederoit la Princeſſe Lavinia;

Liv. 10. Æneid. *Hinc Venus, hinc contrà ſpectat Saturnia Iuno.* Mais dans les combats literaires, auſſi bien que dans les ſanguinaires, il faut tenir la maxime de S. Auguſtin, que ſi la neceſſité oblige à la guerre, comme ſans doute cela arri-

ve parfois, la paix doit être du moins dans le desir & dans la volonté, *pacem habeat voluntas, bellum necessitas.* Car après tout le col de la colombe ne fait point paroître tant de diverses couleurs, que l'esprit humain cause de differentes perspectives sur un même sujet. Les uns trouvent dans un livre des choses, que d'autres disent n'y pas appercevoir; mais selon le mot de Tertullien, *quod Aquila confiteatur, neget Noctua, non tamen præjudicans Aquilæ ;* il ne faut pas pour cela perdre la charité, ni, comme parloit cét ancien, qu'étant mortels, nous fassions paroître par des discours pleins d'amertume que nous couvons dans le sein des inimitiez immortelles.

Or ce qui les rend telles, & qui les multiplie ordinairement, c'est qu'une infinité de personnes se plaisent non seulement à les susciter & à les faire naître, mais qui plus est, à donner de l'animosité d'un côté & d'autre, hâlant comme l'on fait des chiens qui commencent à s'irriter, ceux qu'ils desirent voir aux prises. Car il se trouve des hommes qui mettent là leur souverain plaisir, étant d'ailleurs d'un naturel si *eristique*, ou si contentieux, & si contredisant, qu'apparemment s'ils eussent été au conseil de la creation & de

la fabrique du Monde, l'on n'y verroit rien de tout ce qui s'y remarque. Auſſi faut-il avoüer qu'il y a quelque choſe qui agrée aſſez dans les diſputes ſpirituelles, quand les opinions differentes ſont fortement balancées par des raiſons ſi bien défenduës, qu'elles partagent les jugemens de ceux qui les entendent, les mettant dans un équilibre où eſt laiſſée la liberté à chacun de prendre tel parti qu'il voudra. C'eſt ainſi qu'aux ſpectacles des anciens ils ne faiſoient état que d'une égale reſiſtance, dans les combats ſoit de gladiateurs, ſoit de bêtes que l'on commettoit l'une contre l'autre. Mais il ne faut pas imiter une populace accoûtumée au ſang, & nous devons toûjours nous ſouvenir qu'encore que, géneralement parlant, les guerres ſoit d'épée, ſoit de plume, ne ſoient pas abſolument à condanner, puiſqu'il y en a de juſtes, & que David n'a pas
Matth. c. 5. fait difficulté de dire, *Benedictus Dominus qui docet manus meas ad prælia:* Si eſt-ce que la loi de Grace met entre les Beatitudes celle des pacifiques, qu'elle nomme enfans de Dieu, *Beati pacifici, quoniam ipſi filii Dei vocabuntur:* & nous ne devons pas être moins raiſonnables que les Spartiates, qui nonobſtant leur ferocité payenne, ſacrifioient aux Muſes devant que d'en venir aux mains avec leurs en-

nemis; pour ſe faire leçon à eux-mêmes, que la colere devoit toûjours être moindre que la douceur & l'équité.

En effet, ce n'eſt pas ſeulement un defaut des Grecs, de paier d'injures lorſqu'ils manquent de bonne réponſe, comme Ciceron le leur reproche; c'eſt le vice de la plûpart des Savans Latins, & de pluſieurs autres, qu'il faut autant qu'on peut éviter, & dire avec ce grand Orateur, *ſit iſta in Græcorum levitate perverſitas, qui maledictis inſectantur eos, à quibus de veritate diſſentiunt.* Certes l'on peut ſoûtenir avec Lancellot de Perouge, que l'artillerie guerriere n'eſt pas ſi à craindre, que celle des livres qu'il appelle *Artigliaria litteraria & impreſſoria*, quand on ſe met à diffamer ceux à qui l'on en veut par des ſatyres injurieuſes. Car il y a des naturels ſi enclins à cela, qu'on ne les voit gueres porter jugement de perſonne qu'en mauvaiſe part; ce qui fit dire à Pliſtarchus, qu'un médiſant fieffé avoit loüé, il faut qu'il m'ait crû mort, n'aiant dit de bien juſqu'à cette heure d'homme vivant. Et je me ſouviens qu'on fit autrefois une Epigramme d'un autre médiſant, qui faute d'autre ſujet ne s'étoit pû empêcher de mal parler de lui-même; elle portoit qu'un homme accoûtumé à mentir toûjours, avoit

Lib. 2. de fin.

Hoggidi tom. 2. p. 510.

dit cette ſeule fois la verité. Il y a bien plus, le Tigre, dit-on, ne peut ſouffrir l'harmonie, ni ceux de cette mauvaiſe complexion endurer qu'on diſe le moindre bien de quelqu'un. Seneque décrit le Rheteur Oſcus pour avoir été de cette trempe, *natus ad contumelias omnium ingeniis inurendas: nulli non impreſſit aliquid quod effugere non poſſet.* Cependant il n'y a point de plus dangereuſe habitude que celle-là, parce qu'on n'oublie jamais une injure, encore que nôtre memoire ſoit ſi labile & ſi ſujette à ſe perdre pour les bien-faits. Tant y a que de telles gens devroient parler moins, ne fut-ce que pour parler plus long-tems. Deux Theocrites, l'un de Chio, l'autre de Syracuſe, un Sotades, & aſſez d'autres, ont paié de leurs têtes l'intemperance de leurs langues. Sous Tibere M. Æmilius Scaurus ſouffrit plus qu'Atrée, dont il avoit écrit une tragédie pleine d'invectives contre le gouvernement d'alors. Cet Empereur dit qu'il feroit de lui un Ajax, pour le punir de ſon inſolence, & par effet il le contraignit de ſe défaire lui-même. Et ce ſiecle pourroit fournir quelques exemples de ceux qui pour vouloir trop librement rimer tombent dans un ris amer, & qui, pour uſer des termes de Fulgence, *dum laudem quærunt*

præf. l. 5. contr.

Dio Caſſius l. 58.

nominis, fragumen reperiunt capitis. Tout c. 34.
le monde n'eſt pas de cette extraordinaire bonté de Job, *qui bibebat ſubſannationem quaſi aquam:* ni de l'humeur d'Hercule, qui prenoit plaiſir aux ſacrifices pleins d'injures que lui diſoient ces Lindiens de l'Ile de Rhodes, de qui Eraſme dit dans un de ſes adages, que les Anglois de Londres ſont venus. Je ſai bien que nos vertus Chrêtiennes voudroient, que nous reſſemblaſſions en ceci à la plante du Baume, qui jette une liqueur excellente à ceux qui l'on bleſſée. Et je ſai bien que dans la grande perfection, on devroit recevoir les injures comme Salomon prononce qu'on eſt obligé de prendre les corrections, qui donnent ſujet aux ames bien faites d'aimer ceux qui les font, *argue ſapientem, & diliget te.* Prov. 9. 8.
Mais où ſe trouvent ces ames ſanctifiées? où trouverons-nous ce Sage de Salomon? *Vbi eſt ille Sapiens?* ſelon la reflexion que fait là-deſſus ſaint Auguſtin dans une Ep. 87.
de ſes Epitres.

De verité c'eſt un étrange fait que nous ſoions ſi ſenſibles aux injures, qui à le bien prendre ne nous peuvent offenſer qu'autant que nous le leur permettons. *Non me magis lædunt injuriæ,* diſoit quelqu'un, *quam aquæ pluviales fungum.* C'eſt une pluye qui tombe

ſur des champignons, qu'elle arroſe ſans leur préjudicier. Auſſi voions-nous dans Saint Chryſoſtome, que le grand Conſtantin ſe rioit de ceux qui avoient défiguré ſa ſtatuë pour lui faire injure, n'aiant point bleſſé, diſoit-il, ſa tête, ſon viſage, ni le reſte de ſa perſonne. Il n'y a point de marque plus certaine de foibleſſe, ou de brutalité, que d'être vindicatif. Les femmes, & les enfans, le ſont bien plus que les hommes. Un crocheteur qui portera bien deux cent peſant, ne peut porter ni endurer une injure ſans chercher à ſe vanger. Si vous preſſez juſqu'à la douleur le pied du moindre petit chien, il tachera auſſi-tôt de vous mordre. Mais il faut bien ſe garder d'imiter ces grands mâtins irritez, qui mordant la pierre qu'on leur a jettée, ſe bleſſent les dents ſans faire mal à ceux qui la leur ont lancée. Fort ſouvent le reſſentiment d'un terme offenſant, chagrine & trouble l'eſprit des perſonnes qui s'en piquent, ſans que ceux qui l'ont proferé, ou écrit, s'en émeuvent autrement que de joie, d'avoir bien aſſené & fait ſentir leur coup. Ce n'eſt pas pourtant que ceux qui commettent l'injure, demeurent comme il ſemble tout-à-fait impunis; ils craignent à proportion de leur offenſe, *tantum metuunt,*

Homil. 20. ad popu.

Sen. ep. 105.

quantum nocent; ſelon le beau raiſonnement du grand maitre de la Morale Latine. Or cette crainte leur eſt une punition aſſez grande, parce qu'ils attendent toûjours ce qu'ils ont merité; *dat pœnas quiſquis expectat, quiſquis autem metuit, expectat.*

Mais il faut avoüer que ſouvent nous ſommes trop delicats, ſur de petites railleries que nous prenons à cœur beaucoup plus qu'il ne faut; ſur tout quand ceux qui les font à nôtre préjudice, ſont tels, qu'il nous eſt avantageux de recevoir d'eux toute ſorte d'outrages; *æqua laus eſt à probis probari, & ab improbis improbari,* ſi Saluſte en doit être crû. Il ſuffit d'être en eſtime parmi les gens d'honneur, ſans nous ſoucier beaucoup du ſuffrage des autres. Ciceron proteſte en plus d'un lieu, que pourvû qu'il ait l'approbation de Caton, il ſe moque d'être repris par le reſte du monde; comme Iſocrate ſe tenoit plus glorieux de la loüange que lui donnoit Socrate dans Platon, qu'il n'étoit fâché de ſe voir diffamé par ceux qui le calomnioient. Nous nous irritons aſſez de fois pour des choſes, dont il y auroit plus de ſujet de nous railler ſi nous y prenions bien garde. Qui eſt ce qui ne ſe moqua point de Momus dans l'Olympe, lorſque ne trouvant rien à redire en la perſon-

in Orat. & de opt. gen. Orat.

ne de Venus, il s'attacha à vouloir reformer ſa pantoufle. Et ce Bergamaſque ne fut-il pas ridicule, quand ne ſachant que dire autre choſe d'André Griti Duc de Veniſe que chacun eſtimoit, il lui imputa d'avoir mauvaiſe grace, manquant d'une goitre à la gorge, comme la plûpart des Bergamaſques en ont, *quòd hernia gulæ illi deeſſet, quæ ſuis inquilinis eſſet familiaris*, ſelon les termes de Cardan dans ſon action contre Scaliger. Le païs de cét homme me fera remarquer, comme le mot de Coion, qui tient lieu en France de grande injure eſt un ſurnom honorable dans la ville de Bergame; comme celui de garce qui offenſe ſi fort deçà Loire, eſt attribué innocemment aux filles en Languedoc. Tant il eſt vrai qu'on ſe peut piquer de certains termes, qui bleſſent plus par l'opinion qu'on en a priſe, que par eux-mêmes. On peut d'ailleurs prendre à cœur des invectives impertinentes avancées contre nous, qu'on devroit plûtôt mépriſer à cauſe de leur abſurdité. Un Prince de l'Egliſe portant la pourpre s'empêchera bien de ſe tenir offenſé, de ce que Benevento d'Imola a écrit expreſſément dans ſon commentaire ſur Dante, que le faux prophete Mahomet avoit été Cardinal, la choſe étant ſi notoirement fauſſe. Je vis il y a peu

Canto 28. del Inferno.

de jours un homme d'honneur, à qui l'on avoit imputé insolemment dans la chaleur d'une contestation, qu'il étoit un fou. Il se prit à rire, me disant doucement que c'étoit l'injure ordinaire dont se servoient ceux qui se trouvoient à bout dans une dispute, & puis, m'ajoûta-t-il, vous n'ignorez pas le mot de Laberius,

Insanus omnis furere credit cæteros;

Cét homme croit que tout le monde lui ressemble. J'avouë que sa moderation, & l'air dont il me parla, me plûrent extrémement.

Tant y a qu'on ne doit pas être d'une humeur trop austere, ni trop hargneuse, en des rencontres & sur des railleries qui ne meritent pas qu'on les tourne à injure. L'ironie est une certaine illusion, selon que Quintilien l'a traduite, dont on a tort de se scandaliser legerement, lorsqu'elle est accompagnée de ces sels que les premiers hommes Grecs & Latins ont tant estimez. Je sai bien qu'il y en a eu qui s'en sont entierement abstenus. Philostrate le dit d'Apollonius Tyaneus; & Diogenes Laërtius de Pythagore. Mais l'autorité de beaucoup d'autres, tels que Socrate & Ciceron, me semble de plus grande autorité, ou du moins m'agrée d'avantage. La raillerie étoit si propre au premier, que

Instit. l. 8. cap. 6.

Lucien aſſûre qu'il s'en ſervoit encore aux Enfers, jusqu'à mettre par là Rhadamante en ſi mauvaiſe humeur contre lui, qu'il le menaça de le chaſſer de l'Ile où il étoit. Cela me fait étonner qu'un très ſavant homme ait voulu depuis peu reprendre Platon, d'avoir fait dire dans ſon convive à Socrate beaucoup de choſes propres à rire & à ſe recréer. Platon a pris plaiſir à repreſenter Socrate dans ſon humeur gaie, qui ſoûtient que ſes gros yeux ſortans presque hors de la tête, étoient les plus excellens de tous, parce qu'ils voioient ſans obſtacle de tous côtez ; & que la forme de ſon nez camus étoit de même la plus eſtimable, n'empêchant aucunement la vuë, outre qu'étant d'ailleurs large par le bout en forme d'entonnoir, il ſe trouvoit plus propre que d'autres à recevoir les odeurs. Quant à l'Orateur Romain, ſon affranchi Tiron, qu'il appelloit ordinairement ſon canon, pour dire ſa regle, & ſon correcteur, avoit fait un recueil de ſes bons mots, qui doit ſans doute être regretté ; & pluſieurs les ont encore depuis ramaſſez autant qu'ils ont pû, comme meritant bien d'être lûs & eſtimez. Mais rien ne peut mieux faire paroître ſon genie portée à la belle raillerie, qu'une de ſes epîtres familieres écrite à Volumnius, où il ſe

plaint à lui de ce qu'il ſouffroit qu'on lui attri- *l. 7. ep. 33.*
buât des mots qui n'étoient pas aſſez bons, ni
aſſez ſalez, pour paſſer ſous ſon nom, uſant de ces propres termes ſi plaiſamment figurez, *parum diligenter poſſeſſio ſalinarum mearum à te procuratore defenditur.* Dans ſon oraiſon pour Plancius, il ſoûtient auſſi qu'on debitoit beaucoup de rencontres aiguës, & de railleries, ſous le nom de ce Chevalier, & ſous le ſien, qui n'étoient point d'eux, à cauſe ſeulement qu'ils ſe méloient l'un & l'autre d'en dire parfois. Il eſt conſtant qu'il y a de ruſticité à s'offenſer d'une gauſſerie ingenieuſe, & proferé à propos, lorſqu'elle n'eſt pas outrageuſe, & qu'elle demeure dans les termes de la civilité ou urbanité. Ariſtote a été de ce ſentiment, quand il a écrit, ὁ δἄγριος εἰς τὰς τοιαύτας ὁμιλίας, ἀχρεῖος, ce qui répond aux termes du vingtiéme chapitre de l'Eccleſiaſtique, *homo acharis quaſi fabula vana.* Mais auſſi faut-il demeurer d'accord qu'il y a des meſures à garder dans l'ironie, quelque ornement d'Oraiſon qu'elle ſoit, & qu'autrement elle devient infiniment odieuſe.

L'on doit de plus obſerver, qu'encore qu'elle convienne à toute ſorte de gens, puiſque Lycurgue en faiſoit un precepte géneral à ſes citoiens les exhortant à la pratiquer; &

puisqu'Auguſte même l'emploioit agréablement, ſi nous en croions Macrobe, outre qu'il la ſouffroit de telle ſorte tout Empereur qu'il étoit, quand elle le touchoit, que cet Auteur l'admire ſur tout en cela, par cette raiſon que la patience eſt une vertu plus à priſer que le bien dire, *quia maior eſt patientiæ, quàm facundiæ laus.* Si eſt-ce qu'il n'eſt pas permis d'en uſer envers de certaines perſonnes. Ceux qui ſont en calamité ne la peuvent endurer, & certes il y auroit de l'inhumanité de les en affliger, vû ce que Laberius a ſi moralement prononcé,

In calamitoſo riſus etiam injuria eſt.

Ajoûtons que la doctrine du Lycée, porte expreſſément que les hommes groſſiers & ignorans fondent leurs railleries ſur l'obſcurité ou turpitude des termes qu'ils emploient, ce que Ariſtote appelle αἰσχρολογίαν, qui eſt une eſpece de moquerie baſſe & ſervile : Mais que les habiles gens en uſent d'une autre plus priſable, plus relevée, & plus ingenieuſe, lui donnant pour cela le nom de ὑπόνοια. L'on peut dire que ceux qui ne ſauroient ſe ſervir que de la premiere façon de gaufferie ſale & honteuſe, reſſemblent à de vilains oiſeaux, que Pigafretta nomme *caccaucelli*, qui ne vivent vers la Ligne que de la fiante des autres

l. 4. Eth. ad Nic. cap. 8.

Ramuſio.

volatiles. Veſpaſien eſt diffamé par Suetone d'un tel vice en ces mots, *erat Veſpaſianus dicacitatis plurimæ, & ſic ſcurilis, & ſordidæ, ut ne prœtextatis quidem verbis abſtineret*, c'eſt à dire en ce lieu là, & ſouvent ailleurs, qu'il s'expliquoit avec des paroles très deshonnêtes. Et Diodore Sicilien remarque qu'aux ſacrifices qui ſe faiſoient parfois à Ceres, l'on y méloit beaucoup de propos ſales & honteux, ſur ce pretexte qu'il faloit réjouir cette bonne Mere, affligée du raviſſement de ſa fille Proſerpine. Pour ce qui eſt de la raillerie ingenieuſe, accompagnée de ce ſel Attique ſi renommé, & pleine d'Urbanité Latine, la civile converſation ne la rejette pas; & il y a peut-être quelque foibleſſe d'eſprit à ne la pouvoir endurer. Elle a veritablement quelque choſe qui pique, mais qui ne ſauroit en être oté, non plus que l'amertume de l'abſynthe, ſans lui faire perdre tout ce qu'elle poſſede de recommandable. C'eſt ſur cela que le Philoſophe a donné cette definition, εὐτραπελία πεπαιδευμένη ὕβρις ἐςὶ, *facetiæ, erudita contumelia ſunt*. Si la raillerie eſt exceſſive, elle eſt ſans doute imprudente, ce qui n'empêche pas qu'on ne lui pardonne ſouvent, ſelon l'obſervation de Valere Maxime, *liberè dicta aut facta frequentiùs aliena venia, quàm ſua*

2. Rhet. cap. 12.

l. 6. c. 2.

providentia tuta. Bon Dieu qu'il y a de gloire, & de ſatisfaction d'eſprit, à mépriſer cette ſorte d'injures!

Nous avons déja dit après Lucien, que la raillerie étoit ſi naturelle à Socrate, qu'il prenoit plaiſir à l'exercer même depuis ſa mort. Mais nous pouvons écrire ici ſur l'autorité
in Ep. l. 2. c. 12. d'Arrian, que ſa principale & premiere qualité étoit de ſupporter patiemment les injures qu'on lui diſoit. Nazarius s'écrie dans ſon Panegyrique à Conſtantin, *O quàm acres habes dolorum aculeos contumelia, quam apponit inferior!* Cependant Socrate qui ne trouvoit rien qui ne lui fut de beaucoup inferieur, dans toutes ſes converſations où il avoit toûjours le deſſus, ne laiſſoit pas de ſouffrir généreuſement les inſolences & les outrages, dont les plus ignorans le païoient n'aiant point de raiſons valables à oppoſer aux ſiennes. La patience étoit ſon *proprium quarto modo*, qui le faiſoit toûjours ſortir de ſes diſputes, & ſe retirer chez lui, avec grande ſatisfaction d'eſprit, ou, comme ſa femme le témoigna, avec le même viſage qu'il avoit quand il en étoit parti. Pour être mal-traité de paroles, Socrate ne laiſſoit pas d'être le plus vertueux de ſon ſiecle; comme les étoiles ſont toûjours l'ornement du Ciel, non-

obſtant les tenebres de la nuit, & comme le Soleil ne pert rien de ſa lumiere, dit le Perſan Sadi dans ſon Roſaire, encore que les Hibous n'aient rien qui leur déplaiſe davantage que ſa ſplendeur. Cette Atté d'Homere, qui eſt la Calomnie, non contente de cheminer ſur les plus hautes têtes des hommes, attaque même Jupiter, bien loin d'épargner les Socrates, qu'elle ne peut neanmoins offenſer, non plus que le premier des Dieux. Quoi? faut-il donc ſe laiſſer toûjours diffamer, ſans jamais en témoigner de reſſentiment? Souvent une injure ſoufferte ou diſſimulée, en attire une autre; *qui non caſtigat, inſtigat*; & ſelon la maxime du Spartiate, *veterem ferendo injuriam, irritas novam.* Il y a même du peril à differer d'en tirer raiſon, parce qu'en termes de Droit, *actio injuriarum diſſimulatione aboletur*, en ſorte qu'on ne peut pas s'en plaindre aprês l'avoir negligée. Certes nôtre honneur, & ſur tout celui des autels peut être attaqué de telle façon en s'adreſſant à nous, qu'il y a grande obligation de s'en reſſentir, parce qu'il pourroit y avoir du crime à s'en taire; *in Inſt. de injuriis.*

Verba movent iras non circumſpecta Deorum; *Ovid. 5. Faſt.*

Les hommes doivent donc être excuſez, s'ils

y ſont ſenſibles, auſſi bien que les puiſſances celeſtes.

C'eſt peut-être trop s'arréter ſur un ſujet ſi odieux qu'eſt celui des injures, dont on voit aujourd'hui tant de livres miſerablement farcis. Mais puisque ſans y penſer, & par une boutade d'eſprit, qu'on appelle en Italie *sfogo di mente*, j'ai conſideré jusqu'ici ce defaut d'eſprit, qu'ont, à mon avis, beaucoup de compoſitions qui s'impriment journellement, ajoûtons y quelques remarques qui peuvent ſervir à ceux qui ſe plaiſent à les feuilleter. Ils doivent prendre garde qu'il ne leur arrive comme à ces animaux, qui changent de couleur ſelon les lieux où ils arrivent, devenant blancs aux provinces couvertes de nege, & reprenant une autre couleur, quand ils ſe trouvent en des contrées que le Ciel benin regarde plus favorablement. Beaucoup de perſonnes forment tellement leur eſprit ſur les lectures qu'ils font, que la derniere eſt toûjours maîtreſſe de leur entendement, defendant opiniâtrement ce qu'ils y ont appris, jusqu'à ce qu'un autre livre leur imprime un ſentiment contraire. Ainſi Ariſtote remarque particulierement des Perdris, qu'elles ont le chant divers ſelon les differentes regions qu'elles habitent. Cependant la raiſon ne veut

veut pas que nous nous rendions esclaves de la sorte d'autant d'auteurs qu'il nous en passe par les mains, non seulement à cause de l'inconstance honteuse qu'elle peut produire dans nos ames, mais encore parce que plusieurs gens se mélent d'écrire assez de choses impertinentes, qu'ils rendent vrai-semblables par de belles couleurs qu'enseigne l'art des Rheteurs. Car comme Plutarque l'a sçu fort bien observer, l'on ne s'apperçoit pas aisément des fautes du raisonnement de ceux qui parlent avec une grande éloquence, non plus que des manquemens de la voix en ceux qui chantent avec une flute, ou avec quelque autre instrument de Musique. Il s'en est trouvé même qui ont emploié leur plume sur des sujets dont ils étoient pleinement ignorans, & par consequent qu'il est très-perilleux de suivre dans leurs opinions. Nicander Grammairien, Poëte, & Medecin, voulut se faire valoir par des Traitez de l'Agriculture où il n'entendoit rien, aussi eurent-ils le succès que remarque Ciceron en ces termes adoucis, *Nicander homo ab agro remotissimus, de agricultura tamen diligentissimè scripsit, tanta vis est eloquentiæ.* Et Aratus autre Poëte Grec de Cilicie fit un Poëme des Phenomenes du Ciel, si considerable en quelque façon,

l. de audit.

l. 1. de Orat.

que le même Ciceron prit la peine étant jeune de le traduire en Latin ; bien qu'au jugement des meilleurs Astronomes il fut, dit Scaliger, ἀναςρολόγητος, & fort peu entendu dans la theorie des Planetes dont il traitoit.

ep. 19.

Si est-ce qu'il ne faut pas perdre inutilement le tems à la lecture des livres, qui ne se doit faire que pour illuminer nôtre entendement, & pour perfectionner nôtre volonté. Or comment nous assurerons-nous de ceux qui sont propres à cela, puisqu'il n'y en a prèsque point, qui ne tâchent de persuader à leur Lecteur qu'ils lui rendront ce bon office. Certes il est bien difficile de donner un avis à suivre là-dessus. Et pour moi je dirai librement, que je m'y trouve prèsque aux termes où étoit Ciceron, lorsque desirant s'entretenir bien avec Cesar & Pompée, il disoit, *Ego verò quem fugiam habeo, quem sequar non habeo.* A parler franchement, les livres des anciens ont je ne sai quoi qui me charme tout autrement que les nouveaux, où je trouve qu'ordinairement *vi sono piu le voci, che le noci*, ou comme dit encore un autre proverbe Italien, *piu il fumo, che l'arrosto.* Ma pensée est qu'on peut imiter un Lampridius, que Sidonius Apollinaris recommande en ces termes, *legebat incessanter authores, cum re-*

verentia antiquos, ſine invidia recentes. Mais je crois que pour profiter des uns & des autres, l'on doit obſerver deux choſes. La premiere, de s'y appliquer avec attention, parce que ce vers d'Auſone ne peut être contredit,

Quam properè legimus, tam citò negligimus. *Edit. l. 3*

L'autre choſe à obſerver, c'eſt que dans les lectures où l'on ſe porte, l'on faſſe toûjours comme les filles, qui s'étant promenées dans de beaux jardins, ſe parent des fleurs qu'elles y ont cueillies. Car ſi l'on ne s'approprie ce que les auteurs qu'on prend la peine de lire ont de bon, ſelon le deſſein & le genie que chacun peut avoir, toute l'étude qu'on en fait reüſſira toûjours inutile.

Ce n'eſt pas ſeulement dans la compoſition des livres, qu'on doit garder exactement l'ordre que leur ſujet peut demander, il faut en uſer de même dans leur lecture, qui ne profitera jamais ſi elle n'eſt bien ordonnée, & ſi l'on ſe porte confuſément tantôt à un auteur, tantôt à un autre, bien qu'il n'y ait nul rapport entre eux quant à la matiere qu'ils traitent. La raiſon de cela vient de ce que les choſes ſortent ordinairement de notre eſprit, comme elles y ont été miſes, de façon que ſi l'on en charge ſa memoire avec brouïlle-

rie, & pêle méle comme l'on dit, on ne les en tire gueres qu'en confuſion, & jamais avec le ſuccès qu'on pourroit eſperer, ſi d'abord elles y avoient été bien rangées, & categoriquement établies. Je me ſers des termes de l'école, parce que c'eſt elle qui nous fournit les livres, & qui nous apprend auſſi la bonne maniere de s'en prévaloir utilement. En effet l'ordre qui eſt la forme de l'Univers, & cette chaine dorée qui empêche ſa diſſolution, eſt abſolument requis dans tout ce que contient cet Univers, & ſi particulierement neceſſaire, ſoit dans la compoſition, ſoit dans la lecture des livres, que ſans cet ordre l'on ne s'y peut rien promettre qui profite, ni qui paie agreablement le travail d'une étude ſerieuſe. *Aprende por arte, y iras adelante*, dit l'Eſpagnol ſur ce ſujet. Saint Bernard a prononcé une ſentence à l'égard de tous les ordres, qui peut s'étendre jusqu'à celui dont nous parlons. *Eſto ſolicitus circa cuſtodiam ordinis, ut ordo te cuſtodiat.* Si les livres ne ſont ſoigneuſement ordonnez dans leur compoſition, le defaut d'ordre les fait bien-tôt perir; & ſi leur lecture n'eſt reglée comme nous venons de le dire, elle eſt tout-à-fait inutile. Quand les Pythagoriciens defendoient par un de leurs ſym-

boles, de parler ſans lumiere des choſes Pythagoriques, Jamblique qui rapporte ce precepte a fort bien reconnu, qu'il alloit à bannir le deſordre & la confuſion d'une ſecte philoſophique, qui parvenoit par un ſilence reglé à l'excellence de ſa profeſſion. *c. 23. & ult.*

Ce qui rend le defaut d'ordre qui ſe trouve dans les livres fort condannable, c'eſt que ce defaut engendre toûjours une vicieuſe obſcurité, capable de rebuter les plus patiens Lecteurs. Ils ne peuvent moins dire à un auteur de tels livres que le mot de la Geneſe, *fiat lux;* en lui prononçant avec un ris peu obligeant,

Non lectore tuis opus eſt, ſed Apolline, libris.

Je laiſſe à ſpecifier beaucoup d'autres manquemens trop ordinaires, parce que j'en ai ſouvent parlé ailleurs; outre que mon deſſein n'eſt pas de faire ici le métier de Correcteur d'Imprimerie, ni comme l'on parle au delà des Alpes, de *drizzare le gambe à cani.* Je remarquerai ſeulement à cauſe de l'importance du fait, ce qu'aſſure *Leone Allatio* ſur les fauſſes antiquitez de Volterre, que le Pape Gregoire treiziéme punit de mort un certain *Alfonſo Ciccarelli da Bevagna*, pource qu'il fut convaincu d'avoir commis beauconp de fauſſetez en matiere d'hiſtoires, & de genea-

logies; ce qui eſt une leçon conſiderable à tant de licentieux Ecrivains, qui croient pouvoir toûjours debiter impunément toute ſorte de menſonges, portez qu'ils ſont d'une humeur entierement contraire à celle de Pomponius Atticus, dont la vie que nous a donnée Cornelius Nepos aſſure; que *mendacium neque dicebat*, *neque ferre poterat*. C'eſt être bien ennemi du menſonge, non ſeulement de n'en point dire, mais encore de ne pouvoir ſouffrir que d'autres en proferaſſent.

Il ne faut pourtant pas que l'averſion loüable qu'on peut avoir pour les fauſſetez qui ſe remarquent dans les livres, nous faſſe condanner trop legerement ce que des auteurs de conſideration nous ont donné par écrit. L'Abbé Lancellot de Peruge a fait un Traité qui a pour titre, *Farfalloni de gli antichi hiſtorici.* Je ne veux pas nier qu'il n'ait eu grande raiſon d'impoſer ce nom de *Farfalloni*, qui veut dire là impertinences, à pluſieurs narrations anciennes qui ont été cruës trop legerement, comme l'on defere encore aujourd'hui avec la même facilité à beaucoup de modernes. Si eſt-ce qu'on peut ſoûtenir qu'il s'eſt un peu précipité parfois dans ſa Critique, pour n'avoir pas été aſſez informé de ce que portent vnanimement les Relations

de long cours, depuis qu'on a paſſé le Cap de Bonne Eſperance. Il y auroit vû que Pline, & ſon tranſcripteur Solin, avec aſſez d'autres qui les ont ſuivis, ne ſont pas ſi reprehenſibles qu'on l'a crû, ſur le peu de vrai-ſemblance qui ſe remarque dans quelques endroits de leurs écrits. Quelle apparence de vouloir tourner en ridicule Herodote comme il fait, ſur ce qu'il a dit qu'en Egypte *Lib. 2.* les femmes faiſoient tout le negoce, dont les hommes s'abſtenoient: Et cependant Jean Leon Africain, & Marmol depuis lui, nous *Lib. 6.* font voir le même uſage en beaucoup d'autres *L. 7. c. 6.* lieux de l'Afrique, jusques-là qu'à Teſſet, ville & province de Numidie, il n'y a que les femmes qui étudient, & qui s'adonnent même aux choſes de la Religion. Ce qu'on a écrit des habitans de l'Isle Formoſe vers le Levant, a quelque choſe de ſemblable. Le *Farfal-* même Lancellot traite auſſi mal Diodore *lon. 9.* Sicilien, à cauſe que dans ſon cinquiéme livre chapitre quatorziéme, il a écrit que les femmes de Corſegue étant accouchées, ſortent auſſi-tôt de chez elles, le mari ſe mettant au lit pour s'y repoſer. Si eſt-ce qu'il n'y a rien de plus ordinaire que cette façon de faire dans prèsque toute l'Amerique, ou bien ce qu'on nous rapporte du Canada, & d'aſſez

d'autres endroits, doit être tenu pour de pures impostures; à quoi il n'y a gueres d'apparence, vû la condition de ceux qui nous informent de ces païs-là, & l'impossibilité qu'ils convinssent tous dans le dessein de nous tromper. Mais qui ne prendra pas pour le plus grand de tous les *Farfalloni*, ce que Lancellot nous veut persuader de lui-même, qu'aiant écrit toûjours & de sa propre main sans être aidé de personne, depuis sa jeunesse, *dalla pueritia in quà*, plus de cinquante gros volumes; sans une infinité d'autres écritures, comme de lettres, & de semblables choses de peu d'importance; il pouvoit jurer une chose apparemment, dit-il, incroiable, qu'il a écrit tout cela d'une seule plume, n'aiant fait que rarement lui toucher un peu le bec pour le rendre plus menu. Cela m'oblige à dire qu'il ne faut pas être trop rigoureux envers les autres, afin de meriter d'être excusé par eux, personne ne pouvant se vanter de n'avoir jamais affaire de cette grace; *demus igitur alienis erroribus veniam, ut nostris impetremus.* L'on ne se doit pas plaindre si l'on est mesuré à la même aune dont l'on s'est servi à l'égard d'autrui.

L'on peut considerer encore que les desseins de ceux qui écrivent sont differens, ce

qui fait qu'il y auroit de l'iniuſtice à juger de leurs livres d'une même façon, & à ſe ſervir pour tous d'une même Critique. Un homme qui n'a pour but de faire rouler la preſſe des Imprimeurs, que pour rouler lui-même en ce monde, s'il peut, hors de la pauvreté, *qui fami non famæ ſcribit*, & qui ſans ſe ſoucier de faire des livres qui puiſſent vivre après lui, ne ſonge qu'à tirer de quoi vivre de ceux qu'il compoſe; celui-là ſans doute eſt excuſable par les loix de la neceſſité, s'il produit des enfans ſpirituels qui ſe reſſentent de ſes incommoditez,

Nam patrum invalidi referunt jejunia nati.

Ce n'eſt pas à dire pourtant que tout ce qui ſort au jour de la ſorte n'ait jamais rien de bon. Cela nous porteroit à faire un jugement inique des travaux d'Homere, de Plaute, & de Terence; pour ne point nommer le Taſſe & l'Arioſte, que Boccalini fait comparoître tous deux ſur le Parnaſſe ſans manteau, & avec des habits déchirez à cauſe de leur pauvreté. Lancellot dans ſon vingt-ſeptiéme *Hoggidi* en dit autant du Doni, de l'Anguillare, de Sannazare, de Petrarque, & de Boccace, qu'il met dans la même Categorie des Neceſſiteux; où il ſe vint faire enroller

lui-même à Paris un peu devant que de mourir. D'ailleurs il y a long-tems qu'on a dit qu'il n'y avoit point de ſi mechant livre, qui n'eût quelque choſe de recommandable, & dont on pouvoit tirer du profit. Les grands Ecrivains n'ôtent pas abſolument le merite aux moindres; non plus que les Aſtres les plus conſiderables, n'empêchent pas, que les plus petites étoiles n'aient leur lumiere & leur influence. L'on peut dire même qu'à l'exemple de la Nature, qui a fait que les ſens eſtimez les moins nobles, ſont aſſez ſouvent les plus neceſſaires, témoin l'Attouchement qui eſt bien plus important pour vivre que la vuë; Il ſe trouve de même de livres dont on ne fait pas grand cas & des auteurs qui ne paſſent pas pour être de la plus haute claſſe, qui ne laiſſent point d'avoir leur utilité, & d'être requis en beaucoup d'occaſions ſtudieuſes. Ceux qui font difficulté de s'en ſervir à cauſe de leur peu de reputation, ſe font plus de tort qu'à eux; & je ſerai toûjours de l'avis de c. 11. Seneque, qui dans ſon livre de la tranquillité de l'ame voulant emploier un vers de Publius Syrus, que je ſerois bien fâché de mépriſer autant qu'il fait, pour avoir été Comedien, proteſte qu'il n'aura jamais de honte de citer un mauvais auteur, en faveur d'une bonne

penſée qu'il aura euë, *nunquam me in bona re mali pudebit auctoris.*

Les livres géneralement parlant ſont à eſtimer, & l'on peut dire qu'il n'y a que les ignorans, & les vicieux, qui puiſſent avoir de l'averſion pour eux, à cauſe de la ſcience & de la vertu, dont les moins accomplis & les plus negligez ont toûjours quelque ſemence. Nous voions de même que les Hibous ne fuient rien tant que la lumiere; & que ceux qui ont mal aux yeux ne peuvent ſouffrir l'éclat du Soleil En effet le Pape Jules ſecond, tout mal intentionné qu'il ait été pour nôtre France, ne laiſſera pas de recevoir de moi cét eloge, qu'il prononça une très belle ſentence, quand il dit que les belles Lettres dont les Livres nous ſont leçon, étoient de l'argent à l'égard des perſonnes de peu, de l'or aux hommes de condition, & quand elles accompagnent les Princes, des pierreries d'un prix ineſtimable, *negli huomini plebei argento, nei nobili oro, nei Principi gioïe.* Auſſi ai-je bonne memoire d'avoir lû dans l'Hiſtoire d'Eſpagne, qu'un Alphonſe *Turq. l. 20.* Roi d'Arragon, grand ami de la ſcience & des gens de Lettres, s'expliqua de l'eſtime où il les avoit, en faiſant porter quelque tems un livre ouvert pour ſon enſeigne, & prote-

ſtant qu'il n'y avoit point de meilleurs conſeillers que les morts, ce qu'il appliquoit aux livres, dont les auteurs qui ne ſont plus ne flattent jamais perſonne. J'avoue qu'il y a parfois des gens qui en abuſent, & qu'on en voit que cette connoiſſance literaire enfle d'une ſotte vanité, plus capable de les faire mépriſer, que de leur acquerir une veritable gloire. Cét impertinent Menecrate, qui ſe vantoit que les Lettres étoient nées avec lui, & ne devoient pas avoir une plus longue vie que la ſienne, *ſecum natas ac morituras literas*, peut ſervir d'une preuve convaincante de ce que nous diſons. Mais quoi, les meilleures choſes peuvent changer de nature, quand elles ſont mal emploiées. Une épée fait un homicide dans la main d'un infame ſcelerat, qui eſt l'inſtrument des actions heroïques, lorſqu'un homme vaillant & vertueux la manie. Le celebre paraſite qui diſoit que toute la Philoſophie ne lui avoit appris qu'à diner ſans paier ſon écot, ἀσυμβόλως δειπνεῖν montroit bien le peu de fruit qu'un eſprit malfait tire de toutes ſes connoiſſances. Cela n'empêche pas que les livres, en ce qu'ils compoſent le magaſin des ſciences, ne doivent être tenus pour la plus precieuſe marchandiſe qui entre dans le commerce des hommes. Le

Patriarche Photius n'ignoroit pas la valeur d'un si important meuble, lorsqu'il écrivit à l'Empereur Basile, sur ce qu'on lui avoit ôté tous ses livres, que jamais les loix Romaines, ni autres pour rigoureuses qu'elles fussent, n'avoient ordonné des peines de l'ame aux plus coupables, quelque crime qu'ils eussent commis. *Baron. ann. 10. 10.*

Tout ce qu'on peut dire contre les Livres, c'est qu'il s'en voit parfois de si scandaleux, & même de si pernicieux à l'égard des bonnes mœurs, qu'on ne sauroit trop les condanner. Je ne pense pas que personne voulut contredire cela. Les Payens même ont fait brûler les livres qui étoient préjudiciables à leurs autels. On vit consumer par le feu dans Athenes en plein marché les livres de Protagoras, parce qu'il avoit été si impie dans leur commencement de douter de l'existence des Dieux : Et cela de tems en tems s'est toûjours pratiqué de même. Fredegarius recite dans sa Chronique, comme Richaredus Roi des Gots fit apporter à Tolede tous les livres Ariens, où ils furent reduits en cendre. L'Histoire Musulmane fait voir que les Turcs en firent autant à Damas, de ceux qui interpretoient mal à leur sens l'Alcoran de Mahomet. Au crime de leze Majesté humai- *Diog. Laërt. & Cic. l. 1. de nat. Deor.*

ne, tous les Etats ont pratiqué la même chose, jusques-là que Camdenus rapporte de la Reine Elisabeth, qu'elle fit couper le poing à un Stubbius pour avoir écrit un livre contre la France, aussi bien que contre la personne de Monsieur d'Anjou frere du Roi, faisant traiter de même Pageus qui avoit distribué cette composition satyrique. Mais il faut aussi prendre garde que les livres & leurs auteurs peuvent être calomniez. Diogenes Laërtius nous apprend dans la vie de Democrite, que tout ce qu'il avoit donné au public eût été brûlé, si l'on en eût crû Platon, qui trouva quelques Pythagoriciens qui s'y opposerent. Cependant Platon agissoit par une pure animosité, sur ce que les principes de la Philosophie de Democrite étoient contraires aux siens. Et l'on peut voir dans Lucien que cét imposteur Alexandre surnommé ψευδομάντις, animé de même contre Epicure, fit brûler dans la place publique, avec du bois de figuier pour rendre son action plus solemnelle, le livre des sentences de ce Philosophe, en jettant les cendres dans la mer. Il est vrai que cét hypocrite Alexandre se servoit du décri où étoit Epicure, à cause de la volupté mal interpretée où il mettoit le souverain bien, & prenoit encore prétexte de le calomnier sur la

mauvaiſe vie de quelques-uns de ſes faux diſciples; quoi que ſi nous en croions Seneque & les plus judicieux, ce Philoſophe voluptueux fut, moralement parlant, auſſi homme de bien, que Alexandre ſon calomniateur étoit vicieux & plein de fourberies, dont il pipoit tout le monde.

Certes l'on a fort bien obſervé, que la condition des livres étoit en cela ſemblable à celle des hommes, qu'on voit les uns & les autres ſujets à perir diverſement, quelques-uns de maladie, ne devant pas vivre davantage par leur propre conſtitution, quelques autres par des calamitez publiques qui ne laiſſent rien ſubſiſter, & pluſieurs encore par l'artifice de leurs ennemis, ou par la cabale de leurs envieux. C'eſt Cardan qui en a parlé de la ſorte au ſecond livre de ſa Sageſſe; *Librorum ut hominum conditio eſt, quidam enim morbis ſpontè pereunt, quidam inimicorum aut invidorum fraude, quidam in communi calamitate.* Un livre de petite ou nulle conſideration, ne peut pas naturellement être de longue vie. Les païs conquis & deſolez par le Turc, comme eſt celui de la Grece, font voir qu'il y a des maladies chroniques pour les livres, & pour leurs auteurs, qui ne ſauroient reſiſter à la violence d'un tems ſi calamiteux, que les ar-

mes détruiſent tous les Arts hormis ceux qui favoriſent la guerre. Et nous voions tous les jours que l'Envie, qui ne regne que trop entre les hommes de lettres, & la cabale de ceux qui cherchent une fauſſe reputation dans des ruelles, décreditent des ouvrages par complot, qui meritent par raiſon, & par ce qu'ils valent dans une juſte eſtimation, d'être infiniment priſez. Leur coûtume artificieuſe eſt, de choiſir quelque endroit qui plait le moins dans une compoſition, le mettant malicieuſement au plus mauvais jour qu'ils peuvent, & les prononçant ſi malignement qu'ils le font paſſer pour tout autre qu'il n'eſt. Qu'ils ſachent qu'il y a des lieux dans les livres, que les habiles Ecrivains y laiſſent exprès, comme les grands Peintres de certaines obſcuritez dans leurs tableaux, afin que les couleurs éclatantes du reſte de leur travail paroiſſent davantage. Les Parfumeurs emploient dans leur Art des odeurs, qui toutes ſeules ne ſeroient pas agreables, afin de rendre les autres plus plaiſantes. Et les Medecins ſe ſervent parfois des viperes, & du poiſon, pour nous donner la ſanté. *Nam nec unguentarii nardum, myrrham, ac cinnama tantum habent, ſed & graveolentia ſagapena, galbanaque.* Ainſi en uſent les plus entendus dans

le

le mêtier des Muſes, qui ſe moquent de ce que l'envie, & les inimitiez particulieres obtiennent par de mauvais moiens, aſſurez qu'ils ne peuvent pas durer long-tems ; tenant en tout cas cette maxime pour certaine & approuvée, que ceux qui écrivent pour tous les ſiecles, ne doivent jamais regarder à quelque goût depravé du tems où ils vivent, & ſe ſoucier encore moins des jugemens que la ſeule ignorance fait prononcer.

Mais que dirons-nous des livres de pure recreation, dont nôtre humanité ſe ſert comme d'un divertiſſement neceſſaire, pour charmer les dégoûts, ſoit d'une étude ſerieuſe, ſoit de mille autres traverſes qui accompagnent nôtre vie. Je ſai bien qu'à la derniere rigueur on pourroit exiger d'une ame Chrêtienne, qu'elle ne ſongeat qu'aux choſes qui regardent ſon ſalut. Et je confeſſe qu'on ne peut pas donner aux contes fabuleux, ni aux Romans, le même éloge qu'ont merité les livres d'Eſdras, *in quibus eſt vena intellectus, & Eſdr. 4.*
ſapientiæ fons, & ſcientiæ flumen. Ce n'eſt c. 14.
pas à dire pourtant qu'il faille condanner abſolument toute ſorte de Fables ou de Romans. L'Epicurien Colotes voulut ſe moquer de Platon, ſur cette belle narration qu'il fait, établiſſant l'immortalité de l'ame, de

ce que rapportoit Eris Armenien de l'autre monde. Colotes disoit là-dessus que toute invention mensongere & fabuleuse, étoit indigne d'un Philosophe, *nullum figmenti genus veri professoribus convenire.* Mais Macrobe defendant le songe de Scipion, supposé par Ciceron dans ses livres de la Republique, montre fort bien que ni le Philosophe Grec, ni l'Orateur Romain, n'ont rien fait en cela de reprehensible. Il soûtient que le sentiment de Colotes est abusif, parce qu'encore que la Philosophie ne reçoive pas toute sorte de contes faits à plaisir, elle ne les rejette pas tous aussi, ne condannant que ceux qui sont de dangereuse consequence, *nec omnibus fabulis repugnat Philosophia, nec omnibus acquiescit.* Cét axiome de Macrobe est d'autant plus recevable, que nous voions une infinité de paraboles emploiées dans la sainte Ecriture, comme étant très instructives. Quant aux Romans, je ne voudrois pas en interdire trop rigoureusement la lecture. Nous en voions de si ingenieux, de si bien écrits, & de si éloignez de tout ce qui est contraire à l'honnêteté, qu'on ne sauroit apparemment les rejetter, ni les condanner avec justice, si ce n'est qu'on y donnât trop de tems, & sur tout celui que la conscience oblige de mieux

L. 1. c. 2. in Somn. Scip.

emploier. Mais quoi, il n'y a gueres de livre si retenu, ni même si saint, dont un esprit mal-fait & dépravé ne puisse abuser par quelque mauvaise interpretation, ou autrement,

Omnia perversas possunt corrumpere mentes; *Ovid. l. 2. Trist.*

Ce qui n'est pas un titre suffisant pour comprendre dans l'indice ou catalogue des livres prohibez ceux dont nous parlons. Il ne faut pas s'étonner s'ils sont plus recherchez, & lûs plus avidement, que d'autres de bien plus grande consideration qui traitent des sciences, ou de quelques matieres qui demandent une entiere & serieuse application d'esprit. Tout le monde semble être capable de lire les Romans. Il ne s'y rencontre point de ces difficultez épineuses qu'on trouve dans les Traitez faits exprès pour examiner les opinions de Platon & d'Aristote, ou quelque paralogisme d'un probléme de Mathematique. Puis donc que le nombre est bien plus étendu de ceux qui n'ont nulle connoissance des Disciplines, que des autres qui se plaisent à les cultiver; ce n'est pas merveille si l'on debite plus de Romans, que de livres de sciences. Le but principal des premiers est d'exciter agreablement les passions, qu'on ne peut nier être bien plus puissantes

dans les ignorans qui ſont profeſſion d'oiſiveté, que dans les ſavans qui doivent en avoir éteint une partie par leurs frequentes & abſtraites contemplations. Ajoûtez à cela, que l'Amour eſt la paſſion dominante qu'on voit dans les Romans, celle qui anime leurs Heros dans leurs plus hautes entrepriſes, & qui les porte à l'execution des actions qui les ſont le plus admirer. Or l'on ne ſauroit nier que cét amour Romancier ne ſoit ſouvent l'occupation des eſprits faineans, dont la multitude eſt ſans doute plus nombreuſe qu'il ne ſeroit à ſouhaiter; & par conſequent leur divertiſſement fait que les livres qui lui conviennent & qui le fomentent, ſont beaucoup plus courus & plus recherchez que d'autres.

Ceux qui tirent une conſequence de ce que les Romans plaiſent ſur tout aux femmes & aux jeunes gens, ſoûtenant là-deſſus qu'ils doivent déplaire aux hommes ſerieux & de ſavoir, argumentent fort mal ce me ſemble. Je ſai bien que Plutarque a mis cette ſentence dans ſon Traité de l'Education des enfans, qu'on ne peut plaire à pluſieurs ſans déplaire aux plus ſages, *τὸ γὰρ τοῖς πολλοῖς ἀρέσκειν, τοῖς σοφοῖς ἐςὶν ἀπαρέσκειν, vulgò enim placere, ſapientibus eſt diſplicere.* Et il me ſouvient d'avoir vû priſer un livre qui étoit condanné par

le vulgaire, ſur cette raiſon que c'étoit une marque avantageuſe pour celui qui l'avoit fait, & qui témoignoit qu'il n'étoit pas un auteur vulgaire. Mais quelle apparence y auroit-il de méler dans cette ſorte de compoſition qui ne viſe qu'à plaire, beaucoup de doctrine pour contenter les ſavans, qui avouëroient eux-mêmes qu'elle y ſeroit mal placée, & hors de ſon lieu. Origene nous apprend dans ſon ſeptiéme livre contre Celſus, qu'Ariſtophane reprenoit Euripide d'avoir fait proferer des ſentences priſes du Philoſophe Anaxagore, à des femmelettes, & à de miſerables valets, ſans avoir aucun égard à la bien-ſeance, & à ce *decorum* qu'Homere a ſi bien ſçu obſerver dans tous les perſonnages qu'il fait parler, hommes & femmes, chacun ſelon le caractere qui lui étoit propre. Auſſi avons-nous vû depuis peu, qu'un Ecrivain de nom & de beaucoup de ſcience, aiant voulu enſeigner la Philoſophie dans un Roman, n'a pas eu tout le bon ſuccès que meritoit ſon entrepriſe, quelque loüable qu'elle fut par elle-même, & dans l'intention de celui qui ſe l'étoit imaginée. Cela doit être attribué à ce que ceux qui veulent ſe divertir dans un Roman, n'y cherchent pas de la Philoſophie; & ceux qui deſirent s'inſtruire de celle-ci, ne

s'avisent pas de prendre un Roman pour se satisfaire.

Dirons-nous un petit mot de ces fameuses Bibliotheques, où le nombre des volumes est parfois bien plus grand, que la capacité de ceux qui en font l'amas. La France ne cede point en cette sorte de curiosité à l'Italie, ni Paris à Rome; encore que P. Victor ait comté dans cette derniere vingt-neuf Librairies d'usage public, & Palladius jusqu'à trente-sept. Si est-ce que devant qu'elle fut devenuë la capitale du monde, on l'a vuë durant plus de six cens ans qui n'avoit ni Ecole, ni Academie, publiques, bien qu'elle eût dès-lors par la supputation du même Victor quarante-cinq bordels, & cent quarante-quatre privez ou latrines publiques; ce que l'Abbé dont j'ai déja parlé, n'a pas oublié dans son troisiéme *disinganno* de la seconde partie de ses *Hoggidi.* La difference des tems est cause par tout de cette diversité; dequoi l'Allemagne, & particulierement la Hollande, à present si lettrées peuvent fournir de notables exemples. Contentons-nous d'y faire cette reflexion, que comme la bonté de l'air fait produire les arbres, & donne les fruits excellens qu'on en recueille: Le bon gouvernement des Etats souverains, & sur tout la fa-

veur des Princes, avec l'humanité de ceux qui ſont auprès d'eux, obligent les eſprits ſtudieux à communiquer au public des ouvrages de merite, qu'autrement l'envie qui ſe gliſſe par tout, & la malignité des tems, font ſouvent ſupprimer. Au ſurplus il n'y a point de plus bel ornement de Palais, que celui d'une Bibliotheque conſiderable, qui me fait ſouvenir des deux que poſſede ſi inutilement l'Eſcurial en Eſpagne. Je les ai vuës avec eſtime, & la memoire que j'en ai m'oblige à trouver bon le mot d'un de nos Ambaſſadeurs parlant au Comte d'Olivarés. Il lui dit qu'en reconnoiſſance de la bonne chere que ſa Majeſté Catholique lui avoit fait faire, il ſouhaitoit que tous ceux qui manioient ſes finances s'y comportaſſent comme les Moines de l'Eſcurial dans la Bibliotheque dont il les avoit rendus gardiens; parce que poſſedant un ſi grand threſor, il avoit remarqué qu'aucun d'eux n'eût voulu en faire ſon profit particulier, ni s'en prévaloir.

Cette grande multitude de livres qu'on voit accumulez en tant de lieux, a fait douter ſi elle n'étoit point plus propre à jetter de la confuſion dans l'eſprit des ſtudieux, qu'à les inſtruire; & plus propre encore à leur perſuader qu'il n'y a plus rien à faire

dans les ſciences, où tant de grands perſonnages ont travaillé, qu'à exciter ceux qui viennent après eux à joindre de nouvelles connoiſſances aux leurs, qui peuvent croître ainſi, ſelon le jargon de l'Ecole, *per additamenta, & per juxtà poſitionem.* Je penſe
ep. 79. qu'on peut ſuivre là-deſſus l'avis que donne Seneque à ſon ami Lucilius. Il l'exhorte à faire une belle deſcription étant en Sicile du celebre mont Ætna, ſans ſe décourager ſur ce que Virgile, Ovide, & Cornelius Severus, s'étoient déja exercez ſi heureuſement à le repreſenter. Ceux, ajoûte-t-il, qui nous ont precedé en de ſemblables entrepriſes, nous ont plûtôt ouvert le chemin, qu'ils ne l'ont fermé, *qui præceſſerunt, non præripuiſſe mihi videntur quæ dici poterant, ſed aperuiſſe*, & ils nous ont plûtôt fait voir ce qui peut être ajoûté à leurs penſées, qu'ils n'ont formé d'obſtacle aux nôtres. Le champ des Muſes eſt public, elles permettent à tout le monde de s'y promener, ſoit par de nouveaux ſentiers, ſoit en ſuivant la piſte de ceux qui nous ont devancé. *Iuriſconſulti negant quidquam publicum uſucapi.* Et certes la condition des gens de lettres ſeroit bien mal-heureuſe, s'il leur étoit defendu de s'exercer après d'autres, ſur des ſujets qu'ils en-

visagent d'un œil fort different du leur. Il faudroit en ce cas-là, que ceux qui écrivent aujourd'hui fissent toûjours l'écho, & se contentassent de ce qu'ont prononcé les Anciens; de même qu'ils demeurent satisfaits du même Soleil qui les a éclairez, & de la même Terre qu'ils ont foulée aux pieds. On les verroit suivre & interpreter seulement leurs pensées, demeurant toûjours comme de petits mineurs sous leur tutelle. Cependant, quoi que je respecte autant qu'il est possible ces Anciens, je ne croi pas qu'ils aient tiré l'échele du Parnasse après eux, *multum egerunt qui ante nos fuerunt, sed non peregerunt.* Et je suis si ennemi de la servitude, qu'un Auteur recent me plait plus dans la liberté de ses sentimens, que s'il les assujettissoit bassement, à ceux qui n'ont autre avantage sur les siens, que celui de l'antiquité, & de la priorité du tems. *Omnes* Sen. *istos nunquam autores, & semper interpretes* ep. 65. *sub aliena umbra latentes, nihil puto habere generosi.* Surquoi je conclus que les plus grandes Bibliotheques ne nous doivent pas étonner, ni faire perdre l'esperance qu'en profitant de ce qu'elles contiennent, un auteur de ce siecle ne puisse ajoûter quelque chose du sien, & faire des compositions qui égalent le merite de tant d'autres écrits qui s'y voient.

On ſe peut trop aſſervir à leur lecture, & je croi qu'il n'eſt pas à propos d'imiter cet Æſtiæus Ponticus dont parle Athenée, qui ſe vantoit de n'avoir jamais vû le Soleil ſe lever, ni ſe coucher, l'application qu'il avoit aux livres l'en aiant toûjours empêché. Un Smindirides Sybaride diſoit la même choſe dans un ſens bien different, le dormir l'aiant toûjours tenu au lit & enfermé, lors que cét aſtre commençoit ou finiſſoit ſa carriere. Or quoi que ce dernier ſoit bien plus condannable que le premier, ſi eſt-ce que la moderaderation étant preferable à l'excès en toutes choſes, je ne voudrois reſſembler ni à l'un ni à l'autre. Et je pretends que c'eſt contrevenir à ce que les meilleurs livres nous enſeignent, d'y être ſi aſſidu, & ſi attaché, que nous en demeurions incommodez, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit, & bien ſouvent de toutes les deux parties, à cauſe de leur étroite union.

Auſſi bien ne ſe doit-on pas promettre que nôtre plus grande étude nous donne des lumieres angeliques. Nous ſommes trop materiels pour arriver à de ſi hautes connoiſſances, & le plus loin où nous puiſſent mener tous nos raiſonnemens, c'eſt à de legers

ſoupçons de ce qui paroit vrai-ſemblable, où commence & ſe termine toute nôtre ſcience humaine. Ἀρχὴ γνώσεως, τῆς ἀγνοίας ἡ γνῶσις, *principium ſcientiæ eſt, ignorantiæ cognitio*, comme Theodoret l'a fort bien remarqué, la Sceptique Chrêtienne ajoûtant que, naturellement parlant, la fin de nos travaux ſtudieux n'eſt gueres plus éclairée que le commencement. Les Philoſophes Grecs, quoi-que de creance Gentile, n'en ont pas penſé autrement, quand ils on dit dans leurs mythologies, que cette Pallas, de qui dépendoit tout le ſavoir humain, étoit ſortie du cerveau de Jupiter; ce qui ne veut dire autre chóſe ſinon, qu'il n'y a que les veritez revelées d'enhaut, & venuës du Ciel, qu'on doive tenir pour de veritables ſciences. Tout le reſte dépendant de nôtre imagination, plus incertaine, & plus ſujette à changer, que les couleurs trompeuſes qui paroiſſent ſur la queuë de cét animal qui devient ſi glorieux lors qu'il en fait la ronde. Parlons en conſcience, & nous avouërons que nos plus grands Docteurs ſont ceux ſimplement qu'on croit moins ignorans que le commun; comme ceux-là paſſent pour les plus ſages, qui nous ſemblent moins fous que les autres; & comme nous tenons pour les plus gens de bien,

Serm. de fide.

ceux qui n'abondent pas en malice à l'égal du reſte du monde.

Car s'il faut un peu peſer ſur ce dernier article ; qui n'eſt point trompé ſur l'apparence d'une fauſſe probité ? qui peut éviter ces hommes que Quintilien dit être *pigritiæ arrogantioris, in publico triſtes, domi diſſoluti, captantes authoritatem contemtu cæterorum?* En verité il eſt difficile y faiſant quelque reflexion, de ne ſe pas écrier avec le Theſée du Poëte Tragique.

Lib. 12. Inſtit. cap. 3.

O vita fallax abditos ſenſus geris,
Animisque pulchram turpibus faciem induis,
Pudor impudentem celat, audacem quies,
Pietas nefandum, vera fallaces probant,
Simulantque molles dura.

Il eſt tant de ceux qui couvrent leurs Bacchanales avec des diſcours d'un Curius, ou d'un Caton, & qui, *cantando bene raſpano male*, comme porte le proverbe Italien, qu'on ne peut les éviter ſans ſe condanner à la ſolitude. Cependant la bonne Morale nous apprend qu'on doit deteſter le vice, ſans haïr le vicieux, parce qu'en uſant autrement l'on ſe declareroit ennemi de tout le genre humain. Je louë le zele de Confutius, qui preſſé de ſa ſoif ne voulut jamais boire de l'eau de la fontaine Tao, qui veut dire du brigand en langage Chinois, té-

moignant par cette abstinence la grande aversion qu'il avoit des méchantes actions. Mais cela ne m'empêchera jamais de reconnoître que Dieu, qni seul sait tirer le bien du mal, permet que les vicieux subsistent, parce qu'ils ne laissent pas d'être en quelque façon utiles au public, de même que les mauvaises humeurs ne font pas moins subsister le corps humain, que les bonnes.

Retournons au propos que nous avons laissé pour faire cette petite digression, afin qu'on ne me dise comme à ce medecin qui plein d'infirmitez se méloit de guerir les autres,

Ἄλλων ἰατρὸς, αὐτὸς ἕλκεσῃ βρύων *Poëta Trag. apud Plutar.*

Aliis medens, at ipse ulceribus scatens.

De même que ceux qui se promettent de trouver un thresor, sont obligez de remuer bien de la terre, quoi qu'après avoir beaucoup travaillé ils ne rencontrent rien de ce qu'ils cherchoient, mais seulement, comme porte le vieux proverbe, des charbons pour de l'or, *pro thesauro carbones*: Nous nous donnons mille peines pour acquerir ce qu'on nomme science dans l'Ecole, & le mieux qui nous arrive après tant de travaux, c'est de nous éclaircir que toute la science humaine est une pure ignorance, & toutes les subtilitez de nos études des toiles d'araignées, pleines

d'artifice, mais de nul uſage, ſi ce n'eſt à ſe jetter de la poudre aux yeux les uns aux autres. Je ſai bien qu'un Arabe a prononcé, pour faire eſtimer la ſcience, qu'au lieu que les ignorans ſont morts devant leur mort, les ſavans vivent même après avoir perdu la vie. Mais à parler franchement, que fait la Logique autre choſe, que nous apprendre des termes trompeurs, & qui ſouvent bien examinez ne ſignifient rien. Et où aboutit toute la Phyſique dans ſes plus grandes difficultez, qu'à recourir à des qualitez occultes, à des inſtincts particuliers, à des influences celeſtes, à des diſpoſitions originelles, ou à des vertus cachées, qui ſont les aſyles de l'ignorance humaine, & les refuges de l'opiniâtreté dogmatique. Qui a jamais pû realiſer ces idées de perfection que tous les Arts promettent vainement? La Geometrie une quadrature du cercle, la Muſique une diviſion du ton en deux parties égales, la Chymie une pierre philoſophale, la Mechanique un mouvement perpetuel? Nos ſens mêmes, que pluſieurs Philoſophes ont crû plus certains que nôtre raiſonnement, nous trompent ſouvent, comme lors qu'ils nous font prononcer que le miel eſt doux, quoi qu'il s'en trouve d'amer en Corſe, & que ſelon la penſée qu'explique

l'Empereur Julien dans une de ſes épitres, tout miel doit être reputé amer puiſqu'il eſt bilieux, & qu'il engendre des humeurs ameres, ce qu'il ne pourroit pas faire s'il n'étoit amer lui-même. En effet ceux qui ont penetré le plus avant dans les ſciences, ont reconnu leur incertitude jointe à leur vanité; & quoi qu'ils fiſſent parade de leur connoiſſance qui leur coûtoit cher, envers le commun des hommes dont ils étoient reſpectez; ſi eſt-ce qu'ils avoüoient à leurs meilleurs amis, & reconnoiſſoient interieurement, que tout y étoit abuſif. C'eſt pourquoi nous liſons que ce grand Philoſophe d'Orient Xaca, avoit deux doctrines differentes; l'une qu'il nommoit exterieure, & qui étoit toute fabuleuſe, pour le peuple; & l'autre interieure dont il faiſoit un ſecret, par laquelle il détruiſoit tout ce que la premiere établiſſoit pour conſtant, & rapportoit toutes choſes au Rien; ou à un certain Neant duquel il faiſoit ſon premier principe. Platon n'étoit pas éloigné de ce procedé, puiſqu'on voit par une epitre qu'il adreſſoit à Dionyſius, qu'écrivant negligemment des épitres ordinaires, il commençoit par le pluriel des Dieux, mais qu'écrivant ſerieuſement, il ne diſoit que Dieu au ſingulier. Polybe au ſixiéme livre de ſon Hiſtoire

Euſeb. lib. 11. cap. 13.

s'explique d'un ſentiment qui revient encore à la doctrine de Xaca, & que Caſaubon a bien de la peine à deffendre à cauſe de ſa trop grande liberté. Il ſoutient que dans une Republique de gens vertueux, il ne ſeroit point beſoin de ces opinions fabuleuſes des Dieux, & des Enfers, qui n'ont été inventées qu'à l'égard des vicieux, pour les empêcher de mal faire par la crainte, & pour les tenir dans le devoir.

Ne penſons donc pas franchir les barrieres que Dieu a voulu mettre au devant de toutes nos connoiſſances, puiſque nous l'entreprendrions inutilement, & que nôtre plus grande gloire dépend de la ſoûmiſſion que nous devons apporter à ſuivre ce qu'il a ordonné làdeſſus.

Neſcire velle quæ magiſter maximus
Docere non vult, erudita inſcitia eſt.

C'eſt ce qui faiſoit dire à Gregoire le Grand que S. Benoit étoit *ſcienter neſcius, & ſcienter indoctus*, pource qu'il abandonnoit toute autre doctrine, pour deferer à celle qui nous eſt venuë du Ciel. Certes nous pouvons dire dans la vraye Religion, & aprés le precepte de l'Apôtre, *ſtultus eſto ut ſis ſapiens*, le vers ſenaire que chantoient autrefois les Bacchantes, ne penſant pas ſi bien dire,

Καὶ

Καὶ τότε Φρονήσεις ὅταν ἔσῃ μάτην Φρόνων,
Sapiesque demùm, quando nequicquam ſapis.

Il faut mépriſer les ſciences humaines, pour eſtimer autant que nous devons celle d'enhaut qui ne fait jamais errer. Suidas appelle κακὰ γνωρίσματα de méchantes penſées, & de dangéreuſes connoiſſances, ces ſentences qui étoient tenuës ſi certaines, & ſi approuvées, qu'elles avoient autrefois obtenu le nom de δόξαι κυρίαι, à cauſe de leur excellence. Epicure avoit ainſi appellé celles dont il faiſoit le plus d'état, qu'il renferma dans un petit livret que les Anciens, & ſur tous ceux de ſa ſecte priſoient autant que Suidas les a décriées. C'eſt ainſi que les vuës de l'eſprit ſont contraires, & que ce qui paroit blanc aux uns, eſt enviſagé comme noir par les autres. J'en donnerai deux ou trois exemples en faveur de la Sceptique. Les Romains offrirent aux Cappadociens la liberté d'une République, qu'ils refuſèrent & demandèrent un Roi. Les Romains en furent étonnez, & ſe moquèrent des Cappadociens, qui de leur côté ſe fuſſent eſtimez miſerables, s'ils euſſent dépendu d'un peuple. *Cappadoces maximè ſervos arbitrabantur, quorum cervicibus populare jugum immineret, cujus nec ſuperbiam tolerare, nec avaritiam explere quiſquam potuit.* C'eſt le juge-

Plutar. de flum. ex Clitonymo.

ment qu'en fait après les anciens le Pape Pie Second au Chapitre cinquante-troisiéme de son Asie. Dans son Europe au chapitre vingt-sixiéme où il parle de la Lithuanie, il assure que les femmes de considération y exercent, au sçu de leurs maris, un concubinage public, avec ceux qu'on y nomme des aides de lit; bien qu'il soit honteux aux hommes d'entretenir par amour une autre femme que leur légitime. Je veux mettre encore ici les propres termes de ce Souverain Pontife. *Matronæ nobiles publicè concubinos habent, permittentibus viris, quos matrimonii adjutores vocant. Viris turpe est ad legitimam conjugem pellicem adjicere.* A la verité ce n'est pas une chose nouvelle d'abuser du lit conjugal,

Juven. Sat. 6. *Antiquum & vetus est alienum, Posthume, lectum*
Concutere, atque sacri Genium contemnere fulcri.

Mais on a crû aussi que tous les hommes étoient sensibles à l'outrage qu'ils reçoivent de ce côté-là.

Virg. 9. Æen. - - - *Non solos tangit Atridas*
Iste dolor.

Ainsi cet usage des Lithuaniens doit être problablement revoqué en doute. La Grece nous fournira un autre exemple très illustre. Dracon Legislateur des Atheniens vouloit qu'on punit de mort l'Oisiveté & le Larcin,

ne fut-il que d'une ſeule pomme ; auſſi lui reprochoit-on qu'il avoit écrit ſes loix avec du ſang : Lycurgue en donna aux Spartiates de ſi oppoſées à celles de Dracon, qu'il leur permettoit le larcin, pourvû qu'il fut ſubtil & clandeſtin ; outre que d'ailleurs il les invitoit à ne rien faire, nommant l'Oiſiveté le plus beau métier que puiſſent exercer des hommes libres & généreux, tels qu'ont été ceux de Sparte, & véritablement plus que tous les autres peuples de la Grece. Voilà qui montre clairement la diverſité de nos ſentimens, & combien il eſt dangéreux de ſoûtenir dogmatiquement des opinions autres que celles que nous tenons du Ciel, & dont il n'y a perſonne qui ſe puiſſe départir ſans bleſſer ſa conſcience.

Quelque doctrine que vous vouliez établir pour certaine, vous trouverez toûjours ou un *meſſer Vinciguerra*, ou un *ſer Contraponi* comme l'Italien les nomme, qui vous maintiendront qu'elle eſt très fauſſe. L'opinion des choſes n'a rien de conſtant, de determiné, ni de certain ; La fantaiſie de chaque particulier eſt la meſure de leur valeur ; & je ne puis aſſez m'étonner de l'Ordonnance de Louis XII. qui alloit à réduire toutes les voix de ceux qui donnent leur avis dans des aſſem-

blées établies pour juger, à deux opinions ſeulement. Ceux qui ont été membres de quelqu'une de ces compagnies, ſavent bien comme tout s'y paſſe, & ne contrediront pas le mot ancien, *quot capita tot ſenſus* ; autant de têtes autant d'opinions. S'il eſt impoſſible, comme nous le prononçons ordinairement, de mettre deux ou trois de ces têtes dans un bonnet, il n'eſt guéres plus aiſé d'obtenir d'elles qu'elles conviennent d'un même ſentiment, ſinon après de grandes conteſtations, & par le motif qu'il faut enfin les terminer ; *tandemque colophonem imponere.* Quelques-uns ont interpreté ce proverbe de la principale pierre d'une voûte, qu'on poſe la derniere, & qui eſt comme la clef d'un bâtiment. D'autres l'ont rapporté à l'excellence de la Cavalerie Colophonienne, qui avoit la réputation de donner la victoire dans tous les combats où elle ſe trouvoit.
Suidas tom. 2. p. 924. Mais un Grammairien Grec nous aſſure, qu'il [illegible] de ce que les douze villes d'Ionie étant partagées de voix, & ne pouvant accorder leurs ſentimens dans le Conſeil général qui ſe nommoit *Panionium* ; l'on avoit recours aux Colophoniens dont l'avis
Lib. 1. de Nat. Deor. étoit ſuivi, & qui prononcoient l'arrêt définitif, ou, pour uſer des termes de Cice-

ron, *ſententiam palmarem*, parce que leur opinion emportoit elle ſeule la victoire ſur toutes les autres.

C'eſt tout ce que l'on aura préſentement de moi, à l'égard des livres tant anciens que modernes. J'ai parlé de leur compoſition, de leur lecture, & de ce qu'on peut ſe promettre de la ſcience qu'ils contiennent, dont on ne retire pas ſouvent tout le profit que beaucoup de gens d'étude peuvent ſe l'imaginer. Quoi qu'il en ſoit, nous devons au moins faire cette réflexion ſur le nombre innombrable qu'on en voit dans tant de Bibliotheques publiques & particulieres, que tout presque aiant été dit & écrit ſi amplement & depuis un ſi long-tems, il ne reſte plus qu'à bien faire, ou à bien vivre & à bien mourir, ſur tout à ceux qui ſont d'un âge ſi avancé que le mien. Dion Chryſoſtome reprochoit autrefois de bouche aux habitans de Tharſis, [illegible] Apollonius auſſi dans une lettre qu'il [illegible] écrivit, qu'ils n'avoient point de plus grand ſoin, que celui de voir l'eau de leur fleuve Cydnus bien claire, ſans prendre le moindre ſouci de ce qui touchoit la pureté de leurs mœurs, qu'ils corrompoient par mille mauvaiſes actions dévenues en eux des ha-

Orat. 33.

Philoſtr. lib. 1.

bitudes. Ne ſerons nous pas bien plus blamables qu'eux, ſi toute nôtre curioſité ſe porte à feuilleter beaucoup de livres, & à y admirer ſoit l'éloquente narration, ſoit la doctrine profonde, pendant que nous mènerons une vie négligée, & pleine de défauts, ſans penſer à la reformer, en lui appliquant tant de beaux préceptes moraux, que ces mêmes livres nous fourniſſent? Seneque uſe de ſa ſéverité ordinaire contre la dépravation de ſon ſiécle, quand il dit qu'on la peut remarquer par la diligence que chacun apporte à boucher toutes les vuës du lieu de ſon habitation, & à n'en laiſſer jamais la porte ou-
Epiſt. 43. verte. *Rem dicam ex qua mores æſtimes noſtros, vix quemquam invenies, qui poſſit aperto oſtio vivere.* En vérité encore aujourd'hui auſſi bien que de ſon tems, on pratique la même choſe plus pour cacher ce qui ſe paſſe de vicieux dans le domeſtique que pour la ſûreté de ce qu'on poſſede, qui [illegible]t que de prétexte, *non ut tutiùs vivamus, ſed ut peccemus occultiùs.* Avoüons-le avec liberté; ce n'eſt pas la ſeule vanité qui a introduit la coûtume d'avoir des Portiers, c'eſt principalement pour empêcher qu'on ne prenne connoiſſance de ce qui ſe paſſe dans la maiſon, *janitores con-*

ſcientia noſtra, non ſuperbia oppoſuit. Si je m'étendois davantage là-deſſus, je craindrois de me rendre ridicule, un homme tel que je ſuis aiant mauvaiſe grace à faire le réformateur, au hazard d'être mis au rang des *Hoggidiani*, que l'Abbé Olivetan a ſi mal traitez.

PARODIE.

Plus on apprend, & plus on ſe défie
D'être ſavant; celui qui ſait le mieux
N'eſt vû jamais être préſomptueux;
Voilà des fruits de ma Philoſophie.

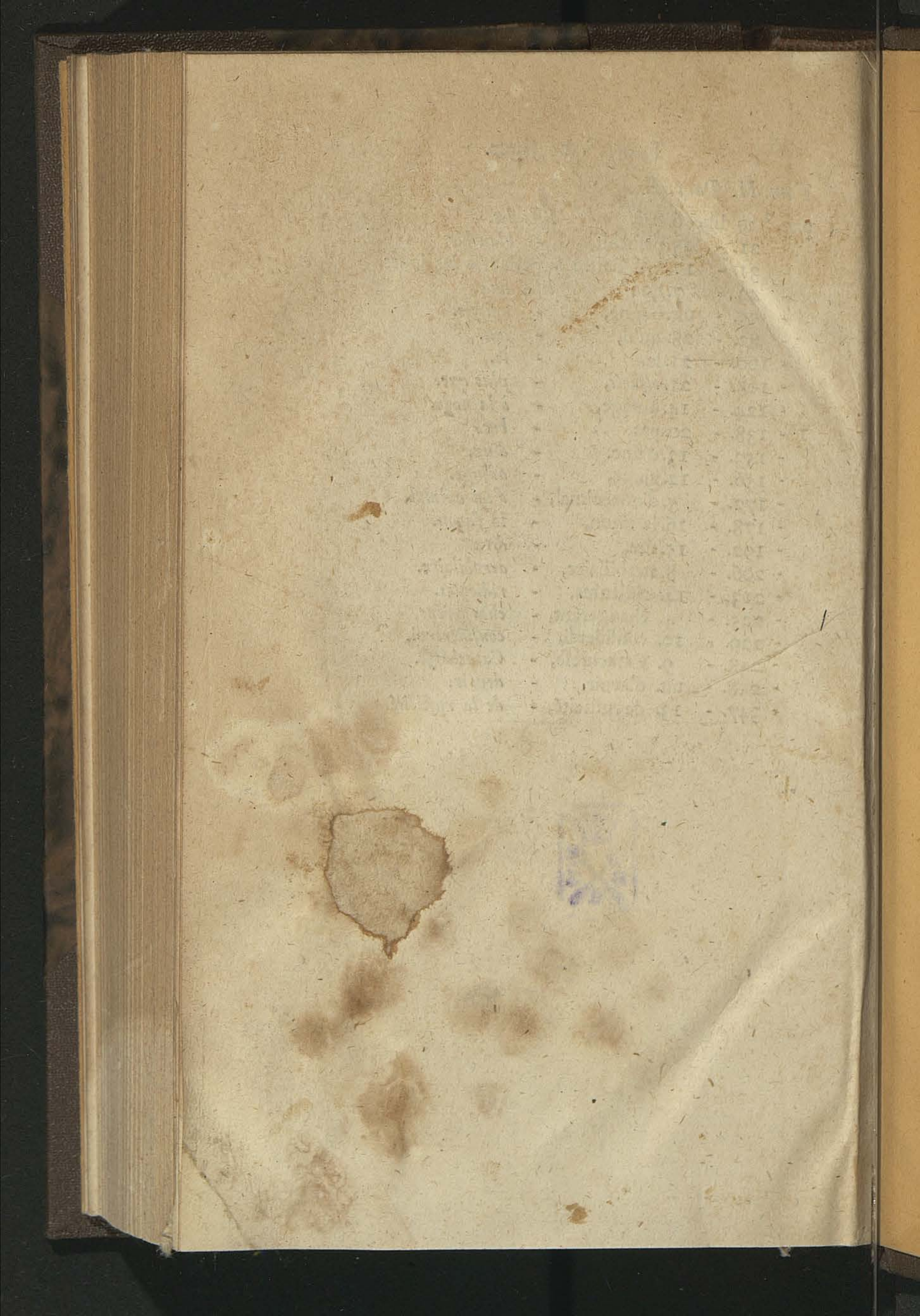


Imprimé à PFOERTEN
Chez JEAN TOBIE SIEFARD.

Fautes à corriger.

Tom. II. Part. I.

pag. 19.	lin. 6.	des,	*lisés*	*les.*
- 21.	- 15.	planchit,	-	*blanchit.*
- 31.	- 12.	*lisés* naitre & perir *tous* les jours.		
- 42.	- 7.	que	*lisés*	*quæ.*
- 55.	- ult.	bagne,	-	*baigne.*
- 82.	- 28.	qu'il,	-	*qui.*
- 100.	- 21.	la,	-	*le.*
- 108.	- 21.	*effacés,*	-	*plus que.*
- 124.	- 14.	à nage,	-	*à la nage.*
- 138.	- 20.	pas,	-	*bas.*
- 153.	- 13.	d'une,	-	*d'un.*
- 156.	- 12.	ajuge,	-	*adjuge.*
- 172.	- 5.	d'una. nimal,	-	*d'un animal.*
- 178.	- 16.	le façon,	-	*la façon.*
- 192.	- 15.	tira,	-	*dira.*
- 206.	- 8.	atrabiliaire,	-	*atrabilaire.*
- 213.	- 14.	ridiculus,	-	*ridicules.*
- 225.	- 4.	changerent,	-	*chargerent.*
- 229.	- 10.	considerai,	-	*considererai.*
- 248.	- 9.	Carachrese,	-	*Catachrése.*
- 258.	- ult.	d'avoir,	-	*devoir.*
- 347.	- 13.	de rusticité,	-	[*de la rusticité.*




Biblioteka Jagiellońska
stdr0009808

